This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

*GAA
Revue

2e ANNÉE — N° 25 — 3e VOLUME

Le Numéro ..... 50 c. — 10 novembre 1881 — Un an ..... 12 fr.
Franco ..... 60 c. — Six mois ..... 7 fr.

REVUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

LIBRARY

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

247766

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE — GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1881

R

5224

SOMMAIRE

			Pages
La Papesse Jeanne	EMMANUEL RHOÏDIS	M. DREYFOUS.	1
Les Chaînes d'or	A. FLEMING. Traduit par YORICK BERNARD-DEROSNE	HACHETTE ET Cᵉ.	1
Mar'zeph la blonde et le brun Tacho	JULES BRUYELLE	E. PLON ET Cᵉ.	2
Une Fille du peuple	GEORGES BOUTELLEAU	E. DENTU.	2
Vauluisant et Bouleau	GEORGES DUVAL	E. DENTU.	3
Un cas de folie	HENRY CAUVIN	CALMANN-LÉVY.	3
Du Divorce et de la Séparation de corps	ALICE DURRIEUX	GERMER-BAILLIÈRE ET Cᵉ.	5
Chroniques du Palais-Royal	B. SAINT-MARC	THÉOPHILE BELIN.	5
Une Parvenue	GUY DE CHARNACÉ	P. OLLENDORF.	8

PAR ALEXANDRE LE CLÈRE

Un Mâle	CAMILLE LEMONNIER	KISTEMACKERS (Bruxelles)	8
Un Roman vrai	A. RÉMUSAT	M. DREYFOUS.	17
Les Paysans	LOUISE MICHEL et ÉMILE GAUTIER	A. CARDILLET.	21
La Divine Aventure	CATULLE MENDÈS et RICHARD LESCLIDE	E. DENTU.	25
Un Drame à Naples	DANIEL BERNARD	CALMANN-LÉVY.	25
Saint-Nazaire, son histoire	GEORGES BASTARD	VINCENT FORREST et ÉMILE GRIMAUD, à Nantes.	26
Hélène (poème)	ERNEST D'ORLLANGES	A. CHÉRIÉ.	26
Poèmes en miniature	GEORGES BOUTELLEAU	A. LEMERRE.	27
Traité de diction	L. BECQ DE FOUQUIÈRES	G. CHARPENTIER.	27
Marie Touchet (drame en un acte, en vers)	GUSTAVE RIVET	Théâtre de l'Odéon.	28

PAR GASTON D'HAILLY

MERCANTILE LIBRARY, NEW YORK

TABLE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ TRAITÉ DANS LE TROISIÈME VOLUME. — Nos 25 A 30

Pages.		Prix.
234	*L'Abbé Constantin.* — L. Halévy. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
281	*L'Abbé Delacollonge.* — Francis Enne. — Kistemaekers (Bruxelles), 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
255	*L'Affaire du Luxembourg.* — G. Rothan. — Calmann-Lévy, 2 vol. in-18.	7 fr. 50
194	*L'Age du Bronze.* — John Evans. — Germer-Baillière, 1 vol. in-8.....	7 fr. 50
211	*L'Aïeule* (récit russe). — Anonyme. — E. Plon et Cº, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
311	*A l'Atelier.* — A. Gobin. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
90	*L'Amoureuse de son mari.* — Henry de Cock. — E. Dentu, 1 vol. in-16.	1 fr. »
305	*Les Amoureuses du colonel.* — Mary Summer. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
117	*Antiques et Modernes.* — Germain Picard. — Jouaust, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
49	*L'Art au dix-huitième siècle* (1er vol). — Edmond et Jules de Goncourt. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
284	*L'Art au dix-huitième siècle* (2e vol). — Edmond et Jules de Goncourt. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
193	*L'Art d'être heureux.* — Ch. Rabourdin. — Ch. Delagrave, 1 vol. in-8..	3 fr. 50
93	*L'Asie centrale à vol d'oiseau.* — J. B. Paquier. — Société bibliographique, 1 vol. in-16.....	1 fr. »
92	*Les Assemblées politiques en Allemagne.* — Just de Bernon. — Société bibliographique, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
41	*Au bon soleil.* — Paul Arène. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
318	*L'Auréole.* — Comédie en vers de M. J. Normand. — Théâtre du Vaudeville.	
178	*Aurore.* — Ch. Joliet. — J. Rouff, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
117	*Avant de quitter la table*, par X. T. D. — Ghio, 1 vol. in-18.....	2 fr. »
288	*Une Aventure de Garrick.* — Comédie en 1 acte de MM. Carré et Fernay. — Théâtre de l'Odéon.	
251	*Le Banni.* — Erckmann et Chatrian. — J. Hetzel et Cº, 1 vol. in-18....	3 fr. »
265	*Le Bâtard du Bourreau.* — Ch. Diguet. — J. Rouff, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
180	*Bayonnette.* — Alexis Bouvier. — J. Rouff, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
58	*Bazeilles.* — Georges Bastard. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
232	*Le Bel Alphonse.* — Alexis Bouvier. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
83	*Le Berger.* — J. de Glouvet. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
220	*Marie Besson.* — J. Maurice et A. Dubrugeaud. — Nadaud et Cº, 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
91	*Biographie des grands inventeurs.* — Gabriel Desclozières. — Pigoreau, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50

Pages.		Prix.
89	*Bréviaire de l'histoire du matérialisme.* — Jules Soury. — G. Charpentier, 1 vol. in-18	3 fr. 50
320	*Boccace.* — Pièce en 3 actes, de MM. Chivot et Duru; musique de F. Luppé. — Théâtre des Folies-Dramatiques.	
254	*Une Campagne.* — Em. Zola. — G. Charpentier, 1 vol. in-18	3 fr. 50
243	*La Campagne de l'Invincible.* — A. Fornelles. — Lecoffre, 1 vol. in-18.	2 fr. 50
285	*Les Caresses.* — Jean Richepin. — Maurice Dreyfous, 1 vol. in-18	6 fr. »
282	*Le Carnet d'une Parisienne.* — Marie Colombier. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 fr. 50
62	*Carte de la Palestine.* — Victor Guérin. — Société bibliographique, 1 vol. in-18	10 fr. 50
3	*Un Cas de folie.* — Henry Cauvin. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
119	*Casse-Museau.* — Gaston Marot, Ed. Philippe et Léon Marx. — Théâtre du Château-d'Eau.	
84	*Ces Monstres de femmes.* — Pierre Véron. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
58	*Ces Pauvres petits.* — Aimé Giron. — Hachette et C°, 1 vol. in-18	2 fr. 25
1	*Les Chaînes d'or.* — A. Flemeng. — Trad. par Yorick Bernard-Derosne. — Hachette et C°, 1 vol. in-18	1 fr. 25
285	*Chansonnier historique.* — De Maurepas. — A. Quantin, 6 vol. in-18	36 fr. »
316	*Chefs-d'œuvres poétiques.* — A. Mickiewicz. — G. Charpentier, 1 vol. in-18	3 fr. 50
58	*Chez Grand-Mère.* — Julie Gouraud. — Hachette et C°, 1 vol. in-18	2 fr. 25
197	*Chine et Japon.* — De Fontpertuis. — Degorce-Cadot, 1 vol. in-18	2 fr. »
298	*Christine Bernard.* — Pierre Elzéar. — Havard, 1 vol. in-18	3 fr. 50
5	*Chroniques du Palais-Royal.* — B. Saint-Marc. — Théophile Belin, 1 vol. in-18	6 fr. 50
58	*Cinquante jours en Italie.* — Georges Bastard. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 fr. »
61	*Les Classes laborieuses en Allemagne au quinzième siècle.* — Juste de Bernon. — Société bibliographique, 1 vol. in-18	1 fr. »
60	*Cléricale.* — Claire de Chandeneux. — Tresse, 1 vol. in-18	3 fr. »
259	*Le Cochon d'or.* — Fortuné du Boisgobey. — E. Dentu, 2 vol. in-18	6 fr. »
85	*Un Cœur de Soldat.* — Claire de Chandeneux. — E. Plon et C°, 1 vol. in-18	3 fr. 50
141	*Conférences à la Sorbonne.* — Henri Grignet. — Ghio, 1 vol. in-18	3 fr. 50
251	*La Conquête de Marie.* — W. Marcelly. — E. Plon et C°, 1 vol. in-18	3 fr. 50
60	*Contes sur la branche.* — Jules de Marthold. — Tresse, 1 vol. in-18	3 fr. »
344	*Côte à Côte.* — Edouard Rod. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
253	*Coulisses de bourse et de théâtre.* — Edm. Benjamin. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
282	*Un Coup de revolver.* — Jules Mary. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
246	*Le Cousin de Noël.* — Jacques Vincent. — E. Plon et C°, 1 vol. in-18	3 fr. 50
157	*Le Crime de l'Omnibus.* — Fortuné du Boisgobey. — E. Plon et C°, 2 vol. in-18	7 fr. »
118	*Le Décaméron des salons.* — Edmond About. — Jouaust, 1 vol. in-18	5 fr. »
37	*Les Dépravés.* — Henri Rochefort. — J. Rouff, 1 vol. in-18	3 fr. »
267	*Les Dessous du cœur.* — Eugène Faivre. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
84	*Les Deux Duchesses.* — A. Matthey. — Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
95	*Le Dîner de Pierrot.* — M. B. Millanvoye. — Tresse, 1 vol. in-18	1 fr. »
194	*Discours parlementaires.* — Ernest Picart. — E. Plon et C°, 1 vol. in-8.	9 fr. »
50	*Discours parlementaires.* — Paul Bert. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	4 fr. 50
118	*Discours politiques.* — Louis Blanc. — Germer-Baillière, 1 vol. in-18	7 fr. 50
25	*La Divine Aventure.* — Catulle Mendès et Richard Lesclide. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
25	*Un Drame à Naples.* — Daniel Bernard. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
345	*Le Drame de la Croix rouge* (Jean Sans Nom). — A. Matthey, 2 vol. in-18	7 fr. »

Pages.		Prix.
305	*Les Drames du Gange.* — Louis Callas. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
5	*Du Divorce et de la Séparation de corps.* — Alice Durrieux. — Germer-Baillière, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
102	*Eclats de rire et Sanglots.* — Paul Pionis. — Cretté, 1 vol. in-18.....	2 fr. 50
137	*L'Ecorce terrestre.* — Mme S. Meunier. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18..	2 fr. 25
285	*Ecrits inédits de Saint-Simon.* — Faugère. — Hachette et Ce, 1 vol. in-8.	7 fr. 50
280	*L'Ecuyère.* — A. Bauquenne. — P. Ollendorff. — 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
285	*L'Education nouvelle.* — Dreyfus-Brissac. — Masson, 1 vol. in-8.....	10 fr. »
181	*Eliane.* — Auguste Craven. — Didier, 2 vol. in-18.....	6 fr. »
345	*L'Enfant de l'Amant.* — A. Matthey. — E. Dentu, 2 vol. in-18.....	6 fr. »
346	*En Tunisie.* — Dick de Lonlay. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
153	*En Voyage.* — Eugène Manuel. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
90	*Erema.* — R. D. Blackmore. Trad. par F. Bernard. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18.....	1 fr. »
311	*L'Espagne.* — A. Eschenauer. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
184	*Les Etapes d'une passion.* — G. Desnoiresterres. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
92	*L'Etat et l'Eglise.* — Minghetti. — Germer-Baillière, 1 vol. in-8.....	7 fr. 50
91	*Etude sur les Poésies lyriques de Goethe.* — Ernest Lichtenberger. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
100	*L'Eventail.* — Octave Uzanne. — A. Quantin, 1 vol. in-4.....	40 fr. »
349	*Explorations françaises.* — Paul Gaffarel. — A. Degorce-Cadot, 1 vol. in-18.....	2 fr. »
323	*Excelsior, Longfellow.* — Trad. par G. de Closeburn. — *Revue des Livres nouveaux.*	
82	*La Famille Robert.* — Auguste Lacroix. — E. Dentu. 1 vol. in-18.....	3 fr. »
146	*La Faustin.* — E. de Goncourt. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
171	*La Femme de Roland.* — Pierre Elzéar. — Kistemaekers (Bruxelles), 1 vol. in-16.....	4 fr. »
273	*Les Femmes qui déshonorent.* — A. Sirven et A. Leverdier. — Lalouette, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
188	*Le Fiancé de Sylvie.* — Henri Gréville. — E. Plon et Ce, 1 vol. in-18..	3 fr. 50
94	*Figures d'Artistes.* — Fourcaut. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
36	*La Fille de Marguerite* (t. 1 et 2). — Xavier de Montépin. — E. Dentu, 2 vol. in-18.....	3 fr. »
165	*La Fille de Marguerite* (t. 3 et 4). — Xavier de Montépin. — E. Dentu, 2 vol. in-18.....	3 fr. »
2	*Une Fille du peuple.* — Georges Boutelleau. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 fr. »
95	*La Fille du déporté.* — Eugène Morel. — Théâtre des Nations.	
269	*Un Fils du Siècle.* — J. E. Alaux. — Sandoz-Thuillier, 1 vol. in-18....	3 fr. 50
54	*Fleurs d'Adultère.* — Aurélien Scholl. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
109	*Fleur-de-Crime.* — Adolphe Belot. — E. Dentu, 2 vol. in-18.....	6 fr. »
352	*Les Foulards rouges.* — Drame en 5 actes, de M. J. Dernay. — Théâtre des Nations.	
61	*France.* — Par un groupe de poètes. — P. Ollendorff, 1 vol. in-16.....	1 fr. »
84	*Les Frères de lait.* — Mme de Stolz. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18.....	2 fr. 25
317	*Galante Aventure*, 3 actes, paroles de MM. Louis Davyl et A. Sylvestre, musique de M. Guiraud. — Opéra-Comique.	
349	*Grandes découvertes maritimes.* — Edouard Cat. — Degorce-Cadot, 1 vol. in-18.....	2 fr. »
35	*Les Grands Pauvres.* — G. d'Oriet. — E. Plon et Ce, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
60	*La Guerre d'Italie.* — Alfred Duquet. — G. Charpentier, 1 vol. in-18..	3 fr. 50
90	*Hector Berlioz.* — Adolphe Jullien. — Charavay frères, 1 vol. in-32....	1 fr. »
26	*Hélène* (poème). — Ernest d'Orllanges. — A. Chérié, 1 vol. in-18.....	2 fr. »
142	*Hérodiade.* — Massenet. — Théâtre de la Monnaie (Bruxelles).	
263	*Hier, Aujourd'hui, Demain.* — de La Fuye. — E. Dentu, 1 vol. in-18...	3 fr. »

Pages.		Prix.
117	*Histoire de Charles VII.* — DE BEAUCOURT. — Société bibliographique, 1 vol. in-18	3 fr. »
286	*Histoire de la Notation musicale.* — E. DAVID et MATHIS LUNY. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-8	20 fr. »
190	*Histoire de la Restauration.* — ERNEST DAUDET. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
118	*Histoire du livre.* — E. EGGER. — J. Hetzel et Cᵉ, 1 vol. in-8	3 fr. »
99	*Histoire d'un ruisseau.* — E. RECLUS. — J. Hetzel et Cᵉ, 1 vol. in-8	7 fr. »
156	*L'Homme qui tue.* — H. LAFONTAINE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
130	*Un Homme à la mer.* — RODRIGUES HENRIQUEZ. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
295	*L'Honneur du nom.* — DE COETLOGON. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
90	*Hygiène du teint.* — Le Dʳ A. ISOARD, 13, quai Voltaire, 1 vol. in-8	5 fr. »
179	*L'Inconnue.* — E. TEXIER et C. LE SENNE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
143	*L'Institution Sainte-Catherine.* — ABRAHAM DREYFUS. — Théâtre de l'Odéon.	
168	*L'Incendiaire.* — AUTIER et CABAROUSSE. — Théâtre de l'Ambigu.	
299	*L'Isaïe du faub. Saint-Honoré.* — A. WEILL. — E. Dentu, 1 vol. in-18	6 fr. »
36	*La Jangada* (deuxième partie). — JULES VERNE. — E. Hetzel, 1 vol. in-18.	3 fr. »
179	*Janoff.* — WOLOWSKI. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
287	*Jack Tempête*, 7 actes. — PIERRE ELZÉAR. — Théâtre de l'Ambigu.	
290	*Jeanne de Maurice.* — LUCIEN BIART. — Hennuyer, 1 vol. in-18	3 fr. 50
52	*Jenny Fayelle.* — CHARLES MEROUVEL. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
303	*La Jeune Garde.* — VAST-RICOUARD. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
214	*La Jeunesse d'un Désespéré.* — H. RIVIÈRE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
244	*Jobic le Corsaire.* — J. DE SAINT-BRIAC. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
288	*Les Joyeux Enfants du travail*, 5 actes, CLAIRVILLE et DE JALLAIS. — Fantaisies-Parisiennes.	
99	*Kabyles et Kroumirs.* — CH. FARINE. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-8	8 fr. »
303	*Le Krach.* — CH. MEROUVEL. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. 50
64	*Léa.* — JEAN MALUS. — P. Ollendorff, 1 vol. in-16	1 fr. »
233	*Les Leçons conjugales.* — A. SAULIÈRES. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. 50
124	*Lettres de l'abbé Galiani.* — G. Charpentier, 1 vol. in-18	3 fr. 50
167	*Lili.* — HENNEQUIN et MILLAUD. — Théâtre des Variétés.	
192	*Louis XVI et Alexandre II.* — CH. RABOURDIN. — Ch. Delagrave, 1 vol. in-8	3 fr. 50
350	*Mᵐᵉ le Diable*, 4 actes. — MEILHAC et MORTIER, musique de M. SERPETTE. — Théâtre de la Renaissance.	
283	*Mᵐᵉ Naper.* — HENRI RIVIÈRE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
83	*Mˡˡᵉ d'Espars.* — AMÉDÉE ACHARD. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
58	*La Maison du Bon-Dieu.* — ÉMILIE CARPENTIER. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	2 fr. 25
130	*Le Maître de forges.* — GEORGES OHNET. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
40	*Le Mal du pays.* — E. DE VILLERS. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
8	*Un Mâle.* — CAMILLE LEMONNIER. — Kistemaekers (Bruxelles), 1 vol. in-18.	3 fr. 50
253	*Les Manieurs d'argent.* — OSCAR DE VALLÉE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
98	*Maman.* — L. GIRARDIN. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-8	8 fr. »
60	*Le Manoir de Meyrial.* — AIMÉ GIRON. — Blériot frères, 1 vol. in-18	3 fr. »
157	*Marco.* — DE PEYREBRUNE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
255	*Le Maréchal Davoust.* — EM. MONTÉGUT. — A. Quantin, 1 vol. in-18	4 fr. »
61	*Un Mari.* — V. REVEL. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	1 fr. »
28	*Marie Touchet*, 1 acte en vers. — GUSTAVE RIVET. — Théâtre de l'Odéon.	

Pages.		Prix.
161	*Marie-Antoinette aux Tuileries.* — IMBERT DE SAINT-AMAND. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. 50
60	*Le Marquis d'Aurel.* — HENRY DE LA MADELEINE. — E. Plon et Cᵉ, 1 vol. in-16	1 fr. »
209	*Le Marteau d'acier.* — LOUIS ULBACH. — Calmann Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
2	*Mar'zeph la blonde et le brun Tacho.* — J. BRUYELLES. — E. Plon et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
50	*La Mascarade de l'histoire.* — PIERRE VÉRON. — E. Dentu, 1 vol in-18	3 fr. »
188	*Les Mauvais ménages.* — ANDRÉ THEURIET. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
163	*Les Médecins au théâtre depuis Molière.* — Dʳ SAUCEROTTE. — E. Dentu, 1 vol. in-8	3 fr. »
94	*Mémoires et Récits de François Chéron.* — HERVÉ BAZIN. — Société bibliographique, 1 vol. in-8	3 fr. »
98	*Mémoires d'une poule noire.* — M. BARR. — P. Ducrocq, 1 vol. in-4	10 fr. »
345	*Mémoires de M. Claude* (t. II). — J. Rouff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
113	*Mémoires de M. Claude* (t. IV). — J. Rouff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
162	*Mémoires de M. Claude* (t. V). — J. Rouff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
175	*Mémoires du trottoir.* — A. SCHOLL. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
284	*Mémoires d'un coulissier.* — ERNEST FEYDEAU. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
286	*Mémoires du marquis de Sourches.* — Cte DE COSNAC. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-8	7 fr. 50
315	*Mémoires de Samson* (l'acteur). — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
264	*Les Métamorphoses de Fierpépin.* — SAINT-PATRICE. — E. Dentu, 1 vol. in-18	5 fr. »
227	*Les Millions honteux.* — HECTOR MALOT. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
120	*Les Mille et une Nuits*, féerie de MM. D'ENNERY et PAUL FERRIER. — Théâtre du Châtelet.	
288	*Mimi Pinson* (trois actes). — ORDONNEAU et VERNEUIL. — Musique de Michiels, théâtre Cluny.	
53	*De Mogador à Biskra* (Maroc et Algérie). — JULES LECLERCQ. — Challamel aîné, 1 vol. in-18	3 fr. »
256	*Mon fils* (comédie en trois actes et en vers). — EMILE GUIARD. — Théâtre de l'Odéon.	
254	*Mon Frère et Moi.* — ERNEST DAUDET. — E. Plon et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
75	*Le Mort.* — CAMILLE LEMONNIER. — Kistemaekers (Bruxelles), 1 vol. in-32	5 fr. »
66	*Le Mot et la Chose.* — FRANCISQUE SARCEY. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
138	*Les Moteurs.* — H. DE GRAFFIGNY. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	2 fr. 25
59	*Nature et science.* — LE Dʳ LOUIS BÜCHNER. — Germer-Baillière, 1 vol. in-18	5 fr. »
315	*Le Nègre des Marais maudits.* — PIERRE ZACCONE et CH. VALLOIS. — Clavel, 1 vol. in-8	3 fr. 50
110	*Le Neveu d'Amérique.* — PAUL SAUNIÈRE. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
111	*Un Notaire en fuite.* — ERNEST CHAVETTE. — E. Dentu, 2 vol. in-18	6 fr. »
223	*Nouveau théâtre des Pupazzi.* — LEMERCIER DE NEUVILLE. — E. Hilaire, 1 vol. in-18	6 fr. »
255	*Nouvelles du Nord.* — X. MARMIER. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-16	3 fr. 50
108	*Les Nuits rouges, ou l'Irlande en feu.* — JULES MARY. — J. Rouff, 1 vol. in-18	3 fr. »
64	*Odette* (comédie en quatre actes). — VICTORIEN SARDOU. — Théâtre du Vaudeville.	
129	*L'Ombra.* — A. GENNEVRAYE. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
142	*Les Pantins.* — M. HUE. — Opéra-Comique.	
1	*La Papesse Jeanne.* — EMMANUEL RHOÏDIS. — M. Dreyfous, 1 vol. in-18	3 fr. »
8	*Une Parvenue.* — GUY DE CHARNACÉ. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
173	*Parisienneries.* — E. D'HERVILLY. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
139	*La Parole intérieure.* — VICTOR EGGER. — Germer-Baillière, 1 vol. in-8.	7 fr. 50
21	*Les Paysans.* — LOUISE MICHEL et E. GAUTHIER. — A. Carbillet et Cᵉ, 1 vol. in-8	10 fr. »

Pages.		Prix.
48	*Le Pays des arts.* — DURANTY. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
296	*Le Péché de la veuve.* — ALBERT SAMANOS. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
180	*Le Père Victor.* — E. MULLER. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
59	*Le Pessimisme.* — JAMES SULLY. — Germer-Baillière, 1 vol. in-8.....	5 fr. »
46	*La Petite bourgeoise.* — PIERRE ZACCONE. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
116	*Le Petit Jacques.* — JULES CLARETIE. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
168	*Le Petit Parisien.* — Pièce de MM. BURANI et BOUCHERON. — Théâtre des Folies-Dramatiques.	
221	*Philosophie de l'art.* — H. Taine. — Hachette et C°, 2 vol. in-16.....	7 fr. »
88	*Philosophie de l'histoire de France.* — EDME CHAMPION. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
349	*Philosophie des Grecs* (t. II). — EDOUARD ZELLER. — Hachette et C°, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
284	*Philosophie naturelle.* — JULES SOURY. — G. Charpentier, 1 vol. in-18...	3 fr. 50
212	*Le Pion.* — L. DURIEU. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-12.....	2 fr. »
312	*Poèmes et récits.* — L. BRETHOUS-LAFARGUE. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
254	*Poèmes d'Auvergne.* — G. MARC. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
27	*Poèmes en miniature.* — GEORGES BOUTELLEAU. — A. Lemerre, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
214	*Un Poète du grand monde.* — HAMILTON AÏDÉ. — Traduit par Th. Bentzon. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
214	*Les Points sur les I.* — ALPHONSE KARR. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18..	3 fr. 50
316	*La Politique contemporaine devant l'histoire.* — F. DE BUS. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
60	*La Politique extérieure de la République française.* — F. MAURICE. — Germer-Baillière, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
325	*Pot-Bouille.* — EMILE ZOLA. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
285	*La Princesse Zouroff.* — OUÏDA. — Traduit par Girardin. — Hachette et C°, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
322	*Le Psaume de la vie.* — Traduction de Longfellow, par C. DE CLOSEBURN. — *Revue des livres nouveaux.*	
316	*Qu'est-ce qu'une nation?* — ERNEST RENAN. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-8.	1 fr.
348	*La Question agraire.* — PAUL FOURNIER. — E. Plon et C°, 1 vol. in-18...	3 fr. 50
252	*Quinze ans de bagne.* — LOUIS ULBACH. — Calmann-Lévy, 1 vol in-18...	3 fr. 50
319	*Les Rantzau.* — Quatre actes de MM. ERCKMANN et CHATRIAN. — Comédie-Française.	
111	*Les Récidivistes.* — JOSEPH REINACH. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
283	*Les Récits de la Lucotte.* — PARIA KORIGAN. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	3 fr. 50
86	*La Région du bas Rhône.* — CH. LENTHÉRIC. — Hachette et C°, 1 vol. in-18.....	3 fr. 60
116	*Reine et Berthe.* — L. CHAVANNES. — Sandoz et Thuillier, 1 vol. in-18...	3 fr. 50
251	*Les Rentes du docteur.* — F. DE BIOTIÈRE. — Calmann-Lévy, 1 vol in-18.	3 fr. 50
300	*Les Requins de Paris.* — L. BAPAUME. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr.
276	*La Revanche d'une honnête femme.* — E. CADOL. — E. Dentu, 1 vol in-18.	3 fr. »
286	*Revue mensuelle d'astronomie.* — CAMILLE FLAMMARION. — Gauthier-Villars.....	12 fr. l'année.
191	*Richard Wagner.* — BERNARDINI. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
270	*Robespierre.* — H. BUFFENOIR. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
136	*Le Roman d'Octavien.* — E. M. DE LYDEN. — Librairie des soirées littéraires, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
283	*Le Roman d'une Anglaise.* — FORTUNIO. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. »
345	*Le Roman d'un prêtre.* — L. GAGNEUR. — E. Dentu, 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
17	*Un Roman vrai.* — A. RÉMUSAT. — M. Dreyfous, 1 vol. in-18.....	3 fr. »

Pages.		Prix.
219	*Sabine.* — Mme P. Brossard. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
331	*Sabine.* — Marc de Montifaud. — Chez l'auteur, 17, rue Castellane, 1 vol. in-18	3 fr. 50
51	*Le Sahara.* — Auguste Choisy. — E. Plon et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
141	*Le Saïs.* — Opéra-comique de Mᵐᵉ Olagnier. — Théâtre de la Renaissance.	
26	*Saint-Nazaire, son histoire.* — Georges Bastard. — Vincent Forest et Emile Grimaud, à Nantes, 1 vol. in-8	3 fr. 50
46	*Sans Remords.* — Mᵐᵉ Joséphine A. Backer, d'après Tom's Hathen. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
348	*La Science du vrai.* — Henri Delaage. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. 50
297	*Le Secret.* — Anonyme. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
181	*La Séductrice.* — G. Toudouze. — Havard, 1 vol. in-18	3 fr. 50
177	*Les Séductions de miss Fanny.* — V. Verdier. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
136	*Le Sel.* — Eugène Lefebvre. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	2 fr. 25
143	*Serge Panine.* — Comédie de Georges Ohnet. — Théâtre du Gymnase.	
309	*Les Sept cent soixante-treize millions de Jollivet.* — F. Gros. — J. Rouff, 1 vol. in-18	3 fr. 50
190	*Shakespeare.* — A. Mézières. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
139	*Les Sièges célèbres.* — Maxime Petit. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	2 fr. 25
117	*Sœur Marthe* (poème). — Germain Picard. — Jouaust, 1 vol. in-16	1 fr. 50
266	*Sous l'incendie.* — Nadar. — G. Charpentier, 1 vol. in-18	3 fr. 50
285	*Souvenirs littéraires* (t. I). — Maxime Ducamp. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
315	*Le Supplicié vivant.* — Pierre Durandal. — Oudin, 1 vol. in-18	3 fr. 50
220	*Le Suicide ancien et moderne.* — A. Legoyt. — A. Drouin, 1 vol. in-12	5 fr.
90	*Sur la plage.* — Mᵐᵉ de Witt, née Guizot. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	5 fr.
316	*Le Théâtre scientifique.* — Louis Figuier. — E. Dentu, 1 vol. in-8	50 cent.
44	*Les Théories du docteur Würtz.* — J. Girardin. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
266	*La Toile d'araignée.* — Louis Davyl. — E. Dentu, 2 vol. in-18	6 fr. »
27	*Traité de diction.* — L. Becq de Fouquières. — G. Charpentier, 1 vol. in-18	3 fr. 50
261	*Les Trois danseurs de Valentine.* — Le baron de Nervo. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
284	*Le Troisième voyage du capitaine Cook.* — Maurice Dreyfous, 1 vol. in-18	3 fr. »
61	*Les Usages et coutumes pour toutes les professions.* — Louise d'Alcq. — Aug. Ghio, 1 vol. in-12	5 fr. »
252	*L'Utopiste.* — Marchand. — E. Plon et Cᵉ, 1 vol. in-18	3 fr. 50
196	*La Vapeur.* — G. Bureau. — Degorce-Cadot, 1 vol. in-18	2 fr. »
3	*Vauluisant et Bouleau.* — Georges Duval. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
60	*La Vengeance de Geneviève.* — Claire de Chandeneux. — Blériot frères, 1 vol. in-18	3 fr. »
220	*Venise.* — A. Bournet. — E. Plon et Cᵉ, 1 vol. in-16	4 fr. »
298	*La Vie en Chine et au Japon.* — Maurice Dubard. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
91	*Vie et Inventions de Philippe-de-Girard.* — Gabriel Desclozières. — Pigoreau, 1 vol. in-18	3 fr. »
254	*La Vie parisienne sous Louis XVI.* — F. Cognel. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 fr. 50
99	*Les Vieux de la vieille.* — Erckmann et Chatrian. — Hetzel, 1 vol. in-8	10 fr. »

Pages.		Prix.
136	*Un Village au douzième et au dix-neuvième siècle.* — Léon Barracand. — Charavay frères, 1 vol. in-18	3 fr. 50
113	*Vingt ans de police.* — Par un ancien officier de paix. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
165	*Les Vingt-huit jours d'Anaïs.* — Gustave Claudin. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 fr. »
319	*Le Volcan.* — Trois actes de MM. Gondinet, Oswald et P. Giffard. — Théâtre du Palais-Royal.	
195	*Voyage au Pays du pétrole.* — Alexis Clerc. — A. Degorce-Cadot, 1 vol. in-18	2 fr. »
99	*Les Voyages au théâtre.* — Jules Verne. — J. Hetzel et Cᵉ, 1 vol. in-8	10 fr.
99	*Les Voyages involontaires.* — Lucien Biart. — J. Hetzel et Cᵉ, 1 vol. in-18	10 fr. »
203	*Emile Zola, Notes d'un ami.* — Paul Alexis. — G. Charpentier, 1 vol. in-8	3 fr. 50

MERCANTILE LIBRARY. NEW YORK

Paris, 10 novembre 1881.

Une nouvelle édition de LA PAPESSE JEANNE, roman historique? de M. Emmanuel Rhoïdis, traduit par un inconnu, vient de paraître chez l'éditeur Maurice Dreyfous.

L'existence de cette papesse, accouchant au milieu d'une procession, a été niée, et cela se comprend; mais, chose plus curieuse, on a prétendu que ce nom de Rhoïdis cachait le nom soit de M. F. Sarcey, soit même celui de M. E. About. Pourquoi le véritable auteur de ce livre aurait-il caché son nom? Nous ne sommes plus au temps où un écrivain craignait les foudres de l'Église.

M. Emmanuel Rhoïdis revendique la paternité de son œuvre; œuvre de jeunesse, excapade de collégien, comme il le dit lui-même, et, afin que nul ne doute de son dire, non seulement la nouvelle édition offre le portrait de M. Rhoïdis, mais encore on y a joint des fac-similés justificatifs.

Cette légende de la papesse Jeanne est bien invraisemblable et, malgré tous les documents cités par M. Rhoïdis, il est bien peu probable que, même au neuvième siècle, une femme ait pu occuper le trône pontifical pendant plus de deux ans, cachant son sexe à son entourage.

Ce roman est un prétexte pour peindre d'une façon très gaie et fort originale, la dépravation des mœurs qui, suivant l'auteur, régnait dans les couvents et parmi les membres du haut clergé du neuvième siècle; aussi, tout historique? qu'est ce roman, il est bon de ne pas le laisser traîner et de le tenir à l'abri de la curiosité de la jeunesse.

*
* *

LES CHAÎNES D'OR, de M. A. Fleming, est un charmant roman traduit de l'anglais par Yorick Bernard-Derosne. On y trouve d'agréables tableaux de la vie anglaise; mais ce qui nous frappera surtout, nous autres Français, c'est le laisser-aller des jeunes filles anglaises, et aussi la liberté absolue dont elles jouissent jusqu'à l'heure de leur mariage.

Dans ce roman, les jeunes filles vont et viennent comme le ferait en France un jeune homme de vingt ans, *flirtant* par ci, *flirtant* par là. La sœur cadette enlève son amoureux à sa sœur aînée, absolument comme si c'était une chose toute simple.

Avec de pareilles mœurs on comprend la nécessité d'un *clergyman* au coin de chaque carrefour, afin de bénir, *à temps*, les mariages trop précipités.

*
* *

MAR'ZEPH LA BLONDE ET LE BRUN TACHO, œuvre de M. Jules Bruyelle, est une histoire d'amour qui sert de cadre à son auteur pour faire connaître les mœurs et coutumes du Cambrésis. Ce livre pourrait servir de dictionnaire à qui voudrait connaître le patois de cette ancienne province.

Je ne doute pas que ce livre ne soit fort apprécié des habitants du département du Nord, qui parlent couramment le langage de ce pays; mais pour nous autres, qui n'en connaissons pas un seul mot, je crois que cette lecture est un peu fatigante et détruit l'attrait du récit.

*
* *

En écrivant : UNE FILLE DU PEUPLE, M. Georges Boutelleau, un poète, a fait une œuvre agréable, saine et morale.

Francine est une ouvrière excellente, point coquette et travaillant avec une régularité mécanique. Elle est employée dans une manufacture appartenant à MM. Duquesnoy et Cie, dans laquelle on tisse le latanier. Cette jeune fille a été remarquée par Philippe, le contremaître de la fabrique ; il l'aime, sans trop s'en rendre compte. Le père de Francine vient de mourir, elle est orpheline, sa mère étant morte quelques années avant; il ne lui reste plus que sa grand'mère, qu'elle va rejoindre à Pontchartron, petite ville peu éloignée de Bordeaux. La jeune fille est très regrettée de ses patrons, mais elle pourra emporter de l'ouvrage dans sa nouvelle demeure, et à chaque saison un employé passera, comme il le fait pour d'autres ouvrières, et prendra le travail terminé.

MM. Duquesnoy et Cie se décident à établir une manufacture à Pontchartron; Philippe en sera le directeur, Francine sera chargée de former des ouvrières.

Nina Berton est la fille d'une modiste, de mœurs un peu équivoques, elle veut fuir la maison de sa mère pour se lancer dans la vie galante de Bordeaux; elle a reçu une lettre d'un *gommeux* quelconque qui veut lui

faire un sort. — On sait ce que cela veut dire. — Francine est l'amie de cette jeune écervelée; elle veut l'empêcher de partir et d'aller se perdre dans la capitale de la Gascogne. Francine est aimée de Philippe, elle le sait, elle aussi aime Philippe de toute son âme; mais elle a compris que Nina Berton ne fuit Pontchartron que parce qu'elle aime Philippe, et pour arracher son amie à une vie de débauches, elle dit à Nina qu'elle n'aime pas celui qu'elle croit, et qu'elle peut épouser Philippe. Francine prévient le jeune contremaitre qu'elle ne veut pas se marier; quelque temps après Nina épouse Philippe. Francine a sacrifié son bonheur à la régénération morale de cette jeune fille qui se serait totalement perdue. Francine ne peut supporter les conséquences de sa bonne action, elle dépérit chaque jour; Nina meurt en donnant le jour au petit Marcel; c'est Francine qui lui sert de mère; l'enfant amène le rapprochement qui devait se faire entre Philippe et Francine. Philippe, qui a dû quitté Pontchartron, vient chercher son fils Marcel, mais celui-ci ne veut pas se séparer de celle qui l'a élevé :

« Il faisait nuit, l'enfant revint de sa course folle; il blottit son corps lassé sur le sein de Francine. En s'endormant il répéta : « Maman, maman! » Elle se laissa appeler ainsi, Philippe lui disant : « Ne le reprenez point ». Le cher petit ferma les yeux tranquillement, conservant l'illusion de son cœur, croyant être au cou de sa vraie mère; une de ses petites mains était dans celle de Philippe : c'était un trait d'union adorable, posé entre ces deux vies qui n'avaient pu se confondre encore.

Et la lune d'été, éclatante et moelleuse comme du satin blanc, baignait ce groupe de lueurs douces, mettant une sérénité de plus sur la paix des visages.

Longtemps ils restèrent ainsi sur les marches de pierre, tout près l'un de l'autre, se retrouvant avec leur cœur ancien et leurs yeux qui s'aimaient toujours. »

Avais-je raison, en commençant, de dire que M. Georges Boutelleau était un poète ?

* * *

Vauluisant et Bouleau, par Georges Duval, est une de ces fantaisies drôlatiques qui rappelle les romans les plus amusants de Paul de Kock et la verve endiablée du *Chapeau de paille d'Italie* ou de *la Mariée du mardi-gras.*

* * *

Un Cas de folie, par M. Henri Cauvin, est une œuvre saisissante qui touche à la question de l'instruction criminelle, qui, faite d'une certaine

façon, peut amener un accusé, même innocent à se déclarer coupable. Quoique présentées sous la forme attrayante du roman, ces critiques de la forme donnée encore de nos jours à l'instruction des causes criminelles, n'en portent pas moins avec elles un blâme sévère et appellent une modification reconnue nécessaire.

Armand d'Arcey, jeune avocat, est le fils d'un ancien juge d'instruction hors ligne, tué par la fièvre du travail : il est mort fou. Armand d'Arcey est sur le point d'épouser la fille du comte de Tremeillan.

Un homme, Jean Torquenié, vient le trouver; il sort du bagne après vingt ans, et le prie de vouloir bien s'occuper de sa réhabilitation. C'est justement le père d'Armand qui a instruit cette affaire.

« — Je vous préviens, dit Armand, que vous aurez grand'peine à me prouver votre innocence; car je sais mieux que personne que cette affaire a été admirablement instruite, que le juge a bien fait son devoir et qu'il a obtenu du coupable des aveux complets.

— Le juge!... s'écria l'homme en s'agitant tout à coup d'une façon extraordinaire... Le juge !... Ah! Monsieur, si vous saviez quel était l'homme qui m'a interrogé!... Si vous saviez les tortures qu'il m'a infligées... oui, les tortures, entendez-vous... Et pourtant, je me suis défendu, j'ai résisté, j'ai lutté... Mais que voulez-vous que fasse un malheureux qui souffre pendant six mois dans le secret d'une prison, qu'on accable de mauvais traitements, qu'on interroge tous les jours, en le retournant de toute façon, jusqu'à ce qu'il perde la tête... Ah! si les murs de la prison avaient pu parler! Si les jurés avaient assisté, dans ce cabinet sombre que je revois encore, que je n'ai jamais cessé de revoir à toute minute de ma misérable vie, s'ils avaient assisté à ce qui se passait entre moi et le bourreau qui m'interrogeait, on comprendrait comment, à bout de forces, j'ai pu avouer, quoique innocent, inventer un crime que je n'avais pas commis, me livrer enfin sans défense, affolé de douleur, ayant presque perdu la raison. »

Armand acquiert la conviction que Jean Torquenié est innocent. Il va trouver l'ancien avocat de ce malheureux, lui dit son nom et lui annonce qu'il croit de son devoir de réhabiliter celui que son père a fait condamner injustement.

« — Vous avez eu là une bonne pensée, monsieur, dit-il. Vous faites votre devoir... Votre père a cruellement tourmenté cet homme... C'est à cause de votre père qu'il a été déshonoré... qu'il a passé vingt ans de sa vie au bagne... Je n'avais pas compris tout d'abord l'acharnement qu'il

déployait contre cet infortuné Torquenié... J'avoue que je l'ai durement accusé... Sa conduite me paraissait infâme... Ensuite j'en ai eu l'explication... Votre père est devenu fou deux ans après cette affaire... J'ai su que lorsqu'il l'avait instruite, il n'avait déjà plus sa raison... Torquenié a été la victime d'un fou... et d'un grand criminel. »

Le fou, c'est le père d'Armand d'Arcey; le grand criminel, c'est le comte de Tremeillan, dont Armand adore la fille. Malgré tout, Armand fait passer le devoir avant ses sentiments et Jean Torquenié est réhabilité.

Le roman qui sert de cadre à cette thèse juridique est fort intéressant et mérite toutes nos louanges.

*
* *

Je ne veux pas sortir des questions juridiques, sans parler de l'ouvrage de M. Alcée Durrieux, avocat à la Cour d'appel de Paris : Du Divorce et de la Séparation de corps, *depuis leur origine jusqu'à nos jours.*

M. A. Durrieux conclut contre le divorce et pour une loi nouvelle sur la séparation de corps, dont il donne le projet.

Les esprits sérieux qui aiment à étudier à fond la question sociale, suivront avec intérêt l'auteur dans les développements qui forment ce livre profondément pensé.

Avant de présenter le projet de loi, qui est la conclusion de son ouvrage, il étudie le mariage en lui-même; il recherche son origine historique, sa nature, son essence, son but et sa portée. Il examine ensuite la question spéciale du divorce. Enfin il recherche si la séparation de corps doit être maintenue telle qu'elle se pratique à cette heure, et si elle n'est pas susceptible d'améliorations importantes.

*
* *

C'est avec un bien grand plaisir que j'ai lu les Chroniques du Palais-Royal, par B. Saint-Marc, que publie Théophile Belin.

Dans le premier chapitre de cet ouvrage, M. B. Saint-Marc fait le portrait du marquis de Boubonne, dont il n'a fait que réunir les récits formant l'ensemble de ce fort agréable volume.

« Le marquis de Boubonne était un petit vieillard alerte, gai, d'un commerce facile, quoiqu'il parût un peu misanthrope : on dirait mieux, un adepte de l'aimable philosophie d'Épicure, jeune de verve et d'entrain sous les dehors d'une innocente bonhomie, agrémentant la vie de tous les plaisirs conformes à ses goûts et ayant soin d'en écarter tous les soucis. Le

dernier des Boubonne, il n'avait nullement tenu à faire souche et était resté volontairement garçon. Son père, le marquis Symphorien-Tiburce Dézanobis de Boubonne, fut une victime des sicaires de l'infâme Maignet, dans la tuerie de cinquante-six habitants qui, en 1794, épouvanta Bedoin, bourg du Comtat-Venaissin : trop exécrable forfait pour qu'un apologiste de la Convention, le citoyen Louis Blanc, ne l'ait pas artificieusement dissimulé, en le réduisant à rien, ne disant mot des assassinats et passant dessus lestement, comme chat sur braise.

Après avoir ramassé les bribes de sa fortune patrimoniale, qui pouvaient lui permettre de jouir, avec un peu de sagesse, d'une vie tout à fait indépendante, Boubonne vint à Paris en 1815, et se logea au Palais-Royal, galerie Montpensier, dans un coquet petit appartement au troisième étage, qu'il ne quitta jamais que pendant les saisons balnéaires ou pour quelques voyages d'agrément.

La vie du marquis se concentra tout entière dans le Palais-Royal. Il sortait rarement du palais. Il ne déjeunait que dans quelques cafés du palais, ne dînait que dans les restaurants du palais, ne lisait les journaux que dans un cabinet de lecture du palais, n'allait guère au spectacle que dans un des théâtres du palais, ne se promenait que dans les jardins où sous les galeries du palais.

C'était un fanatique du Palais-Royal, des personnages qui l'ont habité, des événements qui s'y sont accomplis, des aventures dont il a été le théâtre. Il connaissait son histoire comme s'il l'eût habité depuis 1629, et il vous faisait le récit des faits, comme s'ils se fussent passés en sa présence.

Original, fantasque, bizarre, locomane, le marquis de Boubonne passait cependant inaperçu, ne jouissait pas de la célébrité que s'attirent ordinairement les excentriques et les grotesques. C'est qu'il était correct et sans affectation dans sa mise et dans ses manières; c'est qu'il avait des habitudes diverses, fréquentant tous les établissements sans en préférer aucun, n'ayant ni jour ni heure déterminée pour ses promenades dans le jardin.

J'avais déjà l'idée, intéressée, comme on verra, de faire une visite au marquis, et une après-midi, en traversant le Palais-Royal, je l'aperçus à propos. Il sortait du café de la Rotonde et prenait lentement sa promenade. Il portait, à droite, à gauche, un regard investigateur et curieux. Il était comme absorbé dans une observation changeante, dont on aurait vainement cherché l'objet; car quelques mères avec leurs enfants, des nourrices et des bonnes du quartier, de rares passants, tout ce qui donne

à cet endroit, jadis si fréquenté, son aspect ordinaire, ne paraissait pas justifier l'intérêt singulier qu'y semblait prendre le marquis.

Je l'abordai sans façon, et, me reconnaissant aussitôt, quoiqu'il ne m'eût pas vu depuis plusieurs années :

— Oh ! s'écria-t-il, c'est vous ! Venez, nous aurons des sujets de causerie.

Il me prit le bras, et m'entraînant :

— Nous allons faire un tour de jardin, ajouta-t-il, et nous observerons...

— Qu'observerons-nous, marquis ?

— Eh ! dit-il, le Palais-Royal et tout ce qui s'y passe.

— Mais il ne s'y passe rien d'extraordinaire !

— Tout ce qui s'y est passé, alors.

Je le regardai étonné, quoique je susse que le bonhomme était parfois un peu halluciné. Son imagination, toujours fixée sur les mêmes objets, dans le passé, le transportait parfois et le faisait vivre, pour ainsi dire, aux époques antérieures. Il remontait avec une facilité singulière le cours des années écoulées, et repassait par les jours où il avait vécu en imagination.

Il connaissait les menus détails curieux qui font mieux pénétrer dans la vie intime et secrète des habitants du Palais-Royal. Personne mieux que lui n'avait saisi le caractère des personnages, qu'il connaissait même *de vue*, disait-il, ayant gravé tous leurs traits dans son esprit, d'après leurs portraits, écrits ou peints.

Je n'eus pas plutôt avoué au marquis que j'avais eu le dessein de profiter de sa prodigieuse mémoire et de son savoir pour écrire les CHRONIQUES DU PALAIS-ROYAL, qu'il me serra les mains en signe de satisfaction. Il décida que nous commencerions dès le lendemain, et que nous ferions tous les jours une *matinée*, jusqu'au déjeuner, qu'on nous apporterait du Grand Véfour. »

Le volume contient dix-sept matinées, formant l'histoire complète, et parfois scandaleuse de ce palais qui aujourd'hui n'a plus de royal que le nom.

Un jour que la pupille de M. B. de Saint-Marc, âgée de dix-sept ans, lui demandait :

— Mon cher tuteur, pourrai-je bientôt lire les *Chroniques du Palais-Royal*.

— Ah ! non, répondit-il, quand vous serez grande dame.

*
* *

Une Parvenue, par M. Guy de Charnacé, est l'histoire de la fille d'un pauvre emballeur qui, grâce à son esprit de suite dans les idées, n'a poursuivi qu'un but : la richesse. Son moyen a été d'une grande simplicité, s'il n'est pas d'une grande moralité : femme de chambre de la comtesse de Brassac, elle a su manœuvrer de façon à séduire Gaston de Brassac, jeune homme âgé à peine de dix-huit ans; elle devient enceinte et épouse un conducteur de travaux. Tous les Brassac sachant que l'enfant qui naîtra est le fils de Gaston, protègent le mari de l'ancienne femme de chambre, qui, au milieu des grands travaux faits sous le second empire, devient millionnaire et reçoit dans son hôtel les têtes couronnées du faubourg Saint-Germain et la haute finance. La fille de Gaston de Brassac, *endossée* par le conducteur de travaux, épouse, grâce à l'immense fortune de son pseudo-père, un noble gentilhomme et devient comtesse.

C'est la critique des mariages d'argent, imposés à la noblesse par la nécessité de redorer son blason. La mise en scène est fort simple, mais les personnages sont pris sur le vif et le récit est fort attachant.

A. Le-Clère.

Paris, 10 novembre 1881.

Beaucoup de gens ont voulu voir une œuvre immorale dans l'étude que M. Camille Lemonnier a édité sous le titre de : Un Male.

Germaine prend pour amant le braconnier Cachaprès, parce qu'il est le plus vigoureux des gars du village, absolument comme le fermier Hugnot voudrait voir son fils épouser Germaine, parce qu'elle est bien faite, bien bâtie, et qu'elle fera une fermière travailleuse : parce qu'elle est forte.

Les gens de la campagne, hommes ou femmes, sont, dès la plus tendre enfance, habitués à ne considérer leurs voisins et même les personnes de leur famille, que sous le point de vue du *rapport*. L'être chétif et malingre, le vieillard impotent est considéré comme une inutilité, tandis que le fils de la maison est une vraie fortune pour la famille, lorsqu'il est bien découplé. Le paysan s'occupe beaucoup moins de la finesse des jambes de son cheval, que de la force de son collier; aussi, dans la chaumière du

fermier, n'y a-t-il de louanges que pour ce qui est grand, ce qui est fort, pour tout ce qui rapporte.

La jeune fille élevée dans ce milieu, ne peut guère voir dans l'amour un idéal; elle recherchera dans son mari, ou dans son amant même, les qualités qu'elle a toujours entendu vanter : l'homme aux formes puissantes, qui lui donnera de beaux enfants.

L'ouvrage de M. Lemonnier est une œuvre forte et que l'on peut lire sans rougir, parce qu'elle est une étude de l'homme de la nature, du paysan, et non pas une suite de tableaux d'immoralités.

L'auteur de ce livre connaît le paysan, comme s'il avait vécu au milieu des fermes de la Normandie; lisez ce passage, dans lequel M. Lemonnier peint un fermier venant chez un voisin pour y acheter une vache; il semble que l'on assiste à la scène, tant elle est prise sur le vif :

« Un vendredi, le fermier Hayot arriva à la ferme.

Il était tenancier d'une métairie, à deux lieues des Hulotte et passait pour un malin.

C'était un petit homme court et trapu, de la finesse dans les yeux.

Il descendit de sa carriole, tira son cheval jusque sous la porte charretière et là, l'attacha par la bride à un anneau scellé dans le mur. Comme il pleuvait, il avait pris avec lui son large parapluie indigo, à monture de cuivre, et le tenait déployé sur son épaule. Ses grosses joues couleur brique, rasées de près, se détachaient sur l'étoffe, ayant de chaque côté des mèches de cheveux gris, aplaties. Il s'avança dans la cour, vit d'un coup les fumiers, les charrettes sous les hangars, l'abondance d'un train de maison bien réglé, et poussa jusqu'à l'étable.

Caïotte, la servante, trayait les vaches, assise sur un trépied bas, la tête à la hauteur des pis, ses mains passées aux tétines, d'où s'épanchait un beau lait lourd. Elle ne l'avait pas entendu venir et demeurait courbée, ses jambes rouges nues jusqu'au dessus du genou, dans le fumier huileux éclaboussé de bousées immenses.

Hayot regarda les vaches l'une après l'autre, du seuil de l'étable, et tout à coup son parapluie s'accrocha au linteau de la porte. Caïotte se retourna au bruit, et le voyant là planté sur ses pieds :

— Tiens! m'sieu Hayot! dit-elle, surprise, en descendant sa jupe.

Il fit aller sa tête en signe de bonjour, et continua à observer les bêtes. Leurs masses osseuses se dessinaient par grands plans d'ombre et de lumière dans la demi-obscurité brumeuse de l'étable. Des cornes luisaient sur des frontaux plaqués de clarté; des croupes noires avaient l'air de se

prolonger dans d'autres croupes qui étaient fauves; et de grosses carcasses ballonnées, couchées à pleins fanous, bosselaient dans les pailles, ou posées debout montraient la tache rose des mamelles entre l'arc cagneux des jarrets. Et le fermier regardait en connaisseur la largeur des pis, le lustre des robes, la santé des yeux, sommeillants et limpides.

— V'la pour boire avec ton galant dimanche, dit-il, en tirant trois sous de la poche de sa veste.

Une crevasse détendit les joues de la fille. Elle quitta son trépied et vint prendre l'argent. Alors il lui demanda de faire lever les vaches couchées; et elle alla de l'une à l'autre, les poussant de son sabot et les appelant toutes par leur nom. Elle s'arrêta devant une vache noire, et la tapota, disant :

— C'est celle-là que j'prendrais, si c'était mon idée d'acheter.

Hayot vit qu'il avait été deviné. Il loucha, en ricanant, du côté de la vacherie, et répondit :

— M'est avis que t'as raison.

Et il ajouta deux sous à ceux qu'il lui avait déjà donnés.

— Merci, m'sieu Hayot, merci! répétait Caïotte, élargissant son sourire un peu plus à chaque remerciement.

Cette magnificence l'étourdissait et, reconnaissante, elle se mit à louer l'excellence de la vache noire, avec des détails circonstanciés. Cela lui ferait de la peine, pour sûr, de la voir partir; mais elle savait que les bêtes étaient bien chez m'sieu Hayot, la peine ainsi serait moins grande. Et il l'écoutait distraitement, supputant le prix de la bête par avance.

Il entra dans la maison, et cogna les dalles du vestibule du bout ferré de son parapluie.

— Hé! fermier!

Hulotte, en bras de chemise, était penché sur un secrétaire dont la face antérieure, en s'abaissant, formait pupitre. A l'intérieur du meuble, de chaque côté d'une cavité où étaient entassés des papiers, cinq tiroirs servaient à remiser l'argent.

Hulotte, de lourdes lunettes sur le nez, balançait les comptes du dernier mois. Le haut de son corps disparaissait dans la profondeur du meuble. Un livre était ouvert devant lui, noirci d'une grosse écriture inégale, avec des macules d'encre et des salissures de doigts; et près du livre, des tas de monnaies enfermées dans des papillotes, encombraient la planchette.

Il ferma son pupitre, se montra sur le seuil de la porte.

— C'est-y ben m'sieu Hayot que voilà? dit-il; sûrement, c'est lui. N'restez donc pas dans le mitan de la porte.

— Dérangez pas, fit l'autre. J'passais. Alors je m'suis dit comme ça : faut voir tout de même comment va le fermier. Et j'suis entré, là, pour entrer.

Hulotte insista.

— Ben sûrement, vous allez prendre un verre de bière. Fermez donc vot' parapluie.

— Non, là, ce sera pour une aut'fois. J'ai ma carriole avec moi. J'm'en vas, maintenant que je suis venu.

Hulotte lui prit son parapluie des mains et le mit égoutter dans l'escalier de la cave, disant que ça n'était pas poli et qu'à présent qu'il était entré, il allait demeurer une minute.

Alors Hayot céda.

— Une minute! une seule minute! Pour vous faire honneur. Ça ne s'refuse pas.

Il secoua ses chaussures sur les dalles, grondant après la pluie qui lui faisait salir la maison; puis, trouvant un paillasson sur le seuil de la chambre, il se remit à frotter ses semelles, à petites fois, longuement.

Il entra enfin, vit Germaine qui achevait de nettoyer la chambre, et pinçant un sourire :

— Dire qu'on a fait sauter ça sur ses genoux, fermier, fit-il. Et maintenant c'est des grandes jeunesses donc!

Son admiration grandissant, il la détaillait complaisamment.

— Et des bras! une poitrine! des yeux! C'est ça qui s'appelle une vraie créature. Ah! si c'était de notre temps! si nous avions le bel âge!

Et il ajouta en secouant la tête :

— J'sais bien ce que nous ferions. Mais, à présent, nous sommes comme qui dirait des Mathieusalem. C'est le tour de nos garçons.

— Bah! dit Hulotte. Tant qu'on a de ça...

Et il se frappa le côté du cœur.

— Non, ce n'est plus la même chose, ajouta Hayot, avec une moue.

Il s'était assis, ses jambes allongées devant lui.

Germaine lui offrit de la bière, du vin, des liqueurs, au choix; il hochait la tête, disant non, et à la fin il accepta de déjeuner.

— Pour ça, oui, j'veux bien, là, sans façon. Il y a un petit temps que mon café a passé.

Il était parti à six heures du matin. Il s'était arrêté dans les fermes, à

causer d'affaires. On avait bu de l'eau-de-vie et tout cela l'avait un peu affamé. Il racontait son histoire en riant à chacun de ses mots, l'œil pétillant. Et Hulotte flairant une affaire, riait avec lui.

— J'suis bien malhonnête, dit-il quand l'autre eut fini. J'vous demande pas des nouvelles de mame Hayot. Elle va bien?

— Sur son ordinaire. Oui, Dieu merci. A part les rhumatisses.

— C'est une personne d'âge! Elle n'a pas aut'chose que c'qu'ont les autres. L'un a ça, l'aut' a aut' chose. Moi, c'est dans les reins.

Et le dialogue traînait dans des politesses mutuelles, chacun pensant à la possibilité d'un gros grain.

Germaine étendit un coin de nappe sur laquelle elle rangea un pain de froment, une pleine assiette de beurre, la cafetière, le sucrier et une belle tasse à fleurs, claire comme du cristal.

Hayot déjeuna, se défendant encore et ne voulant accepter qu'une tranche de pain; ça suffisait bien; il n'avait pas grand appétit, du reste; et tout en protestant, il entama une seconde tranche, qu'il beurra largement; et celle-là engloutie, il planta ses dents dans une troisième. Tout de même, le pain était fameux ; et il complimentait Germaine, en mâchonnant ses bouchées. Il mangea le tiers du pain, râfla tout le beurre et but trois jattes de café, coup sur coup. Après quoi, il passa un bout de la nappe sur sa bouche, avec satisfaction, et se donna de petites tapes dans l'estomac.

— C'est une idée d'être entré, dit-il. Là, j'suis fameusement content d'vous avoir vu. On est de bons amis.

Il alluma sa pipe et demanda à voir les bêtes. Hulotte pensa qu'il avait besoin d'un cheval et le mena à l'écurie.

Hayot trouva les chevaux magnifiques.

— Je me suis trompé, pensa Hulotte, y m'les aurait ravalés.

Il le conduisit à l'étable. Là, le bonhomme montra de la circonspection, examina les vaches l'une après l'autre, sans rien dire, et finalement déclara qu'il en avait vu de plus belles.

— C'est une vache pour sûr qu'il lui faut, pensa Hulotte.

Et les mains dans les poches, d'un air indifférent, il lui répondit qu'il y en avait peut-être de plus belles, mais pas de meilleures.

Hayot entrait dans les fumiers jusqu'à la cheville, tâtant les bêtes l'une après l'autre.

La blanche était soufflée, la rousse avait de la langueur dans l'œil, l'isabelle était épuisée par son veau; et quand il arriva à la noire, il

haussa les épaules en soufflant dans ses joues. Il regardait le fermier du coin de l'œil.

Ils visitèrent ensuite les porcs. Hulotte ayant ouvert la porte des huttes, les bêtes se mirent à trotter du côté des fumiers, roulant des yeux ahuris, avec des tirebouchonnements de queue; et ils demeurèrent un instant à les regarder s'ébattre en grognant, leur groin rose fouillant sous les pailles, activement. Par moments, le pied leur manquant sur le pavé suintant, les porcs s'abattaient dans les bouses, faisaient rejaillir les purins, puis, relevés, continuaient à galoper, leurs fesses charnues secouées de petits tremblements. Hayot s'extasia sur leur belle mine.

— C'est bien d'une vache qu'y retourne, repensa Hulotte, suivant son idée.

Et il mena Hayot successivement au poulailler, au bûcher, au potager, au verger, et de là aux champs.

Le petit homme trouvait tout admirable. Pour un verger, c'était un « fameux » verger. Quant aux pommes de terre, bien, là, vrai! il fallait aller loin pour en trouver d'aussi bien montées. Et comme ils étaient à regarder les luzernes, à un gros quart d'heure de la ferme, il reparla tout à coup des vaches, de la blanche qui était soufflée, de l'isabelle qui était creusée, de la noire qui ne valait pas lourd.

— Chacun son idée, répliqua Hulotte, parfaitement calme.

Une petite pluie fine, qui ne finissait pas, rayait le campagne devant eux, étendant sur les verdures un réseau gris, très léger. Des hubelettes d'eau diamantaient leurs habits mal protégés par le parapluie que Hulotte tenait au dessus d'eux. La terre détrempée collait à leurs souliers une boue jaune, épaisse. Et de temps à autre, Hayot passait ses semelles dans les herbes, repris par ses instincts de propreté.

— Fichu temps!

C'est égal. Il ne se repentait pas d'être entré. Loin de là, et il répétait sa phrase, avec componction :

— J'suis ben content de vous avoir vu en bonne santé.

Ils reprirent le chemin de la ferme.

Hayot éprouva le besoin de revoir l'étable. Il alla à la vache noire directement et passa la main sur ses côtés, son ventre, ses jarrets ; il regarda ses cornes, ses sabots, son pis ; il lui releva le mufle, lui dessera les dents. Puis, se décidant :

— J'la prendrais p't-être ben, si elle n'était pas trop chère, dit-il.

Hulotte se balançait d'avant en arrière, régulièrement. Il avait gardé son air indifférent. Il demanda :

— T'en as envie?

— Envie et pas envie, ça dépend. Faut voir le prix.

Tous deux se tutoyaient à présent.

Hulotte eut l'air de réfléchir longuement.

— Ben, pour toi, là, parce que c'est toi et rien que pour ça, ben, ça sera sept cents.

Hayot secoua la tête.

— Cinq cents, dit-il après un instant.

— Sept cents, reprit Hulotte.

Le compère frappa son poing droit dans la paume de sa main gauche, de toute sa force :

— Nom de Dio! dit-il, j'veux pas marchander, moi, j't'en donne cinq cent cinquante.

— Ben, moi non plus, j'marchande pas, nom de Dio! Ça ne sera pas sept cents, ça ne sera pas six cent soixante-cinq; ça sera six cent cinquante tout net. J'suis comme ça, moi.

Mais l'autre ne voulait rien mettre au delà de son prix.

— Vrai, Hulotte, en camarade, ça ne vaut pas plus.

Hulotte fit un geste, en homme qui a pris son parti.

— N'en parlons plus. J'garde ma vache. Tu gardes ton argent. Buvons une bouteille.

Ils entrèrent dans la cuisine.

La table venait d'être quittée par les domestiques. Des mies de pain traînaient dans les égouttements des verres. Une débandade d'assiettes s'égarait à travers le pêle-mêle des couverts d'étain. Trois chats, hissés sur les chaises, attiraient à eux, du bout de la patte, les morceaux de lard échappés aux fourchettes.

— A not'tour maintenant, fit Hulotte.

Germaine débarrassa la table, mit une nappe blanche raide d'empois et servit un rôti de bœuf superbement doré. Il y avait deux couverts.

— J'vas vous laisser dîner, dit Hayot.

Mais le fermier ne voulait pas : le second couvert avait été mis pour lui; il ne partirait pas, etc. Hayot regardait la belle viande, eut une convoitise et se mit à table disant :

— Une bouchée, ça n'est tout de même pas de refus.

Tout le rôti y passa. Et, régulièrement, il répétait sa phrase avec une nuance d'attendrissement :

— J'suis content, là, fameusement content...

A la seconde bouteille de vin, il reparla de la vache.

— Pour être un homme, ben ! j'donnerais six cents. Mais faut pas m'demander un liard de plus. Ça va-t-il ?

Hulotte tenait bon.

— Non. J'nai qu'une parole.

Alors il haussa les épaules et, clignant des yeux du côté de Germaine, s'écria qu'il n'y avait pas moyen de faire des affaires avec un homme aussi exigeant que le fermier.

Cela traîna jusqu'à la tombée du jour. Le cheval avait été remis à la carriole et piétinait devant la porte, dans la pluie qui continuait. Le bonhomme prit son parapluie, l'ouvrit, se carra sur le ban de la voiture. Hulotte se tenait debout à la tête du cheval, souriant de son sourire tranquille. Et du seuil, Germaine regardait Hayot s'installer, regardant en même temps au-dessus de sa tête, au loin, les bois où l'attendait peut-être Cachaprès.

Hayot prenait ses aises, sans se presser. Il retourna la banquette sur laquelle il était assis, se mit à droite, recula à gauche, rajusta les brides, gagnant ainsi du temps. Hulotte se raviserait peut-être, descendrait à six cents, et il dardait sur lui son œil malin, sans tourner la tête. Mais le fermier parlait de la pluie, continuant à maintenir le cheval qui s'impatientait.

Le bonhomme prit une décision, subitement. Il jeta les brides sur le collier du cheval, ferma son parapluie et descendit de la carriole.

— Là, dit-il, j'la prends pour six cent vingt-cinq.

Et il rentra.

Cette fois, Hulotte céda. Il fut convenu que le Cron, un des domestiques de la ferme, ainsi nommé à cause de la circonflexion de ses jambes, conduirait la vache au *Trieu*. Il passerait la nuit chez Hayot et repartirait au petit jour.

Hulotte déboucha une dernière bouteille, tandis que Hayot tirait d'un portefeuille graisseux six billets de banque et les alignait sur la table. Le reste du compte s'acheva en pièces de 5 francs et en menue monnaie. Hayot comptait à voix haute, lentement. Le fermier donna un reçu.

Alors Hayot se laissa aller à sa joie d'avoir gagné 25 francs sur le prix de la vache. Il invita Hulotte, ses garçons, sa demoiselle, à venir dîner à la ferme le dimanche suivant.

— Tous, faut venir tous ! répéta-t-il.

Hulotte ne promettait pas, mais un de ses fils et Germaine iraient certainement.

Hayot eut une grimace plaisante :

— Mam'zelle Germaine verra mes garçons, dit-il. On n'sait pas ce qu'y s'diront. Mais apparemment y n' s'mangeront pas.

Il se tassa dans sa carriole, fouetta le cheval et alla rejoindre sur la chaussée le Cron, qui avait pris les devants avec la vache.

Germaine suivit quelque temps la voiture de yeux, pensant à cette partie qui allait mettre un peu d'imprévu dans la monotomie de sa vie. »

Le genre et le style de ce livre rappellent beaucoup celui de Pierre Loti, l'auteur du *Roman d'un Spahi*; certaines scènes même se rapprochent tellement qu'il semblerait que ce fût le même auteur qui ait écrit les deux ouvrages. Dans la lettre XXII, un de mes confrères a cité la mort d'un spahi ; moi je veux citer la dernière page de la mort de Cachaprès.

Cachaprès était aimé en secret par une jeune fille rachitique qu'on appelait P'tite ; poursuivi par les gardes, il a été blessé et meurt dans un fourré :

« P'tite regardait, ne comprenant pas.

Elle vit s'immobiliser sa face, et ses yeux grands ouverts s'anéantir dans une contemplation sans fin ; puis, la bouche crispée par les râles, reprit sa forme habituelle, et lentement une majesté descendit sur le front.

Elle le crut endormi et s'approcha ; il ne bougeait pas. Elle mit la main sur sa chair, légèrement ; sa chair était froide. Elle l'appela, il demeura muet. Alors, furieuse, elle le secoua de toutes ses forces. Son corps avait pris la raideur de la pierre. Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qui lui arrivait ? Elle se pencha sur lui, le tourmenta de ses bras, l'embrassa de sa bouche chaude, se sentant envahie par des stupeurs.

Rien.

Puis elle se rappela ; des formes de bêtes mortes s'étaient rencontrées sur son chemin, avec cette même rigidité. Elle ne versa pas une larme. Elle s'accroupit auprès de lui, au long de son corps, son maigre bras passé autour de sa tête, et face à face, pendant tout un jour, elle plongea dans ses prunelles vagues ses mornes regards immobiles. Elle le contemplait avec hébétement. Elle n'était plus gênée par rien à présent. Il ne la voyait plus ; ça lui était égal qu'il fût mort, puisqu'elle le possédait. Son féroce désir de fille, haletant comme le rut des fauves et qu'il avait fallu rentrer si souvent devant lui quand il était vivant et la faisait sauter sur son dos, sans rien voir ni comprendre, se débridait sur ce cadavre qui la

laissait faire impassible. Et redevenant hardie devant cette complaisance de la mort, elle le carressait, l'étreignait, brutale et tendre, sans horreur ni dégoût.

Un chat sauvage vint à la tombée de la nuit, attiré par l'odeur. Elle le chassa à coups de pierre. Des corbeaux se perchèrent sur un arbre voisin et de là croassèrent, graves comme les juges d'un tribunal. Elle cria pour les écarter. Ils reparurent au matin.

Et des jours s'étant écoulés, elle vit une chose horrible. La plaie lentement se mouvait, une ondulation lente qui ne décessait pas, au milieu des sanies, devenue de la vie, avec elle ne savait quoi qui ressemblait à un geste de cet homme tombé là, et cloué à terre du clou indécrochable de la mort.

Elle poussa un cri et s'aplatit sur les mains, la tête dans les herbes ».

N'y a-t-il pas, dans cette page, le style et la forme de l'auteur qui a écrit *la Mort du Spahi?*

Je ne saurais trop engager nos lecteurs à lire cette étude vigoureusement rendue; celui qui n'y verrait qu'une œuvre immorale se tromperait d'une façon étrange. Seulement, il faut faire abstraction de toute idée préconçue, et bien se rendre compte du milieu dans lequel se meuvent les personnages.

* * *

Le livre de M. A. Rémusat : Un Roman vrai, est l'œuvre première d'un jeune marin qui l'a écrit, employant ses heures de loisirs du bord à retracer ses impressions, au lieu de les passer dans l'oisiveté.

En lisant ces pages pleines de fraîcheur, de crânerie et de verve, on sent la plume d'un écrivain qui promet.

M. Rémusat connaît la mer, il en brave les fureurs tous les jours, mais il l'aime, quoiqu'elle lui ait joué plus d'un tour, et lui, un des rares survivants du *Bysantin*, ne la craint guère, car il l'a vaincue, et lui a refusé l'honneur de lui servir de tombeau. Aussi, sans rancune pour ses rages terribles, folles et capricieuses; il la peint des couleurs les plus éclatantes, il la flatte comme le cavalier le ferait pour sa monture, toujours disposée à *s'emballer*.

L'action de ce roman se passe à la Havane, au moment où la guerre civile déchirait la *Perle des Antilles;* il a vécu ce qu'il écrit, et qui sait si le jeune d'Albert, le héros du récit, n'est pas tout simplement le jeune officier de marine qui signe A. Rémusat?

Afin de donner une idée du style vivant et original du jeune écrivain, je citerai quelques passages du premier chapitre de son livre. Dans ces premières pages, il peint un abordage en mer.

« Je ne sais plus par combien de latitude nord et de longitude ouest nous nous trouvions, mais ce dont je me souviens parfaitement, c'est que je fus réveillé en sursaut par des cris, des commandements répétés avec précipitation et, pour dire la vérité tout entière, par des jurons énergiques lancés par les matelots de notre équipage.

La journée avait été très chaude, et la mer d'un calme désespérant. Aussi, n'avais-je pas vu sans un certain plaisir les ombres de la nuit envelopper notre navire, et un faible mais rafraîchissant zéphir gonfler légèrement nos voiles, depuis longtemps battantes, faute du vent nécessaire pour produire une tension suffisante.

Je m'étais endormi à la belle étoile, sur le pont, couché au pied du grand mât, en respirant à pleins poumons l'air frais de la nuit, écoutant tout rêveur le chant plaintif de la brise qui venait enfin glisser dans les cordages, et se répandre dans notre voilure, entièrement déployée. A terre, à la campagne surtout, rien ne me rappelle plus la mer que le bruissement du vent dans les branches, et le feuillage des grands arbres, et *vice versa;* à la mer, rien ne saurait me rappeler aussi bien la terre que cette voix aérienne, ce murmure plus ou moins accentué, produit par la brise, lorsqu'elle vient mordre le gréement, et s'appesantir obliquement sur la voilure orientée pour *le plus près.*

Pour un marin, le lit, comme le pain, ne sont jamais choses trop dures, et voilà pourquoi je dormais là paisiblement, ayant pour matelas le pont, comme coussin mes deux bras, le ciel pour plafond, la lune pour veilleuse, et, pour bercer mes rêves, le murmure poétique d'un zéphir nocturne.

Tout à coup, comme je l'ai dit, je fus brusquement réveillé par un mouvement inaccoutumé, par des cris et des commandements répétés. Je me relevai d'un seul bond et, regardant par dessus les bastingages, j'aperçus un immense navire que je pris, à son genre de construction, pour un steamer américain. Je ne me trompais pas, c'était bien, en effet, un gigantesque produit du génie original de ce peuple, dont une des principales manies est de vouloir, en toutes choses, faire plus grand, plus haut et plus fort que tous les autres. Peuple audacieux et bizarre, qui veut sans cesse marcher plus vite, aller plus loin, monter davantage et descendre plus bas, espèce de titan qui ne doute de rien, ne veut pas de rivaux, et dont l'audace n'a pas de limite.

Ce navire colossal courait perpendiculairement sur nous... La rencontre devenait inévitable; le steamer stopa, mais son élan était terrible, la distance qui séparait les deux navires était trop petite en cet instant. L'angle de déviation que l'américain fit subir à sa route, ne put être assez ouvert pour permettre à ce dernier de nous éviter complètement. Nous avions réveillé les matelots qui, n'étant pas de quart, dormaient profondément. Ils montèrent sur le pont tout effarés et dans des costumes si variés et si grotesques, qu'un fou rire se serait emparé de nous si la position eût été moins critique. C'était pour tout le monde, à notre bord, une question de vie ou de mort. L'abordage eut lieu; notre navire fut abordé par l'avant. Le choc fut terrible. Le steamer américain, dont la longueur était immense, passa rapidement en labourant avec son flanc de tribord notre navire que nous sentions trembler et frémir sous nos pieds. Le mât de beaupré et son gréement furent emportés; l'étrave disloquée, brisée et rejetée sur tribord; notre gaillard défoncé, mis en pièces. Le mât de misaine, rudement secoué au moment de l'enlèvement de beaupré, menaçait de tomber aussi, car ces deux mâts sont mis en communication par des cordages épais, et toute secousse ressentie par l'un l'est aussi par l'autre. Nous carguâmes les voiles afin de soulager la mâture, mais, durant cette opération, un terrible craquement se fit entendre. « Sauve qui peut! » s'écria un matelot. « Rallie derrière! » commanda aussitôt notre capitaine qui observait la mâture.

Le mât de misaine tomba; il s'affaissa lentement vers l'arrière, encore chargé de toute sa voilure, en écrasant dans sa chute la cuisine construite même à son pied, et une embarcation placée sur cette dernière.

Rien n'émotionne plus le cœur d'un véritable marin que le spectacle de son navire lorsqu'il se perd, s'abîme, se brise ou se détériore; chaque morceau qui s'en va est une parcelle de vie qui se détache de lui. Il suit avec douleur, du regard, les débris de bois, de cordages ou de voiles qui, tombant avec fracas, sont entraînés au loin par la mer, ou disparaissent bientôt dans le creux d'une lame. Chaque morceau qui tombe à l'eau est un membre qu'on lui arrache. Dans ces moments-là, le marin souffre des mêmes douleurs que son navire, il est mutilé, amputé en même temps que ce dernier. Les mâts qui se cassent, les vergues qui se rompent, font un bruit lugubre, les craquements qui s'échappent de la membrure sont comme des plaintes, des lamentations, des cris de douleur qui trouvent un écho dans son cœur et le font tressaillir. Son navire est sa maison sur l'onde

amère, c'est son cheval marin, sa bonne bête; aussi comme il l'aime, comme il la comprend!...

Un navire a des façons particulières de vous parler, de se plaindre, de murmurer, et de montrer sa satisfaction. Suivant la manière dont il tangue, roule, marche, craque, le marin comprend ce dont il a besoin; s'il est trop chargé ou pas assez; s'il se fatigue ou s'il lutte sans difficulté contre la mer; s'il fait bonne route ou s'il s'écarte du droit chemin.

Pendant la nuit, étant dans sa couchette, il tient mentalement conversation avec lui; il écoute les bruits mystérieux, les plaintes, les gémissements, les voix qui sortent de sa coque, de ses membres fatigués, de ses bordages sans cesse battus par la mer. Il comprend, il calcule et il répond : « Courage, mon vieux, va toujours... il faut doubler ce cap, il le faut quand même... On t'enlèvera tes perroquets ensuite. Cela te fatigue, je le sais... allons, encore un coup de collier. »

Le matelot, en parlant de son navire ou en s'adressant à *lui*, emploie des pronoms personnels et des substantifs propres, absolument comme s'il s'agissait d'un être vivant. Il dit : « Monsieur a le diable au corps aujourd'hui! Le vieux renard sent le poulailler, il comprend que nous arrivons. Comme il se trémousse! comme il pique du nez! encore un bout de chemin mon brave... la vieille est fatiguée... filons-lui ses boulines... appuyons ses bras... là, tu vas bien, Fanchon... Vous êtes bien sage, monsieur. »

Demandez à un matelot ce qu'il va faire, lorsque emmanchant son balai de bruyère il se dispose à frotter et à laver le pont de son navire, il vous répondra : « Nous allons lui laver la figure. » Lorsque, collé sur les flancs, il enlève la mousse, les herbes marines et les coquillages qui gênent sa marche, il appelle cela : *Lui faire la barbe*. Peindre la coque de son bateau c'est, dans le style imagé du matelot : *Cirer les bottes à monsieur*. Rectifier la voilure, étarquer les voiles, c'est-à-dire les rétablir dans leur position vraie, et les rehisser lorsque, par l'effet de l'allongement des cordes elles se sont affaissées ou désorientées, c'est : *Repasser les nippes à Fanchon.....*

Le goudron est le baume, l'arnica du matelot, comme l'étoupe est sa charpie. Tout est en commun entre lui et son navire, il déchire ses vieilles loques pour fourbir ses cuivres et astiquer sa peinture. Il sait tirer parti de tout. Il n'est pas précisément délicat à la mer; ne chante-t-il pas gaiement le refrain suivant :

Le matelot sait, en cas de besoin,
Ramasser une chique dans un coin. »

Ces pages, pleines d'une verve étincelante, ne sentent-elles pas la jeunesse et la bonne humeur?

* * *

L'éditeur A. Cardillet met en vente les premiers fascicules d'un ouvrage de revendications sociales, écrit par Mme Louise Michel et Émile Gautier, sous le titre de : Les Paysans.

Bien des gens se préoccupent fort peu de ce genre d'ouvrages qui, répandus à profusion dans le peuple qui les dévore, parce qu'ils parlent de lui, sont très peu lus dans une certaine classe de la société. En restant en dehors de la littérature que l'on pourrait appeler *revendicative,* on s'expose à ne pas voir comment les classes déshéritées apprennent à haïr celui qui possède, et à vouloir partager les jouissances du luxe, qui leur sont interdites par la misère.

Ne vaut-il pas mieux regarder le danger en face, plutôt que de faire comme l'autruche qui croit avoir échappé à la poursuite du chasseur parce qu'elle s'est cachée la tête sous l'aile?

L'ouvrage de Mme Louise Michel et Émile Gautier est écrit dans un style large, qui est appelé à frapper l'imagination du peuple.

Je cite une partie du prologue :

« Allons! paysans, fils des Bagaudes, des Vagres et des Jacques, — vous tous, serfs émancipés d'hier, au prix d'un nouveau servage, — vous tous qui, le dos courbé, les mains ankylosées par un effort sans trève, les yeux rivés à la terre commune, — à la fois notre nourricière et notre ennemie à tous, — livrez à la Nature, au profit de l'Humanité affamée, le fécond, l'éternel combat pour l'existence, écoutez-nous!

Debout! Laissez, pour un instant, reposer le guéret, où germe la semence! Jetez là cet outil qui doit peser si lourd à vos bras fatigués, et prêtez l'oreille à la voix de ceux des *vôtres* qui veulent vous rappeler le passé, et soulever devant vous un coin du voile de l'avenir.

Ah! vous avez bien le temps!

Il y a vraiment assez de siècles que votre classe travaille, enfouissant, l'une sur l'autre, sans se lasser, dans les entrailles inassouvies du sol, les couches profondes de ses générations, mortes à la peine : vous avez bien droit à quelques minutes de répit!

A cette heure de midi, où, sous les rayons brûlants d'un soleil de plomb, dans le lourd silence des choses, que trouble à peine la chanson monotone des cigales, quand l'odeur des foins coupés monte aromatique et

pénétrante, en entendrait presque pousser le blé et sourdre la sève de la vigne, il est « opportun » de se recueillir.

C'est l'heure de la sieste !

C'est aussi l'heure de ces longues rêveries, où spontanément surgissent, comme des images confusément entrevues dans le brouillard d'une enfance lointaine, les tragiques souvenirs des âges disparus !

C'est l'heure où, dans leur somnolence écrasée, les forçats du travail se demandent si cette vie là durera toujours, où il leur vient parfois à l'esprit de calculer ce que leur coûtent de sueurs, ce qu'ont coûté de larmes à leurs ancêtres, les jouissances sans mesure et les loisirs sans fin des « faignants » pour lesquels ils ahanent.

Et quand s'est éteint le soleil, quand la nuit déroule jusqu'aux confins de l'horizon, sur la campagne muette, son manteau noir, parsemé d'étoiles d'or, quand tout se tait sur les routes poudreuses, qu'il ferait bon, si l'homme n'était pas l'esclave d'un autre homme, qu'il ferait bon se laisser vivre et boire à pleins poumons la fraîcheur des grands bois !

Mais ce n'est pas pour vous, travailleurs, que sont faites ces jouissances ! y penser seulement est un luxe que vos fatigues ne vous permettent plus.

Sur pied depuis l'aurore, — après quinze ou seize mortelles heures d'éreintants efforts, vous ne pouvez plus songer qu'à aller étendre sur un grabat vos membres brisés, sans autre vision, pour bercer votre sommeil, que celle d'une nouvelle et dure journée, semblable à celle qui vient de finir. Demain, après-demain, toujours, jusqu'à la tombe, il vous faudra recommencer le même labeur, reprendre le même sillon, vous atteler au même boulet, — car le percepteur et l'usurier seront encore là, les rapaces, attendant, l'escarcelle béante, la dîme de vos sueurs, éternellement sourds aux évocations dramatiques du passé, éternellement réfractaires à la grande poésie de la nature !

Vous n'avez, paysans, vous ne pouvez avoir, dans les rares loisirs de vos galères ensoleillées, le goût des longues méditations !

Et cependant, s'il en est parmi vous, qui, aux heures d'amertume et de rage, aient levé vers le ciel leurs poings courroucés, s'il en est qui, quand l'huissier ou le gendarme, ces sinistres oiseaux de loi, viennent à passer dans le chemin creux, aient parfois sournoisement regardé, du coin de l'œil, leur fusil de braconnier, accroché au-dessus de la cheminée, que ceux-là sachent que c'est à eux, que c'est pour eux que nous parlons !

Que ceux-là nous écoutent !

Nous voulons leur redire les refrains, consolants et tristes à la fois, des « bardits » de la vieille Gaule :

Coule, coule, sang du captif!
Germe, grandis, moisson vengeresse!

Puisque nous n'en sommes encore, à peine éveillés d'un long sommeil, qu'à la veillée des armes, il faut bien causer, en attendant l'heure.

Il faut bien nous rappeler les uns aux autres, ce que chante la brise du soir, quand, au flanc des collines, elle agite le feuillage de ces arbres séculaires, dont les racines plongent dans la chair putréfiée de nos martyrs!

Car la terre est un immense, un éternel charnier.

Elle est le charnier des peuples.

Nous nous nourrissons tous de cadavres, et c'est des cendres de nos aïeux qu'une métempsycose sans fin pétrit le pain que nous mangeons,

Si l'herbe pousse haute et drue, si les moissons roulent à perte de vue les flots d'or de leurs épis mûrs, si les pampres verts qui tapissent au loin les coteaux se couvrent, le matin, d'une bienfaisante rosée, c'est que jamais l'*humus* n'a manque de fumier humain! C'est que jamais le sang, dont a soif, à ce qu'il paraît, cette végétation luxuriante, ne lui a fait défaut, la mort étant, de tous les travailleurs, le seul qui n'ait pas un seul instant chômé!

Eh bien! l'histoire du peuple, comme la terre où il marche, et que, péniblement, féconde son labeur, l'histoire du peuple, elle aussi, suinte le sang, et sa voie, derrière elle, se jonche de cadavres...

Paysan, paysan, toi qui es, à la fois, la Richesse et la Force, à toi de dire si tu veux qu'il en soit encore longtemps ainsi, à toi de dire si tu ne trouves pas qu'il est temps enfin de changer d'engrais!

Car, — il n'y a point entre nous de dissimulation possible, ni de réticences acceptables; — les choses d'autrefois, dont nous nous proposons d'évoquer devant toi les lugubres réminiscences, sont encore choses d'hier, et choses d'aujourd'hui! Elles seront choses de demain, si tu ne veux pas regimber, s'il te plaît de conserver le rôle — ingrat et bête — du mouton qu'on saigne, quand il a livré sa laine aux ciseaux du tondeur, du cheval qu'on abat quand il a cessé de plaire ou de pouvoir « servir », ou du bœuf enrubanné du carnaval, de ce bœuf « souverain », victime-roi du mardi-gras des bouchers, — qu'on promène sur un char de triomphe, trompettes en tête, en attendant que la massue dorée du sacrificateur, son compagnon de route, s'abatte sur son crâne...

Oui ! les vieilles légendes que tu as oubliées, les vieilles histoires que tu n'as jamais sues, et que le destin a tant de fois si tristement rajeunies, oui, tout cela, — qui n'a jamais cessé d'être, — va poursuivre à perpétuité son cycle lamentable, si, semblable à l'animal stupide, tu t'obstines à n'avoir pas conscience du prix de tes services et à ignorer ta puissance !

Ah ! si chaque plaine, si chaque colline, si chaque pierre pouvaient dire ce qu'elles ont vu.....

Tu les croirais, peut-être !!!

Hélas ! un âge n'est pas plus navrant que l'autre, et les siècles se valent !

Le paysan gaulois qui broyait le grain entre deux pierres polies, pour le compte de l'insolent vainqueur, — Romain ou Frank, — esclave rivé, comme une borne vivante, au champ défriché par ses aïeux ; — souffrait-il davantage que le serf de la glèbe moderne, accroché du matin au soir, à une courroie de transmission, dans les bagnes manufacturiers, creusets monstrueux, où se brassent les millions de M. Vautour ?

Entre le tribut de la première nuit de noces, ravi — *légalement* — aux « vilaines » par la coutume féodale et la prostitution officielle, dont la misère se charge de recruter l'innombrable contingent ; — entre le droit de cuissage et les baisers obligatoires des « chambres d'essayage », — prix infâme du travail et du pain ! est-ce que les filles du peuple ont un choix à faire, une préférence à formuler ?

Et, ne valait-il pas mieux encore mourir au grand soleil, pendu aux créneaux du manoir, mesurant à la hauteur du gibet la largeur de l'encouragement donné aux frères en souffrance, que de mâchonner lentement l'agonie obscure et bête, au fond des entrailles de la terre, dans les vapeurs méphitiques des fosses à charbon ?

On parle bien des révolutions, comme s'il y avait eu jamais de révolution accomplie ! Comme si le troupeau n'était pas toujours le troupeau, comme si les maîtres n'étaient pas toujours les maîtres, comme s'il y avait eu autre chose de changé que, de temps à autre, l'estampille du possesseur et le nom du bourreau !

Passez donc au fond de l'ombre, vous, les esclaves antiques, dont la chair servait à engraisser les murènes et les lamproies des réservoirs ; vous qu'on livrait, par centaines, aux bêtes du cirque, pour amuser la foule oisive....

Ah ! — nous nous en souvenons, — il y avait, aux jours de fête, de

grandes hécatombes, où se mêlaient, parfois, les raffinements d'une férocité savante... »

*
* *

Un Drame a Naples, par M. Daniel Bernerd, est le récit d'une aventure de brigands écrit de façon à faire pouffer de rire l'homme le plus atrabilaire. Le banquier Domenico Della Porta est arrêté au théâtre de San-Carlo par un carabinier royal : cela se passe en 1860. Au lieu de se voir conduit en prison, pour une raison quelconque, car en ce temps-là on pouvait toujours être soupçonné de conspirer, le banquier est emmené dans les montagnes ; le carabinier n'était autre qu'un brigand. Les aventures qui arrivent à ce pauvre homme sont d'un tragi-comique qui divertiront le lecteur au dernier point.

*
* *

La Divine aventure, par MM. Catulle Mendès et Richard Lesclide, est la confession du comte de Cagliostro écrite par lui-même dans la prison de San-Leo d'Urbino. Ces mémoires sont-ils réellement authentiques ? les auteurs disent oui ; mais ils ont le soin d'ajouter :

« Ou du moins nous ne voyons pas de raison pour qu'ils ne le soient pas, en effet, puisque les circonstances qu'ils relatent sont conformes aux mœurs véritables et au caractère de l'illustre comte de Cagliostro. »

Authentique ou nom, l'esprit et le talent des auteurs en ont fait un livre fort agréable et aux traits piquants.

Pauvre Balsamo ! ce n'était véritablement pas la peine d'être sorcier, pour aller se faire étrangler par Fra Pancrazio dans les prisons du Saint-Office romain.

*
* *

Lorsqu'il y a aujourd'hui vingt ans, j'entrepris pour la première fois le voyage de Paris à la vallée de la Orotava, la plus belle vallée du monde, située au pied du Teyde, qui élève orgueilleusement la tête à 3,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, dont il émerge tout d'un bloc, c'est à Saint-Nazaire que je m'embarquai sur la *Ville-de-Lisbonne*, qui me conduisit par Vigo, Lisbonne et Cadix, à la rencontre du vapeur espagnol faisant le service de Cadix à Ténériffe.

A l'époque dont je parle, le port de Saint-Nazaire n'avait pas pris l'extension qu'il a aujourd'hui. A peine le chemin de fer qui unit Saint-Nazaire à Nantes venait-il d'être inauguré. J'avais bien remarqué, en

causant avec les Nantais, que ceux-ci voyaient avec un œil d'envie le nouveau port retenir dans ses bassins à flots un certain nombre de navires qui autrefois remontaient la Loire jusqu'à Nantes.

Depuis, j'ai repris la même voie, pour refaire le même voyage dont mon admiration n'est pas lassée; sous peu, j'en ferai paraître la relation. Chaque fois que j'arrivais à Saint-Nazaire, je voyais avec surprise cette cité prendre une importance de plus en plus considérable, de telle sorte qu'en trois ou quatre années, la ville devenait méconnaissable pour celui qui ne la voyait qu'accidentellement.

Je viens de lire et j'engagerai tous ceux qui veulent s'instruire, à lire aussi une brochure, illustrée de nombreuses gravures, intitulée : *Saint-Nazaire, son histoire*, par M. Georges Bastard. Ils apprendront comment un village qui, il y a trente ans comptait 700 habitants, a pu, en un laps de temps aussi court, devenir chef-lieu d'arrondissement avec 15,000 âmes. Je crois bien que cet accroissement de population de 500 âmes par année, dans un port de commerce créé par la main des hommes, est un exemple unique en France.

M. Georges Bastard fait l'historique de cette ville dont le nom remonte à une haute antiquité. Au milieu du travail prodigieux de terrassements qui ont été faits pour creuser l'immense bassin qui abrite la flotte des *Transatlantiques*, on a fait une œuvre importante, où toutes les branches scientifiques : géologie, archéologie, anthropologie, paléontologie se tiennent étroitement unies, dans un concours heureux de découvertes intéressantes.

Il n'est pas de lecture plus fortifiante au point de vue de l'avenir de notre commerce maritime, que celle de cette brochure écrite par un savant, mais dans un style qui ne sent pas l'antique in-folio.

*
* *

C'est avec un certain plaisir que je lis *encore* des vers. L'homme n'est pas parfait !

Je suis tellement saturé de réalisme, de naturalisme et autres mots en *isme*, que j'aime à me reposer parfois au milieu des formes poétiques de l'idéal. Je reçois un poème de M. Ernest d'Orllanges intitulé Hélène.

Le poète chante, en trente-quatre chants, l'ivresse de son amour qui a duré... trois semaines.

La forme du vers est bonne, mais le sentiment poétique, au lieu de s'élever vers l'idéal, reste dans ce que je pourrais appeler la poésie natu-

raliste. Ce n'est pas un reproche que je fais au poème de M. d'Orllanges, au contraire, c'est un genre qui ne me déplaît pas. En tout cas, le genre qu'il aborde sera beaucoup plus lu, que s'il se perdait dans les nuages, pour vanter les charmes de son Hélène.

Je ne puis faire de citation, parce que c'est le poème de l'amour vainqueur et partagé, les trente-quatre chants formant une galerie de tableaux peut-être un peu trop descriptifs, depuis la première strophe :

Vous vous irritez, ma petite,
D'une abominable façon ;
Je ne croyais pas qu'aussi vite
Vous mordriez à l'hameçon.

jusqu'à la dernière :

Car de ma part et de la tienne,
Il fut un temps court, mais béni,
Où, pour Ernest et pour Hélène,
Tout n'était pas fini, fini !

* * *

L'art de bien dire est peu étudié en France, et cela est fâcheux, car dans un salon rien n'est plus agréable que d'écouter une lecture à haute voix, lorsque celui qui la fait sait ce que c'est que le rythme, l'intonation et l'expression.

M. Becq de Fouquières, auteur de tant de bons ouvrages sur la poésie, offre aux gens du monde un TRAITÉ DE DICTION ET DE LECTURE A HAUTE VOIX qui a été fort apprécié par les personnes compétentes ; je veux parler des artistes de la Comédie-Française : n'est-ce pas tout dire ?

* * *

Sous le titre modeste : POÈMES EN MINIATURE, M. Georges Boutelleau, l'auteur d'*Une Fille du Peuple* a écrit un certain nombre de poèmes charmants et courts : ce dernier point ne sera pas le moins apprécié.

Au milieu de cet écrin, c'est au hasard que je citerai quelques-unes des jolies inspirations que renferme ce volume de poésies :

ÊTRE POÈTE.

Être poète, c'est aimer
L'idéal rayonnant des choses,
Le soleil, l'amour et les roses,
Tout ce qui naît pour embaumer.

Être poète, c'est comprendre
Ce que le cœur à d'infini;
Plaindre le pauvre ou le banni,
Avoir la main prête à se tendre.

Être poète, c'est souffrir
D'une espérance inassouvie;
C'est donner mille fois sa vie,
Et pourtant n'en jamais mourir.

LES RONDES.

Enfants, quand vous faites des rondes,
La nature se réjouit,
Le soleil plus vif, éblouit
En passant sur vos têtes blondes.

Vos mères n'ont plus de souci,
Leurs cœurs aux gaietés enfantines,
Comme nicpés dans vos poitrines,
Semblent en rond danser aussi.

Blonds enfants, aux rebords des haies,
Tournez, tournez sur le gazon,
Votre printannière saison
Fait nos pâles automnes gaies.

* * *

Le théâtre de l'Odéon a représenté un drame en un acte, en vers, de M. Gustave Rivet: MARIE TOUCHET.

La scène se passe à Paris pendant la trop célèbre nuit de la Saint-Barthélemy.

Marie Touchet veille, près du berceau de son enfant, le fils de son royal amant Charles IX. Celle-ci tremble d'effroi au bruit de la fusillade; tout d'un coup, un huguenot, traqué par les soldats catholiques, entre chez elle et lui demande asile: c'est Saint-Bris, un ami d'enfance de Marie Touchet. Tandis qu'elle écoute le fugitif, arrive le roi qui, malgré les supplications de sa maîtresse fait massacrer Saint-Bris, son ennemi personnel, par les soldats qui le suivent.

Marie Touchet chasse le roi et se consolera par l'amour de son enfant.

M. Rivet a le vers facile et l'imagination vive; son drame un peu court, aurait peut-être demandé plus de développements; mais nous savons combien il est difficile à un jeune auteur de faire recevoir une pièce en plusieurs actes.

Le rôle de Marie Touchet est difficile, parce que l'artiste qui doit l'interpréter doit se montrer tendre par instants et dramatique plus tard: c'est Mlle Defresne qui en avait assumé la responsabilité; M. Rivet ne doit pas se plaindre d'avoir trouvé une aussi charmante Marie Touchet.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE — 3e VOLUME

N° 26

25 novembre 1881

Le Numéro..... 50 c. — Un an..... 12 fr.
Franco..... 60 c. — Six mois..... 7 fr.

REVUE DES LIVRES NOUVEAUX

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE LIBRAIRIE

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE — GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1881

SOMMAIRE

Pages

CHRONIQUE, par Gaston d'Hailly 33

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Les Grands Pauvres	G. D'ORCET.	E. PLON ET Ce.	35
La Jangada (2e partie). . . .	JULES VERNE.	J. HETZEL ET Ce.	36
La Fille de Marguerite. . . .	XAVIER DE MONTÉPIN	E. DENTU.	36
Les Dépravés	HENRI ROCHEFORT	JULES ROUFF,	37
Le Mal du pays.	E. DE VILLERS	CALMANN-LÉVY.	40
Au bon Soleil.	PAUL ARÈNE	G. CHARPENTIER.	41
Les Théories du Dr Würtz. .	J. GIRARDIN	HACHETTE ET Ce.	44
La Petite Bourgeoise.	PIERRE ZACCONE	E. DENTU.	46
Sans Remords.	MRS. JOSÉPHINE R. BACKER, d'après TOM'S HEATHEN . .	CALMANN-LÉVY.	46
Le Pays des arts	DURANTY.	G. CHARPENTIER.	48
L'Art au dix-huitième siècle.	EDM. et JULES DE GONCOURT.	id.	49
Discours parlementaires. . .	PAUL BERT.	id.	50

Par Alexandre Le Clère.

La Mascarade de l'histoire. .	PIERRE VÉRON	E. DENTU.	50
Le Sahara	AUGUSTE CHOISY.	E. PLON ET Ce.	51
Jenny Fayelle	CHARLES MÉROUVEL	E. DENTU.	52
De Mogador à Biskra (Maroc et Algérie)	JULES LECLERCQ	CHALLAMEL AÎNÉ.	53
Fleurs d'adultère.	AURÉLIEN SCHOLL	E. DENTU.	54

Par Gaston d'Hailly.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Maison du bon Dieu. . . .	Mlle ÉMILIE CARPENTIER . . .	HACHETTE ET Ce.	58
Chez Grand'mère.	Mlle JULIE GOURAUD	id.	58
Ces Pauvres Petits	AIMÉ GIRON	id.	58
Cinquante jours en Italie . .	GEORGES BASTARD	E. DENTU.	58
Bazeilles	id.	id.	58
Nature et Science.	LE Dr LOUIS BÜCHNER. . . .	GERMER-BAILLIÈRE ET Ce.	59
Le Pessimisme	JAMES SULLY.	id.	59
Le Manoir de Meyrial	AIMÉ GIRON	BLÉRIOT FRÈRES.	60
Contes sur la branche	JULES DE MARTHOLD.	TRESSE.	60
Cléricale	CLAIRE DE CHANDENEUX . . .	BLÉRIOT FRÈRES.	60
La Vengeance de Geneviève.	id. . . .	id.	60
Le marquis d'Aurel	HENRY DE LA MADELÈNE. . .	E. PLON ET Ce.	60
La Politique extérieure de la République française. . . .	FERNAND MAURICE	GERMER-BAILLIÈRE ET Ce.	60
La Guerre d'Italie	ALFRED DUQUET	G. CHARPENTIER.	60
France!	UN GROUPE DE POÈTES	PAUL OLLENDORF.	61
Un Mari	V. REVEL.	id.	61
Les Usages et Coutumes pour toutes les professions. . . .	Mme A. LOUISE D'ALQ	AUGUSTE GHIO.	61
Les Classes laborieuses en Allemagne au quinzième siècle.	JUST DE BERNON	SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.	61
Carte de la Palestine.	VICTOR GUÉRIN	id.	62

Par Henri Litou.

THÉATRE

Odette.	VICTORIEN SARDOU.	THÉATRE DU VAUDEVILLE.	64
Léa	JEAN MALUS	PAUL OLLENDORFF.	64

Par Gaston d'Hailly.

MERCANTILE LIBRARY NEW YORK

CHRONIQUE

Paris, 25 novembre 1881.

Notre Revue ne répondrait pas à son titre, si nous ne réunissions pas dans une courte chronique les impressions que le mouvement littéraire qui s'est produit dans la quinzaine a pu nous faire ressentir.

Après une vue d'ensemble, nous donnerons l'analyse des œuvres littéraires nouvellement parues, comme nous le faisions précédemment ; enfin, nous parlerons des productions théâtrales ; nous résumerons, dans un bulletin bibliographique, le fond des ouvrages scientifiques, philosophiques et autres, sur lesquels l'attention de nos lecteurs mérite d'être appelée. Nous aurons donc le droit de porter hautement le titre de *Revue des livres nouveaux*, puisque aucun ouvrage ne paraîtra sans que nous n'en donnions immédiatement un aperçu assez complet pour que chacun puisse se rendre compte du genre, du fond et de la portée de chaque livre mis en vente dans la quinzaine.

A la fin du mois de novembre, les éditeurs se recueillent, et ne lancent, chez leurs correspondants de province, que les livres qui, pour une raison quelconque, ont éprouvé quelque retard dans leur fabrication matérielle. Il est compréhensible qu'au moment où la « montre » des librairies va se trouver envahie par les livres d'étrennes, un éditeur justement soucieux de ses intérêts ne met en vente que le moins de nouveautés possibles. Tout ce qui n'est pas livre relié et doré sur tranches est relégué au fond du magasin, par conséquent ne sera même pas soumis aux regards des amateurs attirés par la bande portant *vient de paraître*, comme le phalène est attiré par l'éclat de la lumière.

Quelques romans de la vie mondaine, quelques volumes de nouvelles et deux ouvrages traitant de question d'art : tel est l'ensemble de la production littéraire de cette quinzaine, et, si M. Victorien Sardou n'avait donné une œuvre nouvelle au théâtre du Vaudeville, le monde des lettres

se serait traîné dans le gris : couleur particulière à la triste saison dans laquelle nous entrons.

Puisque nous parlons de M. Victorien Sardou, nous ne pouvons faire autrement que de regretter qu'il ne fasse pas publier les comédies qu'il donne au théâtre, ou au moins qu'il le fasse si tardivement ; *les Bourgeois de Pont-Arcy*, *Divorçons* et tant d'autres ne sont pas publiées. Pourquoi ? Dans un grand nombre de villes de province, il n'y a pas de théâtre ; et leurs habitants ont bien peu de chances de voir débarquer chez eux une troupe capable de représenter d'une façon sortable les œuvres de M. Sardou. Une grande partie des fervents admirateurs d'un de nos plus charmants auteurs dramatiques se trouvent privés de ne pouvoir lire ses œuvres, puisqu'ils ne peuvent l'applaudir à la scène ; ici, nous ne sommes que leur interprète auprès de l'auteur d'*Odette*.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Sous ce titre : Les Grands Pauvres, M. G. d'Orcet a réuni, dans un volume, une série de récits empruntée tout entière à l'histoire d'une famille, c'est-à-dire rédigée d'après ce que l'école naturaliste nomme des *documents*. L'auteur n'a fait usage de son imagination que dans la partie la plus moderne et uniquement pour dépayser les personnages qu'il tenait à rendre méconnaissables ; mais malgré les masques dont il les a affublés, tous ont vécu et ont été décrits d'après nature.

Ceux qui ne craignent pas de chercher l'instruction dans le délassement, trouveront dans ce livre le fidèle tableau d'un coin de la France au moment où éclata la grande tourmente révolutionnaire. L'auteur s'est surtout attaché à décrire exactement la situation dans laquelle se trouvait alors la noblesse de race, sa lutte pour l'existence, celle encore plus rude qu'elle eut à soutenir contre la misère et la dégradation morale, son inséparable compagne, après avoir été violemment dépossédée, et enfin la fusion progressive des riches de la veille avec ceux du lendemain pour jeter les assises d'une nouvelle classe sociale, dont les éléments disparates et mal fondus ne laissent point encore deviner l'avenir.

J'extrais du récit portant comme titre : *Le Cousin du Roi*, une page qui indique bien l'idée qui a conduit M. d'Orcet à écrire *les Grands Pauvres*.

« En 1789, la noblesse payait chèrement les maigres privilèges dont elle jouissait, et n'avait pas, comme aujourd'hui, le droit de *fumer* son écusson par de riches mésalliances. Ce monopole si vanté de certains grades subalternes dans l'armée et dans la marine, de certains bénéfices dans les chapitres nobles ou de commanderies dans l'ordre de Malte, elle devait l'acheter au prix d'une pauvreté éternelle et irrémédiable, et, si c'était dur pour elle, c'était bon pour le pays. Les gentilshommes d'au-

trefois avaient l'âme et l'honneur plus solidement chevillés dans le corps que les autres. Ils l'ont bien prouvé dans la Révolution ; les Desaix, les Bonaparte, les Kellermann, tout cela sortait de cette noblesse gueuse et fière qui ne possédait que sa cape et son épée. Voyez ce qu'elle est devenue aujourd'hui, depuis qu'à force d'épouser de riches roturières, la voilà grasse à lard comme elle ne l'a jamais été. Assurément elle n'a pas à se plaindre de cette pauvre Révolution, qui lui a laissé les bénéfices de son prestige en la soulageant des charges qui justifiaient jadis ses privilèges. Au point de vue de la fortune, elle a singulièrement gagné à troquer les grades de capitaine, les canonicats et les commanderies de Malte contre le droit de se mésallier. Mais, dans mon opinion, c'est un grand malheur pour la France. Sans la pureté du sang, il n'y a plus de noblesse; le produit d'un étalon arabe et d'une grosse percheronne n'est plus ni un coureur, ni un carrossier, c'est un bâtard. Avec notre pauvreté d'autrefois, le courage et la religion de l'honneur sont partis de compagnie. La parole d'un gentilhomme d'aujourd'hui ne vaut pas mieux que celle d'un bourgeois, parce que tous deux sont fils de bourgeoises, et du gentilhomme il ne reste que cette incorrigible aversion pour les études sérieuses qui a toujours été le fléau de la race noble. »

*
* *

Dans notre XVIIe numéro, nous avons parlé d'un ouvrage de M. Jules Verne : La Jangada. La première partie de ce voyage sur le fleuve Amazone, seulement, était parue; la seconde vient de paraître. Cette nouvelle partie, moins descriptive que la première, laisse plus de place au roman et à la suite de ce drame de famille qui se trouvait seulement esquissé dans le premier volume.

J'ai déjà eu occasion de le dire à propos d'autres ouvrages, j'aime peu et beaucoup sont du même avis, ces romans qui offrent un intervalle de quelques mois entre l'apparition du premier volume et celle du ou des suivants.

La seconde partie de la *Jangada* ne suffisant pas à remplir un volume de trois cents pages, le second volume de la *Jangada* est complété par le récit d'un voyage de Rotterdam à Copenhague écrit par M. Paul Verne, à bord du yacht à vapeur *Saint-Michel*.

*
* *

L'inépuisable romancier Xaxier de Montépin, vient encore de produire un ouvrage en deux volumes intitulé : *la Fille de Marguerite*. Ces deux

premiers volumes ne forment que la première partie de ce roman, aux péripéties aussi nombreuses que celles que contiendront bien certainement les deux volumes de la deuxième partie... quand elle paraîtra.

Le drame débute à Paris le 20 octobre 1879, au milieu de cet hiver terrible qui restera dans la mémoire de tous ceux qui ont eu affaire avec les dignes fils de l'Auvergne, qui prétendaient vendre leurs charbons aussi cher que les saucissons de viandes problématiques qui se débitèrent au poids de l'or pendant le siège de Paris.

*
* *

M. Henri Rochefort emploie les loisirs que lui laisse la rédaction en chef du journal *l'Intransigeant* à écrire des romans fort agréables, qui me plaisent d'autant plus qu'ils sont écrits dans un tout autre style que celui employé par le même écrivain dans ses articles journaliers.

L'œuvre réimprimée de M. Rochefort a pour titre : Les Dépravés ; c'est un roman tout parisien, dans lequel l'auteur, dans un style charmant, fin et imagé, met en scène une jeune fille que tout le monde veut perdre, mais dont l'amour unique qu'elle a éprouvé pour Max Houzelot, résiste aux exemples de la dépravation qui l'entoure et finit par mourir en apprenant la mort de son amant. Le drame n'est qu'un prétexte pour faire pénétrer le lecteur au milieu de cette société pourrie dont les hauts faits marquèrent la fin du règne impérial.

Il y a dans la manière de M. Rochefort des réflexions bien amusantes ; certains passages sont pris sur le vif par un esprit observateur et railleur à la fois.

« Si jamais vous vous trouvez assis, par exemple, dans un omnibus, non loin d'une femme parée d'une certaine jeunesse et douée de quelque beauté, vous pouvez vous dérober aux fatigues de la route au moyen d'une distraction légitime, puisqu'elle consiste à suivre simplement le jeu de celles qui, plus mûres ou moins réussies que votre voisine, essayent, à leur entrée dans la voiture, de se caser dans les conditions les plus favorables, pour les deux ou trois kilomètres qu'elles ont à parcourir en compagnie d'un nombre aléatoire d'inconnus.

A peine la femme mûre a-t-elle gravi la première plaque du marchepied, qu'elle a deviné qu'une ennemie est là, la femme fraîche éclose fût-elle allée s'enfouir dans l'ombre, à l'extrémité la plus septentrionale du véhicule. Le monologue qu'elle (la femme mûre) se débite alors à elle-même est à peu près celui-ci :

« Oui ! je te connais ! Tu voudrais bien que j'allasse choisir une place à côté de toi, afin de lever subitement ton voile et forcer ainsi ma quarantaine à servir de repoussoir à tes vingt-deux ans, aux yeux de messieurs les voyageurs pour Belleville, le Trône, Passy, Auteuil ou le parc Monceau. Mais tu ne sais pas à qui tu as affaire. »

Et comme par hasard, après avoir, sans affectation aucune, sans préméditation et sans préférence, cherché une stalle inoccupée, oh ! mon Dieu ! n'importe laquelle, elle se trouve établie à côté d'une grosse mère de soixante-cinq ans, coiffée d'un bonnet ruché, agrémentée d'un panier de légumes et dont la complaisante promiscuité lui enlève dix ans comme avec la main.

Tenez-vous à vous rendre un compte plus exact de cette vendetta latente, de cette guerre de trente ans, poursuivie, sans armistice, entre les femmes d'âge et de minois différents ? Pénétrez, vous, homme, dans un groupe composé de personnes d'un sexe opposé au vôtre, et amenez insensiblement la conversation sur quelques absentes. Vous serez tout surpris de voir décerner sans opposition la pomme de la beauté à la plus édentée, à la plus chauve, à la plus chassieuse, et vous ne constaterez pas avec un moindre étonnement qu'une jeune fille ne peut avoir le nez droit, les cheveux soyeux, les yeux couleur de saphir et les dents couleur de perle, sans être accusée d'avoir tué son père.

Quelquefois le père est vivant et l'insinuation perd toute valeur. On se venge alors de ce qui saute aux yeux en incriminant les mystères de la toilette.

« Quel malheur qu'elle soit si mal faite ! » est généralement la riposte qui atteint tout homme assez impertinent pour se permettre de rendre hommage public à la beauté d'une femme.

Il est vrai que s'il s'agit d'une malheureuse déshéritée, dont les désagréments physiques ont été irrémédiablement reconnus et condamnés par le suffrage universel, il n'y a qu'une voix parmi ses compagnes pour déclarer que cette sœur, cette véritable amie, incapable à l'égard d'une camarade d'une concurrence déloyale, a un corps superbe.

Dans ces incessants combats à armes discourtoises et à fleurets démouchetés, les coups varient du reste selon les nécessités de la situation. Nous avons dans la panoplie des poignards de formes différentes et des « coups de grâce » spéciaux.

« Certainement on ne peut pas dire qu'elle soit laide, mais elle a la figure tellement insignifiante ! »

Ou encore :

« Oui, mais elle a les yeux trop grands ; rien ne donne l'air bête comme les yeux trop grands. »

Ou mieux :

« Ah ! vous la trouvez jolie ? C'est drôle, je n'ai pas encore pensé à la regarder. »

Mais la formule la plus généralement usitée est celle-ci :

« Vous me direz tout ce que vous voudrez, je n'aime pas cette figure-là. »

Ce cliché a d'ailleurs une contre-partie :

« Je sais qu'elle n'est pas précisément une beauté, mais cette tête-là me plaît énormément, » dit-on volontiers de cette catégorie du sexe faible, dont le sexe fort se détourne avec soin.

Eh bien ! ces fausses attaques, ces feintes, ces parades, inventées par la corporation des femmes qui, au banquet de la vie, sentent approcher le dessert, contre celles qui en sont au premier service ; cette hostilité, plus ou moins déclarée, des visages jaunes contre les visages roses, peuvent s'appeler de la sympathie, de la tendresse, de l'huile d'amandes douces et du baume tranquille, si on les compare à la haine que nourrissent les femmes déjà perdues contre celles qui ne le sont pas encore. Ce n'est plus alors de l'inimitié ou de la rancune, c'est de la fureur, de la révolte, de l'insurrection. Le plus adorable bouquet que vous puissiez offrir à une de ces femmes qui ont su élargir le cercle de leurs connaissances, c'est la nouvelle que telle jeune personne, qui passait pour être à cheval sur la vertu, s'est enfin décidée à tomber de cheval. »

Voici encore une page de ce livre, qui ne rappelle en rien la plume sérieuse et doctoresse du rédacteur en chef d'un journal politique :

« On aime une femme parce qu'elle plaît aux autres. Se confiner avec elle dans un amour cellulaire, c'est vouloir le tuer par l'abus de la contemplation. La passion ne peut fructifier longtemps à l'odeur du renfermé.

La première préoccupation d'une femme maîtresse d'elle-même, doit être au contraire de compromettre le plus ouvertement possible celui qu'elle a l'intention d'accaparer. La société finit toujours par accepter ce qu'on lui impose avec résolution. Publier son amour, c'est presque publier ses bans. Dans la catégorie des créatures où le corps d'une femme est un végétal et son cœur un minerai, il est de tradition que le harpon, une fois lancé sur un oiseau de passage, il faut l'obliger à débuter par une folie pécuniaire, qui le force, selon l'expression brelandière, à courir après son argent.

— Moi, disait récemment, dans un foyer d'acteurs, une artiste de haute chorégraphie, dès que j'entre en ménage, je commence par me faire acheter cinquante mille francs de bijoux dans les trois premiers jours, non parce que je les aime, mais, voyez-vous, quand un monsieur a attaché lui-même aux oreilles d'une femme des brillants gros comme des noisettes, il n'est pas très flatté de voir le produit des notes qu'il a acquittées se promener au bras d'un autre. Il s'attache alors à nous comme à un capital, et quand il nous arrive de le menacer de retourner dans notre famille s'il n'allonge pas encore une bagatelle d'une vingtaine de mille francs, il se dit avec un grand bon sens, cet homme :

« J'en suis déjà pour cinquante mille, il serait trop niais de tout perdre, faute d'avoir su sacrifier encore quelques billets de banque. »

Il en est à peu près de même dans l'ordre purement sentimental. Quand celle dont vous consentez à devenir le gérant responsable se montre aux avant-scènes, entourée de gilets en cœur, vous lui reprochez de prodiguer ses sourires. Mais quand pour mieux vous les réserver tous, elle se calfeutre et se mûre avec vous dans une chambre, au fond d'un corridor, vous ne tardez pas à vous faire tout bas et quelquefois tout haut cette réflexion comminatoire :

« Elle est donc bien désagréable à regarder, que personne ne fait attention à elle. »

Le livre de M. Henri Rochefort est une véritable satire contre les pères de famille qui sacrifient le bonheur de leurs enfants à leur ambition personnelle. Les caractères présentés dans ce roman sont ceux de personnalités fort connues dans le monde où l'on s'amuse, et l'auteur n'a eu besoin que de les mettre en action pour animer ce drame assez sombre ; en faire une œuvre gaie et spirituelle, selon son habitude.

*
* *

L'éditeur Calmann-Lévy met en vente un volume de très jolies nouvelles signées E. de Villers. Je n'ai encore rien lu de cet auteur dont le nom est inconnu dans le monde des lettres.

Ce nom de E. de Villers n'est-il pas celui d'un des plus affables employés du ministère de la guerre : M. Edgard de Villers? Je ne serais pas étonné qu'un homme aussi aimable fût l'auteur des quelques récits, dont le premier : Le Mal du pays, sert de titre au volume.

Ces récits de bonne compagnie respirent le patriotisme le plus pur et le plus ardent.

Il s'agit d'une jeune fille alsacienne, à l'esprit poétique et rêveur, qui a écrit une pièce de vers portant comme titre : Le Mal du pays. Cette jeune personne, obligée de venir à Paris, se voit contrainte à s'employer dans un magasin quelconque. Un dimanche, c'était en l'année qui suivit la guerre de 1870, une foule émue et sympathique entourait les toiles représentant des scènes qui faisaient palpiter tous les cœurs français : les Prisonniers de guerre, la Défense d'un village, un Départ d'Alsaciens, etc. Un groupe nombreux admirait une toile représentant une jeune fille en deuil, aux cheveux blonds, au front pensif, aux grands yeux bleus où perlaient des larmes. Son ouvrage, délicate broderie sur un blanc tissu, échappé un moment de sa main, reposait sur ses genoux, tandis que, rêvant à la patrie perdue, la pauvre enfant roulait entre ses doigts un de ces médaillons aux armes d'Alsace et de Lorraine, comme aiment à en porter, dans l'exil, les enfants de ces malheureux pays. Le livret du Salon portait comme titre à ce tableau : Le Mal du pays. La jeune fille qui regardait cette peinture reconnaît son visage dans celui de la jeune Alsacienne; non seulement le peintre a fixé sa poésie sur la toile, mais encore il a peint de souvenir l'auteur du poème. On devine comment finit cette idylle.

Le Roman du Bibliothécaire, *Cécile*, *la Dame de compagnie*, *le Mariage de Berthe*, complètent le volume et forment un ensemble gracieux et spirituel.

* * *

Au bon Soleil est un volume contenant une quarantaine de contes provençaux; contes du pays du bon et chaud soleil du midi, par M. Paul Arène.

Je citerai au hasard l'un de ces contes et je tombe sur l'un des plus charmants, intitulé : *Les Abeilles de M. le Curé.*

« Le délicieux jardin que le jardin du curé, chez qui, encore au collège et tout petit, on m'avait envoyé passer les vacances. Les beaux carrés de choux, les belles rangées de salades en bordure, et comme tout cela était bien entretenu, pioché, biné, sarclé, ratissé, et arrosé matin et soir, avant et après le soleil, à l'eau courante d'une vieille fontaine encroûtée de tuf, verte de mousse et de cresson, d'où s'échappaient, par mille trous, des filets de cristal et de chantantes cascatelles. C'était Sarrasin, le fossoyeur, qui faisait l'office du jardinier. Cette idée d'abord m'offusquait. Je trouvai que l'herbe sentait la mort, et que les groseilles avaient un goût de cimetière. Peu à peu, cependant, je m'y habituai ; d'ailleurs, on mourait rare-

ment au village, et l'ami Sarrasin, comme lui-même le disait, était un peu fossoyeur pour rire.

En haut du jardin, derrière la fontaine, se trouvait un endroit solitaire, où M. le curé passait tous les instants que son saint ministère lui laissait. Le bréviaire dépêché, la messe dite sur le pouce, il accourait là, et je le voyais de loin, seul avec le fossoyeur, pendant de longues heures, s'agiter, tempêter, et faire de grands gestes.

On m'avait défendu d'approcher. « M. le curé ne veut pas, me disait Sarrasin, ce sont les ruches ! ». Et, en effet, ces ruches mystérieuses remplissaient le jardin d'abeilles bourdonnantes, qui se roulaient tout le long du jour, ivres de pollen, dans le calice des passe-roses.

Mais pourquoi m'empêchait-on de les voir, ces ruches? A quels travaux d'alchimie les abeilles se livraient-elles en compagnie d'un fossoyeur et d'un curé?

Une après-midi, je n'y tins plus. M. le curé et Sarrasin étaient allés quelque part enterrer une vieille femme. Demeuré seul, je me dirigeai, le cœur palpitant, vers l'endroit interdit, derrière la fontaine. C'était un bout de terrain caillouteux et sec, planté de romarin, de lavande, et de toutes sortes de plantes grises qui craquaient sous le pied et sentaient bon. Un nuage serré d'abeilles, tournant dans le soleil, et luisant comme de l'or, m'indiqua le coin où se trouvaient les ruches. Car Sarrasin n'avait pas menti, c'étaient bien des ruches, mais quelles ruches! Elles ne ressemblaient ni aux élégantes maisonnettes coiffées d'un léger faîtage en paille qu'habitent les abeilles bourgeoises, ni au tronçon d'arbre creux avec une tuile cassée pour toit, domicile habituel des essaims rustiques. Figurez-vous un alignement de boîtes bizarres ne tenant debout qu'à force d'étais, et par un miracle d'équilibre, boîtes longues, boîtes bossues, boîtes ayant des becs et des bras avec un vague aspect de bêtes monstrueuses. Ces boîtes étaient percées de trous par où les abeilles entraient et sortaient aussi tranquillement que s'il se fût agi de ruches ordinaires. Mais cela ne me rassura point, et je me sauvai bien vite dans le paisible jardin aux légumes, rêvant du « Grand Albert », et parfaitement persuadé que le curé et son fossoyeur se livraient journellement à toutes sortes d'incantations et manigances diaboliques. Le soir, les vacances finissaient, et l'on me ramenait à la ville.

J'avais presque oublié cette histoire. Parfois même, y songeant, je me demandais si mon cerveau d'enfant, halluciné par une après-midi de solitude et de grand soleil, ne l'avait pas un peu rêvée. Dix ans plus tard, un

hasard de promenade me ramena dans le village. Je trouvai le curé cassé et vieilli. Le fossoyeur était mort, mais le petit jardin, envahi par les herbes, et presque retourné à l'état sauvage, m'apparut, dès la porte, tout bourdonnant d'abeilles comme jadis. Cela me rappela mon aventure, et je résolus d'avoir le cœur net cette fois. Interrogé, le vieux curé se mit à rire, et voulut bien me montrer ses ruches. C'était bien derrière la fontaine, le même triste bout de lande semé d'herbes grises et de cailloux, et c'étaient bien les mêmes étranges ruches que mes yeux d'enfant avaient vues.

Le curé me dit : « C'est une idée à moi, il y a vingt ans que j'y travaille, elle m'a coûté pas mal d'argent, et donné pas mal de tracas, mais je touche à la réussite ». Et savez-vous à quoi le bonhomme travaillait, ce qui lui avait fait les cheveux blancs avant l'âge ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille..... Il travaillait à faire écrire ses abeilles. Oui, à leur faire écrire : Vive l'empereur ! en lettres de miel. Il me montra une de ses ruches, car il en avait de rechange. C'était comme un gigantesque moule à biscuit, avec la forme et les proportions d'une lettre d'enseigne. On laissait les abeilles faire leur gâteau là-dedans, et le gâteau, une fois le moule ouvert, se trouvait être un V ou un R. Et c'est pour cela que les buveuses de rosée du poète avaient, vingt ans durant, parcouru les coteaux pierreux et la vallée verte, se gorgeant de pollen doré, et recuillant l'ambre liquide ! Ah ! si les abeilles avaient su !... seulement les abeilles ne savaient pas.

Le curé, qui, en sa qualité de curé, ne manquait pas de quelque ambition, nourrissait à propos de ce qu'il appelait son idée, les espérances les plus chimériques. Une fois les treize lettres bien au complet, il les clouait — rousses comme le soleil, et toutes brodées de fines cellules hexagonales — sur une grande planche taillée en fronton d'arc de triomphe ; il exposait son chef-d'œuvre à Paris, et l'empereur ne pouvait faire moins que de lui accorder la croix et le canonicat honoraire.

Mais que de tracas pour arriver à ce résultat ! Ces diablesses d'abeilles sont capricieuses. Certaines lettres leur déplaisaient sans qu'on pût savoir pourquoi. Et le fait est qu'habitant une S ou un T, elles pouvaient trouver étranges ces demeures tortueuses et biscornues. Et puis d'autres inconvénients : le V de *Vive* se gâtait et coulait déjà, tandis que l'*r* d'empereur commençait à se remplir à peine. Enfin on était arrivé, les treize lettres marchaient de front, et le bon inventeur ayant un essaim de reste, songeait déjà à se payer un point d'exclamation supplémentaire.

Un mois plus tard l'empire s'écroulait à Sedan, et la République était proclamée.

— Comment faire? disait le curé. Donner d'autres lettres à mes abeilles..... hélas! Vive la République! c'est bien long, et puis Monseigneur ne permettrait pas. »

*
* *

Signalons un volume nouveau de M. J. Girardin, contenant LES THÉORIES DU DOCTEUR WÜRTZ, *la Fiancée de Léonora* et *les Voyages du Docteur Van den Kruis*.

Pour faire comprendre à nos lecteurs la fantaisie philosophique intitulée : *les Théories du Docteur Würtz*, qui sert de titre au volume dont nous les entretenons, il me faut citer les deux premières pages du livre :

« Mon père, ingénieur dans les mines du Hartz, habitait un petit village perdu au milieu de la montagne.

Après m'avoir conduit aussi loin qu'il le pouvait dans la voie des études classiques, il m'envoya à l'Université de Munchhausen. C'est là que lui-même avait étudié autrefois.

J'avais été recommandé à la famille du libraire-éditeur Beckhaus. Ces braves gens me donnèrent une place à leur table et une jolie petite chambre dans leur grande maison de bois de la rue du Plat-d'Étain.

Quelques jours après mon installation, les cours de l'Université n'étant pas encore ouverts, j'étais dans la boutique, occupé à regarder des gravures; un vieux monsieur entra, que Mme Beckhaus accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié et de respect.

J'écoutai, de mon coin, sa conversation, qui me parut celle d'un digne et excellent homme.

Quand il fut parti, je demandai qui il était. Mme Beckhaus me répondit que c'était un des professeurs les plus distingués de l'Université de Munchhausen, qu'il aimait beaucoup la famille, et que dans l'intervalle de ses cours, il venait volontiers passer une heure ou deux dans la boutique.

Tout en causant au milieu des livres, il les maniait et les feuilletait par une vieille habitude de savant, et si bon avec cela! Mme Beckhaus, assez silencieuse de son naturel, ne tarissait pas en éloges sur les mérites de l'excellent docteur Würtz.

« Quel Würtz? m'écriai-je très surpris. Ce n'est toujours pas le professeur d'idéologie?

— Lui-même, me répondit Mme Beckhaus. Il n'y a pas d'autre Würtz à l'Université, ou même, ce me semble, à Munchhausen. »

Mme Beckhaus était certainement une femme bien élevée et discrète ; je fus cependant surpris qu'elle ne me demandât pas la raison de l'étonnement que m'avait causé le nom du docteur.

Je crus qu'il serait poli de le lui expliquer. Mon père m'avait fait du docteur, son ancien camarade, un portrait qui ressemblait fort peu à l'original que je venais de voir.

Il m'avait répété souvent que le docteur était si bizarre, si quinteux, si malveillant, que cela était passé en proverbe chez les étudiants. De son temps, les étudiants, quand la bière était bonne, ne manquaient jamais la plaisanterie de boire un grand nombre de chopes à la confusion du docteur Würtz !

Pour ces raisons, mon père avait jugé inutile de me recommander à son ancien camarade.

Mme Beckhaus me dit, sans insister d'ailleurs, que tout cela lui semblait fort extraordinaire ; que, quant à elle, elle en était pour ce qu'elle avait dit et tenait le docteur pour le plus savant et le meilleur des hommes.

J'étais dans une grande perplexité, car, d'une part, j'avais une foi absolue dans le jugement de mon père ; de l'autre, je voyais très bien de mes propres yeux que M. le professeur Würtz était la bonté en personne, que les étudiants l'adoraient, et que les bons bourgeois, à en juger par la famille Beckhaus, regardaient comme un honneur et un plaisir de cultiver sa connaissance. »

Comment les renseignements du père de ce jeune étudiant, confirmés d'ailleurs par les données les plus exactes de la physiognomonie du docteur, se trouvent-ils être complètement faux ?

La réponse à cette question est dans l'étude des *Théories du docteur Würtz.*

Le docteur assiste à un cours de musique, le professeur résumant les leçons, prononce ces paroles :

« Ainsi, messieurs, vous le voyez clairement, en mécanique, il est démontré qu'aucun mouvement ne se perd ; si minime qu'il soit, il a dans l'espace indéfini un retentissement et des échos sans limites. Songez qu'il en est de même des mouvements de votre âme : toutes vos actions, bonnes ou mauvaises, ont, dans tout le cours de votre vie, un retentissement nécessaire. »

Cette simple phrase frappe le docteur Würtz : elle est son chemin de

Damas ; elle conclut, en somme, à la nécessité de faire le bien et d'éviter le mal. Et le docteur Würtz, ce personnage épineux, bourru et malveillant, que tout le monde détestait, se met à l'œuvre, transforme son âme, comme les modeleurs transforment une masse d'argile en une belle statue.

J'engagerai les lecteurs à suivre M. J. Girardin dans le développement des théories du docteur Würtz, théories qui montrent le chemin que doit parcourir l'être répulsif, moralement, pour devenir par sa volonté un être sympathique ; cette lecture les charmera certainement.

*
* *

Un nouveau roman de M. Pierre Zaccone vient de paraître, il a pour titre : La Petite Bourgeoise. Comme tous les romans de cet auteur, celui-ci est excessivement chargé ; l'analyse en serait très difficile et surtout fastidieuse pour le lecteur. Je me contenterai de dire que les péripéties de ce drame se passent sous le règne du roi Henri IV. Le fécond romancier fait assister le lecteur aux fantaisies amoureuses du galant monarque et à l'assasinat du roi, qui termine le récit.

En lisant certains passages de ce roman, on ne peut s'empêcher de sourire ; en lisant cette phrase, par exemple :

« Le roi venait d'étendre à ses pieds un des quatre assaillants, et il se disposait à prendre à partie un des trois qui restaient, quand un mouvement s'opéra brusquement parmi ces derniers, et obéissant à un signal de leur chef, ils disparurent par trois directions différentes, laissant Robert et le roi également stupéfaits de ce dénouement imprévu.

Ils se retournèrent étonnés, cherchant la cause de cette disparition, et ce fut Robert qui, le premier, eut le soupçon de la réalité.

Les deux femmes n'étaient plus à leurs côtés !...

Elles s'étaient enfuies, ou elles avaient été enlevées.

— Ah ! les misérables ! s'écria-t-il, en fouettant l'air de son épée irritée. »

Une épée irritée ! voilà une lame qui eût été digne de figurer dans un musée.

A la manière dont ce roman est écrit, on sent qu'il a été un peu tiré à la ligne, et sûrement il a fait les délices des lecteurs d'un petit journal quelconque.

*
* *

Sans Remords, est un roman imité de l'anglais, d'après Tom's Heathen, par Mrs. Joséphine R. Backer.

Du style, il n'y a rien à dire, étant écrit dans la forme des traductions; mais le fond du roman est excellent; c'est une étude un peu excentrique des sentiments qui animent le cœur? des banquiers.

Le pasteur Tom Peebles vient trouver un de ses amis, le docteur établi à New-Haven :

— Docteur dit-il, je suis *hanté*. Un homme obsède ma pensée; il est toujours en face de moi lorsque je monte en chaire. Un des pires résultats de cette obsession, c'est l'influence qu'elle exerce sur mon esprit. Il suffit de ce regard terne, de ce doute impassible, de cette négation latente, pour obscurcir ma foi. Je ne puis faire autrement que de regarder cet homme. Il s'assied en face de la chaire. Le rayon de ses prunelles, fixe, intense, contraint mes yeux, que je le veuille ou non, à rencontrer les siens. Or, à peine les ai-je rencontrés, c'est fini : je ne vois plus que lui.

— Comment nommez-vous votre magnétiseur?

— Joel Dyer, le banquier.

Le banquier Dyer est un homme qui ne connaît que deux sortes de gens; les *malins* et les *naïfs;* il a débuté par être un naïf, mais après avoir étudié les allures des gens à succès, il a acquis une certaine habileté. Pour lui, tout est affaire : s'il a en main une mauvaise valeur, il s'en *décharge* : tant pis pour celui qui est assez niais pour se laisser duper.

Il a ainsi ruiné le fils d'un de ses amis, qui venait le consulter sur le placement de la fortune que venait de lui laisser son père. Ce jeune homme a mal tourné; mais le banquier est *sans remords.*

Lorsque le pasteur Tom Peebles quitte le docteur, il cède la place au banquier Dyer qui, lui aussi, vient en consultation. Son esprit à lui aussi est hanté :

Voilà qu'un dimanche, écoutant le révérend Peebles, quelque chose dans sa voix, certain geste, lui restitue soudain la figure du jeune homme qu'il a trompé. Il ne peut voir le pasteur sans revoir en esprit sa victime, alors que debout, dressée de toute sa hauteur, elle le maudissait. Il se sent contraint d'aller, dimanche après dimanche, à l'église y contempler le révérend Peebles, comme s'il lui vouait l'attention la plus intense, tandis que dans le fait, il entend à peine un mot de ce qu'il dit, et que, devant lui, il ne voit que celui dont il a fait le malheur. Le pasteur lui rappelle les traits du pauvre jeune homme qui s'était fié à ses conseils : sans que Dyer s'en doute, car dans le fond il ne croit pas avoir mal agi, puisque dans les affaires il y en a toujours un qui perd ce que gagne

l'autre, c'est le remords qui l'attire vers le pasteur qui est le propre frère de celui qu'il a trompé.

Ce roman est très intéressant comme étude, mais bien ennuyeux comme forme.

*
* *

Voici un charmant ouvrage : Le Pays des Arts, par M. Duranty, et que tous les hommes qui ont du goût pour les arts et de la sympathie pour les artistes seront heureux de lire.

Je citerai une page typique tirée de *Bric-à-Brac,* l'un des récits qui composent ce volume. C'est au moment où un amateur fait les honneurs de sa collection à un ami.

— Voilà un beau plat *rayonnant* de Rouen que je ne vous connaissais pas, venait de dire le visiteur.

— Ça ? s'écria le collectionneur d'un ton fort complexe où se sentait du dépit et de la colère, ah ! vous me décidez à une exécution devant laquelle je reculais...

Et soudain, prenant le plat à deux mains, il en frappa fortement l'angle de la vitrine.

— Que faites-vous ? dit vivement le visiteur. Le fracas des morceaux du plat tombant sur le plancher, où ils s'émiettèrent en rebondissant, lui répondit.

— Il était faux ! dit le collectionneur avec cet accent particulier que connaissaient bien les collectionneurs trompés. La falsification est partout sous nos pas, continua-t-il avec la chaleur de l'indignation, elle nous enlace, nous obsède, nous abat. Au moment où nous étendons la main pour saisir une pièce rare, elle est là, invisible, et place sous nos doigts la faïence fausse, le cuivre faux, le faux ivoire, le faux tissu, l'arme fausse, le faux émail ! La falsification est une chose, je dirais presque un être incompréhensible, mystérieux, fantastique, à coup sûr insaisissable. Quel est le but réel du falsificateur ? Où niche-t-il ? où travaille-t-il ? La plupart du temps on l'ignore. Cherche-t-il à gagner de l'argent ? Ce n'est point prouvé. Presque toujours, au contraire, il dépense beaucoup d'argent et de temps à contrefaire une belle pièce et perd en la vendant. On recueille de meilleurs bénéfices dans l'imitation avouée, organisée en fabrication régulière et abondante. J'émettrais cette idée qu'il y a chez le falsificateur on ne sait quelle dépravation, quelle maladie !... Il a un sentiment que j'appellerais la parodie du goût de l'art. Pourquoi cette jouissance secrète et profonde à tromper les gens, à lancer des espèces

d'énigmes dont seul il aurait le mot? Il y a un esprit méphistophélique là-dedans, sur mon honneur.

L'ouvrage de M. Duranty, divisé en quatre récits ou pièces distinctes: *La Statue de M. de Monceau, l'Atelier, Bric-à-Brac, le peintre Louis Martin*, contient de charmants aperçus dont celui que je viens de citer n'est pas le moins intéressant.

*
* *

La première série de L'ART AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par MM. Edmond et Jules de Goncourt, vient de paraître chez l'éditeur G. Charpentier.

Dans cette première série, les auteurs étudient les œuvres de Watteau, Chardin, Boucher et La Tour.

Ce livre est aussi instructif que curieux au point de vue de l'art. Je ne connais rien de plus encourageant pour les artistes de nos jours, que les difficultés qui hérissaient jadis le chemin que l'artiste avait à parcourir avant d'arriver à la renommée, et aussi la modestie de leurs débuts. Voyez, Chardin : il est à peine connu, il peint des enseignes :

« Un chirurgien, ami de son père, l'ayant prié de lui faire une enseigne, un *plafond*, selon le terme du temps, pour sa boutique. Chardin, qui avait pu voir le tableau peint par Watteau pour l'enseigne de Gersaint, tentait une machine pareille, une scène animée et vivante du Paris de son temps, sur un panneau de quatorze pieds de largeur sur deux pieds trois pouces de hauteur. Il peignait un chirurgien-barbier, portant secours à un homme blessé en duel, et déposé à la porte de la boutique. C'est une foule, un bruit, un émoi ! Le porteur d'eau est là, ses seaux à terre. Des chiens aboient. Un traîneur de *vinaigrette* accourt; par la portière, une femme, celle peut-être pour laquelle on a dégaîné, se penche effarée. Les fonds sont pleins d'un bourdonnement de badauds, d'une presse de curieux qui se poussent, cherchent à voir, à se dépasser de la tête. La garde croise paternellement le fusil contre l'indiscrétion de la curiosité. Le blessé, nu jusqu'à la ceinture, avec son coup d'épée dans le flanc, soutenu par une sœur de charité, est saigné par le chirurgien et son aide. Le commissaire, en grande perruque, marche avec la lenteur grave de la justice, suivi d'un clerc tout noir et tout maigre. Tout cela va, vient, remue dans une peinture de verve, heurtée et de premier coup, dans un tapage de gestes et de tons, dans le tumulte même et le hourvari de la scène réelle. Aussi, quelle foule, quel attroupement et quel bel enthousiasme de peuple, lorsqu'un matin l'enseigne apparaît, hissée au fronton de la boutique, avant que personne ne soit levé dans la maison !

Le chirurgien, que Chardin n'a pas prévenu, demande ce qu'il y a, et pourquoi tout ce monde : on l'amène devant l'enseigne. Il cherche ce qu'il a commandé : des trépans, des bistouris, l'étalage de tous les outils de sa profession ; il va se fâcher : l'admiration du public le désarme. De proche en proche, le succès du tableau gagna, et ce fut par cette enseigne que les académiciens firent connaissance avec le nom et le faire de Chardin. Combien d'années la laissa-t-on accrochée au-dessus de la boutique ? Combien de temps demeura-t-elle là où la place le *Journal des Arts*, au bas du pont Saint-Michel ? La petite chronique des enseignes de Paris n'en dit rien. »

Il y a loin des expositions de peinture annuelles où les artistes peuvent se faire connaître, à la modeste enseigne qui faisait alors la renommée de ceux qui ont enrichi nos musées des œuvres de leur génie, devant lesquelles les amateurs de toutes les nations viennent s'incliner.

*
* *

Au moment où M. Paul Bert vient d'être nommé ministre de l'instruction publique et des cultes, il n'est pas sans importance de connaître et d'approfondir les opinions qu'il a émises sur ces questions. Nous engageons nos lecteurs à lire avec soin Les Discours Parlementaires, que le député de l'Yonne, avant de devenir ministre, a prononcé à l'Assemblée nationale et à la Chambre des députés de 1872 à 1881.

Alexandre Le Clère.

La Mascarade de l'Histoire, de M. Pierre Véron, est une suite de biographies humoristiques. En deux lignes, le spirituel écrivain vous peint un homme célèbre : un mot quelquefois suffit.

Bonaparte (Les) — Voir *Invasions*.

Charles IX. — A l'assassin !...

Dumouriez. — Bazaine 1er.

Elzevier. — Bijoutier en livres.

France. — Je t'aime !

Grèce. — Tout !... puis rien !...

Que d'esprit dans les définitions suivantes !

Ham. — Prison d'où le prince Louis Bonaparte emporta une planche qui lui servit de tremplin.

Harpies (Les). — Il nous en reste.

J'en appelle à tous les gendres.

Hébé. — Pas bêtes, ces dieux!

Ils avaient pris pour échanson la déesse de la jeunesse.

Comme cela, ils se grisaient double.

Judas. — ... Aussi, je n'ai jamais pu souffrir qu'un homme m'embrassât.

Mais, en revanche, mesdames, je suis tout à votre disposition.

Judith. — Ce qu'on peut appeler une mauvaise coucheuse.

La Fontaine. — Fut admiré pour le talent avec lequel il faisait parler les bêtes.

Ce qu'on n'a pas encore trouvé, c'est quelqu'un qui sût les faire taire.

Law. — L'inventeur de la *gogographie*.

Que de brevets de perfectionnements ont été pris depuis lors!

Noé. — On lui a reproché d'aimer le vin.

Franchement, un homme qui avait vu le déluge de si près ne pouvait aimer l'eau.

Saint-Cyr. — Bourg du département de Seine-et-Oise qui approvisionne toute la France de graine d'épinards.

Comme le *Dictionnaire de l'Académie* gagnerait à être écrit dans ce style! Mais, M. Véron, de l'Académie, vous n'en serez jamais : vous avez trop d'esprit pour cela!

* * *

M. Auguste Choisy, un de nos savants ingénieurs des ponts et chaussées, publie un volume d'un intérêt tout d'actualité, sous le titre : Le Sahara.

Pendant l'hiver de 1879 à 1880, il fut chargé par M. de Freycinet, alors ministre des travaux publics, d'une mission au Sahara : il s'agissait de tracés pour un chemin de fer reliant l'Algérie au Niger; il étudiait le point de départ, le colonel Flatters marchait aux découvertes, et poussait vers le Soudan cette audacieuse reconnaissance qu'un désastre terrible vint si tristement interrompre.

Ce ne sont pas les études et les travaux techniques, qui font l'objet du livre de M. A. Choisy, mais bien les impressions ressenties au désert par l'auteur de ce volume plein de la verve du voyageur.

Parti avec des idées préconçues, il voit le désert d'une tout autre couleur que celle qu'il avait cru trouver :

« Le Sahara, pays plat? Quels beaux ravins à pic j'y ai gravis! — Un ciel de feu? On gèle rien qu'en songeant à certaines nuits du désert. —

Du sable ! J'ai marché de longues journées sans en trouver de quoi sécher une lettre. — Au reste, il y a désert et désert : désert plat et désert raviné; il y a même désert de sable. Quant au désert des lions et des chevaux sauvages, faites-en le sacrifice; les lions boivent, les chevaux aussi, et il faut renoncer à les voir animer un pays qui ne serait pas le désert s'il possédait de l'eau. »

Moi qui ai vu, connu et fréquenté les Arabes, je ne saurais mieux les peindre, que ne le fait M. Choisy en dix lignes :

« Le caractère de l'Arabe répond de point en point à celui de l'enfance : l'enfance avec tous ses écarts, toutes ses petites passions, ses préjugés, ses terreurs, et disons-le, avec ses élans généreux et la fougue de son inexpérience. L'Arabe aime le bruit pour le bruit, le désordre pour le désordre; il lui faut le tapage, la fantasia brillante; il joue au soldat, et ne songe pas plus aux principes, lorsqu'il embrasse une cause ou la cause opposée, qu'un collégien s'enrôlant pour une partie de barres dans un camp ou dans l'autre; sa légèreté est incorrigible, et fait de lui dans le monde musulman un type absolument inverse du type turc. »

Ces souvenirs de voyage m'ont plu énormément : est-ce parce que je connais les pays décrits ou bien est-ce la description qui m'a charmé ? Je pencherais pour la seconde proposition.

* * *

Quittons les sables du désert pour nous transporter, avec M. Charles Mérouvel, sur les sables de Trouville : là nous rencontrerons une société de viveurs, qui ne voient dans l'existence que les satisfactions qu'elle leur procure.

Jenny Fayelle, l'héroïne du roman, est une jeune et charmante actrice qui a passé par les cabinets directoriaux, sans y laisser ce qu'un auteur célèbre a nommé le « capital » des jeunes filles.

Les jeunes gens qui sont venus à Trouville, pour y assister à des courses de chevaux, apprennent que Jenny Fayelle doit chanter au Casino de cette plage, et l'un d'eux, Fernand Desvanières, garçon fort riche, assez bien de sa personne, fait le pari de se faire aimer de Jenny.

Ce qui arrive, est facile à comprendre : Jenny Fayelle s'éprend de Fernand Desvanières ; celui-ci gagne son pari, et au bout de quelques jours se fatigue de sa conquête. Jenny, qui se croyait véritablement aimée, meurt de chagrin, ou peut-être bien des suites des manœuvres d'un docteur

qui s'est fait payer fort cher certains soins qui mènent ceux qui les donnent, tout droit à la cour d'assises.

Nous avions déjà les « femmes qui tuent », lorsque leur amant les quitte ; dans le roman de M. Charles Mérouvel, ce n'est plus la maîtresse délaissée qui se venge, celle-là se contente de mourir, en maudissant le séducteur; mais Fernand Desvanières n'y perd rien, car il est frappé d'un coup de poignard par la servante de sa maîtresse. — Tenez-vous bien, messieurs les viveurs !

Ce roman conduit le lecteur dans un certain monde, qu'il est bon de ne pas trop faire connaître aux jeunes gens.

*
* *

M. Jules Leclercq, dont nous avons déjà eu à citer les relations de voyages, vient de faire éditer chez M. Challamel aîné le récit de ses périgrinations de MOGADOR A BISKRA (MAROC ET ALGÉRIE).

Nous sommes allés en Tunisie, presque sans connaître ce pays dont la description exacte n'avait pas été faite, et l'on peut dire que nos troupes marchent un peu à l'aventure. Le Maroc n'est guère plus connu, et malgré les nombreux ouvrages écrits sur ce pays, bien des points n'ont jamais été parcourus par un Français. Le récit de voyage de M. J. Leclercq est donc une bonne fortune pour quiconque veut apprendre à connaître un pays que la France sera forcément appelée à civiliser.

« Il n'y a de progrès possible dans l'état du Maroc, dit un savant anglais, M. Hooker, que si ce pays passe sous la loi d'un peuple civilisé assez fort pour briser promptement la résistance inévitable de la classe dirigeante, assez éclairé pour avoir à cœur la prospérité de la nation marocaine.

Si nous nous demandons quel est le peuple européen indiqué par les circonstances comme plus propre que tout autre à réussir dans cette entreprise, c'est évidemment le peuple français.

La France a déjà mené à bien une tâche semblable dans la portion de l'Afrique septentrionale qui touche au Maroc ; elle a toute espèce de motif d'ajouter à ses possessions un territoire qui offre de bien plus grandes ressources naturelles que celui qu'elle possède déjà ; et sans doute cette conquête serait déjà un fait accompli sans la jalousie de certaines puissances européennes.....

Elle y trouverait un nouveau théâtre pour le déploiement d'énergies qui se resserrent dans le cadre étroit d'une vieille société ; elle se fortifierait

en même temps par le sentiment intime qu'elle joue un rôle utile dans le progrès du monde. » Un Français n'eut pas mieux dit!

Nous engageons donc vivement nos lecteurs à lire l'ouvrage de M. Jules Leclercq, une carte très claire accompagne le volume et permet de suivre la route parcourue et décrite par le sympathique voyageur.

*
* *

Pour ceux qui n'auraient pas lu les charmantes nouvelles écrites par M. Aurélien Scholl, sous le titre générique de FLEURS D'ADULTÈRE, je citerai *les Deux Noces* (étude naturaliste). C'est d'un naturalisme à faire dresser les cheveux sur la tête, mais cette idylle sous un toit à porcs m'a paru trop jolie, pour ne la pas faire lire entièrement. Bien évidemment ce genre de livre n'a pas été écrit pour distributions de prix.

« Sous le hangar, à côté de la charrette, Barrasson, étendu sur la paille, la tête appuyée sur un sac d'avoine, dormait à poings fermés. La bouche entr'ouverte laissait voir des dents larges et fortes, qui avaient gardé, par endroits, des bribes d'une sardine grillée que le robuste paysan avait mangée le matin avec une demi-livre de pain noir. Barrasson avait fait ses quatre sillons de vigne, en plein soleil. Sa chemise de toile brune était ouverte sur sa poitrine velue que soulevait une respiration puissante; au milieu du bouquet de poil étaient restés deux ou trois fétus de paille d'avoine, et un petit caillou terreux que la pioche avait fait sauter jusque-là.

A la commissure des lèvres, la salive s'écoulait lentement, formant une petite mousse d'écume d'où s'échappait de temps en temps une goutte qui tombait sur le sol.

Les mouches se jouaient sur sa figure sans réveiller le robuste garçon; elles allaient de la narine à l'oreille, s'envolaient tout à coup; puis, décrivant un cercle rapide, elles revenaient se poser sur son front ou sur sa bouche, s'enivrant de sueur ou d'aigreur humaine.

Un sabot de Barrasson était resté au pied gauche; le sabot de droite avait glissé, et le pied nu du garçon de ferme se dessinait, fortement estompé, sur la poussière grise. Ce pied avait cinq doigts : un orteil énorme avec un ongle de corne de cheval, bordé d'un large liseré noir; les autres doigts bien alignés, n'ayant aucune de ces torsions causées par la pression des chaussures. Au-dessous de la cheville, une ligne blanche ressortait comme si on l'avait tracée à la craie sur une ardoise : c'était le

résultat d'un coup de faucille qui s'était trompé. La blessure fut vite fermée et il n'en restait que cette trace...

De la lucarne du grenier à foin, un énorme derrière jaillit tout à coup, croupe puissante de la Busotte, qui avait fini de ranger la paille, et qui sortait en faisant face à la grange.

Son pied sortit de dessous le jupon et chercha le premier échelon; l'autre pied suivit; puis le premier pied s'appuya sur le deuxième échelon, le deuxième pied sur le troisième, et la Busotte arriva bientôt à terre.

C'était un beau brin de fille; ses seins, comme deux moitiés de melon fortement vissées sur la poitrine, étalaient au soleil deux framboises énormes...

La Busotte s'approcha de Barrasson, et, appuyée sur la fourche de bois qu'elle avait descendue du grenier, elle contempla l'homme endormi. En face, les poules s'ébattaient sur un épais fumier où les bouses de vache mûrissaient au soleil. Un ruisseau d'un beau roux foncé sortait de l'étable et venait se perdre sous le fumier, emplissant l'air d'âcres émanations. Les vaches paissaient dans la prairie voisine et avaient laissé le ruisseau en repos. Des flaques blanchâtres le marbraient çà et là, et on y voyait comme des fantomes d'éponges, madrépores de la pourriture.

— Un beau gars tout de même! murmura la Busotte.

A ce moment, une grosse puce noire quitta brusquement la poitrine de Barrasson, et, sautant sur le bras de la Busotte, disparut joyeusement sous son aisselle, qui exhalait des senteurs d'artichaut.

La Busotte eût une idée, elle ramassa un trognon de chou et le jeta à la figure de Barrasson. Celui-ci se réveilla et ouvrit des yeux effarés. La Busotte se mit à rire aux éclats.

— Tu m'as fait une farce? s'écria Barrasson.

— Tu dormais trop bien, dit la Busotte.

— Encore, continua le garçon de ferme, si c'était pour me dire que nous allons nous marier, ça me ferait plaisir.

— Se marier? dit la Bussotte, quand on n'a que quatorze sous par jour, ça ne promet rien de bon.

— J'aurai le champ de l'oncle Bibard! fit Barrasson.

— Eh bien! quand l'oncle Bibard sera mort et que t'auras le champ... nous verrons.

— Moi, je suis pour tout de suite! dit Barrasson; et, se dressant tout à coup, il empoigna la Bussotte par la taille.

Elle lui allongea un vigoureux soufflet, auquel Barrasson répondit par

un coup de poing dans le dos, qui retentit comme s'il avait jeté une pierre sur un tambour.

La nature parlait en eux; un vague désir les poussait l'un vers l'autre, mais, quand la Busotte réfléchissait, elle avait peur de la misère...

A côté de ces deux êtres, toutes les forces de la nature s'étalaient dans leur splendeur. La treille montait au mur en spirales bizarres, les pigeons roucoulaient, les mouches faisaient entendre leur bourdonnement affolé...

Dans le potager, les choux poussaient, cachant un cœur d'un blanc bleuâtre au milieu d'un bouquet d'énormes feuilles vertes...

Au fond de la basse-cour un coin était réservé, une sorte de réduit à pan, coupé, fermé par un treillage en bois. Les barreaux pourris étaient maintenus en deux ou trois endroits par un fil de fer ou par un bout de corde solidement noué. Là, se trouvait le toit à porcs: une maçonnerie grossière, recouverte de tuiles à moitié brisées, que la main d'un paysan avait ramassées dans les démolitions de la ville voisine. Un gros verrou, tout rouillé, fermait la porte, et, sur le côté, une ouverture garnie de deux barreaux de fer laissait tout juste au groin l'espace nécessaire pour arriver à l'auge de pierre. Là, vivaient Thomas, jeune porc âgé de dix mois, et Claudine, petite truie au mufle rose.

Le cœur de Thomas n'avait pas encore parlé; il avait vécu jusqu'à ce jour sans songer à autre chose qu'à l'eau de son, aux côtes de melon et aux cosses de fèves qu'on lui apportait deux fois par jour. Quand il entendait tirer le verrou, il approchait avec un grognement joyeux, et son groin frôlait dans l'auge le groin de Claudine, sans qu'il trouvât aucun charme à cette promiscuité. Au contraire, il trouvait Claudine par trop goulue, et, plus d'une fois, il lui avait enlevé une pomme verte ou un morceau de betterave sur lesquels la jeune truie avait déjà jeté son dévolu. Elle était surtout friande de prunes et d'abricots, et Thomas était obligé de faire valoir les droits du plus fort.

Claudine, du reste, était fort gentille; elle avait deux longues dents qui s'allongeaient sur sa lèvre inférieure, et les petits trous dont était percé son groin avaient je ne sais quoi de mutin et de gracieux. Sa queue se retournait en vrille, avec des frémissements de panache quand elle prenait un temps de galop, et ses longues oreilles retombaient coquettement sur ses petits yeux ronds. Quand Claudine, repue, se couchait sur la litière adoucie par les excréments onctueux qui lui donnaient la caresse du velours, elle étalait un ventre rose, sans poils et orné de six petites tétines sur lesquelles se jouaient les grâces et les ris.

Parvenu à l'âge de dix mois, Thomas sentait vaguement qu'il avait des devoirs à remplir auprès de sa compagne. Il la cherchait le soir, quand le soleil était couché, et se sentait tout heureux de sentir à côté de lui quelque chose de tiède.....

Barrasson et la Busotte s'étaient rapprochés du toit à porcs. En les apercevant, Thomas eut comme un air de divination.

La différence des sexes qui, jusque-là, avait été un mystère pour lui, se révéla soudainement. Il se jeta sur Claudine et lui appliqua des baisers furibonds.

— Ah ! mamzelle Busotte, soupira Barrasson, cet exemple ne vous dit donc rien ?

— Taisez-vous, murmura la Busotte, les bêtes sont des innocentes.

— Thomas est plus heureux que moi ! soupira Barrasson en soufflant comme un soufflet de forge.

La Busotte, troublée, lui lança un grand coup de pied dans le ventre.

— Toujours des farces ! fit le garçon de ferme.....

Quelques semaines après, Claudine mit bas.....

En voyant ces petits pourceaux si gentils, si rieurs, courant autour de Claudine, la Busotte devint rêveuse.

— C'est la famille, ça ! lui dit Barrasson. Vous aussi, la Busotte, vous auriez, si vous vouliez, des petits autour de vous... Le lait ne vous coûterait pas cher pour les nourrir, et, plus tard, quand nous serions devenus vieux, ils iraient aux champs pour nous.

La Busotte ne répondit pas ; elle contemplait les petits cochons et son cœur battait à rompre sa poitrine.....

La nuit était tiède.....

Tout dormait dans la campagne.

Un homme descendit prudemment du grenier à fourrages ; il traversa la cour, et, soulevant le loquet de la porte de la buanderie, il marcha vers le fond, où reposait la Busotte sur un matelas de paille de maïs.

Il lui mit brusquement la main sur la bouche, en lui disant :

— Tais-toi !

— T'es bête ! murmura la Busotte, je t'attendais, tu seras mon homme !

Un mois plus tard, on publia leurs bans. A la ville, on eût commencé par là ; mais c'est surtout à la campagne qu'on met souvent la charrue avant les bœufs. »

GASTON D'HAILLY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La maison Hachette et Cie vient d'enrichir une de ses plus charmantes créations : la Bibliothèque rose, de trois délicieux ouvrages, que nos gentils bébés seront bien heureux de recevoir comme cadeaux de Noël ou du jour de l'an. Parmi ces trois volumes, lequel choisir ? Voilà ce que je ne saurais dire, car tous se valent comme moralité et comme soins apportés à l'édition. Ce n'est donc que le titre qui fera que les mères arrêteront leur choix sur celui-ci, plutôt que sur celui-là.

La Maison du Bon Dieu, par Mlle Émilie Carpentier, ouvrage illustré de 58 vignettes par Riou.

Chez Grand'Mère, par Mlle Julie Gouraud, ouvrage illustré de 46 vignettes par Tofani.

Ces Pauvres Petits ! par Aimé Giron, ouvrage illustré de 22 vignettes par B. de Monvel, A. Ferdinandus et Sandoz.

Cinquante jours en Italie, par M. Georges Bastard. — Voilà un volume que les heureux de ce monde qui s'envolent vers le pays du soleil, feront bien de prendre chez l'éditeur Dentu, afin de connaître à fond l'Italie, ce pays que chacun voudrait visiter pour échapper aux froides saisons du Nord.

M. Georges Bastard, en faisant la description savante de Bologne, Florence, Rome, Naples, Pise, Venise, Milan, Turin, etc., n'a pas voulu faire un livre pour en tirer bénéfice. Cet ouvrage se vend au profit de la caisse de retraite des Hospitaliers-Sauveteurs bretons ; il est précédé d'une préface de M. E. Nadault de Buffon, fondateur de la Société des Hospitaliers-Sauveteurs bretons, dans laquelle il remercie chaleureusement M. Georges Bastard au nom de la bienfaisance, et où il le félicite au nom de tous ceux qui liront son livre avant de partir pour se tracer un itinéraire, et qui le reliront au retour pour rappeler leurs souvenirs et faire revivre leurs émotions.

Bazeilles, dix ans après, par M. Georges Bastard, est une œuvre patriotique, qui devrait être dans la bibliothèque de tous les Français qui ont dans le cœur l'amour de la patrie.

Rien n'est plus vivifiant pour l'âme forte, émue, passionnée, patriotique.

que de marcher parmi ces souvenirs belliqueux, qui se pressent et se lèvent à chaque instant devant elle. Est-il un plus fortifiant et meilleur réactif pour les natures froides, lymphatiques ou indifférentes, que de sillonner le théâtre même de ces héroïques charges de cavalerie ou de ces sanglants combats, légendaires comme ceux de Châteaudun, Champigny, Patay, sublimes comme ceux de Reischoffen, Beaumont, Rezonville, lesquels jalonnent la route et avivent en vous de véritables angoisses étouffées, de bienfaisantes et ardentes émotions, haletantes, inassouvies et régénératrices?

On frémit, on tressaille, mais le cœur s'échauffe à ces magnifiques actions d'éclat, comme à de brûlantes et saines effluves.

Nature et Science, par le Dr Louis Büchner, est une traduction de l'ouvrage du Dr Gustave Lauth, de Strasbourg, et fait partie de la bibliothèque de philosophie contemporaine, publiée par MM. Germer-Baillière et Cie.

Ce sont des études critiques et des mémoires qui doivent leur origine aux luttes et discussions philosophiques dans lesquelles le Dr G. Lauth s'est trouvé impliqué. L'exposition est faite de telle façon que chaque personne cultivée peut la suivre avec facilité, et comprendre ce qui est dit aussi bien que l'auteur lui-même. On lira avec fruit ces études de haute portée philosophique, comme *Lumière et Vie. — L'idée de Dieu et sa signification. — Les Positivistes. — L'Immortalité et la Force. — Sur l'Histoire naturelle de l'homme. — Matérialisme, Idéalisme et Réalisme. — Création et destinée de l'homme. — Une nouvelle Théorie de la création, etc., etc.*

Le Pessimisme (histoire critique), par James Sully, est traduit de l'anglais par MM. Alexis Bertrand et Paul Gérard, et fait partie de la même bibliothèque philosophique que le livre précédent.

Suivant l'auteur de cet ouvrage, un nombre considérable d'Anglais commencent à comprendre que le mot pessimisme signifie un récent développement de la spéculation qui fournit une théorie complète de l'univers et qui semble être adopté par une vaste école qui l'a vu naître et qui va en s'augmentant. La signification complète de cette doctrine spéculative ne peut être comprise qu'en se référant au pessimisme préphilosophique. Les systèmes philosophiques n'émanent pas d'une intelligence pure isolée, mais ils sont le produit d'esprits concrets composés en partie de particularités morales et d'émotions qui jettent leur œuvre intellectuelle dans des moules particuliers et les revêtent d'innombrables couleurs. Le sens et l'origine de la forme instinctive de pessimisme ne peuvent se comprendre

à part du genre de croyance opposé, c'est-à-dire de l'optimisme qui grossit et fait ressortir comme seule représentation de la réalité ce qui est agréable et consolant.

Le Manoir de Meyrial, par aimé Giron, est un roman épisodique de la guerre de 1870. C'est une œuvre morale, une étude sur certains contrats courageux et sublimes passés entre la terre et le ciel, entre l'homme et Dieu, vœux faits ou martyres acceptés. Ce livre est écrit pour celles et ceux qui comprennent tous les martyres, parce qu'ils sont capables de tous les dévouements.

L'éditeur Tresse vient de publier une trentaine d'historiettes signées Jules de Marthold, et intitulées : Contes sur la branche. Ce sont des contes humoristiques, courts et qui n'ont rien de choquant pour l'oreille habituée à entendre la lecture des journaux qui se disent bien pensants.

Signalons deux romans moraux de Mme Claire de Chandeneux :

Cléricale et la Vengeance de Geneviève, qui lui fait suite. Ces deux volumes sont la peinture des meilleurs sentiments de l'âme, ce sont de ces récits qui peuvent être impunément placés dans les mains de tous, comme tous ceux qui sortent de la maison de MM. Blériot frères.

La Fin du Marquisat d'Aurel, par Henry de la Madelène, vient d'être réimprimé dans la Bibliothèque de romans à 1 franc le volume, bibliothèque inaugurée par MM. E. Plon et Cie.

La Politique extérieure de la République française, par M. Fernand Maurice, est un travail d'un intérêt tout d'actualité.

La politique extérieure de la France tenait dans les préoccupations de la chambre de 1877 une place beaucoup trop restreinte. Des décisions graves ont été prises par le gouvernement sans l'assentiment des députés. La Chambre de 1881 suivra-t-elle les errements des années précédentes, laissant à ses ministères toute latitude d'agir au gré de leur inspiration. L'auteur ne veut rien préjuger, mais il essaye de dégager des conditions du passé le caractère de l'action que la France démocratique pourrait exercer en Europe; il s'attache moins à faire connaître son sentiment particulier qu'à trouver dans l'histoire et dans une étude attentive de l'Europe moderne des indications générales, assez précises dans leurs grandes lignes, pour nous guider désormais sur le terrain, semé de précipices, des affaires extérieures.

La Guerre d'Italie (1859), *avec huit cartes des opérations militaires*, par M. Alfred Duquet, est un ouvrage qui fera mieux comprendre le pourquoi de nos désastres de 1870-1871. L'auteur a pensé que, pour indiquer

les qualités et surtout les défauts des généraux qui ont conduit nos troupes à de rares succès et à de nombreux désastres, il fallait étudier leurs faits et gestes, lors de la guerre d'Italie, où ils ont presque tous joué un rôle important. On reconnaît en eux, par avance, ce mélange de bravoure et de légèreté, de jalousie et d'ignorance, qui nous fut si fatal en 1870. Ce n'est qu'en méditant les guerres heureuses qu'on s'explique les catastrophes qui suivent Rossbach, Iéna, Leipzig, Solférino et Sedan.

Un groupe de poètes de talent vient de réunir en un volume, édité chez Paul Ollendorff, une série de pièces de vers dont le titre seul : FRANCE ! indique l'esprit patriotique, le souffle généreux qui les a inspirées.

C'est une lecture saine que celle de ces poésies ardentes, énergiques, passionnées. Aussi ne saurait-on trop la recommander.

UN MARI, par V. Revel, est un monologue ou plutôt une naïveté en vers, comme l'auteur l'a désigné lui-même. C'est un charmant récit que Mlle Maria Legault, du Vaudeville, dit partout avec autant d'esprit que de talent.

Un mari, c'est ce qu'on épouse...
Épouser... le drôle de mot!...
Il est des secrets, au moins douze,
Qu'il faut que je sache au plus tôt
Pourquoi ces bans lus à l'église,
Ce salon tous les jours fleuri,
Ce monsieur qui sent bon, qui frise,
Ce mari?

LES USAGES ET COUTUMES POUR TOUTES LES PROFESSIONS, par Mme Louise d'Alq. — La Directrice des *Causeries familières* vient d'ajouter un volume à la collection du *Nouveau Savoir-vivre universel;* ce n'est pas le moins intéressant et je le crois appelé à plus de succès encore que les deux précédents, car si le *Savoir-vivre dans toutes les circonstances de la vie* nous fait connaître les règles de l'étiquette, si la *Science du monde* nous donne des conseils pour nous bien conduire dans le monde, ce troisième tome indique la manière de procéder envers chaque profession ; il s'agit surtout des professions libérales. Bien des personnes ignorent comment s'y prendre pour faire une visite de sollicitation, comment se conduire envers des militaires, des magistrats, leur médecin même, les professeurs de leurs enfants, le public s'ils sont dans le commerce, etc. Mme d'Alq a réuni dans un nouveau volume tous ces renseignements. Je lui souhaite autant d'éditions qu'aux précédents.

LES CLASSES LABORIEUSES EN ALLEMAGNE AU QUINZIÈME SIÈCLE, par Just de Bernon. — L'auteur, dans cette brochure, envisage la civilisation allemande au quinzième siècle au point de vue économique, et décrit la situa-

tion des classes laborieuses à cette époque. S'inspirant d'un ouvrage récent de M. Janssen : *Geschichte des deutschen Volkes* (Histoire du peuple allemand), il groupe les détails qu'il a réunis en trois sections : classe rurale, classe industrielle, classe commerçante. Constituées en corporations, ces classes furent florissantes jusqu'à la fin de 1400. A cette époque, la guerre ayant éclaté, des discordes naquirent dans les corporations entre maîtres et compagnons, de là leur dissolution. L'orateur ajoute comme conclusion : « Faut-il dire que les institutions du passé avaient fait leur temps, et que la nature allemande était en quête à bon droit d'institutions nouvelles? Cette raison ne saurait rendre compte des faits. Quoiqu'on puisse penser pour notre époque du régime féodal, et même du régime corporatif, l'un et l'autre au quinzième siècle devaient subsister longtemps encore en Allemagne, et, après la crise, produire comme auparavant de bons résultats. »

Carte de la Palestine, par Victor Guérin. — Cette carte, qui mesure environ 1 mètre sur 80 centimètres, est à l'échelle de $\frac{1}{250,000}$. Elle a pour auteur le savant agrégé, M. Victor Guérin, qui l'a dressée suivant les indications qu'il a été recueillir en Palestine. C'est donc sur les lieux mêmes que l'auteur de la *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine* a puisé ses renseignements, dont l'exactitude fait de cette nouvelle carte un guide sûr à travers la Palestine.

Henri Litou.

THÉATRE

Pendant cette quinzaine, trois pièces nouvelles ont été représentées sur nos théâtres : la Soirée parisienne, pièce en trois actes et cinq tableaux, de MM. Edmond Gondinet et Ernest Blum, a été représentée le 11 novembre aux Variétés.

M. de Saint-Écran est un préfet dégommé; il revient à Paris où, pour se distraire, il va revoir le demi-monde. Il fait une visite chez une petite dame, passe une soirée dans le monde où l'on s'ennuie, et assiste à la première représentation d'une revue aux Folies-Parisiennes. Dans cette soirée si bien remplie, Saint-Écran se trouve aux prises avec une demoiselle qui le fait chanter, avec une dame mariée qui veut se venger et avec un pseudo-prince qui le giffle.

Après ces mésaventures, Saint-Écran revient au logis conjugal qu'il n'eut pas dû quitter. Il est vrai que sa femme, qui a le sommeil dur et prolongé, ne s'est pas aperçue de son escapade.

Cette pièce n'est qu'un prétexte pour montrer le gracieux visage et les jolies toilettes de Mme Théo, ainsi que la mouche d'or : je crains bien que ces attractions ne suffisent pas pour affirmer le succès de la pièce.

Le théâtre de l'Ambigu a représenté le 13 de ce mois un drame en cinq actes et neuf tableaux, de M. William Busnach, titre : LE PETIT JACQUES. C'est un drame qui aura un grand succès de larmes ; tiré d'un roman de M. Jules Claretie, intitulé : *Noël Rambert.*

M. de la Roseraie a trouvé un nouveau système pour payer ses dettes de jeu ; il devait une grosse somme à M. Laverdac : il le fait assassiner. Le fils de la victime connaît le nom de celui qui a soudoyé les assassins de son père, il veut le venger ; de la Roseraie le supprime. Pierre Girard, un ouvrier que le hasard a conduit sur le théâtre de l'assassinat, est arrêté comme assassin présumé.

M. de la Roseraie est juge d'instruction ; c'est devant lui que l'on conduit Pierre Girard qui affirme son innocence.

— Quel est donc l'assassin, si ce n'est vous ? dit le juge d'instruction. L'avez-vous vu ? Pourriez-vous le reconnaître ?

— Non, mais il a prononcé une parole, un seul mot, et le son de sa voix est resté dans mon oreille !

Un soupçon étrange traversa tout à coup l'esprit de Gérard. La voix qu'il a retenue est la voix de son juge. Ah ! s'il pouvait lui faire dire ce mot de « misérable », ce mot dont l'intonation résonne encore à son oreille ! Il saisit un couteau et se jette sur le juge qui s'écrie : « Misérable ! »

— Ah ! c'est toi, l'assassin ! rugit Pierre Girard.

Le juge achète de Girard un aveu de culpabilité moyennant 200,000 francs, et le pauvre ouvrier se laisse condamner à mort, car cette somme servira à sauver son enfant bien-aimé, le petit Jacques, que la maladie mine sourdement, et que le bien-être seul pourra sauver.

La pièce se termine par une scène très réaliste : on voit Pierre Girard sortir de la Grande-Roquette, dont les portes s'ouvrent et laissent apercevoir la guillotine. Au moment de l'exécution, l'innocence de Pierre Girard est reconnue, et le juge d'instruction sera guillotiné : voilà une chose qui ne se voit pas tous les jours.

La pièce est très goûtée, et cependant on y trouve des passages d'une

banalité incroyable; mais, pourvu que les mouchoirs soient trempés des larmes les plus amères, tout le monde est content!

M. Victorien Sardou a fait représenter le 20 de ce mois une comédie en quatre actes, sur la scène du Vaudeville, intitulée : ODETTE.

Le comte de Clermont-Latour revient la nuit dans son domicile et y trouve l'amant de sa femme. Il chasse l'épouse adultère. Quinze ans après, on retrouve la comtesse Odette portant le nom de son mari, et le traînant à travers le demi-monde et les escrocs, quoiqu'elle soit séparée judiciairement de lui et que la loi ait confié au comte l'éducation de sa fille Bérangère.

Au Vaudeville, M. Sardou plaide la thèse absolument contraire à celle qu'il soutient avec non moins de succès, tous les soirs, au Palais-Royal, dans *Divorçons*.

Bérangère a dix-huit ans, elle croit sa mère noyée par accident. Bérangère aime M. de Méryan et elle en est aimée. Le mariage est prêt à se faire, lorsque Mme de Méryan mère apprend l'existence et la vie honteuse de la comtesse.

Le comte va trouver sa femme et la prie, pour le bonheur de sa fille, de s'éloigner :

— Ai-je donc une enfant? répond-elle. J'en avais une, vous me l'avez prise! Cependant elle veut revoir sa fille, le comte le lui permet; et la comtesse vient vers sa fille présentée comme une ancienne amie. Bérangère lui parle de sa mère, de cette mère qu'elle n'a pas connue, mais qu'on lui a dit être le modèle de toutes les vertus, de cette mère qu'elle pleure et vénère comme une sainte.

La comtesse ne se sent pas la force de détromper sa fille; elle va se noyer dans les flots de la Méditerranée.

Il faudrait pouvoir lire cette pièce pleine de détails charmants; malheureusement je crains bien que cette pièce, que M. Sardou appelle comédie, quoiqu'elle soit un véritable drame, ne soit pas éditée tant que durera son succès : ce sera long!

L'éditeur Paul Ollendorff met en vente le dernier grand succès de la Comédie-Parisienne: LÉA, de M. Jean Malus, cette pièce émouvante qui vient de commencer son tour de France, et retrouve dans chaque ville la vogue et le succès qu'elle a si bien méritée à Paris.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 27

10 décembre 1881

3e VOLUME

Un an..... 12 f
Six mois..... 7 f

LIBRARY

REVUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1881

SOMMAIRE

Pages

[illegible] par Gaston d'Hailly 65

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Mort et la Chose	FRANCISQUE SARCEY	PAUL OLLENDORFF.	66
Mort	CAMILLE LEMONNIER	H. KISTEMAECKERS.	75
[illegible] Delacollonge	FRANÇIS ENNE	id.	81
La Famille Robert	AUGUSTE LACROIX	E. DENTU.	82
Le Berger	J. DE GLOUVET	CALMANN-LÉVY.	83
Mme d'Espars	AMÉDÉE ACHARD	id.	83
Les Deux Duchesses	A. MATTHEY	E. DENTU.	84
Les Frères de lait	Mme DE STOLZ	HACHETTE ET Ce.	84

Par Alexandre Le Clère.

Ces Monstres de femmes . . .	PIERRE VÉRON	CALMANN-LÉVY.	84
Un Cœur de soldat	CLAIRE DE CHANDENEUX . . .	E. PLON ET Ce.	85
La Région du Bas-Rhône . . .	CHARLES LENTHÉRIC	HACHETTE ET Ce.	86
Philosophie de l'Histoire de France	CHARLES LENTHÉRIC	G. CHARPENTIER.	88
Bréviaire de l'Histoire du Matérialisme	JULES SOURY	id.	89

Par Gaston d'Hailly.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Erema . . . . . Traduit par FR. BERNARD.	R. D. BLACKMORE.	HACHETTE ET Ce.	90
Sur la plage	Mme DE WITT, née GUIZOT. .	id.	90
L'Amoureuse de son mari . .	HENRI DE KOCK	E. DENTU.	90
Hygiène du teint	A. IZARD	REVUE DE LA MODE.	90
Hector Berlioz	ADOLPHE JULLIEN	CHARAVAY FRÈRES.	90
Etude sur les poésies lyriques de Gœthe	ERNEST LICHTENBERGER . . .	HACHETTE ET Ce.	91
Biographie des grands inventeurs	GABRIEL DESCLOSIÈRES	PIGOREAU.	91
Vie et inventions de Philippe de Girard	*Idem*	id.	91
L'Etat et l'Eglise	MINGHETTI	GERMER-BAILLIÈRE ET Ce.	92
Les Assemblées politiques en Allemagne	JUST DE BERNON	SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.	92
L'Asie centrale à vol d'oiseau	J. B. PAQUIER	id.	93
Figures d'artistes : Léontine Beaugrand	FOURCAUD	PAUL OLLENDORF.	94
Mémoires et Récits de François Chéron	HERVÉ-BAZIN	SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.	94

Par Henri Litou.

THÉATRE

La Fille du Déporté	EUGÈNE MOREL	THÉATRE DES NATIONS.	95
Le Dîner de Pierrot	M. B. MILLANVOYE	TRESSE	95

Par Gaston d'Hailly.

THE NEWBERRY LIBRARY

CHRONIQUE

Paris, 10 décembre 1881.

Combien de fois des amis m'ont dit : « Cela doit bien vous fatiguer de lire tant d'ouvrages pour en rendre compte dans votre Revue ? »

Je dois avouer que nombre de productions littéraires ne sont pas d'une digestion facile ; mais, c'est justement parce que je lis beaucoup, que je finis toujours par trouver dans la lecture de quelques-uns, le plaisir qui est la juste récompense de l'ennui que quelques autres ont pu me faire éprouver.

Dans une revue comme la nôtre, il ne faut pas non plus se placer au point de vue de sa propre satisfaction, car si nous en agissions ainsi, il n'y aurait absolument que les ouvrages dont le genre et le style nous conviendraient que nous prônerions ici ; laissant de côté tous ceux qui sont écrits pour un public, acheteur de livres qui ne sont point de notre goût.

L'homme qui lit afin de s'instruire, qui cherche dans un roman une thèse dont la proposition soit discutée avec autorité, la peinture de caractères savamment présentés, une étude approfondie des sentiments divers qui agitent l'âme humaine, voire même, qui trouve une certaine satisfaction dans la saveur âcre de certaines gauloiseries, n'appréciera nullement des ouvrages d'imagination, écrits sans but, ne prouvant rien, formant un récit chargé de péripéties nombreuses, plus ou moins dramatiques, recherchés par une catégorie de lecteurs avides d'émotions qui laissent complètement froids les premiers. Tout comme ceux-ci, cette seconde catégorie de lecteurs veut trouver ici une analyse succincte du roman qui lui plaît, qui l'*empoigne*, qu'il lit fiévreusement et qui donne libre carrière à sa propre imagination, dans les rêves terribles où il voit en songe tous les éléments déchaînés se réunissant pour confondre et punir le *traître*.

Ce qu'il y a de terrible pour nous, c'est le livre « pas méchant », dans lequel l'imagination de l'auteur ne semble avoir fait aucun effet, le « robinet d'eau tiède »: c'est le livre qui est cause des nombreux cas d'incendies qui, chaque matin, sont rapportés sous la rubrique « Faits divers ».

— Tiens, je vais lire ça pour m'endormir !

Et *ça* endort si bien que l'on oublie de souffler sa bougie : le sommeil a été plus fort que l'intérêt. Et voilà comment le livre somnolant devient une calamité publique.

Nous ne saurions nous plaindre d'une quinzaine qui a produit une œuvre aussi fine que LE MOT ET LA CHOSE, de M. Francisque Sarcey; une étude comme LE MORT, de M. Camille Lemonnier; des peintures de mœurs campagnardes comme LE BERGER, de M. Glouvet, et un travail aussi intéressant an point de vue des relations commerciales du midi de la France, que l'est celui de M. Charles Lenthéric, ingénieur des ponts et chaussées, sur LA RÉGION DU BAS-RHÔNE.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Au temps de son professorat, M. Francisque Sarcey avait ébauché, entre autres sujets de thèse, un travail philosophique sur cette idée que la plupart des querelles des hommes viennent, non pas de ce qu'ils ne s'entendent point sur le fond des choses, mais de ce qu'ils prennent les mêmes mots dans des sens différents.

Dans ce travail, qui n'a peut-être jamais été imprimé, ce qui est regrettable, car j'eusse été curieux de le lire, M. Sarcey eut à se demander la raison des sens différents d'un mot.

A cette question, la réponse était facile :

C'est que chaque génération qui s'en sert l'emplit tour à tour d'idées, d'acceptions, d'images, de sensations nouvelles. Le mot reste le même, mais il n'apporte plus à l'esprit la même pensée ou la même série de pensées. Le vase demeure avec son étiquette, la liqueur qu'il contient a changé.

Ces modifications dans le sens d'un mot se font lentement, par un travail de décomposition et de recomposition presque insensible. Les deux sens, avec leurs variétés d'interprétation, peuvent donc coexister, et de là des équivoques, chacun des interlocuteurs prenant le mot dans l'acception qui lui agrée le plus, sans se donner la peine de s'expliquer.

N'était-il pas intéressant, de prendre quelques-uns de ces mots et de les suivre dans leurs pérégrinations à travers des acceptions diverses ; de montrer comment, les mœurs changeant, le sens du mot a dû changer aussi ; de faire ainsi avec l'histoire d'un mot celle d'un coin de la civilisation ?

Ce sont ces études, publiées il y a vingt ans, que l'éditeur Paul Ollendorff a eu l'heureuse idée de réimprimer sous le titre : LE MOT ET LA CHOSE.

La lecture de ce volume, très attrayante par elle-même, l'est d'autant plus que l'on y trouve une saveur de jeunesse, que l'on ne trouve pas dans les articles un peu pâteux, et presque toujours sur le même sujet, sujet renouvelé du volume de Francis Enne, dont nous allons parler tout à l'heure, que M. Sarcey distille à l'usage des lecteurs du journal *le XIXe Siècle*.

Tous les lecteurs de ce journal seraient satisfaits de lire la continuation de ces études fort amusantes ; M. Ch. Bigot suffisant parfaitement à nous ressasser les histoires de prêtres coupables de tous les méfaits.

J'aurais voulu citer le chapitre, pétillant d'esprit, intitulé : *Concierge. — Portier*. Malheureusement, il est un peu long pour entrer dans le cadre de cette Revue. Mais, je n'ai que l'embarras du choix et je citerai le XIXe chapitre : *Naturel. — Nature. — Réaliste*.

« Vous entrez au café pour déjeuner :

— Garçon ! une côtelette.

— Monsieur veut-il une côtelette nature ? demande le garçon.

Vous faites un signe de tête ; le garçon vous quitte et, quelques secondes après, vous entendez une voix formidable qui crie au soupirail de la cuisine :

— Une côtelette nature, une !

Une côtelette *nature*, c'est du français de cuisine, mais vous êtes au restaurant, rien de plus simple. Ce qui est plus étrange, c'est qu'on retrouve cette façon de parler chez des garçons qui ne sont point garçons de restaurant ; c'est qu'en voyant un tableau, par exemple, ils s'écrient : « Oh ! que c'est nature ! » absolument comme s'il s'agissait d'une côtelette.

Depuis qu'il y a une langue française, on parle de la *nature*. *Nature* est un substantif féminin dont le sens est fort précis : on entend désigner par là l'ensemble des choses qui existent. Ce n'est pas qu'à cette signification générale chaque siècle n'ait point, suivant le tour de son esprit, quelques idées accessoires ; ainsi ce mot éveillait, chez les gens du dix-huitième, un sorte de sensiblerie bête ; plus tard, vers 1825, il emportait avec soi je ne sais quelles pensées de religiosité vague, d'enthousiasme nuageux et poétique ; aujourd'hui que le panthéisme est à la mode, il s'y attache une certaine idée de maternité mystique. Mais, au fond, c'est toujours la nature ; on peut la sentir de bien des façons, on n'a jamais compris que d'une seule le mot qui l'exprime.

Il nous était réservé d'en faire un adjectif. Nos pères disaient d'une œuvre d'art qu'elle est naturelle. *Naturel*, cela s'entendait : conforme à la nature. Nous avons enchéri là-dessus ; nous avons voulu qu'elle fût la nature elle-même prise sur le fait ; nous disons, ou, du moins, beaucoup de gens disent qu'elle est *nature*.

S'il n'y avait là qu'un affreux barbarisme, je ne croirais guère utile d'en parler ; un de plus, un de moins, ce n'est pas une affaire. Mais les barbarismes ne poussent pas dans la langue, comme des champignons dans les bois, en une nuit, et sans racines. Ils ont leur raison d'être. Celui-là vient d'un système faux, qui eut son beau temps il y a quelques années, et qui, en s'en allant, ne nous laissera de lui, pour tout souvenir, qu'une expression mauvaise.

L'art consiste à copier, à reproduire la nature. Mais la nature a ses laideurs comme le visage humain a ses verrues. Il y a, dans un paysage, des aspects hideux et repoussants, dans notre âme, des sentiments honteux et malsains ; parmi les grands artistes, quelques-uns les négligent, d'autres les souffrent ; aucun ne s'y attache avec amour, et ne songe à en faire le fond de son œuvre.

Il s'est élevé, dans ces vingt dernières années, une petite école de peintres, de poètes et de romanciers, qui ont professé sur l'art de tout autres idées. Ils ont pris plaisir à contempler les verrues, ils ont déclaré que le comble de l'art était de les rendre dans toute leur laideur. Ils les ont faites

si laides, si laides, que le public n'a pas manqué de les reconnaître :

— Comme c'est bien ça ! disaient-ils ; ah ! mon Dièu ! la belle verrue ! Pour une vraie verrue, c'est une vraie verrue ! C'est la nature même, c'est tout à fait *nature*.

Les gens qui excitaient cette admiration se donnaient à eux-mêmes le nom de réalistes. Encore un bien joli mot ! Je demandais à quelqu'un de m'exprimer ce qu'on entendait au juste par là, et quelle différence il y avait entre un *réaliste* et un *artiste*. Il me répondit par cet apologue :

« Un grand seigneur avait une fort belle maison de campagne dont il voulait faire lever le plan. Un architecte et un maçon se présentèrent pour cette besogne. Comme le maçon avait un aspect fort crotté, on le conduisit à l'écurie. Il crut que c'était là tout le château : il étudia à fond, et il en fit une description minutieuse, sans omettre un seul brin de paille. Son travail eut un grand succès parmi les palefreniers, qui en admirèrent l'exactitude. Cependant, l'architecte s'assit à la table du maître ; il se promena avec lui dans de magnifiques appartements, dans de vastes jardins, et donna même, en passant, un coup d'œil à l'écurie, car il ne faut rien oublier. Il leva un plan très fidèle, où l'on pouvait reconnaître la superbe ordonnance de la maison, et où, néanmoins, chaque détail était marqué à la place qu'il devait avoir. Quand il sortit, le maçon, tout fier des éloges qu'il avait reçus, vint pour lui serrer la main.

— Camarade... lui dit-il.

L'architecte tourna la tête et passa outre sans répondre un seul mot. Le maçon le suivit des yeux, et, haussant les épaules :

— Va, va ! ça n'empêche pas que j'ai pour moi l'estime des palefreniers. »

Les maçons de l'art font des tableaux ou des romans qui sont *nature*. Un véritable artiste serait bien fâché si on lui disait que son œuvre est la nature même ; il trouverait peut-être l'éloge médiocre. Il a pris, sans doute, la nature pour modèle, mais il y a mis quelque peu du sien. Il l'a accommodée au tour particulier de son génie, retranchant d'un côté, ajoutant de l'autre, ordonnant, en un mot, une composition qui ait des proportions exactes, ce que la nature ne se donne jamais la peine de faire, car elle travaille pour elle et non pour nous. Il est bien rare qu'elle nous *forme un horizon à souhait pour le plaisir des yeux*. Et, quand elle y réussit, c'est sans y prendre garde.

Les connaisseurs qui se trouvent devant une œuvre d'art constatent d'abord qu'elle est *naturelle*. C'est son premier mérite ; il faut bien qu'un portrait soit conforme à son modèle. Mais ce n'est pas le seul, et j'oserai

dire que ce n'est pas le plus important. Ils cherchent encore, et ils apprécient ce que l'artiste a mis de soi dans son œuvre; ils voient, à travers une peinture, briller l'âme de celui qui l'a faite. Les gens qui se pâment devant une verrue ne voient que la ressemblance, et s'écrient d'admiration : « Comme c'est nature ! »

Repassez, je vous prie, dans votre mémoire, les occasions où vous avez entendu ce mot, où il vous est échappé à vous-même : vous verrez que c'est toujours en présence d'une chose laide parfaitement imitée. Vous est-il jamais arrivé, en écoutant le *Cid*, de penser que telle ou telle scène était nature ! Quoi de plus naturel, pourtant, que ce cri d'enthousiasme :

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne enferme de vaillants !

C'est la nature, en effet, mais échauffée, mais agrandie par le génie de Corneille. Mais, en revanche, l'expression s'applique, on ne peut mieux, à Henry Monnier dans le rôle de Prudhomme. C'est qu'aussi M. Prudhomme, c'est la nature prise sur le fait, dans ses côtés les plus vulgaires. *L'Antiope*, du Corrège, est *naturelle; les Baigneuses*, de M. Courbet, sont *nature; Manon Lescaut* est un livre plein de naturel; la *Mariette*, de M. Champfleury, est nature.

Je me trouvais, l'autre jour, dans un salon, où la compagnie s'amusait du babil d'un enfant de cinq ans, le fils du maître de la maison. Je ne sais ce qu'une des personnes qui était là lui dit :

— Ah bien ! non, répondit l'enfant, ça m'embête !

La mère rougit, et, tout en grondant, mit l'expression au compte des domestiques. Mais un des assistants avait pris déjà le petit bonhomme dans ses bras :

— Comme c'est nature ! s'était-il écrié en l'embrassant.

Soyez sûrs que si l'enfant avait, par hasard, au lieu de dire une sottise, laissé échapper un bon sentiment, personne n'eut songé à le trouver *nature*.

M. Émile Augier a dit dans une de ses pièces, en répétant un vieux mot que Molière employait souvent, et qui choque aujourd'hui la pruderie de nos oreilles :

Que le mot soit vilain, quand vilaine est la chose !

Nature est un vilain mot qui disparaîtra de la langue des critiques et des artistes, quand on cessera d'admirer de vilaines œuvres ».

Qu'il est donc fâcheux pour les amateurs de ces morceaux littéraires fins et délicats, que M. Sarcey ait cru devoir s'occuper de tout autre chose que de littérature!

Je vais citer ici un des plus jolis morceaux poétiques écrits par lui. Malheureusement, il est trop long pour être cité tout entier, mais nos lecteurs achèteront certainement le volume et y liront la suite. M. Sarcey n'a nullement ce qu'il faut pour traiter les questions politiques, ou les questions d'économie sociale. Je lisais de lui, il y a quelques jours, un article qui concluait ainsi :

« Du diable si je sais comment l'administration trouve encore des fonctionnaires. Le recrutement finira par devenir si difficile ou si médiocre, qu'il faudra bien se décider à élever les traitements... »

Mais, M. Sarcey, pour une place, il y a mille demandes! Le recrutement ne sera que fort difficilement plus médiocre que celui qui fournit les fonctionnaires dont chacun, et vous tout le premier, signale l'incapacité et la paresse : quant à augmenter les traitements de fonctionnaires qui fonctionnent le moins, et surtout le moins longtemps possible, je crains bien que ce ne soit un peu difficile; il vaudrait beaucoup mieux en réduire le nombre, et les prier de travailler un peu plus.

Mais, revenons à M. Sarcey poète, et voyez avec quel esprit il fait comparaître, devant le conseil des Quarante, un mot charmant : *Caprice*, et le mot : *Toquade*, produit de l'école naturaliste :

A l'Institut, vous le savez, je pense,
Siège un conseil par les Quarante élu,
A qui la règle et l'usage ont voulu,
Qu'avant d'entrer au langage de France,
Tout nouveau terme, incertain de son sort,
Vint présenter l'acte de sa naissance,
Plaider sa cause et prendre un passeport.

Or, par devant l'illustre aréopage,
On vit hier, j'en ai de sûrs garants,
Se présenter, sous féminin corsage,
Deux mots d'allure et d'air tout différents,
Du pas entre eux disputant l'avantage.

L'un ou plutôt l'une avait ce bel âge,
Où quinze étés sur quatorze printemps,
Sans l'altérer ont mûri le visage;
Mais elle était, en dépit des trente ans,
Vive, légère, et de taille plus fine
Que n'est la guêpe; une bouche mutine,
Dont un souris plisse les coins railleurs;
Un petit nez qui frémit et qui tremble,
Nez plein d'esprit, qui se retrousse et semble
Narguer le ciel, les amants et les pleurs.
Dans ses yeux noirs, en traits de feu pétille
Désir de plaire et d'attirer les cœurs
En s'en moquant; sa chevelure brille
Comme le jais, sous l'or de la résille.
Sur son beau col, ceint d'un nœud de velours,
Elle s'échappe en boucle, et sur sa joue
Une petite et ravissante moue
Creuse en riant une niche aux Amours.
Sur des paniers sa jupe se déploie,
Jupe de moire; et pourtant sous la soie
Elle a cet air aisé, libre et galant
De l'autre siècle; un bout d'épaule blanc
Sort du corsage, et la robe échancrée
S'ouvrant parfois, comme sans y songer,
Laisse à demi voir un coin de contrée
Où l'œil se glisse et cherche à voyager,
Doux et charmant voyage autour du monde!
Tout, dans ses airs de tête si piquants,
Dans sa démarche et ses ajustements,
Sent la marquise une lieue à la ronde;
Chacun l'admire, et plus d'un tout bas gronde:
« Que n'ai-je encor, hélas! mes vingt-cinq ans! »

L'autre a l'allure et le ton d'une fille,
Œil provoquant, front bas et déprimé,
Voix de rogomme, et le teint allumé
Du vermillon dont elle se maquille.
Des débardeurs elle a pris à dessein

Le pantalon qui bouffe sur sa hanche ;
Sa veste rouge, ouverte au bas du sein,
Laisse au travers éclater la peau blanche ;
D'un air gaillard et crâne un bonnet penche
Sur son oreille, et semble dire à tous :
« Mes bons amis, je me moque de vous. »

Sur une chaise, en face des Quarante,
Elle s'assied, comme un homme, à cheval,
Jambe de ci, jambe de là pendante,
Et, le nez haut, la mine indifférente,
Elle sifflotte un air de carnaval,
En enfonçant ses deux mains dans sa poche.

La cour regarde étonnée, et croit voir
Par devant elle en même temps s'asseoir,
La Pompadour près de Mimi Bamboche.
Pour exposer sa demande et ses droits,
Du tribunal l'une et l'autre s'approche,
Et les voilà qui parlent à la fois.
Femme, toujours, eut la langue un peu leste.
Le président les arrête ; et d'un geste
Tel qu'en peut faire un immortel, orné
D'un habit vert : « Quelle ardeur est la vôtre ?
Dit-il ; *amant alterna camenæ.*
Veuillez ici plaider l'une après l'autre ;
Comme jadis, par les prés ou les bois,
Et de la flûte accompagnant leurs voix,
Se répondaient les bergers de Virgile.
A vous, marquise, à commencer l'idylle. »

Elle se lève et s'exprime en ces mots,
Sur ce doux rythme, ami des doux propos,
Cher à Voltaire, et que l'on croit facile :

LE CAPRICE

« Au bon vieux temps où, du latin,
Naquit la langue de vos pères,

Je vins au monde un beau matin,
Doux fruit d'un baiser clandestin,
Au bruit joyeux d'un verre plein
Que l'on choquait à d'autres verres,
J'étais un fier petit lutin,
Et l'astrologue, en son grimoire
Des heureux jours de mon destin
A haute voix lisant l'histoire,
Me prédit qu'aux honnêtes gens
Je devais plaire en tous les âges,
Et serais jeune aussi longtemps
Qu'on verrait les femmes volages,
Les hommes et les flots changeant.
La chèvre qui fut ma nourrice
Me transmit par un même don
Son lait, son humeur et son nom,
Et je m'appelle le *Caprice.* »

LA TOQUADE

« Ohé ! là, mes petits agneaux,
N'écoutez pas sa balançoire :
Elle vous rase et fait sa poire ;
Du flan pour elle et des pruneaux !
Je vais carrément, en deux mots,
Et, sans tant vous scier le dos,
Vous débagouler mon histoire.
Par une nuit de carnaval,
Je naquis au Palais-Royal,
Derrière un portant de coulisses,
J'eus un succès pyramidal
Près des gandins de nos actrices,
Un succès des plus épatants !
Ils me dirent tous qu'à vingt ans,
Je devais pour sûr et sans faute,
Comme X. et Z., avoir le sac,
Et que les femmes de la haute
En me voyant prendraient le trac.

J'eus ma naissance environnée
De signes qui firent à tous
Prévoir ma rupe destinée.
Sous la fenêtre, deux voyous
Se flanquaient une trépignée;
Et l'on vit sur mon noble front,
Du plafond pendre une araignée,
Dans l'air voler un hanneton.
Mais, un jour, d'un bon camarade,
Je reçus un coup de marteau,
Dont je fus toquée au cerveau,
Et je m'appelle la *Toquade* ».

* * *

Il vient de paraître, à Bruxelles, un nouvel ouvrage de M. Camille Lemonnier : LE MORT. C'est une étude réaliste de la rapacité et de l'amour que les paysans éprouvent pour l'argent. Il semble, en lisant ces pages écrites avec un soin de détails poussé parfois jusqu'à l'excès, que l'on assiste à ce drame sombre et palpitant. La passion de l' « avoir » y est absolument photographiée. On sent que ces êtres à peine équarris, aux passions vives et ardentes, ne restreignent leurs désirs de luxure animale que dans un but d'économies sordides : le paysan n'est pas vertueux; il ne se livre pas à la débauche, parce que *cela coûte*.

Trois hommes, les frères Baraque, vivent sordidement, travaillant comme des bêtes de somme.

Nol, l'aîné, était idiot; Balt avait à peu près quarante ans, et Bast trente-six; et tous trois vivaient ensemble, célibataires, ne s'étant jamais quitté.

Balt et Bast allaient aux champs, labourant, ensemençant, bêchant, étendant le fumier, infatigables, avec des énergies de cheval. Ou bien l'hiver, l'un allait marauder du bois dans les taillis, glaner des feuilles sèches pour leur lit, tandis que l'autre menait pâturer les verrats sur la route, le long des vergers.

Toute la semaine, par tous les temps, ils trimaient, de l'aube au crépuscule, réveillés avant le chant du coq, et ne s'arrêtaient de travailler que le dimanche. Ils vivaient chichement, couchaient sur des feuilles sèches. En réalité, ils avaient de l'aisance. La maison, le pré qui était derrière, un champ accoté au bois de la commune, d'autres parcelles de terre

encore leur appartenaient; ils vendaient chaque année leurs pommes de terre, leur froment, leur avoine, une vache, un ou deux porcs; et le produit grossissait l'épargne ancienne, dans des cachettes.

Des paysans affirmaient qu'ils auraient pu tenir une ferme, louer des domestiques, se payer un ménage, prendre leurs aises sans se gêner. Au lieu de cela, ils vivaient dans la misère, la crasse, une puanteur de vieilles gens, comme des loups dans leur tannière.

Un soir, c'était la veille de la Toussaint, quelqu'un frappa à leur porte :

« Ils tressaillirent. Bast pensa aux morts qui sortent de leur fosse, et eut froid aux os.

— Qui est là? fit Balt.

La voix cria :

— Ouvrez! C'est moi, Hein!

Balt grommela dans ses dents, se leva, ouvrit, et un homme de vingt-six ans environ, gai, pris de boisson, habillé de vêtements de ville neufs, trop larges, entra dans la chambre.

C'était un cousin à la mode des campagnes, Hein Zacht, le garçon meunier. Il avait les yeux brillants, le geste vague, et la pluie l'avait percé.

— Fameuse nouvelle! dit-il. Je viens de la ville; j'ai fait toutes les chapelles du chemin. Ach! Hein a bu, mais il y a de quoi! Hein est riche.

Il se laissa tomber sur une chaise, donna un coup de talon dans le feu, et, regardant autour de lui, avec l'assurance des nouveaux riches :

— Il fait pauvre ici, camarades... Mais Hein est en joie! Hein est riche! Versez l'huile dans votre lampe, afin qu'il vous voie en face.

Balt fit de la tête un signe négatif, en haussant les épaules. Le garçon meunier ne s'en aperçut pas, perdu qu'il était dans ses joies. Et il leur raconta qu'il s'était attardé, qu'ayant vu de la lumière à leurs volets, il avait été bien aise de se sécher un peu chez eux. Il montrait de l'inquiétude pour ses habits surtout, et à chaque instant, tâtait le fond de sa poche, palpant quelque chose. Puis il leur avoua tout.

— Eh bien! oui, j'ai gagné 20,000 francs à l'État; j'avais une action de 100 francs. Ils sont là, dans ma poche... je sais bien à qui je le dis; mais vous, silence!... Pas un mot... On n'aurait qu'à me les voler!

Il éclata de rire.

— Voler Hein! Ach! ach! le garçon a pris son gendarme avec lui.

Et, tout large, il ouvrit un énorme couteau qu'il venait d'acheter.

Les deux Baraque s'étaient rapprochés.

Un homme porteur d'une pareille somme prenait un intérêt énorme à leurs yeux. Bast fit un mouvement machinal de la tête, comme pour voir dans la poche du cousin. Tous deux se taisaient; Bast souriait, et Balt regardait devant lui, profondément, voyant venir à lui une idée.

— Allons, Hein, dit-il, buvons ensemble un coup, puisqu'il en est ainsi.

Il y avait une bouteille de genièvre sur l'armoire, demi-pleine et déjà vieille. Il prit la bouteille, remplit trois verres, puis recommença; et Bast mit du bois dans l'âtre, fit un grand feu, ralluma la lampe, étourdi, ne sachant pas bien ce qu'il faisait.

Le garçon meunier, excité, devint loquace, dit ses projets, parla de reprendre un moulin pour son compte, nargua les Baraque de leur crasserie.

— C'est bon pour vous, vieux grigous, de remplir de gros sous vos paillasses. Moi, je veux me marier, et alors gare la danse!

— Heu! fit Bast les yeux baissés, vous êtes jeune, vous!

Puis Hein parla seul, bredouilla ce qu'il voulut, et les deux autres ne l'écoutaient plus. Ils étaient plongés dans une songerie tenace, évitant de se regarder et se comprenant.

Au milieu de sa hâblerie, le garçon meunier fut pris d'une peur à propos d'un billet de 500 francs que lui avait remis le marchand chez lequel il avait acheté ses habits. Il tira de sa poche un foulard fermé de gros nœuds à ses bouts, défit les coins, et en sortit un petit paquet formé de plusieurs journaux superposés et enveloppant un portefeuille; finalement, il prit dans le portefeuille une liasse de billets qu'il se mit à compter.

— Une, deux, trois... Trois, deux, trois, quatre... Je n'aime pas les billets, mais c'était plus commode... Cinq, six, sept...

Ainsi de suite. Tandis qu'il comptait, les larges billets s'étalaient, soyeux, comme une chair, comme de la vie, pêle-mêle.

Balt fumait à petits coups, regardant cette fortune. Il dit à Hein, tranquillement :

— Je vous crois, à présent, puisque voilà l'argent!

Bast était blême, claquait des dents, et un tremblement agitait ses mains. Il continuait de sourire, ouvrant la bouche pour parler et ne le pouvant, et il ne quittait pas des prunelles les billets.

De minute en minute, tous deux se rapprochaient, attirés par l'argent, Bast tendant ses mains en avant. Balt, froid, remuant seulement ses pouces d'un mouvement automatique.

Et tout d'une fois, comme un ressort, ces terribles pouces s'ouvrirent,

et Balt leva les deux mains, les abattit au cou de Hein avec une violence extraordinaire, comme un bûcheron qui entame un chêne.

Ce fut terrible.

Les énormes pouces entraient dans la chair, la pétrissaient, et il se mit à étrangler le garçon meunier, les coudes écartés, pesant sur lui de toute sa force, féroce, des cris de bête dans la gorge.

Hein ouvrit démesurément les yeux, laissa pendre hors de sa bouche sa langue devenue dure comme un caillou, commença un mouvement et demeura les mains en l'air, noircissant à vue d'œil. Alors, Bast à son tour se rua sur lui et tapa son crâne, sa face, ses yeux, à coups de poing, avec une rage qui s'accroissait à chaque bourrée.

Nol, accroupi dans l'âtre, frappait en riant la crémaillère avec les pincettes ; et dans le vent de nuit, dehors, le chien hurla.

L'homme étranglé, il y eut une détente chez les assassins. Balt prit sa tête à deux mains, sombre, étonné de ce qu'il avait fait, et Bast alla à la porte, en proie aux coliques de la peur. Puis ils poussèrent le cadavre sous la table et burent ce qui restait de genièvre. Tous deux s'étaient assis, devenus faibles comme des enfants. »

Voilà deux hommes, Nol ne compte pas, le pauvre idiot, que la force même de leur nature cupide a poussé au crime ; ils ne se sont pas concertés pour accomplir ce meurtre odieux, non ! Ici, c'est presque la victime qui est le complice de son propre meurtre auquel jamais ces deux frères n'eussent même osé penser, si l'autre n'était venu leur montrer cet or, leur seul amour, leur seule joie, leur seul bonheur.

Le tableau est frappant !

Mais dans une des scènes qui va suivre et que je cite encore, on va voir ce que la possession de cette fortune leur coûtera de terreurs et d'angoises :

« Ils commencèrent par tracer à la pioche un grand cercle, puis bêchèrent dans le cercle, donnant de furieux coups de pelle à la terre.

Un temps noir pesait sur la campagne, ensevelissait les fonds dans une brume livide ; et leurs silhouettes se détachaient sur les haies couleur de lie de vin, avec des mouvements saccadés. La tourmente avait emporté les feuillages ; ça et là des tremblements de feuilles demeurées rares, ressemblaient à des vols d'oiseaux, et un arbre posait par place, sur les perspectives violettes, son ton de vieil acajou.

Ils travaillèrent tout un jour, de l'aube à la nuit, ne s'interrompant ni

pour boire ni pour manger ; et à la fin le fossé se trouva fait. Ils avaient choisi leur emplacement près de l'écurie.

C'était un trou large, profond, et les terres s'entassaient autour, à mi-hauteur d'homme. La nuit les enveloppa, enfoncés dans la fosse jusqu'à l'estomac, comme des terrassiers de cimetière. Puis ils jetèrent bas leurs bêches, s'assirent à la table où avait eu lieu l'étranglement et mangèrent des pommes de terre cuites sous la cendre.

Ils ne parlaient pas, ne s'étaient pas parlé depuis le crime, et chacun évitait le regard de l'autre.

Après le repas, il y eut un silence dans la chambre. Ils s'étaient mis dans l'âtre, et tous deux songeaient, les yeux fixés sur le feu.

Le chien hurla. Ils se regardèrent, et les yeux de Balt remontèrent jusqu'à l'horloge, attirés vers l'heure qui sonnait.

— La demie après neuf, dit-il.

Et ils se souvinrent que l'horloge avait sonné la même heure, l'avant-veille, au milieu de l'horreur de la chambre ; et le chien hurlait pareillement.

— Oui, fit Balt en enfonçant sa tête dans ses épaules.

Balt se leva et, ouvrant à demi la porte, commanda au chien de se taire. Mais la bête n'était pas à sa niche. Une peur les prit. Ils coururent à la mare et, dans la nuit, ils virent une grande carcasse maigre, grattant la terre, le museau tendu. Balt prit l'animal par les reins et le lança contre le mur, la tête en avant, d'un furieux tour de bras. Le chien retomba, à demi fracassé, gémissant, puis, boitant, regagna sa niche où Balt l'attacha, après une bourrée de coups de pied.

La campagne était couleur d'encre, sans formes et plongée dans un silence doux, interrompu seulement par les bruissements du vent.

Ils allumèrent une lanterne sourde, s'armèrent de bêches et revinrent à la mare, blêmes, tremblants, redoutant quelque chose du mort.

Une clarté éclaboussa l'eau noire, et ils virent près du bord, se dressant, les talons du garçon meunier.

Le corps s'était déplacé.

Ils l'enfoncèrent du tranchant de leurs bêches, alors, pendant près de deux heures faisant rejaillir l'eau autour d'eux ; mais le corps remontait toujours au bout d'un certain temps. Ils tentèrent de le maintenir au fond en lui jetant des pavés, les pieds reparurent encore. Et, dans la maison, l'horloge sonna une heure après minuit.

Une sueur collait leurs chemises à leur peau. Ils se bataillaient contre

le mort, à présent, superstitieux, croyant aux vengeances des trépassés, se sentant dans la main du diable ; à la fin, ils prirent le parti de combler la mare. Immédiatement ils accrochèrent les fumiers avec des râteaux, les attirèrent sur le bord, puis apportèrent les terres, par hautes brouettes, allant et venant incessamment. La terre tombait dans la mare avec un clapotement.

Des pâleurs passèrent dans le ciel et, petit à petit, le jour remplit les ramures des arbres. Les coqs chantaient, les oiseaux gazouillaient ; il y eut un bruit de réveil confus dans toute la campagne.

Et, tout à coup, ils virent un voisin, arrêté, qui les regardait.

— Est-ce qu'il y a un mort à la maison, qu'on est à la besogne si matin ? dit le voisin.

Ce fut un moment de stupeur.

Pourquoi cet homme parlait-il de mort ? Et, Balt, accroupi sur sa bêche, leva vers lui sa tête farouche ; mais le voisin était inoffensif, sans malice.

— Bon ! bon ! dit Balt, on sait ce qu'on fait.

— Bien sûr, fit l'autre.

Et il partit en sifflotant.

La pesanteur des terres avait entraîné le mort ; cette fois, il était bien enterré, il ne reviendrait plus à la surface, et Bast, le plus sournois, regardait s'entasser les remblais avec un plaisir lâche, comme après un bon tour.

Ils continuèrent, la matinée et l'après-midi, ayant l'air de flâner, à présent, quand quelqu'un approchait. De temps en temps, ils tassaient la terre avec leurs pieds. Le soir, la masse se trouva comble.

Mais il était arrivé un accident.

L'eau de la mare, soulevée par les remblais, s'était déversée sur le côté, avait coulé dans le chemin. Or, celui-ci était encaissé entre des talus, au pied de la maison des Baraque, et les dernières pluies l'avaient rendu boueux. L'eau de la mare en fit une flaque profonde.

Une charrette de paille, passant par là vers le soir, s'embourba. Le charretier cria, sacra, demanda de l'aide. Les Baraque feignirent de ne rien entendre. Mais un voisin vint les chercher ; ils sortirent alors de leur maison, et le voisin aidant, à quatre, on tira la charrette de l'ornière. »

L'amour sénile et bestial de Balt pour la Tonia, une femme de mauvaise vie, est peint avec un tel naturalisme, qu'il est bon de ne pas laisser traîner ce livre ; mais cette peinture de débauches et de dépravations de

gens grossiers est frappante. Enfin, la mort des deux frères, Balt et Bast, se ruant l'un sur l'autre pour obtenir les faveurs de la Tonia, est une page qui termine largement ce volume.

*
* *

L'ABBÉ DELACOLLONGE (mœurs cléricales) est un réquisitoire, déjà fait bien des fois, contre le célibat des prêtres.

L'abbé Delacollonge est vicaire de Saint-Pierre, à Lyon ; c'est un homme de haute taille, ses épaules, larges et puissantes, étaient faites pour porter des sacs au moulin plutôt que des chapes à l'autel. Une jeune fille, un peu mystique, Fanny Besson, s'éprend de ce beau prêtre, et peu de temps après, grâce aux confidences du confessionnal, Fanny devient la maîtresse du vicaire. Une fois que l'abbé a goûté au fruit défendu, à lui, par ses vœux, il ne se contente pas de toucher à un seul arbre ; de là des jalousies, et l'abbé Delacollonge est envoyé, comme professeur, dans un lycée, en disgrâce, le scandale de ses amours étant parvenu aux oreilles de l'autorité diocésaine. Dans ce collège, dirigé par des prêtres, il y rencontre une jeune fille de dix-huit ans, la nièce du directeur ; elle devient sa maîtresse, elle a un enfant de ses œuvres. Le prêtre est nommé curé d'un village quelconque, il y reçoit Fanny, qui redevient sa maîtresse, malgré les infidélités qu'elle n'a point ignorées ; il est à bout de ressources, et sa maîtresse est sur le point d'accoucher ; il brise le tronc de la fabrique, et s'empare du contenu. Les quelques centaines de francs qu'il s'est appropriées sont bientôt épuisées ; ne pouvant entretenir deux ménages, il fait venir, et demeurer avec lui, dans sa cure, Fanny, sa maîtresse. Un habitant influent du pays s'aperçoit de la présence de la jeune femme, et somme celui-ci d'avoir à renvoyer cette femme, qui causerait un scandale public. Il faut se séparer.

— « *Si nous étions morts*, dit Delacollonge presque à voix basse, *nous serions bien plus heureux, mignonne.*

— *Si nous mourrions ensemble*, murmura Fanny à son oreille.

Et, prononçant ces paroles, elle leva sur lui ses yeux plein d'amour. D'une main, comme elle ne pouvait plus respirer, elle déchira son corsage ; son cœur battait violemment, ses reins tressaillirent, elle paraissait en proie à un ardent désir.

Delacollonge, après avoir baisé furieusement sa gorge haletante, chuchota, comme s'il avait craint qu'on l'entendit :

— *Veux-tu que j'essaie si je te ferais bien mal en te serrant ?*

— *Essaie, chéri*, riposta Fanny en lui tendant le cou sans méfiance, et presque avec mutinerie.

Elle souriait.

Alors Delacollonge lui porta les mains au cou.

Fanny chancela, étendit les bras, ses doigts se crispèrent, et elle tomba à la renverse sur le parquet.....

Alors, pieusement, il s'agenouilla devant un christ placé sur la cheminée, murmura quelques prières, puis donna l'absolution à Fanny. Il cache le corps dans une malle ; le lendemain, il le découpe en morceaux et va le jeter dans la mare du village, où bientôt il est découvert ; Delacollonge est arrêté, passe en cour d'assises, et est condamné aux travaux forcés à perpétuité. »

Le dénouement de ce drame eut lieu, dit le livre, le 1er mars 1836 devant la cour de la Côte-d'Or... ; et voilà comment rien n'est nouveau sous le soleil ! Billoir et autres ne sont que des contrefacteurs.

Ce drame judiciaire est fort intéressant, il y a des passages charmants. tout ce qui touche à l'amour de Mathurine, entre autres, à côté de peintures odieuses et révoltantes de lubricité. La mère de Fanny est une mère infâme ; le ménage Moïse est curieux. Quant à Delacollonge, il est présenté sous un jour inexplicable, et l'on se demande vraiment pourquoi il a tué sa maîtresse.

Pour compléter ce volume, l'auteur y a joint un autre drame, qui tient dans cinquante pages : LA FILLE SACAVIN. J'ai rarement lu quelque chose d'aussi *empoignant* que cette histoire de contrebandiers, luttant avec l'énergie du désespoir contre l'autorité qui les traque dans les bois.

* * *

LA FAMILLE ROBERT, par M. Auguste Lacroix, est un roman très moral, présentant l'histoire d'une famille de pauvres gens qui se sont dévoués pour sauver les biens de gens suspects sous la Terreur. Si, malheureusement certains des membres de la famille Robert ont expié le crime d'avoir été honnêtes par l'unique et radical châtiment dont la justice de ces temps troublé a tant abusé, ceux qui ont échappé à l'échafaud ont été récompensés.

L'auteur a voulu prouver que, même en ce monde, l'homme vertueux et travailleur trouve sa récompense, et que celui qui, par son intelligence et ses efforts de chaque jour est arrivé à sortir de la condition humble

dans laquelle il était né, n'est pas indigne d'entrer dans une famille riche, ayant contracté des alliances avec la noblesse.

* * *

Le Berger, par M. J. de Glouvet, est une peinture *réaliste*, dans le meilleur sens où ce mot puisse être pris, de la vie calme et contemplative de l'homme qui vit toujours seul au milieu de la plaine ; entre la terre qu'il regarde fleurir, et le ciel dont il cherche à surprendre les secrets. Le berger est toujours un peu sorcier ; pendant ses longues contemplations muettes, il a surpris bien des mystères de la nature ; sans avoir rien étudié, que de choses lui sont connues qui ont échappé à ceux qu'un travail manuel tient courbé vers le sol.

En lisant ces pages de style large, ces tableaux où l'horizon recule à perte de vue, on respire un air pur, l'air qui vivifie, on parcourt la vaste lande aux herbes odoriférantes. L'homme au grand manteau, appuyé sur son bâton, contemple l'infini ; il cherche les pertuis mystérieux qui donnent accès sous les buttes et conduisent au palais des fées... Savant dans la découverte et l'emploi des herbes, pénétré d'une confiance aveugle en leur puissance, descendant en ligne droite du berger antique, dont Virgile a chanté les croyances ? « Méris m'a fait présent de ces plantes cueillies dans le Pont, où elles croissent nombreuses. J'ai vu Méris, par la vertu de telles herbes, se changer en loup et traverser d'un bond les longues forêts, ou faire sortir les morts de leurs tombeaux ; je l'ai vu de même transporter les moissons d'un champ dans un autre... »

Mais, qui donc n'a pas lu avec émotion *le Forestier*, *le Marinier* ? Et qui donc ne voudrait pas lire *le Berger ?*

* * *

Mademoiselle d'Espars (*Les animaux malades de la peste*), par M. Amédée Achard, est l'histoire douloureuse, et qui a déjà servi de sujet à bien des romanciers, d'une jeune fille de haute naissance que des revers de fortune ont forcée à se placer comme institutrice dans un château. Ce roman, tout de sentiment, plaira beaucoup aux femmes, dont le cœur est plus particulièrement accessible aux douces émotions que l'auteur s'est plu à y répandre.

Le sous-titre : *Les animaux malades de la peste*, s'explique par cette phrase : « Vous vous appelez la bonté, la jeunesse, le travail, l'innocence...

Autour de vous grondent les animaux malades de la peste. Vous êtes les petits, les opprimés, les humbles... haro sur le baudet ! »

* * *

Les Deux Duchesses, par M. A. Mathey, est la suite du volume paru il y a quelque temps, et dont nous avons parlé dans le numéro XXIII de notre Revue. La première partie de ce drame avait paru sous le titre de : *le duc de Kandos*.

Cuchillo, l'assassin de son frère, est devenu le duc de Kandos, il s'est marié, et retrouve Mariquita, la fille qu'il a connue dans *la Pampa* de l'Amérique du Sud. Mariquita aime éperdûment Cuchillo, et c'est la rivalité de Mariquita et de la duchesse de Kandos qui fait le fond de ce roman, qui se termine par la mort de Mariquita ; elle s'empoisonne parce qu'elle aime assez Cuchillo pour sacrifier son amour et sa vie ; pour travailler, de ses propres mains, à assurer son bonheur avec une autre.

* * *

Voici un petit livre charmant pour les enfants : les Frères de lait, par Mme de Stolz. L'ouvrage est illustré de 42 vignettes par Édouard Zier. Voilà une nouvelle perle à ajouter à l'écrin de la Bibliothèque rose. Je l'ai donné à lire à mon petit garçon, âgé de dix ans. Pendant que j'écrivais, l'enfant tout attentionné à sa lecture ne levait pas les yeux; je jouissais d'un calme auquel le bambin ne m'habitue guère. Étonné de cette tranquillité inaccoutumée, je lève la tête, et vois le visage du cher petit tout trempé de larmes, qui roulaient jusque sur les feuillets du livre.

— Qu'as-tu, petit? Si ce livre te fait pleurer, repose-toi!

— Oh! non, père, c'est trop beau!

Aucun éloge ne vaut celui-là!

Alexandre Le Clère.

La verve inépuisable de Pierre Véron vient encore de produire un volume, sous le titre aussi humouristique que les historiettes qu'il recouvre : Ces Monstres de femmes!

Voyez sur la couverture du livre, ce monsieur *gilet en-cœurisant*, appuyé sur le velours de sa loge : c'est M. Pierre Véron. A l'aide des jumelles qui ne quittent pas ses yeux, il déshabille ces monstres de femmes;

aucun défaut ne peut lui être caché, toutes leurs petites intrigues sont percées à jour par l'implacable instrument braqué avec acharnement sur le régiment gracieux, mais trompeur, qui défile sur la scène qu'il explore.

Une trentaine d'historiettes, de fines critiques, de ce sexe qui fait notre bonheur... hélas! plus souvent notre malheur, forme ce volume, dont la lecture est toujours une agréable distraction, pour les jours où la pensée n'aime pas se reposer sur des œuvres sérieuses.

* * *

Voici un joli titre : Un Cœur de soldat, et un délicieux roman de sentiment, écrit d'une façon charmante, par Mme Claire de Chandeneux; un cœur de soldat, n'est-ce pas le dévouement entier, l'abstraction complète du « moi »?

Au moment de partir pour une expédition en Kabylie, le tambour-major du 213e de ligne est obligé de faire admettre sa femme dans une maison d'aliénés; il se trouve dans une position désespérée, que va-t-il faire d'une fillette de trois ans? Il ne peut l'emmener avec lui; à Alger, il ne connaît personne; ses ressources ont été épuisées durant la longue maladie de sa femme; il lui faudrait envoyer l'enfant chez sa grand'mère, qui habite Saint-Omer. Il court au port, espérant trouver quelque âme charitable qui voudra bien conduire la petite Aline en France. Il rencontre un jeune lieutenant blessé qui part en congé de convalescence, le lieutenant Maxime, est déjà sur le bateau qui doit le transporter jusqu'à la *Vigilante*, mouillée à 150 mètres environ. L'ordonnance ayant rangé le petit bagage sur le coin du bateau, redescendait déjà.

« Maxime lui dit adieu, lui souhaita brièvement bonne chance en campagne, et se retournait pour adresser pareille parole amicale au tambour-major, quand, à son extrême surprise, il aperçut celui-ci penché sur le bord, les bras chargés d'un paquet informe, tendus vers lui.

— Prenez Aline!... emportez-là à sa grand'-mère! Faut-il vous le demander à genoux?... Mme Lemaître... à Saint-Omer... Je suis à bout, moi... Si vous refusez, je me laisse tomber là, avec elle... Ce sera bientôt fait, allez... le port est profond.

Le jeune homme n'en croyait pas ses oreilles. Le malheur de son ménage avait-il troublé le cerveau du pauvre sous-officier?

— Pardon, lieutenant, lui dit l'homme d'équipage, vous troublez la manœuvre... on part.

Une sorte de râle douloureux répondit à cette annonce. Janin, le tam-

bour-major souleva l'enfant endormi dans ses bras, le balança comme pour prendre un élan terrible, et le lança sur le bateau.

Instinctivement, Maxime étendit les bras pour empêcher la chute du petit être, qu'il ne voyait même pas sous le châle qui l'enveloppait, et tout aussitôt, il sentit sur ses mains froides la chaleur d'un corps vivant et remuant.

Il fit un cri :

« Janin ».

Le tambour-major avait pris sa course vers la ville, et ses jambes immenses élargissaient si promptement l'espace entre le bateau et lui, que l'appel désespéré du lieutenant ne parut pas parvenir à ses oreilles.

Maxime demeurait absolument hébété, l'enfant sur les bras, l'œil sur le rivage, bousculé par la manœuvre.

— Pardon, mon lieutenant, faites nous place, s'il vous plaît.

— Monsieur l'officier, prenez donc garde à votre paquet.

— Gare les voyageurs !... tenons-nons bien... »

Et la barque accoste la *Vigilante* ; il monte machinalement, portant toujours le paquet, dont il ne sait que faire, et le voilà avec un enfant dans les bras, le voilà bonne d'enfant !

Le lieutenant Maxime n'abandonne pas la pauvre fillette qui lui est tombée du ciel, il cherche la grand'mère Lemaître : elle est morte ; Janin est tué par les Kabyles, la mère meurt à l'hôpital.

C'est le récit des sacrifices que Maxime s'impose pour élever cette enfant ; ce sont tous les ennuis que lui cause la présence de cette fillette qui lui est tombée du ciel, c'est vrai ; mais qui donc croirait à cette histoire d'une enfant qui vous arrive ainsi ? Enfin, tant de sacrifices n'ont même pas leur récompense ; l'enfant grandit, elle devient une belle jeune fille, mais son cœur ne sait pas donner au lieutenant Maxime, devenu général, la douce satisfaction qu'il avait osé espérer.

* * *

La Région du Bas-Rhône, par M. Charles Lenthéric, ingénieur en chef des ponts et chaussées, est un volume qui mérite d'arrêter longuement le Français soucieux de voir son pays conserver la prépondérance commerciale dans la Méditerranée.

A la fois tête de ligne, dans le midi de la France, de notre réseau de chemins de fer et de nos voies navigables, Marseille, comme Cette, sera le point de passage de la majeure partie du transit entre l'Orient et

l'Europe centrale. C'est par Cette et Marseille, en effet, que la France communique avec le monde entier; mais ces points de passage ne sont plus aujourd'hui obligatoires pour toutes les nations européennes.

On l'a dit bien souvent, et il sera nécessaire de le dire encore bien des fois, pour que ces idées pénètrent profondément dans l'esprit de tous : la France forme à l'extrémité occidentale de l'Europe une sorte d'isthme, dont Marseille et Cette sur la Méditerranée, le Havre et Calais sur la Manche, occupent les extrémités. Jusqu'à ces dernières années, nous avons pu croire que la traversée de cet isthme devait être la route forcément suivie par les voyageurs et le commerce, et leur épargnerait à la fois le détour par le détroit de Gibraltar et la traversée des Alpes.

Mais il faut bien le reconnaître, nos espérances sont aujourd'hui déçues. L'ouverture du canal de Suez est loin d'avoir augmenté, comme on l'avait espéré, la prépondérance de Marseille en lui assurant la plus grande partie du trafic qui se faisait autrefois par le sud de l'Afrique. Les ports italiens ont beaucoup plus profité que les ports français de la libre communication entre la mer Rouge et la Méditerranée. La malle des Indes passe par Brindisi et ne va plus à Marseille. La grande barrière des Alpes est éventrée en plusieurs endroits. Le percement du mont Cenis a détourné une partie de notre trafic vers l'Italie; le passage du Brenner a mis les ports de l'Adriatique en communication avec la vallée du Danube; le Saint-Gothard ouvrira demain l'Allemage du sud. Italiens et Germains se donnent ainsi la main par dessus les Alpes ; et, si on n'y prend garde, la France comme l'Espagne, cet autre isthme délaissé depuis plusieurs siècles, sera bientôt en dehors du grand courant commercial qui va du Midi vers le Nord. Marseille cessera d'être l'intermédiaire obligée entre l'Europe d'une part, l'Egypte, l'Asie, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Australie de l'autre. Gênes, Livourne, Brindisi, Trieste se réveillent et lui font, dès à présent, une active concurrence; et nous commençons à recueillir les fruits de nos anciennes utopies politiques et à ressentir les effets économiques de l'unification italienne et de l'hégémonie allemande.

Il est temps de réagir, dit M. Charles Lenthéric, et, s'appuyant sur des études sérieuses, sur l'histoire même du bassin du Rhône, il conclut; qu'une route nouvelle doit être ouverte au commerce de la Méditerranée et de l'Orient, qui tend à nous délaisser, une route dans des conditions supérieures à celles que l'Italie et l'Allemagne peuvent lui offrir à travers les Alpes.

Cette route ne peut être que la vallée du Rhône.

Puisque la nature a éloigné de l'embouchure de notre grand fleuve les ports de la région méditerranéenne, il faut que l'art, par des dérivations intelligentes, leur conduise ce fleuve qui leur manque et en fasse à la fois, comme de tous les grands ports de commerce du monde, des têtes de lignes de chemins de fer et des têtes de lignes de canaux de navigation.

Cet ouvrage d'un savant, n'est pas tellement technique, que l'on puisse craindre de ne rien comprendre à ce qu'explique si bien M. Lenthéric. Moi qui ne me pique pas de connaître l'art de l'ingénieur, j'ai lu et même relu ce livre avec un plaisir que le titre, bien certainement, ne m'avait pas laissé espérer.

* * *

M. Edme Champion vient d'écrire un volume sous ce titre : PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

On n'aura jamais fini d'écrire l'histoire. La science fut-elle à bout de révélations, le temps seul en déplaçant notre point de vue, nous convierait à recommencer les anciennes études.

Comme les montagnes que le voyageur, dans son course, voit grandir ou décroître et qui, selon l'heure du jour ou la distance, prennent successivement des teintes et des formes diverses, les événements changent d'aspect à mesure qu'on s'en éloigne.

Pour juger à quel point de vue l'auteur de la *Philosophie de l'Histoire de France* s'est placé, il est bon de citer la conclusion de son étude.

« Tenons-nous en garde contre des erreurs qui seraient funestes à nos intérêts les plus chers.

Ne souffrons pas de confusion ni de compromis, entre l'esprit chrétien et l'esprit moderne.

Défions-nous des systèmes où l'on rapporte tout à une sorte de fatalité inéluctable. N'invoquons pas à la légère le climat ou la race. On peut répondre aux grandes questions de notre histoire sans recourir à ces expédients. La féodalité, les communes, l'établissement du pouvoir absolu se comprennent sans qu'il soit besoin de les expliquer par aucun héritage, par aucune copie plus ou moins servile. L'histoire laisse plus de place qu'on ne pense au jeu des forces libres, à l'initiative individuelle, au courage et à la volonté.

Fermons l'oreille aux discours de ces hommes qui, imposant silence à toute passion généreuse, n'écrivent que sous la dictée de la peur.

Mesurons bien ce qu'il a fallu de temps et d'efforts pour constituer l'u-

nité nationale. *Tantæ molis erat!* L'exclamation de Virgile s'applique encore mieux à la France qu'à Rome. La patrie coûta cher à fonder. Que de sang, que de larmes! On ne dira jamais assez combien nous avons souffert de notre vice originel, le morcellement féodal, qui fut la cause première de notre longue servitude. Renouvelons le serment prêté il y a un siècle à Vizille et répété par toutes les bouches, depuis les rivages de la mer du Nord jusqu'aux Pyrénées, depuis la pointe de la Bretagne jusqu'au Rhin, le serment de ne jamais séparer les intérêts d'une ville ou d'une province des intérêts de la nation tout entière.

Souvenons-nous aussi que si, pour un temps, nous sommes contraints à nous replier sur nous-mêmes, la suprême grandeur de la France consiste à vivre comme le héros stoïcien, non pour elle seule, mais pour le monde entier. Elle a fait la Révolution pour les hommes de toutes les races, de tous les pays et de tous les siècles à venir.

Chère France! Ses fils l'aiment d'un amour d'autant plus profond qu'ils ont le droit de dire : L'aimer, c'est aimer l'humanité.

*
* *

Sous le titre de : Bréviaire de l'Histoire du matérialisme, M. Jules Soury a écrit un volume compacte, 700 pages, dans lequel il recherche la conception du matérialisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il étudie les origines du monde et des êtres vivants dans les traditions matérialistes de l'Asie occidentale et de la Grèce, dans la première partie de son ouvrage. Dans la seconde, il montre l'hymen profond de l'homme avec la nature, chez les penseurs grecs de l'Ionie; Démocrite et l'atomisme, les sophistes et les cyrénaïques, l'école d'Athènes, Aristote, le matérialisme en Grèce et à Rome, les successeurs d'Aristote, Épicure et Lucrèce, l'école d'Alexandrie, les religions monothéistes et le matérialisme, les stoïciens, Celse et Origène. Dans la troisième et dernière partie, l'auteur traite de la renaissance des sciences et du matérialisme, avec l'évanouissement progressif de l'ignorance et de la barbarie du moyen âge chrétien, la fin des vaines disputes de mots, la renaissance des sciences. Il étudie l'œuvre des Gassendi, Hobbes, Boyle et Newton, Leibnitz, Locke et Berkeley, David Hume, et enfin, arrivant au dix-huitième siècle, il présente le matérialisme avec J.-B. Robinet, d'Halbach, La Mettrie, etc.

Gaston d'Hailly.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La bibliothèque des meilleurs romans étrangers de la maison Hachette et Cie, vient de s'enrichir de la traduction faite par M. Fr. Bernard d'un roman en deux volumes de R. D. Blackmore : EREMA.

C'est une peinture de la vie californienne. Le père d'Erema expie une faute qui n'est pas la sienne ; l'exil n'abat pas son courage, car il a une fille qui l'aide à supporter le fardeau de la vie, et la haine de ceux qui devraient le bénir. Pendant sa vie, Erema adore son père, en raison de sa douleur, et lorsqu'il fut mort, elle resta fidèle à la mémoire du proscrit.

Erema est un roman de sentiment filial, et de haute moralité.

— Un charmant volume d'étrennes vient de paraître à la même librairie : SUR LA PLAGE, signée Mme de Witt, née Guizot. L'ouvrage est orné de 55 gravures, dessinées sur bois par Ferdinandus.

C'est une de ces jolies histoires, comme Mme de Witt sait si bien les écrire, pour montrer aux enfants, tout en les amusant, qu'avec le travail et un bon cœur, même un enfant peut soulager bien des misères.

— La librairie Dentu vient de publier, dans sa bibliothèque à 1 franc le volume, un roman de M. Henri de Kock, portant comme titre : l'AMOUREUSE DE SON MARI. Tout le monde connaît le genre et le style de M. Henri de Kock, dont le bagage littéraire n'est pas moins important que celui de son illustre père, de joyeuse mémoire.

— Si, après avoir lu attentivement le nouveau livre du docteur Izard (bien connu des lectrices de la *Revue de la Mode*), les femmes ne restent pas jeunes et jolies, c'est qu'elles ne suivront pas ses conseils.

Cet ouvrage contient toutes les formules scientifiques applicables à la conservation de la beauté fiminine, et l'HYGIÈNE DU TEINT, de l'agréable et peu sévère docteur, devra se trouver sur la toilette de toutes les jolies femmes : toujours sous la main, pour prêter son conseil, comme le livre de cuisine doit être continuellement à portée de la ménagère soucieuse de faire connaître à ses hôtes les secrets de Carême.

— Les éditeurs Charavay Frères mettent en vente un charmant petit

volume de M. Adolphe Jullien : HECTOR BERLIOZ, *la vie et le combat, les œuvres*.

On sait combien les œuvres d'Hector Berlioz furent discutées, et combien le public resta froid à l'audition des pages magistrales de l'illustre auteur des *Troyens*. Berlioz n'a point connu la gloire de son vivant, mais le public, par un de ces revirements dont il est coutumier, s'est repris à admirer ce qu'il avait écouté avec froideur.

En écrivant ce volume, l'auteur a voulu élever un monument à la mémoire de celui qui fut un homme de génie, abreuvé d'amertume pendant sa vie, et couronné seulement après sa mort.

— On se contente d'ordinaire de goûter le charme d'une poésie lyrique; on ne songe pas à l'analyser; on se défie de ceux qui approchent leurs lourdes mains d'une chose aussi délicate, aussi aîlée. On abandonne à la critique le drame, l'épopée, le roman. Ces sortes d'ouvrages offrent assez de corps pour qu'elle puisse les embrasser : la fable, l'intrigue, les caractères, les situations, autant de points d'appui divers, autant de motifs de développement. Mais une poésie lyrique, surtout sous une forme la plus simple, *le lied*, c'est un souffle, un parfum; elle semble n'avoir d'autre règle que les caprices d'une imagination heureuse; et pourtant, là aussi, il y a un plan, un ordre logique; il y a, à côté des règles de convention qui changent selon les pays et les âges, des lois qui sont éternelles, parce qu'elles sont l'expression de la nature et de la vérité. Le volume : ÉTUDE SUR LES POÉSIES LYRIQUES DE GŒTHE, par M. Ernest Lichtenberger, professeur suppléant de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris, a été couronné par l'Académie française. C'est une étude à la fois biographique et littéraire. Elle tend à expliquer les poésies de Gœthe par sa vie, et sa vie par ses poésies. Elle considère en même temps ces poésies en elles-mêmes, et leur demande le secret de leur beauté.

— BIOGRAPHIE DES GRANDS INVENTEURS DANS LES SCIENCES, LES ARTS ET L'INDUSTRIE, par Gabriel Desclosières. L'enseignement de la biographie a pris place dans les programmes universitaires. Faire l'histoire de la valeur de l'homme lui-même, est la plus profitable des leçons. Étudier, produire, perfectionner, sont des fonctions de l'esprit humain qui ne peuvent s'accomplir sans la réunion de qualités de premier ordre. Aussi, la curiosité du lecteur trouve un attrait particulier à connaître les origines et les circonstances de l'existence des savants illustres qui se transmettent le dépôt sacré des connaissances humaines. C'est à cette existence des sa-

vants illustres que nous initie l'auteur, dans l'ouvrage qui a été cité plus haut.

Une disposition méthodique et intelligente de l'édition permet de laisser le cadre ouvert aux illustrations modernes et de compléter, chaque année, dans une édition nouvelle, la liste des hommes illustres pour lesquels la postérité a commencé.

La biographie des grands inventeurs n'est pas un livre d'un jour qui disparaît avec l'épuisement d'un tirage, c'est une publication permanente, une galerie toujours suivie, dans laquelle, à la suite des anciens illustres, prennent rang les modernes célèbres.

— Vie et inventions de Philippe de Girard, inventeur de la filature mécanique du lin, par Gabriel Desclosières. La biographie de Philippe de Girard, inventeur de la filature mécanique du lin, le *maréchal de l'industrie mort sur la brèche*, selon l'expression d'Arago, est une étude développée et détachée de la liste des *grands inventeurs* dont nous venons de parler. Écrite d'après des documents authentiques et des correspondances privées, elle fait connaître avec détail les mérites divers du grand ingénieur, dont la vie fut un modèle d'abnégation et de patriotisme. *Si j'étais prince, avait dit le ministre Chaptal, je créerais pour M. de Girard un ministère de l'invention et je lui dirais : Inventez.* Le récit de la vie de Philippe de Girard si mouvementée, si traversée d'incidents pleins d'intérêt, est une page curieuse de l'histoire de l'industrie pendant la première moitié de ce siècle.

— Il n'est point de problème de l'ordre politique à la fois plus délicat et plus important que celui des rapports de l'État et de l'Église. Avec une compétence qui ne lui sera contestée par personne, l'ancien ministre du royaume d'Italie, M. Minghetti, a traité ce sujet dans un livre intitulé l'État et l'Église ; la librairie Germer-Baillière publie une traduction de cet ouvrage, qui vient à son heure, car les dernières élections en France y ont mis la question à l'ordre du jour.

Dans tous les pays où l'État se reconnaît incompétent en fait de dogmes, le seul régime logique est la séparation de l'Église et de l'État. C'est celui que défend M. Minghetti avec des arguments nombreux et puissants.

— Les Assemblées politiques en Allemagne, par Just de Bernon. M. de Bernon s'est occupé tout spécialement, comme on peut le voir, des institutions de nos voisins d'outre-Rhin. Il fait dans ce volume l'histoire de leurs assemblées politiques, depuis les origines jusqu'à la Révolution et

de la Révolution jusqu'à nos jours. Cette dernière partie comprend les assemblées qui se sont tenues en Allemagne de la Révolution à 1815, de 1815 à 1851, et de 1851 à 1870 avec la Constitution telle qu'elle existe actuellement. Il y fait figurer à part l'histoire des assemblées des pays allemands : Bade, Bavière, Saxe, Würtemberg, Prusse, Autriche. Livre essentiellement utile à consulter.

— L'Asie centrale a vol d'oiseau, par J.-B. Paquier. M. Paquier, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, vient de nous donner sur l'Asie centrale un petit volume dont nous ne pouvons que lui savoir gré. Il nous initie à la constitution physique de cette région centrale asiatique, qui depuis plus de trente années attire l'attention du monde savant; il explique en même temps son histoire, sa situation présente, les mœurs et les traditions des peuplades nombreuses qui parcourent ses steppes et ses plateaux ou qui vivent au sein de ses plantureuses vallées, dont l'imagination orientale a fait comme autant de paradis terrestres ou d'*Edens*. Tout en racontant quelques anecdotes curieuses sur les mœurs asiatiques, il fait visiter au lecteur les steppes aralo-caspiennes, le pays des Turkomans et des Kirghises; il le transporte dans le Turkestan occidental, chez les Tadjiks et les Ouzbecks, puis, l'initiant aux mœurs et au caractère des Afghans, il lui fait parcourir le Cachmir et le Thibet, le pays des Lamas et l'introduit dans les *lamaseries* ou couvents habités par les Lamas. Reprenant son voyage à travers les plateaux désolés du Thibet, il nous conduit dans les plaines de la Haute-Tartarie ou Turkestan oriental. C'est là qu'il nous fait connaître l'histoire de Mohammed Yacoub, surnommé le *Napoléon de l'Orient*, qui s'empara du Turkestan au préjudice des Chinois. M. Paquier, en terminant, passe en revue les divers projets de chemin de fer en Asie et du Grand-Central asiatique, dont la réalisation lui permettrait de faire *son tour du monde* pendant les vacances scolaires. « Qui daignerait encore parler du *Tour du monde en 80 jours*, dit-il, quand nous pourrions le faire en quarante-sept jours? »

— Mémoires et Récits de François Chéron, publiés par Hervé-Bazin. La vie d'un homme, racontée par lui-même, est toujours un enseignement précieux pour les générations suivantes ; mais cet enseignement prend un caractère plus important et devient plus utile, encore quand il s'agit d'un homme mêlé à tous les les événements de la Révolution. Tel est le cas pour François Chéron, qui, né en 1764, a vécu pendant vingt-cinq ans sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, en prenant part à la lutte

des partis pendant la période révolutionnaire, qui a assisté au triomphe et à la chute du premier Empire, et a vu la Restauration jusqu'aux derniers jours de 1829.

M. Hervé-Bazin a réuni les notes que François Chéron rédigea au jour le jour, mais que la mort a empêché de publier lui-même, et en a fait un tout intéressant, en jetant quelque lumière sur les mœurs des classes bourgeoises à la fin du dix-huitième siècle, et sur la société littéraire, le théâtre et les événements de la Révolution. Ce qui intéresse surtout, c'est le parallèle qu'on peut établir, grâce aux récits de Chéron, entre l'état de la société française avant et après la Révolution. Dans ces *Mémoires et Récits*, M. Hervé-Bazin a peut-être trop donné carrière à ses sympathies politiques. Pourquoi, comme il le dit lui-même en terminant, ne pas laisser au lecteur le soin de comparer et de conclure ?

— FIGURES D'ARTISTES : LÉONTINE BEAUGRAND, par Fourcaud. Sous ce titre, l'éditeur Ollendorf va nous donner une série, non pas de biographies, mais de silhouettes des artistes les plus en renom.

La vie d'une danseuse, suivant l'image pittoresque de l'auteur, est quelque chose comme l'ombre fugitive d'un oiseau sur un mur ; aussi doit-on se hâter, avant que l'oiseau se soit envolé pour toujours, d'en fixer, d'un trait rapide, la capricieuse arabesque.

Dans ce premier volume, dont l'exécution typographique est des plus attrayantes, avec ses encadrements de diverses couleurs sur papier teinté, M. Fourcaud nous fait le récit de la carrière d'une danseuse connue, Léontine Beaugrand, carrière faite de longs tourments, et non de folles aventures où l'art est tout et le reste rien. L'auteur nous représente l'existence des ballerines telle qu'elle est, et non telle que l'imagination nous les fait voir ; on est enclin à leur prêter une romanesque et facile destinée, continuant, dans la réalité, les splendeurs fictives de la rampe. L'auteur ajoute, en parlant des *passants du spectacle* : « Ils sont loin de la vérité, les naïfs, et je les veux purger d'erreur. » *Et nunc erudemini !*

HENRI LITOU.

THÉATRE

—

Il y a cinq ans, les Folies-Dramatiques représentaient avec succès une pièce de MM. Clairville et Délatour ; *Jeanne, Jeannette et Jeanneton.* Le livret en était fort amusant et la musique de, M. Lacôme, bien interprétée par Mlles Berthe Stuart, Conchita Gélabert et Prelly, fut trouvée ravissante.

Cette pièce vient d'être reprise au même théatre, où elle obtiendrait le même succès qu'à sa première apparition, mais... il y a un mais... l'interprétation est tout à fait insuffisante.

— M. Ernest Morel a donné au théâtre des Nations, qui me paraît en faire une énorme consommation, un drame portant le titre de : La Fille du Déporté. Je me méfie toujours un peu de ces grandes *machines* à allusions politiques, et j'aime peu les grandes tirades sur les questions sociales débitées par une femme, fut-elle même la plus grande artiste.

Le Déporté dont il est question dans la pièce de M. Morel, n'appartient pas au genre *communard* : c'est le déporté pour cause du coup d'État de 1851.

Pierre Lorrain, arrêté comme tant d'autres pour avoir voulu défendre la République de 1848, contre ce que Napoléon III a appelé [illegible] « Sortir de la légalité pour rentrer dans le droit [illegible] tombe dans la misère. Jeanne, sa fille aînée, [illegible] meurt, elle se suicide, et la vieille mère [illegible]

Pierre s'évade du bagne : il arrive, [illegible] pense à en faire autant pour sa [illegible] veut la tuer. Au moment où [illegible] l'enfant : il s'arrête et tombe à [illegible]

La scène est fort bien jouée par [illegible]

Pierre Lorrain, trahi, retourne au bagne [illegible] mais sa fille, qui préparait [illegible] Le déporté a tout perdu, [illegible] un bon discours, qui le fera [illegible]

Ce drame fort sombre, [illegible] bleu, serait excellent [illegible] comme [illegible] innocent : il l'eut débarrassé de cette [illegible]

connu : à mon avis, l'intrigue seule suffisait... Oui! mais la FILLE DU DÉPORTÉ... ça fait bien sur l'affiche !

Que je préfère donc entendre Mlle Barthet, M. Delaunay et M. Thirion (celui-ci, impayable) dans : ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR, cette exquise comédie d'Alfred de Musset, qu'un critique « de premier ordre », Jules Janin, ma foi ! appelait « un poète de troisième ordre ». — Pauvre critique ! Dans la coquetterie mystique du rôle de Camille, Mlle Barthet a parfaitement remplacé Mlle Favart qui le jouait si bien. Quant à Delaunay dans le rôle de Perdican, on peut vraiment dire : qu'il est entré dans l'âme du poète et tous les essais, faits pour le remplacer par les « jeunes », ont démontré que Musset n'a qu'un interprète : c'est M. Delaunay.

— L'éditeur Tresse vient de publier la jolie comédie en vers, en un acte, que M. Millanvoye afait représenter à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 26 octobre de l'année qui finit. Cette pièce à deux personnages : Pierrot et Colombine, fut jouée d'une façon charmante par Porel et Mlle Cartier. La pièce repose sur cette donnée que Pierrot, lorsqu'il a faim, devient méchant, tandis que sitôt sa faim apaisée, il redevient galant et empressé.

Les vers de M. Millanvoye sont fort agréables à entendre, la forme en est correcte et l'esprit y pétille.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. - Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 28

25 décembre 1881

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

REVUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1881

SOMMAIRE

CHRONIQUE : LES LIVRES D'ÉTRENNES

			Pages
Mémoires d'une Poule noire.	MAURICE BARR.	P. DUCROÇQ.	98
Maman	J. GIRARDIN	HACHETTE ET Cᵉ.	98
Les Voyages au théâtre	D'ENNERY et JULES VERNE	J. HETZEL.	99
Les Vieux de la Vieille	ERCKMANN-CHATRIAN	id.	99
Les Voyages involontaires.	LUCIEN BIART	id.	99
Histoire d'un Ruisseau.	E. RECLUS	id.	99
Kabyles et Kroumirs	CH. FARINE.	P. DUCROCQ.	99
L'Eventail	OCTAVE UZANNE	A. QUANTIN.	10

Par Gaston d'Hailly.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Éclats de rire et Sanglots.	PAUL PIONIS, H. E. MARTIN.	E. CRETTÉ.	10
Les Nuits rouges ou l'Irlande en feu.	JULES MARY	J. ROUFF.	10
Fleur-de-Crime	ADOLPHE BELOT	E. DENTU.	10
Le Neveu d'Amérique	PAUL SAUNIÈRE.	id.	11
Un Notaire en fuite	EUGÈNE CHAVETTE	id.	11
Les Récidivistes.	JOSEPH REINACH	G. CHARPENTIER.	1
Mémoires de M. Claude, chef de la police de sûreté. (t. IV).		J. ROUFF.	11
Vingt ans de police	UN ANCIEN OFFICIER DE PAIX.	E. DENTU.	11

Par Alexandre Le Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Petit Jacques (Noël Rambert).	JULES CLARETIE	E. DENTU.	1
Reine et Berthe (récits des temps anciens).	L. CHAVANNES	SANDOZ et THUILLIER.	1
Avant de quitter la table.	X. T. D.	AUGUSTE GHIO.	1
Sœur Marthe (poème).	GERMAIN PICARD	LIBRAIRIE DES BIBLIOPH.	1
Antiques et Modernes (poésies)	*Idem*	id.	1
Histoire de Charles VII	G. DU FRESNE DE BEAUCOURT.	SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPH.	1
Le Décaméron du Salon	E. ABOUT.	JOUAUST.	1
Discours politiques	LOUIS BLANC	GERMER-BAILLIÈRE ET Cᵉ.	1
Histoire du Livre.	E. EGGER.	J. HETZEL.	1

Par Henri Litou.

THÉATRE

Casse-Museau.	GASTON MAROT, ÉD. PHILIPPE et LÉON MARX.	TH. DU CHATEAU-D'EAU.	1
Les Mille et Une Nuits.	D'ENNERY et PAUL FERRIER.	CHATELET.	1

Par Gaston d'Hailly.

CHRONIQUE

LIBRARY.

Paris, 25 décembre 1881.

Une question est en ce moment pendante devant l'opinion publique : M. Victorien Sardou a fait représenter, au théâtre du Vaudeville, une pièce qui a beaucoup de succès; M. Mario Uchard prétend, pièces en mains, que M. Sardou se serait emparé de situations créées par lui, dans un ouvrage paru il y a déjà longtemps, pour les adapter à la scène. M. Sardou aurait donc commis un véritable plagiat, il aurait fait une de ces adaptations comme messieurs les étrangers ne se gênent guère pour le faire à l'égard de la propriété littéraire française. C'en est assez pour que des flots d'encre aient coulé pour ou contre M. Sardou, mais le délit, si délit il y a, ne me paraît pas encore jugé en dernier ressort.

Des situations nouvelles, il n'en reste guère plus à rencontrer; depuis longtemps, et avant même que M. Uchard ne prit la plume, elles avaient, peu ou prou, passé dans bien des ouvrages ou des pièces de théâtre qu'il ignorait lui-même. Dans tous les cas, je crois que M. Sardou possède assez d'imaginative, pour ne point en être réduit à démarquer le linge de son confrère.

J'attendrai donc que la passion qui me paraît un peu animer les adversaires de M. Sardou se soit apaisée, pour me faire une opinion personnelle; laissant à d'autres, qu'un grain de jalousie ne rend peut-être pas tout à fait impartiaux, le plaisir d'*abîmer* un peu un maître en l'art du théâtre.

Offrir des étrennes à un jeune homme est une des difficultés proposées à l'homme qui est reçu dans une famille.

— Que pourrais-je donc bien donner à Paul? (il a de huit à quatorze ans.)

Le livre d'étrennes est le sauveur de la personne embarrassée. Un livre est toujours le bienvenu... pour les parents, qui en ornent avec orgueil la table du salon. Pour le jeune homme, si je consulte bien mes souvenirs,

ils me disent que je goûtais médiocrement ce genre de cadeau; mais, Dieu! comme mes ascendants étaient enchantés :

— Surtout ne l'abîme pas!

C'est à peine si on me laissait regarder les images. C'est égal, le livre est encore un sauveur! Je me souviens avoir reçu la même année trois papeteries, et elles étaient toutes trois absolument pareilles. Oh! la papeterie! en voilà un cadeau que je ne ferai jamais!

Et puis, quelques jours après le premier de l'an, les parents deviennent moins sévères à l'égard de ce beau livre que la poussière ternit un peu; ils permettent à l'enfant de le lire, d'y toucher; il le lit et le relit plusieurs fois, et, ma foi! c'est un cadeau qui, en somme, dure longtemps; il est toujours là, rappelant le nom du donateur; tandis qu'un jouet, des bombons, ou même le louis d'or, qui feraient tant de plaisir, il y a beau temps qu'il n'en serait plus question.

Donner un conseil pour le choix de tel ou tel livre, cela paraît complètement impossible, attendu que ce choix ne peut être guidé que par l'âge, les goûts et les aptitudes de l'heureux mortel auquel on veut faire le cadeau.

Je donnerai donc dans cette chronique un aperçu de quelques ouvrages nouveaux que j'ai reçus.

Mémoires d'une Poule noire, par Maurice Bart; voilà un magnifique volume pour les enfants de sept à douze ans. C'est l'histoire très amusante d'une poule qui a largement payé, à ses maîtres, en beaux œufs frais, le son et le grain qu'ils lui ont prodigués. Les miettes de pain et les menues attentions en fidélité et en dévouement. Ces mots fidélité et dévouement paraissent peut-être déplacés dans le bec d'une poule; cependant, toute chétive qu'elle est, cette vieille poule qui vient d'arracher une de ses plumes pour écrire ses mémoires, montrera à nos jeunes enfants qu'elle est capable, comme d'autres animaux, de fidélité et de dévouement. Aussi la pauvre poule noire, bien vieillie et bien cassée, vit encore, car ses maîtres lui sont reconnaissants et la laissent finir ses jours en paix plutôt que de la mettre... bouillir au pot. Ce beau volume grand in-8° est orné de charmants dessins par L. Dufaux, Ch. Gosselin, H. Vogel, Édouard Zier et Léonce Lepetit.

M. J. Girardin a écrit un livre délicieux, intitulé d'un mot que nul d'entre nous ne saurait répéter sans émotion : Maman. Quoique le titre de cet ouvrage paraisse un peu enfantin, si j'avais à l'offrir, c'est à un jeune

garçon d'au moins douze ans que j'en ferais présent. Le volume est illustré de 112 gravures dessinées sur bois par Tofani.

Pour le jeune homme d'une quinzaine d'années, que son père mène au théâtre, voici le livre qu'il sera heureux de recevoir : LES VOYAGES AU THÉATRE. Ce magnifique volume contient, sous une même reliure, les trois pièces. c'est-à-dire les trois succès de MM. d'Ennery et Jules Verne : *le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *les Enfants du capitaine Grant* et *Michel Strogoff*. Les scènes principales de ces voyages au théâtre ont été dessinées d'une façon charmante par MM. L. Benett et H. Meyer. En relisant ces trois pièces féeriques, dont nos jeunes gens ont conservé un si éblouissant souvenir, ils croiront assister encore à la représentation, tant les dessins sont exacts; et, en passant, ils rediront un petit bonjour à un acteur qui, chaque soir, obtenait un grand succès : je veux parler du charmant petit âne que montait Blount (Dailly) dans *Michel Strogoff*.

Les enfants aiment le bruit du tambour — hélas! ils ne l'entendront plus — le son du clairon, l'éclat des baïonnettes, le mouvement des escadrons. A ceux qui ne rêvent que soldats, batailles, mitraille, il faudra donner LES VIEUX DE LA VIEILLE, œuvre patriotique d'Erckmann-Chatrian. Oh! pauvres vieux de la vieille, pauvres Gaulois, toujours batailleurs et naïfs, que de courage, de vertus guerrières, que d'héroïsme vous avez dépensé pour ce César italien, qui n'a jamais vu qu'une chose dans ce monde : la gloire de Bonaparte!

Ce livre, un peu sérieux pour la jeunesse, ne convient guère à un enfant au-dessous de quatorze ans. Les gravures sont de F. Lix.

Pour le jeune homme d'une douzaine d'années qui ne rêve qu'aventures de voyage, on pourra lui offrir LES VOYAGES INVOLONTAIRES, écrits par M. Lucien Biart, un maître en l'art de conter, l'auteur d'un charmant volume que je lis et je relis toujours avec plaisir : *Les Ailes brûlées*. Les gravures sont de H. Meyer.

A l'enfant studieux, à celui qui aime à se rendre compte de la raison des choses, on donnera L'HISTOIRE D'UN RUISSEAU, de M. E. Reclus, avec les illustrations de L. Benett. C'est le récit de ce que devient le petit filet d'eau qui source du rocher, jusqu'au moment où il s'élève en vapeurs pour reconstituer le réservoir de la source qui l'a produit. C'est là un ravissant et instructif cadeau à faire.

Tous les regards sont tournés vers l'Afrique, et la France entière suit, d'un œil attentif, cette petite armée qui va porter, dans les plis de son

5224

drapeau, la liberté et la civilisation à ce peuple barbare presque inconnu, bien que voisin de nos possessions algériennes : les Kroumirs. Les enfants ne sont pas sans avoir entendu parler de la Kabylie et de la Tunisie, leurs yeux interrogateurs demandent des explications, que peu de parents même pourraient bien exactement donner; aussi répondront-ils, en offrant comme étrennes: KABYLES ET KROUMIRS, par M. Ch. Farine, livre très instructif pour le jeune homme de quinze ou seize ans, et dont les dessins, de MM. Andrieux, Duhousset, Ch. Gosselin, H. Vogel, d'après les croquis de l'auteur, montrent les types de l'Arabe, donnent une idée de ses mœurs et nous étonnent par la vue de villages placés au sommet de rochers presque inaccessibles.

Et maintenant, nos lecteurs vont être bien surpris, lorsque je vais leur présenter un des plus jolis cadeaux que l'on puisse faire à une jolie femme: ce présent, c'est un volume. Quoiqu'il ne soit guère d'usage d'offrir un livre à une femme, il faudra rompre avec l'usage et, au lieu de se transporter chez Boissier, Siraudin ou Marquis, c'est la porte de l'éditeur A. Quantin qu'il faudra pousser.

Le livre que je veux signaler est de M. Octave Uzanne; il a pour titre : L'ÉVENTAIL.

L'éventail d'une belle est le sceptre du monde,

disait Sylvain Maréchal.

C'est au sujet de l'éventail qu'une amie de Mme Staal-Delaunay écrivait, sous la Régence, la judicieuse et fine observation que voici : « Supposons une femme délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâces et de gentillesses, qui n'aime pas les bains parce qu'ils sont humides, les glaces parce qu'elles sont froides, le vinaigre parce qu'il est acide, le feu parce qu'il est chaud; une femme enfin qui ait toutes ses prérogatives, et qui conséquemment soit du meilleur ton ; je dis que cette personne, malgré tant d'avantages, sera persifflée si elle ne sait pas manier l'éventail. Il y a tant de façons de se servir de ce précieux colifichet, qu'on distingue, par un coup d'éventail, la princesse de la comtesse, la marquise de la roturière. Et puis, qu'elle grâce ne donne-t-il pas à une dame qui sait s'en servir à propos! Il serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, il se lève, il s'abaisse suivant les circonstances. Oh! je veux bien gager en vérité que, dans tout l'attirail de la femme galante et la mieux parée, il n'y a point d'ornement dont elle puisse tirer autant de parti que de son éventail! »

C'est l'histoire de ce charmant bijou que M. O. Uzanne a entrepris, et,

pour ce faire, il a dû remonter aux légendes qui tiennent une si grande place dans la littérature de l'Inde, dans tous les récits brahmaniques, où il est toujours question de l'*éventail*, où l'on voit de jolies princesses, qui répondent à de doux noms tels que Fleur-de-Lotus ou Goutte-de-Rosée, agiter le *tchamara* ou quelquefois le chasse-mouche (*tchaoùnry*) avec une grâce parfaite, soit au sortir d'un bain à l'essence de rose, soit dans la voluptueuse attitude du repos sur des carreaux de soie pendant les matinées du mois de *Vesâtha*. Il nous montre l'objet gracieux aux mains des belles Chinoises, aux pieds déformés, maniant ces plumes délicates dès la plus haute antiquité; aux mains de Cléopâtre, divine et voluptueuse, fille des rois et des dieux; entre les doigts des filles de Lesbos, se baignant au crépuscule des jours chauds, à la cour d'Héliogabale; chez les Romains, où la courtisane orne de fleurs le front de son amant; en Espagne; sous Henri III, qui sortait souvent en forêt, entouré de ses mignons, de ses pages et de ses fauconniers un éventail à la main; enfin M. O. Uzanne n'oublie rien dans son livre, ni le théâtre, ni même la date du 30 avril 1827, date historique rappelant que le dey d'Alger, Hussein, dans un mouvement de colère, frappa ou plutôt caressa des plumes de son éventail M. Deval, notre consul de France, refusa de faire amende honorable pour cet acte brutal qui entraîna la conquête de l'Algérie et, par suite, notre voyage actuel en Tunisie.

Lire l'ouvrage est une occupation des plus aimables, M. O. Uzanne écrivant dans un style qui n'eût pas été déplacé à la cour du Grand Roi. Mais ce qui fait aussi de ce livre un objet d'art, c'est le luxe incroyable déployé par l'éditeur. Depuis vingt ans, aucun livre n'avait été tiré avec une richesse de gravures pareille, en différentes teintes : illustrations de Paul Avril. Dans un certain nombre d'années, la première édition de ce volume atteindra des prix fous. Terminons cette longue chronique par cet acrostiche dont je ne puis citer l'auteur :

E ve n'a point connu mon élégant travail ;
V énus m'imagina. Le féminin bercail,
E t maint peuple rôti qui tout cru mange l'ail,
N érine à l'Opéra, Fatmé dans le sérail.
T rouvent dans mon secours un utile attirail.
A l'aide de mon jeu, savant dans son détail,
I ris à plus d'un cœur a fait faire un long bail.
L e sceptre d'une belle est vraiment l'éventail.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Sous le titre un peu énigmatique : ÉCLATS DE RIRE ET SANGLOTS, M. Paul Pionis vient de publier un petit volume de nouvelles. Celles qui sont un peu gaillardes, sont les *éclats de rire*; les autres, plus tristes, ce sont les *sanglots*.

Entre les éclats de rire et les sanglots, je n'hésite pas : les premiers ne m'ont pas fait rire, tandis que les seconds m'ont fortement ému.

M. Paul Pionis a plutôt la note triste que la note gaie; il écrit de fort agréables choses, lorsqu'il peint de grands sentiments, et je me plais à citer *le Devoir*, une des meilleures de ces charmantes historiettes qui composent ce joli petit volume de poche.

« Le 10 janvier 1871, dans une petite chaumière isolée, située sur la route du Grand-Lucé au Mans, une vieille femme assise sur un escabeau, sous le manteau de la grande cheminée noire où le feu n'est plus qu'un tas de charbons roses voilés de cendre, raccommode des bas, à la lueur crépitante d'une chandelle de résine tenue par une pince en fer fichée dans le mur.

De temps en temps, elle s'arrête, les ciseaux ou l'aiguille à la main, écoutant les divers bruits qui viennent du dehors bourdonner dans la cheminée.

Près du foyer, une sorte de soupière luisante d'un vernis jaunâtre, couverte d'une assiette renversée, se chauffe le ventre.

Au milieu de la pièce, dans la demi-obscurité, sur une petite table en bois blanc suffisante pour quatre personnes, trop petite pour cinq, boiteuse, deux assiettes mettent des taches blanches. On y devine encore deux verres, deux couverts d'étain, un pichet, un gros pain gris entamé; quatre chaises de paille autour de cette table.

Dans le coin, tout près du foyer, un lit en noyer verni, avec des rideaux de serge verte. Puis une armoire, puis une horloge accrochée au mur noirci par la fumée comme le plafond à soliveaux; le cadran jette des reflets cuivrés, le balancier, scandant son tic-tac monotone, semble un grand couteau qui coupe le temps en morceaux égaux.

Au fond, en face de la porte, dans un coin, un autre lit avec des rideaux jaunâtres.

Une petite glace ronde, cassée dans sa monture de plomb, pend à une fenêtre sans volet, s'ouvrant entre le foyer et la porte, au-dessus d'un petit bahut. Le vent, qui fait trembler la fenêtre, agite cette glace et lui fait lancer quelques reflets.

Au fond, la porte, secouée dans les raffales, craque avec des grincements de fer rouillé.

Dans le coin opposé au lit, sur les montants en tuffeau de la cheminée, à portée de la main de la pauvresse, une bourrée de bois mort est appuyé debout; autour, le sol — car la pauvre maison n'est pas carrelée — est jonché de feuilles sèches, de brindilles, d'aiguilles de sapin.

La vieille femme est inquiète. Son fils, Jacques, est allé au Grand-Lucé ce matin et n'est pas revenu. Elle est veuve et elle a déjà perdu quatre enfants : il ne lui reste que le plus jeune qui a dix-neuf ans. Il devrait être sa consolation, son soutien, mais c'est un paresseux, un débauché, et elle craint qu'il ne finisse mal. Il lui a déjà mangé une large part des petites économies qu'elle avait gagnées avec son mari, quand ils étaient au service d'un vieux commandant retraité, au Mans.

Elle est inquiète. Toute la journée, elle a entendu le canon, là-bas, du côté de Changé, de Parigné-l'Évêque. L'armée de la Loire est devant le Mans, barrant la route à l'ennemi. Jusqu'au coucher du soleil, des ronflements ont fait trembler la petite maison.

Son fils est allé au Grand-Lucé chercher des nouvelles : il lui avait pourtant dit qu'il ne serait pas longtemps. Pourvu qu'il ne se soit pas rencontré avec les Prussiens, qu'il n'ait pas eu de querelle avec eux : il est batailleur et, quand il est en colère, rien ne l'arrête, rien ne l'effraye : pour se venger d'un mot, d'un geste, il jouerait sa vie. Elle a eu tort de le laisser partir. Mais, dame! il est souvent maussade, et quand il s'est mis quelque chose dans la tête, il n'est guère possible de le faire changer d'idée.

Elle songe à cette boucherie qui est la guerre : elle ne comprend pas pourquoi les hommes sont si fous. Pourquoi s'entre-tuer? A qui donc

profite tout ce sang versé ? Quand la paix sera faite, les soldats vainqueurs ne seront pas plus riches qu'auparavant et les vaincus seront plus pauvres, étant écrasés sous les impôts. Puisqu'il y avait des tribunaux pour arranger les affaires des particuliers, pourquoi n'y avait-il pas des juges pour régler celles du peuple ? Elle ne voyait pas la différence qu'il y a entre un conquérant et un vulgaire assassin, si ce n'est que le conquérant est un assassin en gros et l'autre un tueur en détail. Dieu ne donne pas des enfants aux mères pour en faire de la chair à canon. Bien sûr, puisque les ennemis venaient, il fallait se défendre : mais il aurait été bien plus simpe d'arranger l'affaire que de s'assassiner comme ça. D'abord elle ne savait pas pourquoi on se battait : elle n'y comprenait rien. Son fils lui avait bien lu des feuilles dans lesquelles on disait que la Prusse avait insulté la France, que les uhlans commettaient des atrocités. Mais tout cela n'était pas clair pour elle. Et puis, maintenant que l'empereur était pris, qu'est-ce que les Prussiens cherchaient ? Puisqu'ils ne voulaient pas s'en aller, il fallait les chasser, ces gueux-là.

Puis elle se rappella son enfance ; elle avait déjà vu, étant toute petite, les Prussiens : c'était un souvenir vague. On lui avait dit, plus tard, que son père avait été tué par eux parce qu'il avait donné un coup de couteau à un soldat qui l'avait insulté. Comme on devient lâche, quand on est vainqueur !

L'horloge fit entendre un bruit sec, puis sonna neuf coups.

Neuf heures ! Elle se leva. Jacques ne venait donc pas ? Et son dîner ? Oh ! maintenant, il ne tarderait pas à arriver. Que faisait-il donc ?

Elle posa son ouvrage sur l'escabeau, alla à la porte et l'ouvrit. Elle écouta, puis, pour mieux entendre, fit quelques pas sur la route. Ses sabots claquaient sur la terre durcie. Un air froid entrait dans la pièce. Elle rentra en murmurant :

— Personne !

Soudain, un bruit de voix était venu à elle. Était-ce Jacques ?

Elle se leva et alla entre-bâiller la porte. Elle entendit distinctement la voix de Jacques mêlée à une rumeur confuse, à des piétinements nombreux qui sonnaient sec par cette nuit glaciale. Elle écouta : ceux qui venaient s'étaient arrêtés à dix pas de la maison : elle entendit Jacques qui disaient d'une voix avinée :

— Donnez-moi 20 francs de plus et je vous y conduirai à travers bois.

— Tu n'auras rien de plus, répondait une voix dure avec un accent

étranger. Tu sais ce que je t'ai promis. Voilà tes dix pièces d'or. Marche devant, ou sinon, je te fais fusiller comme un chien.

— Eh bien, quoi ? Ce n'est pas la peine de faire tant le malin parce que vous avez un grand sabre et des amis. Croyez-vous que je vais risquer de me faire trouer la peau par les Français pour 200 francs ? Ah ! mais non ! Ah ! mais non !

— Alors tu ne veux pas ?

Elle entendit le cliquetis d'un revolver qu'on armait : elle se prit à trembler, prête à s'élancer.

— Tout beau ! doucement, monsieur l'officier, ne plaisantez pas avec votre joujou ! Fusillé pour fusillé, j'aime mieux l'être plus tard... Alors, comme ça, vous voulez que je vous conduise par le plus court jusqu'à la Tuilerie ? Vous voulez aller par Mulsanne pour les surprendre ?

— Oui. Et dépêchons-nous : nous n'avons pas le temps de bavarder. Voyons, en route !

— Donnez-moi 20 de plus, pour boire à votre santé.

— Imbécile, tu n'as pas assez bu ?

— Ah ! vous savez, la route, ça m'a altéré : et puis, ça me fera voir plus clair.

— Tiens, prends, mais finissons-en. En route !

— Dites donc, je vous remercie bien tout de même : mais voilà ma maison, là ; je vais porter cet argent à la vieille, parce que là-bas, une fois que je vous aurais conduits, les gars, vous pourriez bien me faire passer l'arme à gauche, pour ravoir vos jaunets.

— Drôle ! Marche ! Je vais avec toi et si tu veux t'échapper, je te promets que je ne te manquerai pas.

La vieille femme les entendit venir. Elle était atterrée.

Comment, son fils Jacques était assez lâche pour trahir son pays ! Pour quelques pièces d'or, il allait servir de guide à ces Prussiens qui voulaient surprendre nos troupes ! Mais c'était donc une canaille, décidément... Eh bien, il n'irait pas. Elle, sa mère, la fille d'un homme tué par les Allemands, elle ne le voulait pas... Vivre en paresseux, en ivrogne, la ruiner, passe encore ! Mais trahir son pays ! Trahir son pays, non, jamais ! Être la mère d'un Judas ! O honte ! Elle aimait mieux mourir.

Jacques entra en titubant.

— Eh ! la mère !... Tiens, tu dis que je ne gagne jamais un sou. Tiens, regarde !

Il jeta une poignée d'or sur la table et se mit à rire bêtement.

— Qu'en dis-tu ?

L'officier prussien était debout sur le seuil de la porte, sa haute silhouette se découpant sur la route blafarde : il tenait un revolver au poing, prêt à faire feu, au premier élan de fuite de l'ivrogne.

La mère regardait, méprisante, les galons d'or de la casquette plate de l'étranger, sur laquelle la lueur du feu scintillait.

— Dis donc, la mère, tu ne vas pas le manger des yeux : c'est un bon garçon. C'est lui qui m'a donné tout ça. Tu sais, les journaux qui disent que les Prussiens font partout des saletés, des boucheries, eh bien, c'est de la blague. Ils m'ont offert des petits verres au Grand-Lucé à tire-larigot. Ce n'est pas comme cet imbécile d'officier de moblots qui voulait me faire fourrer au violon parce que j'avais bu un coup de trop et que j'étais allé faire un zigzag dans sa compagnie. Quel malheur !

— Vous lui raconterez tout cela demain, mon garçon. Allons vite, dépêchons-nous !

— Dis donc, la mère, ramasse les monacos : je lui fais un petit bout de conduite, à cet ami.

La vieille femme avait pris le tas d'or et l'avait jeté à travers la porte. L'officier reçut une pièce en pleine figure. Il poussa un rugissement furieux et ajusta la malheureuse... Une réflexion l'arrêta : s'il tuait cette femme, son fils ne voudrait certainement plus les conduire. Il abaissa l'arme en disant :

— Je vous préviens que si, dans cinq minutes, nous ne sommes pas partis, je vous brûle la cervelle à tous deux. Allons, toi, viens !

Et il tira sa montre froidement.

Jacques stupéfait, regardait l'officier, regardait sa mère, de cet air hébété qu'ont les ivrognes quand ils cherchent à comprendre une chose inquiétante.

Puis il se mit à rire et se baissa, flageollant sur les jarrets, pour ramasser les pièces d'or que le corps de l'officier avait arrêtées et qui avaient roulé sur le sol.

— Attendez, je ramasse le magot et je pars.

— Encore quatre minutes, dit l'officier.

La mère avait bondi jusqu'à la porte, retrouvant la force et l'agilité de la jeunesse pour défendre son honneur.

Lui, le lâche, il allait vers cette porte, cherchant, la tête baissée, l'or, l'or. Brusquement, il se heurta à sa mère et releva la tête. Il recula.

La mère, superbe sous ses cheveux gris, les yeux étincelants, les mains

frémissantes, était là, menaçante, les bras en croix, barrant la porte d'un geste de commandement suprême.

— Tu ne sortiras pas! Je ne le veux pas, entends-tu, vendu! Tu ne sortiras pas.

Elle était magnifique de colère, de grandeur d'âme, de conscience révoltée, cette vieille femme du peuple.

— Encore trois minutes, reprit l'officier.

Jacques qui avait reculé, s'avança :

— Dis donc, ne fais pas de bêtises, la vieille! Tu sais bien qu'il nous ferait fusiller comme il le dit.

— Tu ne sortiras pas, lâche! Tu ne sortiras pas!

— Encore deux minutes. Je me lasse.

Jacques serrait les poings avec rage.

— Mais, monsieur l'officier, implora-t-il, ce n'est pas ma faute. Je veux bien, moi. Mais je ne puis pourtant pas battre ma mère. Tenez, vos hommes sont là, dans la route, qui regardent. Dites-leur de l'enlever.

— Misérable lâche!

— Encore une minute, la dernière.

Jacques s'était jeté sur sa mère, affolé, furieux, les poings levés, Il recula en poussant un cri épouvantable et roula sur le sol de la cabane, se débattant, se tordant, criant, hurlant.

— Oh! mes yeux! mes yeux!

Sa mère tenait ses ciseaux ouverts, au moment où il s'était précipité pour la frapper, et, d'un seul coup, avec les deux pointes, elle lui avait crevé les deux yeux.

— Conduis-les donc, maintenant!

L'officier s'était élancé, mais trop tard. Le malheureux se crispait, se tordait, rugissait, se tenant les yeux à deux mains. Il pleurait du sang : cela roulait sur son visage.

Il se redressa essayant de se diriger : il se heurtait à tous les meubles; il hurlait, dégrisé :

— Ma mère! Oh! mon Dieu! Ma mère! Canaille!

Les Prussiens avaient envahi la maison : terrifiés, ils regardaient cette mère, muette, farouche, insensible à tout ce qui se passait autour d'elle.

Elle avait laissé tomber les ciseaux qui brillaient à ses pieds, ouverts, formant une croix, les pointes rouges.

— Madame, lui dit l'officier en s'inclinant respectueusement et se découvrant devant elle, permettez-moi de vous saluer!

Puis se tournant vers ses hommes :

— Fusillez-les! ordonna-t-il en allemand.

Les soldats entraînèrent Jacques qui gémissait et marchait, chancelant, les mains tendues en avant.

La mère pâle, les yeux rivés sur l'officier, la lèvre dédaigneuse, le front hautain, vint se placer d'elle-même, droite, devant la muraille, près de l'aveugle qui n'y comprenait rien, à cinq pas des soldats. Dans la clarté de la lune sortant d'un nuage, elle apparut comme la statue du devoir.

Au commandement de l'officier, elle saisit la main de son fils et ils tombèrent foudroyés en se donnant la main.

Implorait-elle un pardon en échange du sien?

L'officier fit défiler ses hommes devant le cadavre de la mère et salua militairement cette modeste héroïne. Puis il fit relever les deux corps : les soldats les transportèrent, saignants, dans la maison et les placèrent sur les lits.

C'est là que, le lendemain, pendant que la terre tremblait sous le tonnerre effroyable de la canonnade du Mans, des paysans les trouvèrent. Ce jour-là, la France agonisait.

Le cadavre de la mère avait une majesté suprême : la tête pâle, rigide, se détachait sous les oreilles rouges de sang. Les yeux ouverts, vitreux, avaient une immobilité farouche. Cette simple paysanne morte pour le devoir et pour la patrie, après s'être sacrifiée comme mère, avait une expression sublime de martyre victorieuse.

C'était la plus grandiose personnification de la vieille patrie gauloise, de notre France adorée, tombée héroïquement, le fer à la main, sous les balles prussiennes. »

Voici certainement un drame sublime de patriotisme et dont on ne peut que féliciter l'auteur, comme hauteur de pensée et largeur de style.

* * *

Les terribles événements qui viennent encore d'ensanglanter l'Irlande, et qui ont fait, de paisibles fermiers, des assassins se cachant dans l'ombre pour se venger des propriétaires qui les pressurent, ont inspiré à M. Jules Mary un roman très dramatique auquel il a donné le titre de : Les Nuits Rouges ou l'Irlande en Feu.

Robert Traynor, fermier du comte Harry Donesdale, n'a pu payer ses loyers; l'huissier Byrne vient de lui signifier qu'il avait contre lui un ordre d'expulsion. Il n'est pas le seul dans le canton qui n'ait pu solder

ses fermages, nombre de cultivateurs vont être chassés de leurs pauvres cabanes : sortes de hangars ouverts à tous les vents, faits de boue desséchée et de quelques pierres de la carrière voisine; le toit n'est formé que d'une couche de bruyères assujetties avec des lattes surchargées de cailloux de temps à autre, quand la tempête ébranle les frêles assises du taudis. Un trou, pratiqué dans la toiture, sert de cheminée, et un panier d'osier de tuyau.

Qu'il y a loin, de ces misérables cabanes où s'entassent les familles nombreuses des cultivateurs irlandais, aux riches et coquets *cottages* des fermiers de l'Angleterre !

Les fermiers forment une ligue qui porte le nom de : *les Enfants d'acier*, et condamnent le comte Donesdale à mort; on tire au sort quel est celui qui le frappera; c'est Robert que le sort désigne. Quoique la chose paraisse assez invraisemblable, le jeune fermier est l'amant de la comtesse de Donesdale; celle-ci supplie son amant de sauver son mari.

Ce roman, qui me paraît assez bien étudié, se traîne un peu au milieu de péripéties nombreuses, mais il faut reconnaître que l'auteur a plutôt cherché à peindre l'état de surexcitation fâcheuse dans lequel se débat cette malheureuse Irlande, qu'à écrire un roman attachant par les personnages mis en action. Le lecteur, désorienté au milieu de tant d'individualités, cherche en vain une figure sympathique sur laquelle il puisse s'arrêter avec complaisance. Lucie Breen, cette charmante jeune fille qui aime Robert de toute son âme, n'a pas le don de jeter un rayon de pureté sur ces tableaux sanglants. Elle fait périr traîtreusement la comtesse Donesdale; la jalousie ne peut lui faire pardonner son crime.

Malgré ses défauts, l'ouvrage de M. Jules Mary ne manque pas d'une certaine valeur; un roman politique et d'économie sociale étant nécessairement, au point de vue romantique, moins empoignant qu'un roman dont les personnages se meuvent, guidés par la vertu, le vice, ou les autres sentiments du cœur humain.

*
* *

Fleur-de-Crime, par M. Adolphe Belot, est un roman fort intéressant, mais qui, je le crois, n'eût rien perdu à être publié en un seul volume. Comme dans certaines pièces de théâtre, on eût pu y pratiquer un certain nombre de coupures qui eussent allégé le roman d'un tas de détails qui nuisent beaucoup à l'action. Pourquoi M. A. Belot prend-il plaisir, à propos d'un très agréable roman, à écrire un véritable voyage en Perse ?

Le fond de ce récit est charmant : la comtesse de Viviane, en revenai d'un bal, a été violée par son domestique. Jamais elle n'osera raconter ce horrible scène ; elle s'aperçoit qu'elle est enceinte ; son mari a été env en mission en Perse ; elle accouche secrètement, et confie son enfant fille, à une honnête famille de négociants ; elle remet à ceux qui ve bien se charger de l'enfant une somme de 200,000 francs.

Lorsque la jeune fille a atteint l'âge de la majorité, elle compre sa mère ne l'a abandonnée que parce qu'elle était l'enfant du crim cœur lui dit que sa mère mérite son estime et son amour ; elle connaître, non pas pour lui reprocher son abandon, mais pour lui son amour, l'embrasser, la voir.

Ce roman, malgré le début, qui blesse évidemment le sens m dont l'auteur ne peut être rendu responsable, puisqu'il est tiré d judiciaire célèbre, est d'une moralité irréprochable, les sentimen sont ceux de l'amour filial le plus pur. En somme, très agréal malgré quelques longueurs, et énormément d'invraisemblance.

* * *

Le Neveu d'Amérique, par M. Paul Saunière, est l'histoire as d'un intrigant qui, ayant appris qu'une jeune fille énormément r à marier, se fait passer, auprès du tuteur de l'héritière, pour le f frère, mort en Amérique. Il a assassiné le neveu, s'est emparé d papiers, et n'a aucun mal à se faire recevoir chez son oncle, qui s' de lui offrir la main de sa pupille. Celle-ci proteste pour la forme, jeune fille bien élevée, elle obéit, quoiqu'elle ait un autre amour a Le mariage a lieu. Après le déjeuner, comme ça, entre la poire et mage, comme on dit vulgairement, le neveu d'Amérique réclame oncle la dot de celle qu'il vient d'épouser ; ceci paraît un peu étonna digne tuteur, comme aussi au lecteur. L'oncle-tuteur, qui, comme tou oncles-tuteurs ont la spécialité de n'y voir pas plus loin que le bou leur nez, remet la dot que le nouvel époux exige immédiatement. Il e remarquer que dans tous les romans, de même qu'au théâtre, le tut est toujours représenté comme un être légèrement idiot, les belles-mè comme des êtres encombrants ; cependant, pour cette dernière, M. Gondin l'a réhabilité dans sa charmante comédie, l'*Alouette*, où il donne à la bell mère un rôle sympathique, mais pour le tuteur il attend encore l'auteu qui voudra bien le présenter sous une physionomie loyale, sympathique et intelligente. M. A. Belot, dans *Fleur-de-Crime*, présente un tuteur qui

pourrait remplir les conditions que [illegible]
figure du négociant auquel Mme de [illegible]
passer. l'auteur ne s'y arrête pas. Je [illegible]

Pendant la soirée qui suit le dîner de [illegible]
d'Amérique pour n'être qu'un infâme [illegible]
[illegible] de cette personne, qui vient, heureuse[illegible]
[illegible] impossible, sauver la situation et... [illegible]
[illegible] de juste, le mari, en partie double, [illegible]
[illegible] si mal à propos par le [illegible] bénévole, et [illegible]
[illegible], après avoir fait casser [illegible]
[illegible]

[illegible]

Je ne pense pas que M. [illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible] qui [illegible]
[illegible] vu s'entr[illegible]
[illegible] pas été trouvé, [illegible]
[illegible] passe pour
[illegible] péripéties assez [illegible]
[illegible] après la mort de l'ass[illegible]
C'est un roman qui sort [illegible]
[illegible] y rencontre de très bonn[illegible]
[illegible] certaine teinte comiq[illegible]
[illegible] de trop sombre.

Sous ce titre : Las [illegible]
pétence, une des [illegible]

bras qui ont trempé
e pas les offrir à des
tout à fait dans les pri-
e pourrait-on pas dire :
e un travail utile, avec
patrie? Parlez, je vous
l'affirmative. Ceux qui
nt établis là-bas, forme-
les autres reviendraient
té du crime : il y aurait
. Tel est mon avis, partagé
noncerait plus cette parole
le : « Il y a là des malfai-
le, nous sommes honnêtes

LAUDE vient de paraître
s, qu'elles se rapprochent
ue ce volume touche déjà
erre (19 septembre 1869)
s ou moins scandaleuses
chargé de la police de
tre non seulement fort
nomme, par sa mission
petites intrigues, il est
s le côté comique et
eut pénétrer au fond
é pendant quelques

n sortons pas sans
z l'éditeur Dentu :
icier de paix.
nerveilleux. Tout
esse et nous pas-
res de la *kabale*

l'attention de nos législateurs. Après avoir montré l'armée du vice organisée, grandissant chaque jour, l'auteur se demande ce que l'on doit faire de ces criminels, qui ne quittent la prison que pour y revenir purger une nouvelle condamnation, pour un crime plus grand que celui qui, la première fois, les avait fait condamner. Il conclut à la déportation :

« Je demande que la République parle ainsi à tous ces hommes. Aux malfaiteurs les plus endurcis, à ceux dont la haine est sans trêve : « Vous êtes le péril public le plus grave. Vous menacez et compromettez sans cesse la vie et la fortune des citoyens, le repos de l'État, l'honneur de la démocratie. Je vous écarte, je vous neutralise, je vous mets à jamais dans l'impossibilité de me nuire, tout en plaçant à votre portée les moyens d'amendement. Votre rédemption est invraisemblable. Je n'ai pourtant pas voulu qu'elle fût impossible ». Aux autres : « Vous m'inspirez plus de pitié que de colère. Si vous êtes entrés dans l'armée du mal, c'est que l'ignorance et la misère vous y ont poussés ; c'est, dites-vous, que le travail vous a fait défaut sur le vieux sol de la patrie. Soit ! Vous a-t-il manqué par votre faute ou par celles de nos vieilles lois, peu importe. Il suffit que vous réclamiez le travail. Je vous l'accorde. Seulement, comme votre passé m'effraye, comme le travail que je vous donnerais ici, je l'enlèverais à ceux qui n'ont jamais failli, et qui ont droit à toute ma sollicitude, comme, en définitive, je ne puis, pour ramener quelques-uns d'entre vous au bien, courir le risque de précipiter les hommes de bien dans le mal, je commence par vous bannir. C'est déjà bien assez que vous soyez mieux nourris et mieux soignés dans les prisons que maints ouvriers dans leurs logements étroits, et maints paysans dans leurs chaumières. Oui, je veux bien créer pour vous des ateliers nationaux. Mais pas ici. Vous ne remuerez pas du gravier au Champ-de-Mars sans profit pour vous ni pour personne, vous défricherez le sol fécond de nos colonies. Vous n'avez pas seulement à racheter votre passé, mais à dépouiller le vieil homme, à vous racheter vous-mêmes. Vous avez démérité de la vieille France. Je vous offre de créer, de l'autre côté de l'Océan, une France nouvelle. ».

Je crois qu'aujourd'hui tout le monde est d'accord sur ce point : qu'il est bon de remplacer le régime démoralisateur des prisons par la déportation. Il y a cependant un point qui offre une certaine difficulté : c'est de savoir après combien de condamnations un criminel doit être déporté. En tous cas, les criminels eux-mêmes désirent être déportés : entrevoient-ils une espérance quelconque de pouvoir fuir, aperçoivent-ils au loin et dans un autre milieu la réhabilitation par le travail, j'aime à le penser.

Mais ce travail, ces terres que vous allez confier à des bras qui ont trempé dans le crime, un certain nombre de fois; pourquoi ne pas les offrir à des gens qui n'ont péché qu'une fois, et qui vont se perdre tout à fait dans les prisons, sans rien rapporter à l'État? A tout condamné, ne pourrait-on pas dire: Voulez-vous subir votre peine dans nos colonies, faire un travail utile, avec l'espérance de vous créer un avenir dans une autre patrie? Parlez, je vous y conduis. La plupart répondrait dans le sens de l'affirmative. Ceux qui n'auraient pas de famille en France, qui se seraient établis là-bas, formeraient le noyau d'une colonisation travailleuse; les autres reviendraient guéris, au lieu de s'être pourris par la promiscuité du crime : il y aurait certainement, par ce système, peu de récidivistes. Tel est mon avis, partagé par beaucoup d'autres. Un ouvrier honnête ne prononcerait plus cette parole grave, en montrant du doigt une maison centrale : « Il y a là des malfaiteurs qui ne manquent de rien. *Moi et ma famille, nous sommes honnêtes et nous avons peine à vivre.* »

* * *

Le quatrième volume des Mémoires de M. Claude vient de paraitre et contient des révélations d'autant plus curieuses, qu'elles se rapprochent de plus en plus de l'époque où nous vivons, puisque ce volume touche déjà à l'affaire Tropmann. qui précéda de bien peu la guerre (19 septembre 1869) M. Claude s'est trouvé mêlé à tant d'histoires plus ou moins scandaleuses pendant la longue période où sous l'empire il fut chargé de la police de sûreté, que son ouvrage ne pouvait manquer d'être non seulement fort intéressant, mais encore très amusant. Lorsqu'un homme, par sa mission secrète, est appelé à soulever les voiles de tant de petites intrigues, il est impossible que dans ses mémoires il ne révèle pas le côté comique et mesquin d'affaires dans lesquelles le public, qui ne peut pénétrer au fond des choses, a vu un drame terrible qui l'a passionné pendant quelques jours.

* * *

Puisque nous en sommes à la préfecture de police, n'en sortons pas sans signaler un ouvrage anonyme qui vient de paraître chez l'éditeur Dentu : Vingt ans de Police, souvenirs et anecdotes par un officier de paix.

Quoique sceptiques et blasés, les Français aiment le merveilleux. Tout ce qui offre un caractère mystérieux, occulte, nous intéresse et nous passionne. A notre époque comme aux beaux jours des mystères de la *kabale*

et de l'*alchimie*, les hommes adonnés à la recherche de l'inconnu acquièrent un réel prestige aux yeux des profanes.

Savoir faire la police aujourd'hui est plus qu'un métier, c'est une science, science soumise, parfois encore, aux caprices du hasard, mais ayant des bases, des règles à l'aide desquelles elle poursuit son œuvre tutélaire et moralisatrice.

Le rôle le plus intéressant et le plus délicat de l'administration de la Préfecture de police est précisément celui qui est le moins connu. Il semble jusqu'ici avoir été à dessein laissé dans l'ombre par les nombreux auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

Ce rôle, on ne saurait trop le dire, consiste à prévenir le mal, plutôt que d'avoir à le réprimer.

Ah! si le public connaissait les scandales, les malheurs, les crimes mêmes qui ont été évités par l'intervention opportune de cette administration, il rendrait plus pleinement justice aux fonctionnaires de tous rangs chargés d'une si délicate mission.

Les malfaiteurs depuis vingt ans ont fait faire un pas immense au vol et à l'assassinat.

Ils se sont assimilés avec une habileté prestigieuse tous les progrès de la science et de l'industrie pour s'assurer l'impunité. Leur audace est supérieure à celle de leurs devanciers, mais quoi qu'ils fassent, tôt ou tard l'heure de l'expiation finit toujours par sonner pour eux.

Il n'en est pas de même, malheureusement, pour une classe d'individus dix fois plus dangereux et cent fois plus audacieux, qui bravent impunément la loi et de leurs victimes font leurs complices.

Ces gens-là, vous les connaissez, vous les rencontrez partout, ce sont ces êtres véreux, ces escrocs du grand monde, ces hardies aventurières qui, sous des dehors brillants pleins de séductions, se faufilent à droite, à gauche, livrent combat à la société et en tirent d'étonnantes ressources.

Véritables forbans, toujours armés en guerre, ils font la « course » sur l'océan parisien, se servant de toutes armes, de tous moyens, pour exploiter les capitalistes, les commerçants, pour spéculer sur les passions, dérober les secrets et déshonorer les familles.

Ces misérables-là sont plus coupables et plus difficiles à saisir que le voleur vulgaire ou le criminel endurci.

C'est surtout à mettre en lumière des événements ayant un caractère essentiellement parisien, c'est-à-dire imprévu, piquant, que l'auteur ano-

nyme s'est attaché particulièrement; dans son livre, on rencontre des révélations tout à fait inattendues.

On y trouve des anecdotes comme celle-ci; tous ceux qui ont vécu la vie parisienne n'auront aucun effort d'imagination à faire pour mettre les noms sur les personnages dont il est question :

« Il était une fois deux princes, deux altesses, appartenant à des dynasties différentes, rivaux en politique comme en amour. Chacun d'eux avait honoré d'une liaison de longue durée deux femmes, jouissant l'une et l'autre d'une notoriété toute différente.

L'une, artiste de talent, jeune, jolie, aux opulents cheveux bruns, brillait au firmament d'un théâtre subventionné. L'autre, de seconde jeunesse, d'un blond fauve, était une étoile du monde de la galanterie, réputée pour les finesses de sa plastique et ses goûts hippiques.

A sa grande surprise, la charmante actrice reçut un jour de... mettons Flava, une lettre dans laquelle celle-ci lui demandait certains renseignements relatifs au prince, qui n'avait et n'a encore aucun droit au titre de Prince-Charmant ou de Prince-Fidèle, et qui avait antérieurement soupiré pour l'artiste.

Froissée d'un procédé aussi cavalier et ne voulant à aucun titre correspondre avec Flava — qu'il lui suffisait de connaître de réputation — la comédienne s'abstint de toute réponse. Mais afin de distraire le prince, son seigneur et maître, alors éloigné de Paris, elle lui transmit la lettre de son étrange correspondante et accompagna son envoi de réflexions acerbes et assez rudes sur la « Cocote ».

Les épithètes de cruche, de drôlesse sonnaient au milieu d'une foule d'autres non moins amènes.

Au lieu de parvenir à son destinataire princier, la missive, ornée de ses commentaires n'ayant rien de commun avec ceux de César, tomba entre les mains de Flava, nous verrons plus loin comment.

On juge de l'effet produit par la lecture des deux lettres; aussi la maîtresse du prince, qui n'avait et n'a encore aucun droit au titre de Prince-Charmant ou de Prince-Fidèle, se répandit-elle en invectives contre l'irascible artiste, et pendant quinze jours elle fit résonner tous les cabinets des restaurants à la mode des éclats de sa colère.

Le bruit de ses objurgations franchit la capitale et parvint bientôt aux oreilles du prince régnant sur le cœur de la comédienne.

L'altesse apprenant que la lettre qui lui était destinée était aux mains de la maîtresse de l'autre prince, son rival politique, s'émut, et se crut vic-

time de machinations ourdies dans le but de s'emparer de sa correspondance et d'en tirer parti.

La chose valait la peine d'être éclaircie et le préfet de police se chargea de ce soin.

Les investigations ne furent pas de longue durée, et on sut bien vite ceci : la femme de chambre de l'artiste avait négligé d'affranchir la lettre adressée au prince, et les gens de celui-ci, par suite d'une fausse interprétation d'ordres antérieurs, avaient refusé d'accepter la missive.

Le pli ne contenait aucune indication de nature à mettre sur la trace de son auteur, mais la lettre de Flava, jointe à l'autre, énonçait très lisiblement le nom, l'adresse de cette dernière, aussi le bureau des rebuts à la poste crut-il opérer régulièrement en renvoyant le tout à la « cocote ».

L'affaire n'alla pas plus loin, les princes dont il s'agit n'y trouvèrent point prétexte à l'échange d'un cartel. Du reste, dans des circonstances beaucoup plus graves, le prince qui n'avait et n'a encore aucun droit au titre de « Prince-Charmant », avait montré toute sa répugnance pour les cartels autre que les cartels de salles à manger ».

Voici un livre de goût piquant, pour les amateurs de petits scandales.

A. Le Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le succès du Petit Jacques, au théâtre, a donné un regain de nouveauté à un roman de M. Jules Claretie : Noel Rambert, d'où a été tiré le drame qui fait le succès du théâtre de l'Ambigu. La librairie Dentu a pensé être agréable au public en réimprimant cet ouvrage sous le titre de : Le Petit Jacques. Le roman n'est pas moins dramatique que la pièce, d'autant plus que le cadre étant plus vaste, M. Claretie y a donné plus de place à la peinture du caractère de chacun des personnages qui animent le récit de ce drame palpitant.

— M. L. Chavannes publie un ouvrage à l'usage de la jeunesse, sous le titre : Reine et Berthe. C'est le récit fait par une châtelaine, à ses enfants, d'histoires de chevalerie, dans lesquelles les familles de Rochedor et de Gleyresse ont joué un rôle aussi noble que glorieux. C'est un ouvrage de

haute moralité qui convient à la jeunesse pour lui faire comprendre ces deux grands mots : honneur, devoir.

— Il vient de paraître, chez Auguste Ghio, un volume qui fera les délices des gourmets : AVANT DE QUITTER LA TABLE, *Causeries du dessert.*

Partant de ce principe que, parmi les myriades d'êtres organisés qui habitent notre pauvre planète, l'homme seul assaisonne et cuit ses aliments avant de les absorber, l'auteur en conclut que seul il est intelligent et civilisable. *La cuisine est ce qui différencie l'homme de l'animal.* La première partie commence 140,000 ans avant la naissance du Christ et finit à nos jours : c'est la partie historique; lorsque je dis finit à nos jours, c'est s'arrêter peut-être trop tôt, car de toutes les sciences la cuisine est la plus indéfiniment perfectible, et ne finira jamais. La deuxième initie le lecteur aux pratiques élémentaires de l'art culinaire. La troisième est un temps d'arrêt, un intermède formé de quelques anecdotes, qui, sans trop s'écarter de l'objet du livre, reposent l'esprit et lui laisse reprendre *l'assiette* indispensable pour bien goûter la quatrième partie, qui, dans quelques chapitres, concis et serrés, essaie de faire ressortir la haute philosophie de la gastronomie et son immense avenir déjà entrevue par l'illustre et immortel Brillat-Savarin. Le nom de l'auteur se cache sous les trois lettres X. T. D.

— Signalons deux plaquettes parues à la librairie des Bibliophiles : SŒUR MARTHE, poème, ANTIQUES ET MODERNES, poésies par M. Germain Picart, un poète d'avenir, qui sait construire le vers et rencontre sans effort la richesse de la rime. *Sœur Marthe* est un poème touchant de la charité; *Antiques et Modernes* est un titre générique qui couvre un certain nombre de morceaux poétiques, dont on peut citer *la Folle* comme un des meilleurs.

— M. G. du Fresne de Beaucourt a travaillé plus de vingt-cinq ans à son ouvrage : HISTOIRE DE CHARLES VII, dont le premier volume, consacré au *Dauphin* (1403-1422), vient de paraître. Ce livre historique se présente avec de grandes garanties d'érudition et d'exactitude, aucune source d'information n'a été négligée. Des notes abondantes s'adressent aux travailleurs spécialement, tandis que le grand public trouve dans le récit même de l'historien un exposé lucide et souvent entraînant des faits. Pour la première fois, on voit apparaître bien nettement sur la scène le roi Charles VII, le Victorieux, dont le rôle a été l'objet d'appréciations si contradictoires. Après une vaste introduction consacrée aux sources du

règne, l'ouvrage débute par un charmant récit de l'enfance du jeune prince ; puis on entre dans l'histoire politique de cette période de 1418 à 1422 si intéressante et si tragique à la fois, où, en face des Anglais, Armagnacs et Bourguignons livraient la France à feu et à sang.

— Les articles donnés tous les ans sur le Salon par M. Edmond About, dans son journal, n'avaient qu'une existence éphémère. M. Jouaust les a réunis en volume. Ces articles étant au nombre de dix et correspondant à un nombre égal de visites faites à l'Exposition, on a donné au livre le titre de : Décaméron du Salon de peinture. On a joint à chaque journée un dessin représentant l'un des tableaux qui s'y trouve le plus mis en évidence. Ces dessins, faits par les artistes eux-mêmes, sont exactement reproduits par le procédé héliographique.

— Les Discours politiques de Louis Blanc, que publie la librairie Germer-Baillière, se recommandent aux hommes politiques par les questions qu'ils embrassent, et au public en général, par leur variété et l'intérêt puissant qui s'y rattache. Depuis le banquet de Dijon où, en décembre 1847, Louis Blanc annonçait la chute de la royauté constitutionnelle de 1830. jusqu'au banquet du cinquième arrondissement où, le 2 septembre 1881, il prouvait la nécessité de la revision de la constitution, toutes les idées, tous les principes auxquels il a voué sa vie entière, se trouvent développés et affirmés dans ce volume, et l'on peut dire que, parmi les réformes que le gouvernement est appelé à poursuivre, il n'en est pas une qui n'ait été traitée par Louis Blanc.

— M. E. Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres, a réuni en un volume les essais sur l'Histoire du Livre, qu'il avait rédigés pour le *Magasin d'éducation et de récréation*. L'auteur après avoir parlé, du livre avant l'imprimerie, des origines du livre, du livre de papyrus et de parchemin, étudié le livre chez les Grecs et les Romains, montre les diverses fortunes des livres anciens. Il passe ensuite aux livres dans les premiers siècles chrétiens, aux livres du moyen âge. Lorsque se présente la magnifique invention de l'imprimerie, il indique quelle révolution cette découverte produisit dans la vie des peuples ; il jette un coup d'œil sur les progrès et les fortunes diverses de l'imprimerie ; puis, arrivant à notre époque, il marque la place immense prise par la librairie à la dernière Exposition universelle. Il fait le portrait de l'amateur de livre, des vendeurs. des acheteurs, des prêteurs de livres, et il termine ce volume intéressant

en indiquant les réformes qui pourraient être appliquées dans nos bibliothèques publiques. Ce volume est accompagné de notes qui facilitent les recherches.

HENRI LITOU.

THÉATRE

En commençant cette chronique théâtrale, et à propos de CASSE-MUSEAU, drame en cinq actes, que MM. Marot, Edouard-Philippe et Léon Marx ont fait représenter sur le théâtre du Château-d'Eau, je désire protester vivement contre ce que l'on appelle le « clou » de la pièce : je veux parler du tableau qui représente la Morgue, avec ses dalles de marbre, ses robinets qui coulent, ses loques qui pèndent et, enfin, son cadavre ! car on y apporte bel et bien un cadavre. Je me demande où s'arrêtera le *naturalisme ;* ne voyons-nous pas déjà la guillotine dans un autre drame, mais au moins, et peut-être les auteurs le regrettent-ils, on n'assiste pas à l'exécution. Il faut croire que nous sommes absolument blasés, pour avoir besoin de nous présenter de pareils tableaux pour nous émouvoir. Nous avons eu la scène du lavoir, nous pouvons chaque soir jouir de la vue de la guillotine, voici la morgue, à quand l'exhumation dans toute son horreur ?

Et cependant, cette pièce est une des meilleures qu'ait donné le Château-d'Eau, et se fut fort bien passée de cette morgue.

Le sujet est l'assassinat, resté impuni, commis sur la fille Maria Fellerath. Le procureur qui va informer sur ce crime est le beau-frère de la victime et le frère de l'assassin. Ces pauvres procureurs de la République, vraiment on les met à toutes les sauces, on n'entend plus parler que d'eux au théâtre. Je laisse à penser les angoisses de ce magistrat intègre qui va être forcé de proclamer l'infamie de son frère. Toutes les apparences sont contre son frère, Lucien ; il veut que la justice suive son cours. L'assassin se fait appeler Casse-Museau, un déclassé, qui déshonore sa famille. La scène où son frère, le procureur de la République, arrache sa rosette d'officier de la Légion d'honneur est fort belle.

Il y a d'excellentes situations dans ce drame, peut-être cet assassinat que la société n'a pas encore vengé, est-il un peu près de nous, pour être déjà mis à la scène ; affaire de convenance.

— Elle a enfin vu le jour, cette féerie de MM. d'Ennery et Paul Ferrier : LES MILLE ET UNE NUITS, dont les amateurs de ce genre de divertissement rêvaient tout éveillés, comme Abou-Hassan. Tout ce qu'on disait des merveilles que réservait à son public M. Rochard, a été dépassé ; en voilà pour un nombre de centaines de représentations que je ne saurais fixer. L'enchantement dure quatre heures, l'œil n'a aucun repos ; métamorphoses, splendeurs, surprises, se succèdent sans relâche. On passe du ciel au fond des mers, des océans dans les forêts vierges. Au centre de la terre se déroulent des horizons sans fin, se dressent des palais magnifiques qui dépassent tout ce qu'on peut rêver comme richesse et originalité.

Et tout cela pour faire chanter à un acteur une poésie de cette sorte :

Cette lampe est rétive
Et je la frotte en vain ;
J'ai mis de l'huile d'olive,
J'ai mis de l'huile de lin.
Ah ! ma peine est extrême,
Je n'puis que me désoler.
L'huile de ricin elle-même
Ne la fait pas aller (*bis*).

Bon Dieu ! en faut-il des éléphants, des petits nègres, des esclaves, des musiciens, des porte-éventails, des porte-étendards, des guerriers cuirassés d'or, des prêtres portant l'Ibis d'or, des chasses infernales, des palais d'Aladin et une Cléopâtre portée par deux éléphants, pour faire passer des couplets de cette force.

Lorsqu'un acteur, saisissant sa lyre, récite des vers à Cléopâtre, il paraît orné du laurier *dont était ceint Antoine*. Et la salle de se tordre !

Aussi, nos compliments au directeur, aux décorateurs et aux acteurs ; quand aux auteurs, ils ont écrit une féerie : c'est dire qu'il n'y ont pas attaché d'autre importance que celle de créer un cadre dans lequel les premiers puissent travailler pour les yeux.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro ..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 29

10 janvier 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

MERCANTILE LIBRARY

REVUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1882

SOMMAIRE

Pages

CHRONIQUE, par Gaston d'Hailly 121

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Lettres de l'abbé Galiani . . .	Notice par EUGÈNE ASSE . . .	G. CHARPENTIER.	124
L'Ombra	A. GENNEVRAYE	id.	129
Un homme à la mer	RODRIGUES-HENRIQUES	id.	130
Le Maître de forges	GEORGES OHNET	PAUL OLLENDORFF.	130

Par Alexandre Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Roman d'Octavien	E. M. DE LYDEN	LIBRAIRIE DES SOIRÉES LITTÉRAIRES.	136
Village au douzième et u dix-neuvième siècle . .	LÉON BARRACAND	CHARAVAY FRÈRES.	136
Sel	EUGÈNE LEFEBVRE	HACHETTE ET Ce.	136
corce terrestre	Mme STANISLAS MEUNIÉS . . .	id.	137
es Moteurs	H. DE GRAFFIGNY	id.	138
Les Sièges célèbres	MAXIME PETIT	id.	139
La Parole intérieure	VICTOR EGGER	GERMER-BAILLIÈRE ET Ce.	139
Conférences à la Sorbonne . .	HENRI GRIGNET	GHIO.	141

Par Henri Litou.

THÉATRE

Le Saïs	Mme OLAGNIER	RENAISSANCE.	141
Les Pantins	HUE	OPÉRA-COMIQUE.	142
Hérodiade	MASSENET	MONNAIE (Bruxelles).	142
L'Institution Ste-Catherine .	ABRAHAM DREYFUS	THÉATRE DE L'ODÉON.	143
Serge Panine	GEORGES OHNET	GYMNASE.	143

Par Gaston d'Hailly.

LIBRARY.

CHRONIQUE

Paris, 10 janvier 1882.

Puisque, pour l'instant, la littérature me laisse quelques loisirs, c'est au théâtre que je consacrerai cette chronique. Je l'ai déjà dit : les éditeurs qui ne font pas le « livre d'étrennes », ne mettent pas en vente, en ce moment, les productions littéraires sur lesquelles ils comptent pour un succès. Je ferai cependant exception en faveur de M. Paul Ollendorff, qui a osé faire paraître, pendant cette période de cadeaux, un volume de M. Georges Ohnet : LE MAÎTRE DE FORGES, œuvre très étudiée, d'un style fort correct, où se rencontrent des caractères d'une peinture vigoureusement enlevée. Mon collaborateur et ami, M. A. Le-Clère, en donne l'analyse dans la *Revue de la quinzaine*.

Mais, justement, c'est M. Georges Ohnet qui me ramène au théâtre.

Au moment où vient de paraître *le Maître de Forges*, M. Ohnet appelle la critique à le juger comme auteur dramatique.

En causant « théâtre » avec les lecteurs de la *Revue des Livres nouveaux*, je dirai tout le bien que je pense de SERGE PANINE, drame en cinq actes que l'auteur a su tirer de son roman, portant le même titre, et qui a paru au commencement de l'année qui vient de s'écouler.

Ce n'est certes pas parce que *Serge Panine* a été couronné par l'Académie, que je ferai tous mes compliments à l'auteur de la nouvelle pièce qui vient d'obtenir un si brillant succès au théâtre du Gymnase : de ces couronnes, je sais ce qu'en vaut l'aune, et combien d'influences il faut mettre en jeu pour les obtenir. Mais M. Georges Ohnet, plus jaloux des couronnes décernées par l'opinion publique que de celles qui tombent du dôme somnolent de l'Institut, a su, en condensant son roman pour en faire une œuvre théâtrale, lui donner une forme, une vigueur, une allure, si je puis m'exprimer ainsi, qui mérite tous les éloges.

A mon avis, M. G. Ohnet est une personnalité, un homme qui est lui, rien que lui, et c'est assez, n'ayant nul besoin d'aller chercher un collaborateur « à succès » pour se faire applaudir comme il le mérite.

J'ai entendu dire : « C'est encore une femme qui tue ! » Oui, mais pas dans le sens où M. A. Dumas fils l'a présentée. *Serge Panine*, ce n'est pas le titre que j'aurais donné à la pièce, car ce n'est pas lui qui est la belle et grande personnification dans cette comédie-dramatique ; l'héroïne : c'est Mme Desvarennes. Mme Desvarennes, une belle-mère (je vois d'ici le sourire de mes lecteurs) ; non seulement elle est belle-mère, mais bien plus, elle est mère, et une mère qui défend sa fille contre son gendre, un être fort peu sympathique, qui doit se trouver très étonné de se trouver « en vedette » sur l'affiche.

Puisque nous sommes au Gymnase, dirigé par M. Koning, je me permettrai de faire une légère observation à M. Koning, directeur du théâtre de la Renaissance.

Nombre de mes lecteurs pourraient croire que je me suis réservé la chronique théâtrale, parce que les chroniqueurs de théâtre ont leurs entrées gratuites. Ici, j'ouvre une parenthèse :

Depuis que j'écris les chroniques de théâtre, ici et ailleurs, jamais je n'ai sollicité une place quelconque, pour moi, dans un théâtre. Lorsque je vais au théâtre, j'y entre avec la liberté du critique, qui ne doit rien à l'obligeance du secrétaire de la direction. Je dis donc ce que je pense d'une pièce, sans avoir à me préoccuper de ce que dira M. le directeur.

Or, pendant que je tiens le directeur du Gymnase, je veux lui apprendre ce qui se passait chez lui, au théâtre de la Renaissance, le 1er janvier 1882.

Ce jour-là, jour de liesse pour les enfants et pour messieurs nos concierges, ceux qui malheureusement ont dépassé l'âge où l'on reçoit des polichinelles, et qui ne font pas partie de l'honorable corporation que le recensement eût pu mettre au courant de bien des secrets de famille, sans les fameuses enveloppes ; ce jour-là donc, je me rendis au théâtre de la Renaissance. Qu'y jouait-on, je n'en sais rien, j'y allais pour causer avec un ami : un simple rendez-vous... Tiens ! on y jouait justement, je me le rappelle, les *Rendez-vous bourgeois*.

Au contrôle, une discussion s'était élevée : une personne, jalouse de passer agréablement la soirée du premier de l'an, avait demandé, paraît-il, à la personne préposée à la location quelle pièce on jouerait le 1er janvier.

— Jouera-t-on *le Saïs ?*

— Certainement !

— Avec Capoul ?

— Avec Capoul.

Et la personne en question sur cette réponse affirmative avait loué deux fauteuils.

Le 1er janvier, elle se présentait au contrôle et protestait vigoureusement : on jouait les *Rendez-vous bourgeois !*

— Vos billets, disait le contrôleur, portent : treizième représentation du *Saïs*.

Et le contrôleur avait raison, ladite personne aurait dû lire les affiches et voir que la treizième représentation du *Saïs* avait eu lieu le samedi 31 janvier 1881.

Mais, pourquoi n'avait-on pas mis sur le billet de location : pour la représentation du 1er janvier 1882, au lieu de treizième du *Saïs* ?

La discussion dura quelque temps ; et, en chroniqueur toujours attentif, je la suivis avec intérêt. Le contrôleur fut fort aimable, et je crois même qu'il donna une loge aux personnes qui réclamaient avec quelque raison, à mon avis. Dans cette loge, ils ont pu y dormir bien tranquillement, les *Rendez-vous bourgeois* pour le 1er de l'an, ce n'est guère neuf ! Mais c'est égal, cette treizième représentation, chiffre fatidique, ne leur a pas porté bonheur !

Pour mon compte, je me suis empressé de fuir, même mon rendez-vous ; et, de l'aventure, je n'ai conservé que la moralité :

Lorsque vous louez pour une date fixe, ne consultez pas la personne chargée de la location.

Qu'en pense M. Koning ?

Lorsque M. Marais a quitté l'Odéon pour s'aventurer sur les planches à trucs du Châtelet, j'ai poussé les hauts cris : voir ma chronique du deuxième numéro des *Lettres aux Châteaux*.

Comme j'avais raison !

Est-ce que un artiste possédant le talent de M. Marais, était fait pour jouer une féerie, s'appela-t-elle : *Michel Strogoff ?*

Aussi, avec quelle satisfaction je l'ai retrouvé dans un rôle véritablement digne de lui ! Voilà un premier rôle de drame ! jeune, puissant et plein de douceur ! Et pourtant, ce rôle de Serge Panine est bien ingrat !

Tous mes compliments à M. Koning pour avoir compris toute la valeur de l'artiste, qui aurait fini par perdre la voie à force de perdre la vue, chaque soir, au Châtelet.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Notre dix-huitième siècle a été fécond en écrivains, en savants, en causeurs merveilleux, qui, bien que n'appartenant pas à la France par la nationalité, en furent, par leur esprit tout français, par les sympathies qu'ils y excitèrent, par leur mérite de style, par leurs œuvres enfin, ses véritables fils d'adoption. Tels furent : Jean-Jacques Rousseau, pour commencer par le plus célèbre, Ramsay, Goldoni, Necker, le comte Schouvaloff, le baron de Besenval, Grimm ; et parmi les diplomates : lord Stormont, le comte de Creutz, le baron de Gleichen, le marquis Caraccioli, qui représentaient si brillamment à la cour de Versailles et dans les salons de Paris les cours d'Angleterre, de Stockholm, de Copenhague et de Naples. Parmi ces aimables étrangers, qui reçurent alors de la société française leurs grandes lettres de naturalité, il faut placer au premier rang l'abbé Galiani, dont les *Dialogues sur les blés* purent un instant être comparés, par ses contemporains, aux *Petites lettres* de Pascal, et que sa correspondance avec Mme d'Épinay doit faire compter parmi nos meilleurs épistolaires.

L'abbé Ferdinand Galiani, qui, disons-le tout de suite, ne reçut du caractère ecclésiastique que juste ce qu'il en fallait pour posséder des bénéfices, naquit le 2 décembre 1728, à Chieti, petite ville de l'Abruzze citérieure, où son père Mathieu Galiani exerça pendant quelque temps les fonctions judiciaires d'audiencier royal.

Lorsque Galiani vint en France, les circonstances étaient assez tristes. Deux années nous séparaient encore de la paix de Versailles, qui mit fin, le 10 février 1763, à cette guerre de Sept ans, dans laquelle les revers militaires se mêlèrent aux querelles de la royauté avec les parlements et aux agitations religieuses.

Le début de Galiani à la cour de France n'aurait pas laissé deviner ses

futurs succès. Inconnu, d'une taille qui ne dépassait pas quatre pieds et demi, et qui, lorsqu'on ne connaissait pas le merveilleux esprit logé dans ce petit corps, inspirait le dédain aux plus charitables, il éprouva des dégoûts qui lui firent d'abord détester ce Paris qu'il devait plus tard tant aimer, tant regretter, et dont il a dit :

« Oui, Paris est ma patrie, on aura beau m'en exiler, j'y retomberai ».

Et ailleurs : « Je sens et j'éprouve tous les jours davantage, qu'il m'est physiquement impossible de vivre hors de Paris. » — « Paris, disait-il encore, c'est le café de l'Europe ».

La première audience du roi avait pu cependant donner la mesure de son esprit. Sans se laisser déconcerter par les sourires railleurs qui, autour de lui, accueillaient sa minuscule personne : « Sire, dit-il au roi, vous voyez à présent l'échantillon du secrétaire; le secrétaire vient après. » Ce mot spirituel désarma les rieurs, et bientôt il les eut pour lui. Sa réputation d'homme d'esprit ne tarda pas à s'établir. Il avait eu le temps de se faire des amis, parmi lesquels il faut nommer en première ligne le duc de Brissac, dont l'originalité rappelait à la cour de Louis XV le langage et même un peu les modes du seizième siècle, et le duc de Duras. Quand pour la seconde fois, il fut admis auprès du roi, la scène fut bien différente, et le petit abbé, s'il n'était pas encore le « charmant abbé », était déjà le « spirituel abbé ». Lui-même nous a aussi raconté cette entrevue : « Le roi Très Chrétien, le premier jour que je fus ici à la cour, alla tout d'un coup, en m'aperçevant, aborder Cantillana qui était près d'une fenêtre, et s'étant enquis de moi, il lui dit : « On me dit qu'il a beaucoup d'esprit. » On ne contredit pas les rois, de sorte que Cantillana et Grimaldi furent obligés de répondre *oui*, et de continuer à dire de moi ce qui n'est pas. Cette décision royale, née sûrement de ce que le duc de Duras et le duc de Brissac, qui m'aiment beaucoup, peuvent avoir dit au roi, devint soudain une nouvelle. »

Dès lors Galiani dût voir les choses plus en rose, et Paris cessa de lui paraître la ville aux pavés boueux, au ciel sombre, à l'eau détestable, dont il s'était plaint d'abord. Il n'avait pas tardé d'ailleurs à faire son chemin dans cette société la plus brillante, la plus polie qui fût dans le monde, à se lier avec les gens de lettres et les artistes, à plaire et par conséquent à se plaire dans un monde qui appréciait si bien son esprit. Dès le mois de septembre 1760, nous le trouvons tout à fait en pied dans le salon de Mme d'Épinay, dont ses contes faisaient les délices. Il lui avait été présenté probablement par Grimm, déjà fort répandu dans le monde diplo-

matique, auquel il appartenait un peu par ses rapports avec la cour de Saxe-Gotha.

Pour la maîtresse de la maison, c'est déjà « le charmant abbé »; pour Diderot, qui le rencontra chez elle, à Paris rue Saint-Honoré, à la campagne, au château de la Chevrette ou à la Briche, c'est « le cher abbé ». C'est au milieu du délicieux paysage de ce parc de la Chevrette, qui avait pour horizon les hauteurs de Montmorency, où l'on pouvait apercevoir la demeure rustique qu'avait habitée Jean-Jacques, quand il était l'hôte de Mme d'Épinay, que Diderot nous le montre pour la première fois, agaçant les cygnes de la pièce d'eau, qui le prennent en grippe, mais « inépuisable de mots et de traits plaisants : un trésor dans les jours de pluie ». Avec sa petite taille, sa vivacité, sa gaieté, on l'aimait comme un joli joujou. « Si l'on en faisait chez les tablettiers, disait un jour Diderot à Mme d'Épinay, tout le monde en voudrait avoir un à sa campagne. » Quand Grimm, dont les amours avec Mme d'Épinay n'étaient pas sans quelques nuages, avait attristé son amie par quelque froideur ou par une conduite un peu trop diplomatique; ou bien encore quand Saurin l'avait fatiguée de ses fadeurs et de de ses empressements à contre-temps, l'arrivée de Galiani était un vrai bonheur. C'était comme un rayon de soleil vif et gai, dans l'atmosphère rembrunie de la Briche et de la Chevrette. Diderot, qui assista à plus d'une de ces radieuses entrées, nous en fait ainsi le tableau : « Saurin sortit et Galiani entra, et avec le gentil abbé, la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, la plaisanterie et tout ce qui fait oublier les peines de la vie. Dieu sait les contes qu'il fit! » Ces contes! c'était un événement, on les attendait, on se les redisait; on les mettait par écrit pour les faire circuler parmi ses amis, comme autrefois on en usait avec une lettre de Mme de Sévigné. « Le petit abbé y sera avec ses contes. Je ne sais où il les prend, mais il ne tarit point. » Il se vantait lui-même de n'avoir jamais raconté deux fois une anecdote devant la même personne. On savait les maisons où il devait conter; on s'estimait heureux d'y être admis. Un cercle nombreux passait quelquefois la nuit pour l'écouter. Quels contes, en effet, que ceux qui nous ont été conservés par Diderot, par Chamfort : du *porco sacro;* du moine dont la grosseur terrifie le voiturier qui doit le conduire, et déjoue sa prudence qui lui avait fait demander d'abord à voir le bagage : « Une autre fois je me ferai montrer le moine », s'écrie le malheureux. Quels rires, quand il mimait ses historiettes de l'archevêque et du cardinal chez une duchesse, que le premier contrefait trop bien, de son voyage en coche en compagnie d'un jésuite, d'un bénédictin et d'un bernardin, et de deux bonnes

filles; de la visite d'un général à un prélat napolitain surpris en petite veste, la tête nue, et déshabillé; des moines se plaignant au pape de l'avarice de leurs prieurs, et gagnant leur procès par cette exclamation éloquente de leur député : « Enfin, vous le dirai-je, très saint Père? on nous mesure jusqu'au sang de Jésus-Christ »; de l'espion et du cardinal qui ne s'émeut pas des bruits peu édifiants qui circulent sur lui dans la ville, mais dont la vanité littéraire jette feu et flamme quand il apprend qu'on attribue à un autre l'ouvrage qu'il a fait. Malheureusement la réserve n'était pas le fort de Galiani, et la plupart de ses contes sont impossibles à reproduire en entier. Ces histoires à la Rabelais, sans le style gaulois qui sert pour ainsi dire de vêtement à celles de l'auteur de *Pantagruel*, font aujourd'hui l'effet de nudités qui s'étaleraient au grand jour. Comme firent MMmes de Rochefort et de Mirepoix à Duclos, qui leur débitait des histoires fort gaillardes, sous prétexte que les femmes honnêtes peuvent tout entendre, Mme d'Épinay et ses amies auraient pu dire aussi à Galiani : « Prenez donc garde, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

Ce qui ajoutait encore au prestige du conteur, c'était sa voix, son geste, sa mimique; il ne contait pas seulement ses contes, il les jouait. « Les contes de l'abbé Galiani, disait Diderot, sont bons, mais il les joue supérieurement. On n'y tient pas. Il est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds. »

De ces contes, de ces apologues, célèbres parmi ses contemporains, nous n'en citerons qu'un seul, qui lui fut inspiré par la pensée charitable de mettre fin à une discussion un peu trop vive entre Grimm et Le Roy, le lieutenant des chasses de Versailles, au sujet du génie qui crée, et de la méthode qui ordonne :

« Mes amis, je me rappelle une fable, écoutez-là. Elle sera peut-être un peu longue. mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent.

« — Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi facile, aussi simple, « aussi naturel et aussi mesuré que moi ! »

« — Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus « éclatant, plus léger, plus touchant que moi ? »

« Le coucou : « Je dis peu de chose, mais elles ont du poids, de l'ordre, « et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler, mais je suis toujours nouveau, et je « ne fatigue jamais. J'enchante les forêts, le coucou les attriste. Il est

« tellement attaché à la leçon de sa mère, qu'il n'oserait hasarder un ton « qu'il n'a pas pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître. Je « me joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'ad- « mire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heureux « écarts? »

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours, et n'écoutent point ; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant partout.

« Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah! dit le coucou en le voyant, nous « sommes trop heureux, notre querelle est une affaire d'oreilles, voilà notre « juge, Dieu le fit pour nous tout exprès. »

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête, et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent, l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré.

« Eh bien! leur dit-il, allez-là, je m'y rendrai, vous chanterez, je digè- « rerai, je vous écouterai, et puis je vous en donnerai mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du Palais ; il arrive, il s'étend à terre et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a point un mot à perdre de mes « raisons, saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en « observer l'artifice et la méthode. » Puis, se rengorgeant, et battant à

chaque fois des ailes, il chanta : *Coucou, coucou, coucou, coucou, coucou, coucou!* Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés, ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine ! Tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge, comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on les entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs, et y demeurer comme suspendus. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et quelque caractère qu'il prit, il peignait ; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore, mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit : « Je me doute que tout « ce que vous avez chanté-là est fort beau, mais je n'y entends rien, cela « me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant « que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, « pour la méthode. »

« Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy, en montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui « vous donne gain de cause. Bonsoir. »

Vous auriez trop ri de lui voir tendre son cou en l'air et faire la petite voix pour le rossignol, se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou, redresser les oreilles et imiter la gravité bête et lourde de l'âne ; et tout cela naturellement et sans y tâcher.

En éditant les Lettres de l'abbé Galiani, l'éditeur G. Charpentier a non seulement offert aux hommes de goût, aux *dilettanti* littéraires, un livre fin et spirituel, mais encore, il a chargé M. Eugène Asse d'écrire une des plus jolies notices bibliographiques qu'il m'ait été donné de parcourir.

*
* *

L'Ombra, par M. A Gennevraye, un nom que je lis pour la première fois, est le roman d'une chanteuse, sortant du plus haut rang de la société, par amour de l'art. Mariée, encore presque enfant, à un vieillard qui ne l'a épousée que pour lui donner son nom, elle devient veuve sans avoir connu ce que c'est que le mariage. Plus tard, lorsqu'elle a enthousiasmé l'Italie

par sa voix magnifique et son talent incontestable, elle épouse un jeune lord qui peut lui donner son nom sans crainte de le voir souillé. Ce roman, ainsi que les deux nouvelles qui terminent le volume : *Louise* et le *Capitaine Mercier*, dénotent chez M. A. Gennevraye un écrivain s'attachant plus au style de bonne compagnie, qu'à écrire des œuvres d'imagination.

*
* *

Un Homme a la mer, par M. Edgar Rodrigues-Henriques, est une œuvre qui me paraît écrite dans le but d'indiquer aux hommes dont la guérison serait considérée comme un miracle, de ne pas perdre courage et d'aller vers les flots bleus de la Méditerranée, respirer l'air pur et vivifiant des plages d'hiver.

.....Un homme à la mer! Lorsque ce cri sinistre retentit à bord d'un navire au large, chacun frémit! Les officiers savent qu'il est impossible de porter secours au malheureux tombé dans l'abîme liquide... même en arrêtant la marche du bateau, en virant de bord, on n'atteindrait pas le naufragé. Les matelots qui lui ont jeté des cordes, des cages à poules, des bancs, tout ce qu'on avait sous la main, l'ont vu bientôt disparaître dans la vague. C'est un homme perdu. Parfois pourtant il en réchappe; un courant l'a porté à la côte, une barque de pêche l'a recueilli, il est sauvé d'une mort certaine.

N'en est-il pas de même de certains malades considérés comme atteints de mal incurable. C'est un homme perdu, un homme à la mer!

Et, sur cette donnée, M. Edgar Rodrigues-Henriques a construit une sorte de roman médical aussi agréable à lire que bon à consulter avant de désespérer, même d'un miracle.

*
* *

M. Georges Ohnet, l'auteur applaudi de *Serge Panine*, vient de publier un roman nouveau des *Batailles de la vie*; le frère aîné s'appelait *Serge Panine*, le nouveau venu porte comme titre : Le Maître de Forges. Je n'hésite pas à préférer et de beaucoup, le second au premier.

Mlle Claire de Beaulieu a été abandonnée par celui qui devait l'épouser, le duc de Bligny. Celui-ci, pour redorer son blason, va se marier avec la fille d'un M. Moulinet, ancien négociant, archi millionnaire. Pour cacher son dépit, Claire de Beaulieu accepte les hommages de M. Derblay, un maître de forges, et pour humilier le duc de Bligny qui veut s'excuser de

sa trahison, elle lui présente M. Derblay comme son futur époux. Claire n'aime pas M. Derblay, elle aime de Bligny; cependant elle se marie avec le maître de forges. Claire de Beaulieu est ruinée, la perte d'un procès vient de lui enlever tout son avoir; mais sa mère et son entourage lui ont caché la position médiocre, dans laquelle, sans son mariage avec un homme riche, elle se fût trouvée.

Après le départ des invités, le soir du mariage, Philippe, le maître de forges, vient frapper à la porte de sa femme :

« Claire, encore vêtue de sa robe de mariée, était debout, muette, grave, le coude appuyé à la haute cheminée. Elle ne tourna pas les yeux vers lui, elle baissa seulement un peu la tête, et Philippe vit la torsade épaisse de ses cheveux blonds étinceler sur sa nuque blanche.

Il s'avança lentement, et, parlant avec effort :

— Voulez-vous me permettre de m'approcher de vous? dit-il.

De la main, Claire fit un geste d'assentiment.

Profitant de l'autorisation, Philippe se glissa jusqu'à la chaise longue et s'assit, courbé, presque aux pieds de la jeune femme. Il la regarda attentivement. Son visage crispé et dur l'étonna. Il lui connaissait cette expression farouche et menaçante : il la lui avait vue quand elle se trouvait en présence du duc. Il fut inquiet de voir Claire ainsi ramassée sur elle-même, comme prête à la lutte. Il ne pouvait deviner les projets de la jeune femme, mais, instinctivement, il pressentit une résistance. Il voulut pénétrer enfin dans ce cœur si obstinément fermé, avoir le mot de l'énigme, et, autant il était ému un instant auparavant, autant il devint calme.

Ce changement dans l'esprit de Philippe était inquiétant pour Claire. Elle eût pu avoir facilement raison d'un mari troublé et hésitant. Le mettant sur ses gardes, elle lui rendait toute sa clairvoyance pour deviner.

— Pour la première fois nous voici seuls, dit Philippe à voix basse, et j'ai pour vous bien des choses dans le cœur. Jusqu'ici je n'ai pas osé parler... J'aurais mal exprimé mes sentiments. Toute ma vie s'est passée dans le travail... Aussi je vous supplie d'être indulgente... Ce que je ressens, croyez-le bien, vaut mieux que ce que je dis... Bien souvent vous m'avez vu venir à vous, balbutier quelques paroles, puis garder le silence. J'avais peur de vous paraître trop hardi ou trop timide... Et cette crainte me paralysait. Alors je me bornais à vous écouter, et votre voix était douce à mon oreille comme un chant. Je me perdais dans votre contemplation, oubliant tout pour vous suivre des yeux quand vous marchiez sur la terrasse, dans un rayon de soleil. Vous êtes entrée ainsi profondément en

moi : je vous ai adorée. Vous êtes devenue ma pensée unique, mon espérance, ma vie..... Aussi, jugez de mon ivresse, maintenant que je vous vois là, près de moi, tout à moi.

Et, saisissant la main de Claire entre les siennes, Philippe la posa passionnément sur son front enflammé. La jeune femme fit un mouvement et retira sa main.

— Par grâce, monsieur... murmura-t-elle avec lassitude.

Philippe releva la tête, et regardant Claire, plein d'étonnement :

— Qu'avez-vous? dit-il... Suis-je assez malheureux pour que mes paroles vous déplaisent?

— Ne me les dites pas en ce moment, répondit Claire avec douceur... Je vous en prie... Vous le voyez; mon trouble est profond...

Philippe fut ému par l'accent douloureux de la jeune femme, et hochant tristement la tête :

— Mais oui, vous êtes pâle, tremblante... Est-ce donc moi qui en suis cause?

Claire détourna les yeux pour cacher deux larmes qui coulaient sur ses joues, et, d'une voix tremblante, répondit :

— Oui.

— Rassurez-vous, je vous en supplie, reprit Philippe. Ne sentez-vous pas que mon seul désir est de ne point vous déplaire? Que faut-il que je fasse? Exigez. Tout me sera facile. Je vous aime tant!

La jeune femme tressaillit de joie. Une lueur d'espoir brilla dans l'obscurité ou elle se débattait. L'ardeur passionnée de son mari lui fit comprendre quel pouvoir sans bornes elle exerçait sur lui. Et, sans pitié, elle résolut d'en abuser. Elle se fit coquette, et, pour la première fois, regardant le maître de forges avec un fin sourire :

— Si vous m'aimez, dit-elle, alors.....

Elle n'acheva pas. Mais elle fit un geste d'autorité que Philippe comprit bien.

— Désirez-vous que je vous laisse? dit-il avec soumission, est-ce là l'épreuve qu'il vous plaît de m'imposer? Je m'y résignerai, si c'est votre volonté.

Claire respira avec délices. Elle se sentit maîtresse absolue de cet homme qui lui avait causé une si grande frayeur. En un instant l'expression de son visage changea; elle montra à Philippe un front rayonnant.

— Eh bien, oui, dit-elle, je vous en saurai gré. Les émotions de cette journée m'ont fait mal. J'ai besoin de calme. Il faut que je me recueille.

Et demain, plus tard, plus en possession de ma pensée, plus sûre de moi-même, je vous expliquerai.....

Philippe resta un moment silencieux. Dans les paroles de Claire quelques mots lui avaient paru sonner faux. Cet atermoiement embarrassé lui sembla suspect. Il y avait là un mystère qu'il résolut de mettre à jour.

— Que me direz-vous demain, ou plus tard, que je ne puisse entendre aujourd'hui? reprit-il. Ma vie et la vôtre ne sont-elles pas désormais inséparables? Notre chemin est tout tracé. A vous d'être confiante et sincère. A moi d'être dévoué et patient..... J'y suis prêt, je vous l'assure. Êtes-vous dans les mêmes dispositions?.....

Mais en respirant le parfum de cette blonde chevelure, en sentant sur ses lèvres cette chair frémissante. Philippe fut étourdi par une soudaine ivresse. Il cessa d'être maître de lui. Oubliant ses promesses, il ne pensa plus aux susceptibilités du cœur troublé qui palpitait si près du sien. Il vit une femme adorable qu'il désirait follement et qui lui appartenait. Dans un transport irrésistible, il la saisit dans ses bras, et, les yeux ardents :

— Si vous saviez, murmura-t-il, comme je vous aime!

Claire, surprise d'abord, devint livide. Elle courba sa taille et, appuyant ses mains sur les épaules de son mari, elle s'efforça de fuir un contact qui lui était odieux.

— Laissez-moi! cria-t-elle avec colère.

Les bras de Philippe se desserrèrent. Il recula. Et, regardant la jeune femme qui était devant lui tremblante, le visage décomposée par l'angoisse.....

— Comment! dit-il d'une voix troublée, vous ne me donnez même pas le droit d'effleurer votre front de mes lèvres? Vous me repoussez avec violence, presque avec horreur! Que se passe-t-il en vous? Ce n'est pas là seulement l'effroi de la pudeur?... C'est de la répulsion..... Vous me haïssez donc? Et pourquoi? Que vous ai-je fait? Tenez! vos paroles de tout à l'heure me reviennent à l'esprit, et maintenant je crains de les mieux comprendre. Après cette déception dont vous avez souffert, il est resté plus que de l'amertume dans votre cœur. Il y a du regret, peut-être.....

— Monsieur! protesta sourdement Claire.

Mais Philippe s'était animé. Un commencement de colère avait fait monter le sang à ses joues, et marchant avec agitation:

— Madame, les protestations vagues, entre nous, sont maintenant inutiles. L'heure des explications nettes et franches et venue. Vous me donnez,

par votre attitude, des soupçons qu'il faut que vous éclaircissiez. Une femme ne repousse pas son mari sans motifs. Pour me traiter comme vous le faites, il faut.....

Philippe s'arrêta, sa voix s'était étranglée dans la gorge, il était devenu très pâle, et ses mains étaient agitées d'un tressaillement nerveux. Il respira avec force et, se tournant vers sa femme de façon à ne pas perdre un mouvement de son visage :

— Cet homme, dit-il, qui vous a si lâchement abandonnée, est-ce que vous l'aimeriez encore?

Claire comprit que l'occasion de cette rupture tant désirée par elle se présentait certaine, irrémédiable. Elle hésita cependant à la saisir. Philippe, avec sa colère puissante et lucide, lui faisait peur. Elle resta devant lui, les sourcils froncés, incertaine, le cœur bondissant, comprenant bien que sa destinée tenait à un fil.

Son silence acheva d'exaspérer Philippe qui, perdant toute mesure, lui saisit le bras avec force, et, la regardant avec des yeux enflammés :

— Vous m'avez entendu? répondez-moi ! Il le faut ! Je le veux !

La main de Philippe sur le bras de Claire produisit l'effet d'un doigt posé sur la détente d'une arme à feu. Le coup partit. La hautaine jeune femme, froissée et entraînée par cette violence, regarda fixement son mari :

— Eh bien ! si cela était? dit-elle avec audace.

— Eh ! vous n'avez donc pas vu que depuis quinze jours je suis folle? s'écria Claire, cessant de se contenir. Mais vous ne comprenez donc pas que je me débats dans un cercle dont je ne puis sortir ! J'ai été entraînée à ce que j'ai fait par une fatalité irrésistible. Je dois vous paraître une créature misérable. Vous ne me jugerez jamais aussi sévèrement que je me juge. J'ai mérité votre colère et votre mépris. Tenez ! prenez tout de moi, excepté moi-même..... Ma fortune est à vous, je vous l'abandonne. Qu'elle soit la rançon de ma liberté !

— Votre fortune? Vous m'offrez?... à moi !... s'écria Philippe.

Il fut sur le point de parler, et, dans son indignation, de lui apprendre cette ruine, qu'il avait mis tant de soin et de délicatesse à lui cacher. Quelle vengeance à tirer de la hautaine Claire ! Et comme elle était sûre, rapide et cruelle ! Il repoussa bien loin cette pensée. Il la trouva indigne de lui. Et, tout à fait calmé par la satisfaction qu'il éprouva en se trouvant si supérieur, moralement, à la jeune femme, il put la regarder sans colère.....

— Vous vouliez m'acheter votre liberté, tout à l'heure. Je vous la donne

pour rien. Croyez que je ne la troublerai jamais. Entre nous, tout lien est rompu, et rien ne doit plus nous être commun. Toutefois, une séparation publique causerait du scandale que je ne mérite pas de subir, et que je vous prie de m'épargner. Nous vivrons l'un près de l'autre, l'un sans l'autre. Mais comme je ne veux pas d'équivoque de vous à moi, écoutez bien ce que je vais vous dire. Vous apprendrez un jour la vérité. Vous saurez que vous venez d'être encore plus injuste que cruelle. Et peut-être aurez-vous alors la pensée de revenir sur ce que vous avez fait. Je vous déclare dès à présent que ce sera inutile. Je vous verrais maintenant vous traîner à mes pieds en implorant votre pardon, que je n'aurais pas pour vous une parole de pitié. J'aurais pu être indulgent pour votre colère. Il me sera impossible d'oublier votre sécheresse de cœur et votre égoïsme. Adieu, madame, nous vivrons comme vous l'avez voulu. Voici votre appartement. Voici le mien. A compter d'aujourd'hui, vous n'existez plus pour moi.

Claire, sans prononcer une parole, inclina la tête en signe d'assentiment. Philippe, le cœur serré, jeta un dernier regard sur la jeune femme, espérant un retour, une défaillance qui la lui rendit au moment où il allait la perdre pour toujours. Il la vit insensible et glacée. Ses yeux n'eurent pas un regard, ses lèvres pas une parole.

Il traversa la chambre, ouvrit la porte avec lenteur, et la referma comme à regret, s'arrêtant encore pour écouter si un cri, un sanglot ou un soupir ne lui donnerait pas, à lui, meurtri, humilié, un prétexte pour revenir le premier, et offrir de pardonner pendant qu'il en était temps encore. Il n'entendit rien.

Alors, se tournant vers cette porte derrière laquelle restait seule l'implacable jeune femme :

— Créature orgueilleuse qui ne veut pas plier, dit-il, je te briserai.

Et, reprenant le chemin qu'il avait parcouru une heure avant, le cœur si plein d'espoir, il rentra dans sa chambre de garçon. »

Cette scène, qui est la scène principale du roman, et qui, au théâtre, fera un effet immense, je n'ai pu en donner ici que les parties principales, mais aucun de ceux qui la liront ne pourra échapper à l'émotion poignante que j'en ai ressenti. Entre cet homme qui aime et cette femme hautaine qui vient de commettre un crime en l'acceptant pour époux, ne voulant rien lui donner, il y a un contraste de sentiments admirablement trouvé.

La peinture des caractères du maître de forges Philippe, celui de Claire sa femme, ceux d'Athénaïs, de Moulinet et du duc de Bligny sont bien

faits pour arrêter l'esprit du plus indifférent, et bien des lectrices mouilleront de leurs larmes les pages de ce récit dramatique et d'une haute moralité.

A. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Il vient de paraître, à la Librairie des Soirées littéraires, un volume signé E. M. de Lyden, sous le titre : Le Roman d'Octavien. C'est un récit très simple, écrit dans le style des romans populaires, très dramatique et dont la moralité est bonne. C'est l'histoire d'un fils qui venge l'assassinat de son père.

Treize gravures sur bois, tirées hors texte sur papier teinté, ornent ce volume.

— MM. Charavay frères publient, dans leur Bibliothèque d'éducation moderne, un ouvrage de M. Léon Barracand, portant le titre de : Un Village au douzième siècle et au dix-neuvième.

Sous la forme attrayante du roman, l'auteur a écrit un récit comparatif des mœurs du moyen âge et des mœurs modernes.

— De tout temps l'homme a cherché des remèdes à ses maux et des secours contre la maladie. Les facultés merveilleuses du sel devaient certainement être mises à contribution par la médecine ancienne : Pline nous a laissé de ses vertus mirifiques un catalogue qui peut servir de modèle pour une étiquette pharmaceutique. Si l'on en croit cet auteur, on l'employait tantôt seul, tantôt mêlé au vin, à l'huile, au vinaigre, au miel, à l'origan, à la poix. Mais aussi, il guérit alors la morsure des serpents, les piqûres de guêpes ou de scorpions, aussi bien que la migraine, les ulcères et les verrues. Il est souverain contre les excroissances de chair, contre les maux d'yeux, de dents, contre les angines et les vers intestinaux; rien ne résiste à son action, ni la goutte, ni les coliques, ni les cors aux pieds, ni les engelures; on l'emploie encore avec le plus grand succès dans la jaunisse, l'hydropisie, la toux, ou bien lorsqu'on a été mordu par un crocodile.

Malheureusement, il n'est pas de panacée qui n'ait ses détracteurs, et bien souvent nous trouvons dans les auteurs sacrés ou profanes, le sel repré-

senté comme un symbole de malédiction. En punition de sa curiosité, la femme de Loth est changée en statue de sel, et lorsqu'une ville doit être punie d'une manière exemplaire, le vainqueur déclare qu'après l'avoir rasée il sèmera du sel à la place où elle s'élevait, afin que rien n'y puisse pousser : le sel devient un instrument de vengeance après avoir été un instrument de vie. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on trouvera facilement chez le même écrivain que le sel entretient la fertilité de la terre et que c'est un précieux engrais.

Nous rencontrons donc fréquemment, lorsqu'il s'agit du sel, les produits de l'imagination côte à côte avec la vérité; de sorte qu'il est souvent difficile de démêler ce qui est réel, ce qui est exagéré et ce qui est faux. Les uns en font un présent divin ou un remède à tous les maux; d'autres y voient un instrument de la vengeance céleste, peut-être ont-ils tous raison, au moins en partie. Pour décider la question, il n'est qu'un moyen, c'est de l'étudier à fond et de voir ce qu'est le sel, quelles sont ses propriétés, comment on se le procure et quel rôle il joue dans la nature.

Telle est l'étude que M. Eugène Lefebvre, professeur de physique au lycée de Versailles, vient de faire paraître à la librairie Hachette et Cᵉ, sous ce titre : Le Sel. Ce volume fait partie de la Bibliothèque des merveilles.

— Malgré la diffusion, chaque jour plus grande, des notions scientifiques, on pourrait se demander ce que veut dire ce titre : l'Écorce de la Terre, que je rencontre aussi dans la Bibliothèque des merveilles, sous la signature de Mᵐᵉ Stanislas Meunier.

En feuilletant le livre, en parcourant la table, le lecteur verrait par les titres des chapitres comme par les gravures, qu'il s'agit d'une description géologique de la terre; mais pourquoi ce mot *écorce?*

C'est que nous avons la preuve que notre globe n'est pas jusqu'à son centre composé de matériaux solides et rigides. Les fluides de l'extérieur, atmosphère et océan, reposent partout sur un *support* rocheux qui ne se prolonge pas indéfiniment dans la profondeur.

Comme on le pense bien, cette notion capitale ne nous est pas fournie par l'observation directe. On n'a jamais perforé cette enveloppe rocheuse jusqu'aux régions souterraines où elle cesse d'exister, mais c'est une conséquence logique de faits exactement établis.

Ces faits, qu'il faut décrire et discuter sont relatifs, les uns à la mobilité extrême de l'enveloppe terrestre animée d'un mouvement continu qui serait incompréhensible si la surface du globe était celle d'une sphère solide

pleine; les autres, à la très haute température qui règne dans les profondeurs de la terre.

Tels sont les faits que l'auteur expose dans son ouvrage *l'Écorce de la Terre.*

— Une machine est un produit de l'intelligence et du travail de l'homme, destiné à suppléer à notre faiblesse, en nous permettant de faire un emploi utile des forces que la nature met à notre disposition.

L'étude des moteurs et des machines de M. H. de Graffigny : Les Moteurs anciens et modernes, publiée dans la Bibliothèque des merveilles, est divisée en neuf sections ou parties distinctes, comprenant plusieurs divisions et subdivisions.

Voici l'ordre suivi par l'auteur :

1° Les moteurs anciens, tirant leur puissance motrice de la chaleur développée par la combustion de leurs aliments dans les poumons et l'appareil circulatoire;

2° Les moteurs employant la force du vent, ou aériens;

3° Ceux utilisant l'eau d'une façon quelconque, ou hydrauliques;

4° Les machines accessoires et baromotrices, se basant sur l'effort naturel de la pesanteur.

5° Les moteurs employant l'air, soit chaud, comprimé, soit par pression atmosphérique;

6° Les moteurs à gaz d'éclairage;

7° Les moteurs à vapeur;

8° Les moteurs électriques;

9° Les moteurs à grande puissance (tels que la machine du Tremblay à vapeurs combinées d'eau et d'éther), les moteurs à acide carbonique, et le système à poudre, pour le battage des pieux, etc.

Chacune de ces divisions embrasse une série de machines ne différant que dans le mode d'emploi de la force motrice, ou dans la disposition des organes qui les composent.

Tel est le plan de ce livre, écrit spécialement, non pour les ingénieurs et les gens du métier, mais plus particulièrement pour les personnes qui, n'ayant pas fait d'études spéciales, éprouvent le louable désir de se rendre compte des progrès accomplis par la mécanique et s'intéressent à la construction et à la manœuvre des machines, sujet toujours curieux et trop ignorés, faute de traités vulgarisateurs, comme celui-ci.

On pourrait presque dire que nous naissons tous mécaniciens. Il n'est pas d'enfant qui ne se plaise à détruire ses jouets pour découvrir les secrets

de leur mécanisme, et qui ne tente aussi de construire de petits appareils ou moteurs à son usage, souvent avec une ingéniosité qui étonne. Ce goût, sinon cette vocation, quelquefois persiste à un âge plus avancé; mais quand on veut faire de la mécanique sans s'être pourvu de toute la science nécessaire, on n'arrive presque jamais qu'à des rêveries irréalisables, et plus d'un exemple prouve que, malheureusement, on s'expose à perdre ainsi, non seulement ce qu'on peut avoir de fortune, mais aussi sa raison.

C'est donc une lecture bonne, sage, utile en même temps que moralisatrice, que M. H. de Graffigny a voulu offrir à tous ceux qui ne sont pas spécialistes. Les lecteurs y puiseront des connaissances qu'ils ne possèdent pas; les rêveurs y apprendront qu'il ne faut pas gaspiller le pain de la famille pour chercher, sans études approfondies, des machines sans utilité pratique ou d'une difficulté telle que les plus savants ne s'y arrêtent même pas.

— M. Maxime Petit publie, dans la Bibliothèque des merveilles, LES SIÈGES CÉLÈBRES.

C'est l'historique des moyens d'attaque contre les villes fortes, et des moyens de défense employés depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Le livre commence au siège de Troie pour finir aux désastres des sièges de Strasbourg, Metz et Paris.

Aucun ouvrage ne peut mieux soulever la fibre patriotique, que l'histoire des hauts faits d'armes, de l'abnégation personnelle et du courage héroïque que nous présente M. Maxime Petit; et parmi tant de sièges dont le souvenir glorieux a inspiré ces pages, la France est largement représentée, depuis le siège de Paris par les Normands en 885, ceux de Béziers (1209), de Toulouse (1211-1219), de Calais (1345-1347), de Melun (1420), d'Orléans (1428-1429), jusqu'à celui de Paris (1871).

Le volume se termine par des *Notions de fortification* et un *Vocabulaire* des principaux termes techniques employés dans l'ouvrage.

— A tout instant l'âme parle intérieurement sa pensée. Ce fait, méconnu par la plupart des psychologues, est un des éléments les plus importants de notre existence : il accompagne la presque totalité de nos actes; la série des mots intérieurs forme une succession presque continue, parallèle à la succession des autres faits psychiques; à elle seule, elle retient donc une partie considérable de la conscience de chacun de nous.

Cette parole intérieure, silencieuse, secrète, que nous entendons seuls,

est surtout évidente quand nous lisons : lire, en effet, c'est traduire l'écriture en parole, et lire tout bas, c'est la traduire en parole intérieure; or, en général on lit tout bas. Il en est de même quand nous écrivons : il n'y a pas d'écriture sans parole; la parole dicte, la main obéit; or, la plupart du temps, quand nous écrivons, il n'y a d'autre bruit perçu que celui de la plume qui court sur le papier; la parole qui dicte ne s'entend pas; elle est réelle pourtant; mais le bruit qu'elle fait, ce n'est pas l'oreille qui l'entend, c'est la conscience qui le connaît; il n'agite pas l'air qui nous entoure, il reste immobile en nous; ce n'est pas la vibration d'un corps, c'est un mode de moi-même. Ce bruit est vraiment une parole; il en a l'allure, le timbre, le rôle; mais c'est une parole intérieure, une parole mentale, sans existence objective, étrangère au monde physique, un simple état du moi, un fait psychique.

Dans la réflexion solitaire, la parole intérieure se fait connaître à nous : c'est le soir, quand la lampe est éteinte, quand nous avons renoncé pour untemps à l'activité réfléchie, à l'intelligence raisonnable, à la conscience; nous avons abdiqué, nous demandons à jouir du repos. Mais le sommeil réparateur se fait attendre; tourmentés par l'insomnie, nous ne pouvons faire taire notre pensée; nous l'entendons alors, car elle a une voix, elle est accompagnée d'une parole intérieure, vive comme elle, et qui la suit dans ses évolutions; non seulement nous l'entendons, mais nous l'écoutons, car elle est contraire à nos vœux, à notre décision, elle nous étonne, elle nous inquiète, elle est imprévue et ennemie; nous cherchons à la combattre, à la calmer, à la détourner, pour l'éteindre, sur des objets différents.

Après Bonald, après Cardaillac, après les auteurs contemporains qui ont abordé la même question, une étude approfondie de la parole intérieure restait à faire. M. Egger a essayé de combler cette lacune de la science psychologique par une description consciencieuse du phénomène, et par un examen des principaux problèmes que soulève cette description. Après avoir fait l'aperçu descriptif et historique de la question, il étudie la parole intérieure comparée à la parole extérieure; les variétés vives de la parole intérieure; il fait la comparaison des variétés vives et de la force calme de la parole intérieure; il indique la place de la parole intérieure dans la classification des faits psychiques; il pose et résoud le problème de la position respective dans la durée de la parole intérieure et de la pensée, et celui de leurs différences au point de vue de l'essence et de l'intensité.

Telle est la donnée de l'ouvrage que M. Victor Egger publie à la librairie Germer Baillère et Cie, sous ce titre : La Parole intérieure, *Essai de*

psychologie descriptive. Cet ouvrage fait partie de la Bibliothèque de philosophie contemporaine.

— Conférences a la Sorbonne, *Comptes rendus analytiques et critiques*, par Henri Grignet.

Ce livre répond à un *desideratum* exprimé par beaucoup d'habitués des séances hebdomadaires que donne le soir, durant l'hiver, à la Sorbonne, l'Association scientifique de France. Interrompues pendant près de neuf années, à la suite de la guerre franco-allemande, ces séances ont été reprises en 1878. De cette époque date le travail de M. Grignet, et il l'a poursuivi jusqu'en 1881. Pas une conférence ne manque à l'appel, et il nous faudrait le titre de chacune d'elles pour faire apprécier l'intérêt et l'utilité d'un semblable recueil. Qu'il suffise de dire que les noms de Renan, de Lesseps, Egger, Ouvaissan, Mézières, Charles Blanc y trouvent place.

Tout en remarquant que les questions scientifiques y sont traitées d'une manière vraiment littéraire, en sorte que, sans étude préparatoire, le lecteur trouvera du charme à leur exposé, nous ajouterons que l'auteur, dans les trente-neuf comptes rendus qui font de l'ouvrage une petite encyclopédie, a su, par de réelles qualités de style, en rendre la lecture fort attrayante.

Henri Litou.

THÉATRE

—

On ne sait pas absolument à quel genre rattacher le nouvel opéra-comique en quatre actes, que vient de donner Mme Olagnier : Le Saïs. De ce conte arabe, l'auteur a-t-il voulu tirer un opéra-comique ou une opérette? Je vois bien comme interprète M. Capoul, mais j'y rencontre aussi, notez bien que je ne m'en plains pas, Mlle Desclauzas et M. Joly. Or, je ne pense pas que ces deux artistes aient jamais eu la prétention de chanter l'opéra-comique. Il m'a semblé aussi que le directeur du théâtre de la Renaissanee avait bien fait les choses, et que, par galanterie sans doute, envers l'auteur, féminin, Mme Olagnier, il avait cherché à éclipser les splendeurs des *Mille et une Nuits :* décors, mise en scène et costumes, tout est splendide, et le directeur a fait de véritables tours de force pour arriver à flatter les yeux, tandis que Mme Olagnier s'était chargée de fournir les violons.

Ce *Saïs*, à mon avis, est un très joli opéra-comique de salon; comprenant

un assez grand nombre de numéros, romances, duos, chœurs; tout cela est assez agréable; mais, soit que le ténor fut un peu..... essoufflé, soit que je me sois trouvé en mauvaise disposition, le *Saïs* n'a pu m'enlever. Pour ce qui est du livret, il m'a paru un peu dans le bleu.

— L'Opéra-Comique a donné la première représentation des PANTINS, l'œuvre d'un jeune, couronné au concours Cressent. M. Cressent a laissé en mourant un legs de 2,500 francs, devant être attribué à l'auteur du meilleur libretto et de même somme pour l'auteur de la musique dudit libretto.

Je ne sais trop quels sont les juges de ces sortes de concours, mais il faut croire que les partitions non couronnées étaient bien faibles, car celle qui a mérité le prix ne m'a guère enlevé. Mais, il faut dire une chose, en faveur des jeunes : c'est qu'ils savent fort bien que s'ils écrivaient autre chose que la petite musiquette classique qui leur est enseignée au Conservatoire et ailleurs, jamais l'ombre d'un laurier n'abriterait leur tête; aussi, ils font pâles, pour ne pas trop éclabousser leurs examinateurs. Je n'en veux donc nullement à M. Hue de m'avoir laissé froid; quand il n'écrira plus de musique pour avoir un prix, il sera lui-même, et fera plus vigoureux.

— A la question qui vient involontairement à la bouche de chacun de nous : pourquoi M. Massenet a-t-il porté son HÉRODIADE à MM. Stoumon et Calabrési, directeurs du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, la réponse est bien simple : c'est que notre grande scène lyrique de l'Opéra est prise par le *Tribut de Zamora*, qui n'a point épuisé son succès, et par la *Françoise de Rimini*, qui est à l'étude. M. Massenet, en homme pratique, et qui sait combien de temps un grand opéra reste dans les cartons d'un directeur avant d'en sortir pour arriver à la rampe, s'est empressé de ne point offrir son œuvre à M. Vaucorbeil; il l'a exportée. Il s'en est bien trouvé.

Ah! si nous possédions un théâtre lyrique, bien certainement *Hérodiade* n'eût point passé la frontière, et Paris eût eu la primeur de cet ouvrage. Cette question, éternellement débattue, de la création d'un théâtre lyrique, n'a pas encore été résolue, elle traîne sans laisser entrevoir une solution prompte, et pendant ce temps, l'étranger s'empare des meilleures partitions de nos auteurs, comme il retient, à prix d'or, nos artistes les plus en renom.

Il nous revient de Bruxelles que l'opéra de M. Massenet a réussi au delà de toute espérance, quoique la scène du théâtre de la Monnaie soit

loin de pouvoir offrir les splendeurs de mise en scène que comporte l'ouvrage, et que notre grande scène de l'Opéra eût pu lui donner.

— M. Abraham Dreyfus a fait représenter, au théâtre de l'Odéon, une pièce fort intéressante : l'INSTITUTION SAINTE-CATHERINE.

C'est une comédie de la vie bourgeoise, dans laquelle on rencontre des détails d'une grande finesse d'observation; on pénètre dans le ménage d'un M. Petitbourg, un membre de l'Institut, peu fortuné; on y rencontre deux jeunes filles, Laure et Cécile, qui, pour faire figure dans le monde, se voient dans l'obligation de tailler elles-mêmes la soie de leurs robes, et s'enfuyant à l'annonce d'un visiteur; on y assiste aux petites querelles du ménage, on y voit la cuisinière faisant des efforts désespérés pour conquérir la table de la salle à manger à l'heure de dresser le couvert, table envahie par les coquillages et les plantes du savant.

Les jeunes filles ont été produites dans le monde, l'hiver dans les bals, l'été aux bains de mer; mais elles sont sans dot et les hommes reculent. A les voir, chaque année, recommencer leurs pérégrinations à la recherche de l'époux rêvé, toujours flanquées de leur mère, de leur tante et d'une veuve qui voudrait bien convoler à nouveau, les jeunes gens ont nommé ce groupe indissoluble l'INSTITUTION SAINTE-CATHERINE.

Quelques jeunes gens, cependant, papillonnent autour des jeunes filles: l'un, trop timide pour lancer sa déclaration, l'autre, riche à millions, se déclare; mais la jeune veuve veut le prendre pour elle, et se laisse même aller à vouloir déconsidérer l'une des jeunes aspirantes au doux hymen. Bien entendu, l'*Institution Sainte-Catherine* perdra son nom, car les deux jeunes personnes se marient en chœur.

Cette comédie, toute de détails, est fort jolie, et promet un long succès, qui se trouve moins dans l'action que dans la peinture de cette vie bourgeoise et gênée de la famille Petitbourg.

— Le succès de SERGE PANINE, drame en cinq actes de M. Georges Ohnet, joué au théâtre du Gymnase, s'affirme tous les jours, et ce théâtre tient un de ces succès durables qui va faire courir tout Paris.

Mme Desvarennes, une commerçante fort riche, possède une fille, Micheline, qui s'éprend d'un jeune Polonais, Serge Panine, prince complètement ruiné, brave comme son épée et d'une grande beauté. Mme Desvarennes ne voit pas ce mariage avec plaisir, mais elle cède aux supplications de sa fille et le mariage a lieu. Le bonheur de cette union n'est pas de longue durée; le prince dévore la dot de Micheline et trompe sa femme avec Jeanne de

Cernay, fille adoptive de Mme Desvarennes, que celle-ci a donnée en mariage au banquier Cayrol. Les relations de Serge avec Mme Cayrol deviennent publiques, le prince se livre de plus en plus à la passion du jeu, et Mme Desvarennes lui refuse sa bourse. La guerre est déclarée entre la belle-mère et son gendre. Serge, n'ayant plus la ressource de puiser dans la caisse de Mme Desvarennes, se jette dans des entreprises véreuses; cela finit par une plainte portée contre lui au parquet : un commissaire de police vient pour l'arrêter.

Mme Desvarennes se trouve avec son gendre au moment où le commissaire va se saisir de lui : « Nous autres, dans le commerce, quand nous « avons failli, et qu'il nous est impossible de nous relever, nous jetons du « sang sur la souillure et elle disparaît. Vous autres, dans la noblesse, « quand vous êtes déshonorés, comment faites-vous? » Et elle lui montre un revolver posé sur la table. »

Le prince comprend, mais il est jeune; tout brave qu'il est, la vie ne lui est pas désagréable; il voit le revolver, mais il n'y touche pas. Le commissaire monte l'escalier, Serge veut fuir. Alors Mme Desvarennes prend le revolver et fait feu. Serge Panine tombe mort.

Le commissaire entre, et le secrétaire de Mme Desvarennes lui dit que le prince vient de se suicider.

Il y a de fort belles scènes dans ce drame; particulièrement celle où Cayrol qui, furieux d'avoir appris la trahison de Jeanne de Cernay, sa femme, voudrait se venger sur elle de l'injure qu'il en a reçu; mais son amour est plus fort, et il tombe à ses genoux.

Du reste, M. Ohnet a le sentiment dramatique, et certainement nous verrons sous peu *Le Maître de Forges* au théâtre.

Mme Pasca a admirablement rendu le rôle si sympathique de Mme Desvarennes; Marais est excellent dans le rôle peu sympathique de Serge Panine. En somme, grand et bon succès.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 30

25 janvier 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

REVUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

LIBRARY

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : **H. LE SOUDIER**

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1882

La première chose à faire serait tout d'abord de supprimer le gaz comme éclairage de la scène, au moins. Aujourd'hui, la preuve est faite, et les lampes Édison donnent une lumière douce, que les yeux peuvent fixer sans être désagréablement affectés.

La lumière produite par chaque lampe ne dégage qu'une chaleur imperceptible, et n'offre aucun danger. Attendra-t-on qu'une nouvelle catastrophe se produise? Je le crains fort! Mais je déclare que si j'étais pour quelque chose dans l'administration de nos salles de spectacle, je bannirais complètement l'usage du gaz.

Je terminerai cette causerie peu littéraire, puisqu'il y a pénurie en ce moment, que l'on répète très à tort, que si la lumière électrique procure un bel éclairage, ce n'est qu'en fatiguant beaucoup la vue.

Mais, le soleil fatigue aussi les yeux, et cependant on le supporte. Qu'on fasse, pour la lumière électrique, ce qu'on fait pour le soleil : qu'on profite de ses bienfaits sans regarder les sources qui la projettent, et l'on n'aura plus à s'en plaindre. Si l'on place les foyers de telle sorte qu'ils ne frappent pas directement, au théâtre, la vue du spectateur, on n'aura plus à s'en plaindre, et par l'emploi de ce mode d'éclairage, les grandes catastrophes, qui affligent tant de familles au milieu d'une partie de plaisir, ne se renouvelleront plus.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Dans LA FAUSTIN, c'est l'étude de la femme artiste, l'actrice aimant son art avec plus de passion qu'elle n'adore son amant, quoique celui-ci soit tendrement aimé; mais pour lui plaire, la Faustin a dû quitter le théâtre, et malgré tout l'amour qu'elle ressent pour William, au fond, elle lui en veut de l'avoir arrachée aux applaudissements de la foule, aux feux de la rampe, au grand art qu'elle aime.

Le roman est assez banal, et trois chapitres suffiraient pour en donner le récit; mais l'auteur s'est plu, dans la première partie surtout, à s'arrêter sur des tableaux de mœurs d'une immoralité forcée, pour ne pas dire plus. Je vais essayer de donner l'analyse de ce livre, contenant de fort jolis chapitres, à côté d'autres qui me paraissent fort exagérés et écœurants.

Le premier chapitre indique bien la situation :

« Il faisait nuit sous un ciel étoilé, au-dessus d'une mer phosphorescente.

« Dans le creux d'une falaise battue par la molle lamentation de l'Océan, gisaient, étendues à terre, des silhouettes d'êtres, aux corps sans formes, aux visages sans traits.

« On percevait vaguement deux femmes : l'une couchée de tout son long, sur le dos, les bras repliés en couronne au-dessus de la tête, et les yeux aux étoiles; l'autre tendrement ramassée et pelotonnée aux pieds de la première, qu'elle tenait appuyée contre la chaleur de son corps.....

« Soudainement, s'éleva, parmi le silence et l'ombre, à propos d'un nom d'homme prononcé il y avait plus d'un quart d'heure, la voix de la femme couchée tout de son long, une voix qui était comme un ressouvenir passionné qui parlerait tout haut dans un rêve.

« — Non... entre nous il n'y avait eu encore qu'un baiser... un baiser, je me le rappelle, donné dans ma loge, sur la pointe du pied, par-dessus le paravent derrière lequel je m'habillais... il partait pour sa légation...

« Ces Anglais, quand ils sont mal, ils le sont tout à fait... mais lorsqu'ils sont bien... puis il avait de sa mère, qui était Française... Ce n'est que trois mois après que j'allais à Bruxelles, dans une tournée théâtrale... Il m'avait fait retenir une chambre dans un hôtel, l'hôtel de Flandre... Oui, c'est bien celui-là... Cette nuit-là, ah! cette nuit est inoubliable... L'amour, bien sûr, n'est pas fait de l'amoureux tout seul... N'aimons-nous pas quelquefois un homme pour les circonstances dans lesquelles nous l'avons aimé?... Allez, c'était bien étrange, cet hôtel... il sortait des murs une musique d'un doux, d'un doux ineffable... et ses baisers me couraient sur la peau avec des ondes sonores, m'y faisant presque des chatouillements... des ondes sonores qui sortaient de dessous l'oreiller... et il y avait des ouragans lointains d'harmonie qui semblaient m'emporter dans ses bras au ciel... et je sentais je ne sais quoi de divin, mêlé à ses caresses... J'ai toujours gardé de cette première nuit, c'est bête ce que je vais dire, le souvenir d'amours comme on se figure que peuvent être les amours des anges... Oui, cet hôtel de Flandre est contigu à l'église Saint-Jacques, et

l'orgue, je l'ai su le lendemain, est encastré dans le mur contre lequel était notre lit. Enfin, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le seul homme que j'aie aimé d'amour... lui ! »

« — Ma Faustin adorée, si vous ménagiez un peu la jalousie du patron? » dit une voix d'homme dans laquelle, sous l'intonation blagueuse, on sentait un cœur blessé.

« — Mon ami, répondit la femme, sereinement ironique, l'air de la mer vous fait perdre le sens des choses et des positions... Vous, un boursier si *pratique*... Restez donc l'homme de Paris que vous êtes, et avec tant d'intelligence... Nous sommes un ménage, n'est-ce pas, nous ne sommes pas des amants, nous ! »

Ainsi la Faustin, quoique « en ménage » avec un homme, en aime un autre, auquel son cœur s'est donné, et dont elle est séparée par des circonstances tout à fait indépendantes de sa volonté.

Elle doit débuter sous peu au Théâtre-Français, dans le rôle si difficile de *Phèdre*.

L'auteur fait pénétrer le lecteur dans le monde des hommes et des femmes de théâtre ; la Faustin ne se plaît guère dans ce milieu dont sa sœur, que l'on appelle Bonne-Ame, est le plus bel ornement. La Faustin ne pense qu'à ce rôle si difficile de *Phèdre*, qui lui est confié, et dont elle voudrait faire une magnifique création. Elle entraîne sa sœur chez un vieux savant :

« — Mesdames, qu'est-ce que je puis pour votre service ? » demanda le maître du logis en faisant asseoir les deux femmes sur son lit.

« — Voici, monsieur. » C'était la Faustin qui prenait la parole ; « il existe, m'a dit M. Sainte-Beuve, une autre Phèdre que celle de Racine... et il m'a dit en même temps que vous étiez l'homme qui pouviez le mieux m'en donner l'intelligence... vous un Grec... et qui connaissez si bien la langue de la vieille Grèce... Ce que je veux... je ne le sais vraiment pas trop... Cependant, je suis curieuse de vous entendre lire de cette Phèdre dans l'original... Ça éveillera peut-être des idées chez moi... Voilà... Je voudrais revenir de chez vous, comme une barbare d'autrefois... qui aurait passé deux heures dans la Grèce de Périclès, et avec un peu du bruit de la langue dans mon oreille.

Le vieillard se mit à traîner derrière lui son fauteuil jusqu'à la planche des livres, rassembla, autour de sa maigre et longue personne, le flottement d'une robe de chambre de cotonnade, sous laquelle on sentait la

superposition de gilets de tricot et de grands bas de laine, monta sur le fauteuil, et désignant le volume du milieu de la rangée, prononça avec le ton de vénération d'un custode de trésor abbatial, vous indiquant sa grande relique : « Mesdames, le divin Homère! »... et il attaque la tragédie grecque par les deux premiers vers :

Je m'appelle Vénus, la déesse au renom répandu parmi les mortels et dans le ciel.

De temps en temps il interrompait par-ci par-là, le vieux grec du livre par des phrases françaises, comme celles-ci : « Votre Racine, madame, n'a pas tenu compte de cela... Votre Racine, madame, n'a pas traduit cela... Votre Racine, madame, a mal traduit cela. »

La scène qui représente ces deux femmes chez ce vieux professeur est certainement la plus jolie de tout le volume... Tout à coup, elles s'aperçoivent que le vieillard a des distractions : c'est que l'heure de son dîner est arrivé, et il a des habitudes.

« — Ah! c'est l'heure où l'on vous apporte votre dîner... parfaitement », dit la Faustin avec cette adorable tyrannie de la femme qui veut satisfaire jusqu'au bout un de ses caprices : « M. Athanassiadis, il faut dîner... dîner comme si nous n'étions pas là... nous reprendrons après ».

« — C'est... c'est que, mesdames... on ne m'apporte pas mon dîner... je le fais moi-même... Oh! la cuisine ici n'est pas bien compliquée... je suis un peu de l'école du Vénitien Carnaro... des œufs, du poisson séché, des olives noires... tenez, vous voyez, d'où vous êtes, le garde-manger de mon hivernage ».

La Faustin s'était levée, avait été au placard; là, avec la curiosité d'une petite fille, elle sortait l'un après l'autre chacun des bocaux, les faisait un moment gaminement tournoyer dans la lumière, les refourrait dans l'ombre.

« — Oh! ces petits poissons, si secs, qu'ils ont l'air d'allumettes. »

« — Oui, ce sont des *tziros*... ça se mange en buvant du *raki*. »

« — Jamais, jamais de viande?... M. Athanassiadis, c'est particulier, cela... Ah! des anchois... c'est bon à savoir... Et tous les jours vous mangez deux œufs sur le plat..., ça doit être bien ennuyeux à la longue. »

Tout en parlant, cherchant, regardant, la Faustin attachait sa traîne, retroussait avec des épingles sa jupe en « laveuse de vaisselle », et quand cela fut fait, du ton de joyeux commandement d'une femme dans une partie de campagne, elle jeta à la compagnie : « Et nous disons qu'aujourd'hui, c'est nous qui allons faire votre cuisine... Vous ignorez certainement

ce que c'est que l'omelette aux anchois... cette omelette pour la confection de laquelle je n'ai pas de rivale... Eh bien! vous allez en goûter une faite par ma blanche main... Eh! la petite Maria, passe-moi la poêle que je vois là-bas... et vous, M. Athanassiadis, tout de suite du charbon là-dedans! »

« — Oh! mesdames, mesdames... vous me confusionnez! » glapissait Athanassiadis abasourdi.

« — Laisse-toi donc faire, mon vieux Palicare, ma sœur et moi nous ne sommes pas nées avec un cuisinier déposé dans notre berceau royal! »

Toute cette scène est charmante, et dans le volume où l'on pourra en suivre le développement, le lecteur s'y arrêtera avec l'attention qu'elle mérite.

Puis l'auteur nous fait assister à la répétition de *Phèdre*, à la première représentation de début et au succès de la Faustin, qui n'a eu qu'à penser à William, celui qu'elle aime, pour comprendre son rôle; mais William est revenu et, sentant son amant dans la salle, c'est pour lui qu'elle joue et tous l'applaudissent, car elle est magnifique. Elle vit avec son amant dans une ivresse continuelle, malheureusement William est jaloux, même des applaudissements accordés à sa maîtresse. Celle-ci quitte le théâtre pour vivre près de lui et toute à lui. Cependant elle regrette la scène, elle a besoin du théâtre, et cette vie pourtant si douce de deux amants qui s'adorent, lui pèse quelque peu.

« Vers ce temps, dans une lettre qui chargeait sa sœur d'emplettes de toilette, la Faustin finissait par ce post-scriptum :

« Tu ne m'as pas envoyé, ainsi que je t'en avais priée, tous les journaux sur le début de Mme Jenny-Lafon dans *Phèdre*, et tu ne m'indiques pas, parmi mes rôles, ceux qu'elle annonce l'intention de jouer. Ah! s'il m'était donné de rentrer seulement quelques mois au théâtre, je demanderais à jouer les confidentes dans les pièces où elle fait les reines, et je la mangerais! »

Comme on sent bien dans cette lettre le regret du théâtre, la jalousie de l'actrice qui reconnaît qu'elle n'est pas indispensable.

Enfin, vient la scène dernière du roman, pour laquelle tout le livre a été écrit et dont il n'est que l'exposé.

L'amant de la Faustin a été pris d'un mal subit.

« La chambre où lord William Annandale se trouvait couché dans un grand lit, aux matelas recouverts de soie rouge, était une froide, haute et immense pièce, meublée de meubles aux formes raides du moyen âge, et

de ce gothique moderne qui fait sur les théâtres du boulevard, le mobilier des drames du passé.

Sur une toilette à la glace en ogive, parmi de petites cuillers poisseuses, il y avait une rangée de fioles et de médicaments débouchés, et, à travers une porte vitrée, on apercevait deux gigantesques laquais à demi sommeillants sur les fauteuils du salon.

Au dehors, c'était la tristesse morne et un peu inquiétante des grandes étendues d'eaux mortes, et de temps en temps, par une fenêtre ouverte, entraient comme des vols de chauves-souris, de petits souffles balayant la flamme à demi couchée de la lampe, et qui mettaient, à tout moment, dans la chambre désolée, de brusques alternatives de clartés et de livides ténèbres.

Assise au pied du lit, la Faustin pleurait, la tête enfoncée dans les couvertures, pleurait au-dessous du malade, au corps immobile, mais dont les pâles doigts, affreusement crispés, ramassaient, sur sa poitrine, les draps en petits paquets.

Quand elle releva la tête, il y avait auprès du lit, le médecin qu'elle n'avait pas entendu entrer, un vieillard aux longs cheveux rejetés en arrière, à la Jenner, et habillé de la redingote ecclésiastique d'un ministre protestant, et qui marmottait entre ses dents : « Oui, elle commence! » en sous-entendant le mot...

Il se pencha à droite, à gauche, pour mieux voir, fit un « pas possible », tira de sa poche un foulard, dont il essuya longuement le verre de ses lunettes, se leva enfin, remonta l'abat-jour de la lampe dont la lueur éclaira en plein la figure du jeune lord.

Et tout debout devant le lit, sa rigide silhouette projetée sur les draps et répétant ses gestes de stupéfaction, le médecin disait dans des phrases entrecoupées :

« — Non, ce n'est pas une illusion, non... un cas, comme il s'en présente une fois par hasard... Voyez-vous, madame, les jeux bizarres du muscle *risorius* et du grand zygomatique?... un cas qui n'a jamais été observé scientifiquement... Les livres de médecine allemands, anglais, français, la nomment cette agonie... et vraiment la nomment-ils?... mais aucun livre d'aucun pays ne la décrit... et nous n'avions la certitude de son existence que par la mention qu'en fait, d'après le récit de Tronchin, Mme d'Épinay, une de vos compatriotes qui a laissé des mémoires dans le siècle dernier...

« Mais regardez donc, le dessin du rire commence à être parfaitement indiqué?... Ah! chère madame, vous allez assister à un spectacle bien dou-

loureux... apprêtez-vous à être témoin d'une *agonie* sardonique... Je ne vous quitte que pour un moment, et reviens aussitôt après une visite importante... Je veux noter les phénomènes qui vont se produire »...

Au bout d'un long, d'un très long temps, la Faustin se hasarda cependant à regarder entre ses doigts un peu desserrés, regarda une seconde fois, regarda encore, soudainement prise d'une sauvage curiosité, au milieu de laquelle elle sentait s'en aller d'elle, et sa terreur et quelque chose de son chagrin.

Puis tout à coup, elle se trouvait impuissante à détacher ses yeux du visage à l'agonie étrange.

Et ses mains abandonnant sa figure et tombant sur ses genoux, elle regardait immobile, elle regardait malgré elle.

Et à force de regarder, peu à peu, ainsi que dans une salle d'hôpital il s'établit un courant contagieux de crises nerveuses entre les malades, la bouche, les lèvres de la tragédienne, sans qu'elle pût ne pas le vouloir, se mirent à faire tous les mouvements de la bouche et des lèvres du mourant, à répéter le poignant et l'horrible de ce rire sur des traits d'agonisant...

Et ce spectacle, tuant pour un moment l'amante, faisait rentrer de force l'actrice dans la femme.

Et insensiblement, de l'imitation nerveuse, involontaire, et contre son gré de tout à l'heure, la Faustin était despotiquement amenée à une imitation étudiée, comme pour un rôle, pour une agonie de théâtre à effet : et le rire qu'elle surprenait sur les lèvres de son amant, bientôt elle arrivait à chercher, si c'était bien celui-là qu'elle avait sur ses lèvres à elle, et se retournant et le demandant à l'ogive de la glace verdâtre de la vieille toilette, placée derrière elle.

Toute à son travail de comédienne, la Faustin entendit soudainement un formidable coup de sonnette dans le fond du lit, et aussitôt la tête détournée de la glace, elle rencontra les yeux du mourant, où la connaissance était venue comme par un miracle.

Les deux domestiques étaient entrés dans la chambre.

« — Turn out that woman ! » (mettez dehors cette femme), dit le jeune lord d'une voix dans laquelle s'était réveillée toute l'implacabilité de la race saxonne.

La Faustin se jetait la bouche sur les mains de son amant. Il la repoussait brutalement, et avec ces mots :

« — Une artiste... vous n'êtes que cela... la femme incapable d'aimer ! »

Et s'enfonçant, pour mourir, le visage dans la ruelle, lord Annandale jetait, une seconde fois, par dessus son épaule, et plus impérativement encore :

« Turn out that womann ! »

Une artiste est incapable d'aimer ; voilà ce qu'a voulu prouver M. de Goncourt : l'a-t-il démontré? Je crois qu'il a fait tout le contraire, car la Faustin a aimé autant que cela est possible son amant, elle lui a justement sacrifié son talent qui, malgré elle, et dans un moment d'hallucination bien facile à comprendre, remonte comme à la surface. En somme, ouvrage plus curieux qu'il n'est intéressant.

*
* *

Les poésies, récits et souvenirs publiés par M. Eugène Manuel sous le tite : En voyage, composent une série de pièces détachées, dont l'auteur applaudi de : les Ouvriers, de l'Absent, et de tant d'autres poèmes non moins charmants, a voulu offrir aux lecteurs, devenus rares, d'œuvres poétiques.

Je n'ai qu'a citer le poème suivant : *Germania*, pour montrer que la lyre de M. Eugène Manuel sait vibrer aux accents du patriotisme le plus pur.

Le sémaphore a mis ses bras en mouvement :
Le port signale au large un navire allemand,
En charge de Hambourg, et qui vient faire escale.
Dans ses deux entreponts, et jusqu'à fond de cale,
Sont pressés, comme un vil troupeau, sur quatre rangs,
— Vous l'avez deviné déjà ? — des émigrants.
La misère a besoin d'un espoir chimérique :
Ils vont vers l'inconnu sans bornes, l'Amérique,
Vers le sphinx colossal qui les attire à lui.

Mais ces vainqueurs d'hier, sans patrie aujourd'hui,
N'ont qu'un désir farouche et dur, dans leur souffrance :
Voir le pays vaincu, voir un instant la France ;
Fouler ce sol, lancer des regards triomphants
Sur ce peuple blessé, — qui garde ses enfants :
D'un souvenir hautain rappeler sa faiblesse,
Admirer ce qu'on hait, convoiter ce qu'on laisse ;

Le voir enfin, dût-on sentir, à son aspect,
Un mélange d'orgueil, de honte et de respect.

A l'horizon, bientôt, le ruban de fumée
Se rapproche, et, parmi la foule enfermée
Dans les flancs du navire énorme et frémissant,
La nouvelle a couru : « La France ! On y descend ! »

Alors on vit s'ouvrir la noire fourmilière,
En dépit du tangage, à l'avant, à l'arrière,
Douze cents passagers se massent sur le pont;
A de lointains signaux la manœuvre répond;
Jeunes, vieux, femmes, tous, interrogeant l'espace,
Dévorent à l'envi la falaise qui passe,
Et la terre où, par eux, sept mois, le sang coula,
Pour dire, en outrageant le passé : « La voilà ! »

Mais, tout à coup, pareille à l'orageuse nue,
Une brume de mer vers la côte est venue,
Opaque, s'abattant sur les flots et le port,
A l'heure où le canot met un pilote à bord,
Dans cette humidité pénétrante et sans pluie,
L'air prend les tons fumeux et fauves de la suie;
Tout disparaît : un voile hostile et ténébreux
Efface les contours et s'épaissit sur eux :
C'est le vide et l'horreur. Sur les caps qu'ils dominent,
Avec des feux pâlis les phares s'illuminent.
On est déjà trop près des bas-fonds pour ancrer :
La mer est dans son plein : alerte! il faut entrer!
Et, tandis qu'en sa tour la trompette marine,
Gémit; bouche tragique et profonde poitrine,
Lentement le vaisseau, semblable au criminel,
S'avance dans la nuit, comme en un noir tunnel;
Entre les bras ouverts que le port lui présente,
Il pousse, de profil, sa carène pesante,
Et ses deux grands tuyaux, vaguement ébauchés
Dans la nuée obscure où ses mâts sont cachés;
Et l'on entend grincer l'hélice et les cordages,
Et ronfler la vapeur pour d'obscurs abordages.

Sur le pont, la cohue ouvre les yeux en vain!
Morne comme l'exil, hâve comme la faim,
Elle sonde, obstinée en sa froide colère,
Le jour qui s'est enfui, la nuit que rien n'éclaire;
On dirait que l'abîme autour d'elle s'est fait.
Les plus anciens marins de la côte, en effet,
Ne se souviennent pas d'une brume si sombre,
Ni d'un navire au port ainsi bloqué par l'ombre!

Venu le soir, il est parti le lendemain,
Ayant à bord gardé son chargement humain,
Soumis au règlement, parqué, comme en capture,
Le long du quai désert où nul ne s'aventure,
Où de jaunes lueurs vacillent à vingt pas,
Et qu'on sait à portée, et que l'on ne voit pas!

Avec le petit jour et la haute marée,
La vision sortit, comme elle était entrée,
Dans le brouillard, au son lamentable et perçant,
De la trompe marine, au large avertissant,
Un rayon de soleil, échauffant la nuée,
Eût suffi pour chasser la livide buée,
Et montrer dans l'azur l'éblouissant décor
Du rivage, et les fonds plus merveilleux encor :
Les mille mâts dressés dans la clarté vermeille,
Les grands quais où s'agite un peuple qui s'éveille,
Et toi, Seine, qui viens de la tête et du cœur,
Et le commerce immense, et le travail vainqueur,
Et ce fourmillement des hommes et des choses,
Et la France féconde en ses métamorphoses!

Mais non! Même au départ, ce tableau s'est voilé :
Rien n'a paru, rien n'a brillé, rien n'a parlé.
La cité, se drapant dans un linceul de brume,
N'a livré de son port que la boue et l'écume,
Et le flot souffletant la jetée avec bruit.

Ils voulaient voir la France : ils n'ont vu que la nuit.

* * *

J'ai déja eu l'occasion de parler de deux livres écrits par M. H. Lafontaine : *Petites Misères* et *la Servante*; en voici un nouveau auquel il a donné pour titre : L'HOMME QUI TUE.

Dans une conversation avec un ami, le docteur Sauveley, l'auteur fait lui-même la critique de son dernier volume.

« — Ma femme et mes filles ont été enchantées de votre dernier livre, dit le docteur Sauveley.

— Ces dames sont très indulgentes, c'est avec des yeux amis qu'elles ont lu mon roman; mais, pour la galerie, c'est trop doux, le sujet n'est pas empoignant, il ne passionne pas, personne ne prend fait et cause pour ma thèse, on ne discute pas mes personnages, ils vont tranquillement leur petit bonhomme de chemin, arrivent au dénouement sans encombre, sans secousse, la vertu trouve sa récompense, le crime son châtiment, et bref le livre ne se vend pas!.....

— Imaginez-en un plus corsé.

— On n'imagine plus, docteur!

— Qu'est-ce qu'on fait donc?

— On vit son roman.

— Tiens! tiens!

— Or, comme ma vie est très calme, très régulière, absolument dépourvue d'incidents romanesques, je ne trompe pas ma femme, je l'aime, c'est banal; je ne m'occupe pas de politique, je n'ai pas la passion du jeu; sans être riche, je n'ai pas le souci du lendemain... banal!... ma femme est la vertu même! banal!... J'ai fouillé tous nos papiers de famille, rien, pas le moindre scandale. Ah! de père en fils, nous avons été d'une honnêteté désolante!... Je vous défie bien d'intéresser qui que ce soit avec ça!

Je crois en effet, que M. H. Lafontaine a plutôt le talent de rendre les sentiments tendres et affectueux, qu'il ne sait entraîner dans les péripéties dramatiques.

Et, *l'Homme qui tue* est un titre, mais non pas un récit bien mouvementé.

Le comte Jean de Morser a eu, tout à fait par hasard, l'occasion d'assister aux derniers moments d'un ancien officier qui meurt en laissant une fille, Albine, dans la misère. Le comte se charge d'élever l'orpheline, lui fait donner de l'instruction. La jeune fille grandit, devient une charmante femme, possédant un grand talent comme chanteuse. Elle est engagée en Italie, et devient la maîtresse de celui qui fut son bienfaiteur.

Un ami commun voudrait voir le comte régulariser par le mariage cette liaison illégitime. Le comte très jaloux, perd l'esprit, croit à la trahison de sa maîtresse avec son ami Max O'Conne et, sans aucune raison autre que sa jalousie ; il frappe Max d'une balle de revolver et en fait autant pour Albine, qui meurt en lui disant :

— Pourquoi m'avez-vous tuée?... je n'ai jamais aimé que vous !... Je vous le jure!... comme on jure!... quand on va paraître devant Dieu!... Je vous pardonne !

Et lorsqu'on vient pour l'arrêter et qu'on lui demande son nom :

— L'homme qui tue! répond-il avec un grand éclat de rire.

* * *

M. Fortuné du Boisgobey publie un drame assez émouvant sous ce titre : LE CRIME DE L'OMNIBUS.

Il s'agit d'une jeune fille qui, un soir, dans un omnibus, est assassinée à l'aide d'une épingle trempée dans un poison subtil. Ce crime est commis dans le but de s'emparer d'un héritage qui devait échoir à la victime. On rencontre certains points de ressemblance entre ce roman et *Pompon*, d'Hector Malo. Mais, bon Dieu! que de choses invraisemblables, un auteur est obligé d'imaginer pour écrire un roman de cette sorte; le lecteur voit d'ici cet assassinat perpétré dans un omnibus absolument complet, sans que personne ne s'en aperçoive, pas même la victime! Heureusement que M. du Boisgobey a écrit dans ce roman de fort jolies pages consacrées à peindre l'amour de la petite Pia pour le peintre Freneuse. Si Pia n'était Italienne, elle eût pu s'appeler Pompon; ce sont les mêmes sentiments qui ont inspiré M. Malot dont M. du Boisgobey fait la peinture dans *le Crime de l'omnibus*.

* * *

M. George de Peyrebrune a écrit un jolie étude du cœur humain en écrivant MARCO, et je suis certain que son livre obtiendra le succès qu'il mérite. Le livre débute par une charmante idylle, malheureusement troublée par une scène un peu risquée :

« Il avait quinze ans, elle quatorze; elle était bien plus grande et plus forte que lui, plus avancée aussi, non en raison ni en savoir, mais en connaissances dangereuses. Elle avait l'instinct du mal, et cet instinct croissait et se développait puissamment, comme elle.

« C'est dans *Paul et Virginie* qu'elle commença à lire. Plus tard, elle apprenait *Jocelyn*, et le récitait par cœur.

« Maintenant, après avoir lu tous les romans qui lui étaient tombé sous la main, elle s'avisait de les trouver trop innocents, ils ne l'intéressaient plus, car ils ne révélaient rien de ce qu'elle voulait savoir. Et, comme elle ne « savait » pas, il lui restait encore assez d'ignorance pour conserver leur frais parfum à ses quatorze ans.

« C'était une belle fille, Alice : brune, la lèvre épaisse, le regard indécis, flottant entre l'audace et l'ingénuité, la peau dorée, veloutée, avec des blancheurs de clair de lune. Elle ondulait déjà, et balançait sa hanche arrondie, bien qu'elle portât encore des robes courtes, qui laissaient voir une jambe et un pied d'une rare perfection. Sa mère feignait d'oublier qu'il était temps de rallonger ses jupes, et la petite paraissait n'y point songer.

« Marco, le compagnon d'Alice, était blond comme un chérubin. Nés dans le voisinage l'un de l'autre, ils partagèrent souvent le même berceau, que les deux mères veillaient ensemble. Ils se battirent, se roulèrent enlacés, gigottant, se mordant à pleine petite bouche rose et baveuse, et se faisant rire du chatouillement de leurs baisers. Dès qu'ils purent bégayer, on leur apprit à s'appeler « petit mari » et « petite femme ».

« Aujourd'hui, Alice faisait de la coquetterie avec Marco, comme l'on fait des gammes pour s'exercer. Au reste, elle l'aimait, mais, en éprouvant une sorte d'irritation de ce qu'il s'obstinait à rester un petit garçon, tandis qu'elle s'épanouissait, et devenait, de jour en jour, une grande fille.

« Lui, doux, rêveur, plus savant qu'elle en toutes choses, mais comme engourdi dans son adolescence un peu maladive, souriait aux gronderies de la fillette, et l'adorait de tout son cœur.

« Ce matin-là, Alice s'était coiffée comme une femme, les cheveux tressés et enroulés, puis elle se donnait des airs de tête à mourir de rire.

« — Comme tu es drôle, lui dit-il.

« Elle fut piquée.

« — Comme tu es bête, répliqua-t-elle.

« — Merci !

« — Mon Dieu, fit-elle, j'ai tort de me fâcher, ce n'est pas ta faute si tu n'es qu'un enfant, si tu n'es pas capable de faire des compliments comme un jeune homme... comme M. de Terris, par exemple !

« — André ! il te fait des compliments, lui ? C'est pour se moquer de toi, alors !

« — Vraiment ! s'écria la petite, emportée par le dépit, c'est donc aussi pour se moquer qu'il m'attend chaque jour à la porte du parc, m'accompagne jusqu'ici, et garde toute la journée à sa boutonnière la fleur qu'il prend à ma ceinture !

« Marco ouvrait de grands yeux, plus surpris qu'irrités, en répétant :

« — Lui ? André ? mon ami André ? Mais cela ne s'appelle pas faire des compliments, dit-il tout à coup.

« — Que tu es bête, mon pauvre Marco ! On voit bien que tu ne comprends rien de rien ! Alors tu supposes qu'il ne dit mot en marchant près de moi ? Tiens, tu me fais pitié.

« — Qu'est-ce qu'il te dit ?

« — Oh ! rien, fit-elle d'un petit ton discret, assaisonné d'un sourire agaçant, tout rempli de malicieuses réticences.

« — Je veux que tu me répondes ! s'écria l'enfant, dont le visage prit soudain une expression de volonté violente.

« — Est-ce que tu serais jaloux ? minauda la Célimène en jupons courts.

« Elle était ravie d'avoir enfin troublé la quiétude de son cher Marco.

« Celui-ci reprit, en lui secouant le bras le plus maritalement du monde :

« — Réponds, ou je te bats.

« — Ah ! c'est comme ça ! dit la petite ; eh bien ! tiens !

« Elle lui glissa des doigts en lui envoyant une taloche, et se mit à courir à toutes jambes.

« Ils étaient dans les champs, elle se précipita vers la maison, Marco la suivait.

« — Attends, attends, tu vas voir ! criait-il en courant aussi fort qu'il pouvait.

« Mais la vigoureuse fillette le laissait loin.

« Par bonds, elle arriva à la porte du logis, l'ouvrit et s'enferma, tirant brusquement les verrous, puis elle éclata de rire quand le jeune garçon vint heurter cette porte et la secouer, criant de colère.

« Bientôt, elle songea qu'il pouvait trouver une autre issue, et lui tomber sur les épaules. Alors, elle escalada l'escalier, grimpa jusqu'aux combles, et se fourra on ne sait où.

« Pendant ce temps, Marco faisait le tour de la maison, dont toutes les portes et fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées.

« Cela le surprit d'abord, car, à cette heure matinale, sa mère et les deux servantes allaient et venaient pour les besoins du ménage, portes et volets

bâillant à l'air et au soleil. A cette heure aussi, Mme Delange faisait sa visite habituelle aux fleurs, aux colombiers, aux belles poules pondeuses qui peuplaient et égayaient sa retraite, retraite un peu bien coquette pour une veuve de deux ans. Mais une aussi jolie veuve ne pouvait pas s'encadrer comme une lettre en deuil dans une éternelle bordure noire. C'est pourquoi son habitation disparaissait sous les roses grimpantes et les clématites embaumées où les oiseaux faisaient des nids. Ce n'est pas que Mme Delange ne fut une femme exquise, un noble cœur ; mais elle avait eu un triste mari. Cela change bien l'humeur et la vertu des femmes. Elle était donc extrêmement consolée, et puis elle adorait son fils.

« Trop impatient de rattraper son impertinente amie et de lui administrer une verte correction, Marco s'inquiéta peu de ce logis si bien clos ; il courut s'emparer d'une échelle, l'appliqua au mur et gagna lestement une des fenêtres du premier étage. Il la trouva fermée comme celle du bas.

« Patiemment, il redescendit et porta l'échelle plus loin.

« A ce moment, Alice, ne voyant rien venir, comme sœur Anne, passa sa tête à travers les barreaux d'une lucarne et cria moqueusement :

« — Coucou !

« Marco leva les yeux et lui montra le poing. Mais il ne répondit rien et grimpa. La fenêtre qu'il atteignit ouvrait sur un petit salon, sorte de boudoir très paré où Mme Delange aimait qu'on la laissât seule.

« La croisée était poussée, mais non close, et par l'ouverture passaient les franges roses des rideaux secoués par le vent.

« Marco entendit la voix de sa mère, et il s'arrêta pris de la peur d'être grondé. Quels cris de détresse, si Mme Delange apercevait son fils perché sur une échelle de douze pieds !

« Il fit un pas en arrière, et peut-être allait-il redescendre pour grimper ailleurs ; mais la voix railleuse d'Alice répéta au-dessus de lui :

« — Coucou !

« Il serra les dents et gravit le dernier échelon. A cette place, sa tête seule dépassait l'appui de la fenêtre, et il s'accrocha d'une main pour se hisser sur le rebord. Il prenait son élan lorsque le rideau, poussé par un flot d'air, s'écarta légèrement, puis retomba au bout d'une seconde. Mais l'enfant ne bougeait plus.

« Debout devant la glace de la cheminée, Mme Delange se regardait en souriant. Elle déposait sur ses cheveux une couronne d'aubépine blanche fraîchement cueillie et s'abandonnait aux bras d'un homme qui la tenait

enlacée, appuyant les lèvres sur son cou incliné. C'était André de Terris.

« Les forces de Marco faiblirent subitement. Il vacilla, glissa sur l'échelle, s'y raccrocha instinctivement et l'entraîna avec lui sur l'épais gazon, qui assourdit cette double chute. L'enfant se leva d'un bond, chancelant, étourdi, comme ivre de douleur, et soudain il se prit à courir du côté du bois les bras étendus. Plusieurs fois il tourna la tête vers cette croisée où il lui semblait voir sa mère et l'homme qu'elle aimait. Son œil était noir de désespoir et de haine. Il fuyait emportant avec lui l'éblouissement de cette vision atroce. Un réveil déchirant s'était fait dans son âme sous le coup de cette révélation : c'était le cœur d'un homme qui battait maintenant à le tuer dans la frêle poitrine de Marco. »

Marco comprend ce que c'est que l'amour, mais il ne croit plus à rien en voyant sa mère dans les bras d'un jeune homme, de Terris, notaire de l'endroit.

Alice se laisse prendre aux caresses du notaire, qui lui fait la cour et l'épouse, Mme Delange meurt de chagrin ; au moment où l'on célèbre les noces de Terris et d'Alice, le glas funèbre se fait entendre et les porteurs du cercueil qui contient le corps de la mère de Marco s'arrêtent presque devant la maison où se fait le marige. Bref, Marco jure de se venger d'Alice et du notaire et, pour sa vengeance, il fait enlever Alice par un jeune homme qui l'aime. De Terris croit que c'est Marco qui a enlevé Alice, ils se battent en duel, Marco est tué, mais en mourant il lui dit :

— Tu m'as tout pris, j'avais juré de me venger... Tu as tué la mère, je t'ai fait assassiner le fils... Tu m'as pris Alice, je te l'ai arrachée !... Je peux mourir.

Ce roman, fort dramatique, est écrit d'une façon charmante et mérite tous les éloges. Le seul défaut que l'on pourrait trouver, vient de ce qu'il y a trop de personnages engagés dans l'action, il en résulte une certaine confusion qui nuit à la clarté du récit.

* * *

M. Imbert de Saint-Amand, en des pages fort émouvantes, écrit le martyrologe de la reine Marie-Antoinette, depuis la soirée du 6 octobre 1789, ou, après une journée d'angoisses indicibles, la famille royale partie de Versailles à une heure de l'après-midi, a fait son entrée vers neuf heures à l'Hôtel-de-Ville parisien ; Louis XVI et sa famille se sont rendus ensuite aux Tuileries, jusqu'au jour où elle quitta ce séjour royal pour ne plus le

revoir qu'en passant, entraînée par la charrette qui la conduisait au pied de l'échafaud.

C'est l'histoire de ces temps troublés, que M. Imbert de Saint-Amand a voulu rappeler dans son volume intitulé : MARIE-ANTOINETTE AUX TUILERIES. Cette histoire a été écrite déjà bien des fois, mais il faut savoir gré à l'auteur du travail qu'il a dû s'imposer pour rester dans la vérité des faits, et cela, sans parti pris.

*
* *

Le cinquième volume des MÉMOIRES DE M. CLAUDE vient de paraître. J'ai déjà dit combien ces mémoires, presque contemporains, étaient faits pour satisfaire ce sentiment de curiosité, qui fait que l'on voudrait connaître tous les « pourquoi » de tant de faits qui se sont, pour ainsi dire, passés sous nos yeux, sans que nous ayons pu nous rendre compte de leur raison d'être.

M. Claude, placé dans un milieu où forcément on doit aller au fond des choses, donne, particulièrement dans ce cinquième volume, l'explication de faits qui n'ont pas été expliqués jusqu'ici : l'affaire Troppmann, l'affaire de Victor Noir, etc., sont présentés sous un jour tout à fait nouveau, et qui mérite d'arrêter l'attention.

Je relève une histoire bien amusante dans ce volume, c'est l'histoire d'un timbre-poste oblitéré.

Un mystificateur ingénieux faisait une annonce dans les journaux, sous les initiales X. Y. Z., dans laquelle il disait :

« Qu'il donnait le moyen en une seule leçon, de connaître la tenue des livres en partie double. » Il ajoutait :

« Qu'il suffisait pour recevoir, par retour du courrier, la formule de cette leçon, d'envoyer à M. X. Y. Z. un timbre-poste accompagnant sa lettre de demande. »

L'adresse du professeur par correspondance était à Belleville. Mais les nombreuses dupes de ce prétendu professeur de tenue de livres en partie double, en étaient pour leurs frais de timbre-poste !

La police fut mise sur pied ; le concierge interrogé, les réponses parurent vagues et, comme les propriétaires sont responsables de leur concierge, la police, en cet entre-temps, ordonna au maître de la maison qu'il eût à s'enquérir de son locataire.

Le propriétaire habitait très loin de sa propriété, il s'y rendit et, pour éclaircir la chose, se fixa quelques jours dans son immeuble.

Pendant que cet honnête propriétaire, pour purger sa maison de ces industriels illicites, et pour être utile aussi à la magistrature, se livrait à Belleville à de minutieuses recherches, il reçevait du centre de Paris une lettre de sa femme.

Par malheur, à l'adresse de cette lettre, l'épouse du propriétaire avait, par une fatalité incompréhensible, apposé un timbre ayant déjà servi.

Lorsque l'honnête propriétaire se disposait à se rendre chez le procureur impérial pour expliquer le résultat de ses premières démarches au sujet de son locataire, il voyait arriver chez lui le commissaire de police et des agents pour l'empoigner au nom de la loi.

Il eut beau se défendre de toute participation aux escroqueries de son locataire, le propriétaire se vit emmené à la préfecture de police.

Des charges aussi accablantes qu'imprévues s'accumulèrent sur lui, au moment où il était le moins préparé à la défense; il resta muet de surprise et d'épouvante.

Outré, alarmé, pressé par une série de preuves fatales qui le présentaient comme un odieux criminel, il ne put que balbutier des mots sans suite.

Le magistrat, toujours disposé à voir en tout accusé, un coupable, mit son embarras sur le compte de la peur.

— C'est bien, nous interrogerons l'inculpé quand il sera plus calme. Qu'on le conduise en cellule.

Malheureusement, jusqu'ici, cette histoire absolument vraie, n'est que comique; mais la chose tourna au drame :

La femme du malheureux propriétaire, en apprenant le résultat de sa maladresse, se trouvant dans une situation critique qu'une moindre émotion pouvait aggraver encore, perdit la raison et succombait le soir même en proie à un transport au cerveau.

Elle mourait à cause d'un timbre-poste!

Le mari faillit à son tour prendre le chemin de Bicêtre.

Heureusement, M. Claude fut appelé à débrouiller cette affaire, et le malheureux propriétaire, devenu veuf, fut rendu à la liberté.

*
* *

M. le docteur C. Saucerotte, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, membre correspondant de l'Académie de médecine, a publié une petite plaquette sous le titre : LES MÉDECINS AU THÉATRE DEPUIS MOLIÈRE. Je ne saurais dire combien les aperçus fins et spirituels, contenus dans ce volume, m'ont fait de plaisir à parcourir.

J'avais déjà lu un ouvrage de quelques pages écrit par le docteur Nivelet, intitulé : *Molière et Guy-Patin*, dans lequel l'auteur donnait l'explication et la justification du but que poursuivait Molière en attaquant, par le ridicule, les médecins de son temps.

Le docteur Saucerotte étudie le rôle donné aux médecins, au théâtre depuis Molière.

Si, dit-il, l'histoire d'une société est écrite, comme l'a dit un critique éminent, dans celle de son théâtre, cela doit être également vrai des professions qui s'exercent dans son sein, et en particulier de la médecine, l'une des plus considérables d'entre elles.

Voilà comment il a été amené à rechercher quelle place les médecins, qu'on voit jouer un rôle si important dans le théâtre de Molière, occupent dans le répertoire de ses successeurs.

Par leur pédantisme suranné, par leur esprit de résistance au progrès, les membres de la docte faculté avaient prêté le flanc aux railleries de notre grand comique; mais comme il n'avait rien laissé à faire sous ce rapport à ceux qui auraient été tentés de marcher sur ses traces, et qu'à part quelques risibles coutumes, le fond même des choses était resté à peu près le même jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la campagne ouverte par Molière prit fin avec lui, et le théâtre vécut sur son passé, se bornant à offrir à un public qui ne s'en lassait pas, les vieux portraits toujours ressemblants de nos ridicules prédécesseurs.

Bien que s'étant inspiré du *Malade imaginaire* dans plusieurs scènes du *Légataire universel*, Regnard n'y fit pas apparaître le médecin. Point d'allusion dans *le Grondeur* de Bruéys, à l'art de guérir qu'exerce le héros de sa pièce, si ce n'est quand il s'en prend à ses malades qui, dit-il, « semblent mourir pour le faire enrager ». Le Crispin, médecin de Haute-Roche, est une sorte de Scapin ou de drôle à tout faire, qui s'affuble d'une robe et d'un bonnet de docteur pour duper son monde et arriver à ses fins. La crainte de paraître ignorant ne l'embarrasse guère : « Bien d'autres médecins le sont autant que moi! » Et quand il touche les honoraires de sa première consultation, il célèbre les avantages du métier « où l'on gagne tant d'argent sans savoir ce que l'on fait ».

Enfin, M. le docteur Saucerotte montre le médecin, dans toutes les pièces du répertoire, jusqu'au docteur Bidache, le confident de Daniel Rochat et son thuriféraire.

La conclusion de cette étude, fort curieuse et qui a coûté à son auteur beaucoup de recherches, serait celle-ci :

Si les médecins n'ont pas conservé depuis Molière l'importance comique qu'il leur avait donnée et qu'ils tenaient beaucoup d'ailleurs, des mœurs médicales du temps, ils n'ont pas trop à s'en plaindre; leur rôle s'est, en en effet, bien relevé depuis lors, au point de vue s'entend de la dignité professionnelle.

Ce volume ne contient que cinquante-deux pages de texte, et je ne puis mieux terminer, qu'en disant : malheureusement.

*
* *

Les troisième et quatrième volume de LA FILLE DE MARGUERITE; par M. Xavier de Montépin, viennent de paraître et portent comme sous-titre : *Mlle de Terrys*.

Le roman ne se termine pas à ce quatrième volume, il est probable que d'autres volumes suivront, et cela n'est pas étonnant, car M. de Montépin a pour habitude d'allonger ces récits d'une façon incroyable; pour dire la chose la plus simple du monde, il lui faut presque une page.

On y rencontre aussi des phrases comme celle-ci :

— Il importe de savoir où l'homme et la femme ont pu descendre.....

— Ne parlez que de l'homme, répliqua l'étudiant.

— Pourquoi?

— Parce que, selon moi, la femme, *n'a point quitté le train vivante*.....

— *Cela ne me semble nullement prouvé.*

Étonnant!

*
* *

Voici un volume de Gustave Claudin : LES VINGT-HUIT JOURS D'ANAÏS. Ce titre couvre une demi-douzaine d'historiettes très amusantes ; mais, à mon avis, la dernière est de beaucoup la plus jolie : *Un Drame dans un fromage.*

Dans un fromage de Gruyère, placé dans le magasin d'un épicier de la rue Neuve-des-Petits-Champs, vivaient deux vers qui s'aimaient passionnément. Le mâle s'appelait Philémon et la femelle Baucis.

..... Après deux journées de marche fatigante, la pauvre Baucis exténuée arriva guidée par son tendre compagnon, au seuil d'une grotte qui devait servir de berceau à sa progéniture. Elle fut frappée de ses proportions grandioses et de la hardiesse de sa voûte. Les parois lui paraissaient capitonnées d'étoffes magnifiques. Les rayons du soleil, après avoir passé au travers de la pâte, arrivaient dans la grotte, colorés en rose. On se serait

cru dans ces anfractuosités merveilleuses où les fées ont coutume de se réfugier quand elles ne figurent pas dans les féeries du théâtre de la Gaité ou du Châtelet. Quelques grains de sel, que l'humidité du laitage n'avait pas fait fondre entièrement, brillaient par-çi par-là, et, reflétant la nuance du jour, ressemblaient à des perles fines.

Philémon y installa Baucis, qui était ravie de sa nouvelle demeure, et alla se reposer dans une petite grotte contiguë à la grande et dont elle semblait être le cabinet de toilette.

Le lendemain, dès l'aurore, Baucis se sentit prise de violentes douleurs. Elle appela son cher amant, et, de neuf heures du matin à midi, elle pondit quatre-vingt-dix œufs. Après quoi elle s'arrêta et fut prise d'un profond sommeil. Philémon la contemplait et comptait les œufs, déjà tout fier de se savoir le père de quatre-vingt-dix petits êtres charmants qui devaient en sortir pour peupler son vaste domaine.

Lorsque Baucis fut remise de ses couches, Philémon la conduisit dans une autre grotte pour y faire ses relevailles. La petite fête fut charmante. le repas frugal et la gaieté sans nuage. Il lui fit promettre de ne point retourner à l'endroit où elle était si heureusement accouchée avant l'époque à laquelle leurs chers enfants devaient sortir de leurs coquilles. Baucis, un peu chagrine, y consentit.

Hélas! ces deux êtres innocents autant qu'Adam et Ève avant l'apparition du serpent, ne se doutaient pas des calamités effroyables qui les attendaient. Dans leur ignorance complète, ils avaient comptés sans l'ignoble et barbare épicier propriétaire du fromage.

On ne saurait, en vérité, rappeler sans frémir ce qui se passa dans une fatale nuit de décembre. L'épicier, armé d'un coutelas près duquel les cimeterres des mécréants et les Durandal des Roland, des Renaud et autres malfaiteurs décorés du nom de paladins, eussent ressemblé à un sabre de bois, entama le fromage et enleva la partie de la grotte ou Baucis avait pondu ses œufs.

Lorsque ces infortunés vinrent pour les visiter, ils trouvèrent le vide. une sorte de *defuit orbis*, l'équivalent de ce qu'à la pointe de notre Bretagne on appelle le Finistère. Philémon et Baucis reculèrent saisis d'une épouvante comparable à celle qu'éprouverait un voyageur allant à Brest et forcé de s'arrêter à Rennes parce que l'Océan, imitant l'épicier. aurait enlevé la Bretagne pendant la nuit.

Ce serait en vers alexandrins et non en vile prose qu'il faudrait chanter la douleur et le désespoir de ces deux insectes. Dans l'excès de leur abat-

tement, ils retournèrent sur leurs pas et vinrent inonder de leurs larmes la grotte d'où ils étaient partis.....

Pauvres insectes! des calamités plus grandes encore leur étaient réservées.....

Armé de son même coutelas, l'épicier insatiable divisa en deux parts ce qui restait du fromage. L'opération fut faite avec autant de célérité qu'en mit Hercule lorsque, à la pointe de Gibraltar, il lui prit fantaisie de séparer l'Europe de l'Afrique.

Les deux amants furent séparés.

Il faut lire, dans le livre de M. Claudin, le récit de leurs douleurs : c'est désopilant. Enfin, par un hasard, il se retrouvent sur une même assiette, dans un réveillon.

Au dessert, Mlle X. en prit un petit morceau contenant la cavité dans laquelle ces deux amoureux étaient allés se réfugier pour cacher leurs enivrements à tous les regards. Mlle X. tailla une belle petite bouchée de pain, coupa une petite tranche de fromage, et croqua le tout avec ses magnifiques dents. Les deux vers, entrelacés amoureusement, furent broyés par la même molaire, le 25 décembre, à trois heures dix minutes du matin, et Mlle X. ne se douta jamais qu'elle eût avalé deux insectes.

Pauvres insectes! c'est ainsi qu'ils moururent. Ils tenaient à la vie, et furent anéantis sans que personne, pas même celle qui les avait immolés, s'aperçut de leur trépas.....

Cette fantaisie, que je n'ai pu citer tout entière, n'est-elle pas charmante?

A. Le-Clère.

THÉATRE

MM. Hennequin et Albert Millaud ont donné sous le titre de : Lili, une fort agréable comédie aux Variétés.

Au premier acte, Mlle Lili, fille de M. et Mme Bouzaincourt, de bons bourgeois, est instruite par un professeur d'histoire, très fantaisiste, et sous la sauvegarde d'une bonne qui cultive un clairon dans un régiment de ligne. On voit d'ici ce qu'elle peut apprendre à cette école; et de fait, elle apprend à jouer du piston et à regarder Mlle de la Vallière et Mme de Montespan comme de grands généraux.

Vingt ans plus tard, Lili est mariée au baron de Lagrange-Batelière, personnage grotesque, qui trouve le moyen d'enfermer sa femme avec un officier qui vient prendre un logement au château; cet officier n'est autre que l'ancien clairon, qui a gagné ses épaulettes en razziant les Arabes.

Bien plus tard encore, le baron et la baronne, blanchis par l'âge, vont marier leur fille; le gendre, Didier, ne plaît que fort médiocrement à la baronne, mais le jeune homme appelle à son secours le général Plinchard, qui n'est autre que le clairon devenu officier, puis général. Il rappelle à la baronne, le temps où il lui enseignait le clairon, et les heureux instants qu'ils passèrent enfermés par cet excellent baron. Tout s'arrange et le mariage a lieu.

Cette comédie est un prétexte pour montrer le talent de Mme Judic dans trois rôles différents : Lili, la jeune baronne et la vieille douairière.

Mme Judic joue à ravir, chante comme un rossignol, et porte de fort jolies toilettes. Avec cela, et MM. Dupuis, Lassouche, Baron et Léonce, il n'y a plus qu'à rire, et à être désarmé.

— Les Folies-Dramatiques ont donné un opéra-comique nouveau, en trois actes, paroles de MM. Paul Burani et Maxime Boucheron, musique de M. Léon Vasseur : Le Petit Parisien.

La princesse de Parme ne veut pas pour époux le prince de Bagneux, et celui-ci refuse d'épouser la princesse de Parme. Or, le prince de Bagneux, qui sous le nom du Petit Parisien est un des jolis viveurs du siècle de Louis XV, rencontre sans la connaître la princesse de Parme, l'adore et s'en fait aimer : c'est vieux comme le monde. La musique est assez agréable et contient quelques jolis morceaux, entre autres : « Ça ne peut pas marcher comme ça ».

— Disons, en terminant, que l'Ambigu en est réduit à reprendre l'Incendiaire, qui date de 1831, et que le théâtre des Nations joue *Jean le Gocher*, le vieux drame de Bouchardy!

Gaston d'Hailly.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 31

10 février 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

REVUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

SOMMAIRE

Pages

CHRONIQUE, par Gaston d'Hailly 169

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

La Femme de Roland	PIERRE ELZÉAR	KISTEMAEKERS (Bruxell.)	171
Parisienneries	ERNEST D'HERVILLY	E. DENTU.	173
Mémoires du trottoir.	AURÉLIEN SCHOLL	*Idem.*	175
Les Séductions de miss Fanny	VALERY VERNIER.	CALMANN-LÉVY.	177
Aurore	CHARLES JOLIET	E. DENTU.	178
Le père Victor	EUGÈNE MULLER.	*Idem.*	180
Janoff.	A. L. VOLOWSKI	*Idem.*	179
L'Inconnue	E. TEXIER et C. LE SENNE. .	CALMANN-LÉVY.	179
Bayonnette	ALEXIS BOUVIER.	JULES ROUFF.	180
La Séductrice	GUSTAVE TOUDOUZE	VICTOR HAVARD.	181
Eliane.	AUG. CRAVEN.	DIDIER ET Ce.	181
Les Etapes d'une passion . .	GUSTAVE DESNOIRESTERRES.	G. CHARPENTIER.	184
Les Mauvais Ménages	ANDRÉ THEURIET.	PAUL OLLENDORFF.	188
Le Fiancé de Sylvie	HENRY GRÉVILLE	E. PLON ET Ce.	188

Par Alexandre Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire de la Restauration (1814-1830)	ERNEST DAUDET	HACHETTE ET Ce.	190
Shakespeare (Ses œuvres et ses critiques)	A. MÉZIÈRES	*Idem.*	190
Richard Wagner (Sa vie, ses poèmes d'opéra, son système dramatique et musical) . . .	LEONI BERNARDINI.	MARPON et FLAMMARION.	191
Types littéraires et Fantaisies esthétiques.	ÉMILE MONTÉGUT.	HACHETTE ET Ce.	192
Louis XVI et Alexandre II.	CHARLES RABOURDIN.	CHARLES DELAGRAVE.	192
L'Art d'être heureux.	*Idem*.	*Idem.*	193
L'Age du bronze	EVANS (Traduit par BATTIER).	GERMER-BAILLIÈRE ET Ce.	194
Discours parlementaires . . .	ERNEST PICART	E. PLON ET Ce.	194

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Voyage au Pays du pétrole.	ALEXIS CLERC	DEGORCE-CADOT.	195
La Vapeur	G. BUREAU.	*Idem.*	196
Chine-Japon.	AD. F. DE FONTPERTUIS . . .	*Idem.*	197

Par Henri Litou.

THÉATRE

Chronique. 199

Par Gaston d'Hailly.

CHRONIQUE

Paris, 10 février 1882.

Il paraît que, tandis que bon nombre de volumes s'entassent sur notre table de travail, tout casse, tout se brise, tout s'écroule autour de nous ; notre société aux pieds d'argile ne se soutient que par un prodige d'équilibre, dont la tour penchée de Pise ne peut donner qu'une faible idée. Dans cette chronique de quinzaine, je devrais parler du mouvement littéraire, hélas! le balancier me paraît quelque peu hésitant, en attendant qu'il s'arrête complètement.

Je n'apprendrai rien à personne, lorsque j'affirmerai que l'apparition de l'œuvre d'un des auteurs aimés du public cause beaucoup moins d'émotion que la chute du *grand* ministère, ou l'arrestation de M. Bontoux. J'avoue, à ma honte, que j'ignorais complètement qu'il existât une maison de banque portant le titre pompeux d'Union générale, et en fait de Bontoux, je n'avais jamais appris à connaître ce nom qu'en me léchant les doigts, tant j'avais à cœur de ne laisser perdre aucune bribe des succulentes *timbales* de volaille que confectionnait avec tant d'art l'excellente Mme Bontoux, dont le chapeau, continuellement vissé sur sa tête respectable, est resté légendaire.

Mais je m'aperçois que je m'éloigne de la démonstration synthétique qu'il me serait facile de faire, pour prouver à mes lecteurs que toute velléité artistique, dans le sens littéraire proprement dit, serait malvenue aujourd'hui, et quoique les murs de notre capitale soient couverts d'affiches nombreuses sur lesquelles on pourrait lire, si on les regardait : POTBOUILLE, par M. E. Zola, ce luxe de réclame ne suffira pas pour détourner une seconde, le monde parisien, lyonnais, etc., des préoccupations qui ne lui permettraient pas de suivre les élucubrations du grand pontife du naturalisme. Il paraît cependant que M. Zola et ses réclames avaient trouvé un lecteur; tout extraordinaire que fût ce fait, il n'a pas porté

chance à l'auteur de *Pot-Bouille* ; ce lecteur grincheux, au fait, il avait peut-être joué sur l'Union générale, et son avoir avait sans doute été réduit à l'état des volailles introduites dans les fameuses timbales Bontoux ! Ce lecteur, donc, n'a pas été satisfait de voir que M. Zola s'était emparé de son nom pour en faire l'un des personnages qui se meuvent au milieu de l'action de *Pot-Bouille*. Voilà un procès sur la planche, et un monsieur qui ne comprend pas l'*honneur* que lui a fait M. Zola en le choisissant, sans le connaître, bien certainement, comme type à disséquer en prose naturaliste.

Les affaires ne doivent cependant pas tout primer, et je n'ai pas besoin d'user toutes les fleurs de ma rhétorique pour prouver que les écrivains doivent écrire pour le goût public, sous peine de mourir de faim auprès de leurs ouvrages délaissés. Mais, quel rang tenons-nous en face des littératures anglaises, allemandes, etc.; sommes-nous encore leurs maîtres, et tout au moins, ne finiront-elles pas par nous dépasser ?

Ah ! le bon temps où l'on s'arrachait les cheveux pour ou contre Victor Hugo, où Balzac faisait du naturalisme dans un style propre, où Alfred de Musset faisait rêver les marquises, où Eugène Sue était nommé député parce qu'il écrivait des romans, où l'on se passionnait pour Ponson du Terrail, où l'on discutait George Sand, où Lamartine était élevé sur le pavois, et Edmond About sifflé honteusement! Où êtes-vous, critiques littéraires, qui rompiez des lances pour ou contre les *romantiques*, où êtes-vous Jules Janin ? En ce temps-là, on combattait à armes courtoises; l'esprit le plus fin servait de projectile, et la chronique littéraire trônait en première page dans les journaux.

Aujourd'hui, j'ai honte de le dire, la critique littéraire est perdue au milieu des pharmacopées, et il n'est pas rare, au moment du tirage d'un journal, de voir chasser une étude sur le dernier roman paru, par des capsules de goudron quelconques, ou par l'annonce, à grand fracas, de l'émission d'une société au capital d'un nombre de millions considérable, pour l'*exploitation*... du capital des bénévoles souscripteurs !

Sommes-nous dans le bon temps ? Comment répondre à cette question autrement que par la négative. Tout le monde semble heureux, chacun est habillé richement et couvert de fourrures, nous habitons des palais, nos *portiers*, lisez *concierges*, se prélassent dans leurs loges-salons, la femme de l'employé est mieux mise que celle de son patron, les ministères ne durent pas deux mois, les hommes réputés honorables, et qui portent de grands noms, viennent échouer dans un conseil d'administration véreux.

Notre littérature, qui étale avec complaisance les turpitudes humaines, qui *remue la boue*, comme elle s'en vante, n'est-elle pas un peu coupable de l'effondrement général ? écrit-elle bien pour le goût du lecteur, ou bien ne travaille-t-elle pas plutôt à le pervertir ? Graves questions que j'effleure ici en chroniqueur, c'est-à-dire lestement, et sans vouloir les approfondir ; c'est pourquoi je termine sans crier que tout est perdu, je ne suis point pessimiste, et je crois que le réveil intellectuel amènera bientôt, et tout naturellement, le réveil des saines traditions morales, qui semblent bien oubliées en ce temps d'agiotage.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Voici, tout d'abord, un ouvrage de M. Pierre Elzéar : LA FEMME DE ROLAND, édité par Henry Kistemaekers, de Bruxelles. Pourquoi M. Pierre Elzéar, qui est un fort agréable courriériste, a-t-il été obligé de faire passer la frontière à son manuscrit pour le faire éditer?

Faut-il donc croire que nos éditeurs parisiens ont tant d'ouvrages bien faits, qu'ils ne puissent éditer les œuvres d'un écrivain dont le mérite n'est plus à reconnaître? Je crois plutôt que, de même que M. Massenet a dû exiler son *Hérodiade* pour ne pas voir son œuvre pourrir dans les cartons des directeurs, M. Elzéar s'est adressé à Bruxelles pour ne point laisser attendre à la *Femme de Roland* le bon plaisir d'un éditeur, plus pressé de faire paraître l'œuvre de l'auteur qui paye pour se faire éditer, que celui d'un écrivain auquel il devrait verser des droits d'auteur.

Le récit très dramatique que M. Elzéar offre à notre critique est une sorte de contre-partie de *Pompon*, de M. H. Malot, et du *Crime de l'omnibus*, de M. du Boisgobey. Dans les deux ouvrages que je viens de citer, on rencontrait deux modèles aimant le peintre qui avait fixé leurs traits

dans ses tableaux ; ici, au contraire c'est Suzanne, choisie comme modèle par Roland, qui se fait aimer du peintre pour se faire une position. Elle est admirablement belle, cette Suzanne, mais elle n'aime pas Roland, et une fois qu'elle est devenue sa femme, elle ne pense qu'à Stéphane, un jeune médecin, ami du peintre. Roland voudrait faire épouser sa fille, Blanche, à Stéphane, mais Suzanne, sans s'opposer au désir de son mari, enlace le jeune médecin dans les enivrements de son ardent amour. C'est presque à contre cœur que Stéphane se livre aux caresses de la femme de son ami, il voudrait fuir, mais il est toujours retenu par l'impérieuse volonté de sa maîtresse. Le peintre est devenu aveugle, et c'est Stéphane qui se charge de sa guérison, quoique Suzanne, âme perverse, eût préféré voir son mari rester privé de la vue, ses amours étant servis par la terrible position du peintre. Stéphane pratique, sans l'assentiment de Suzanne, l'opération qui doit rendre la vue à son ami; il veut fuir la maison dont il ne mérite plus l'hospitalité ; au moment de partir, Suzanne se présente devant lui, veut l'empêcher de s'éloigner, et dans son exaltation :

« — Non ! Tu ne partiras pas ainsi ! Je t'aime, Stéphane... Tu es à moi ! je veux te garder !

La porte, fermée par le jeune docteur, s'était ouverte. Jacques Roland était debout sur le seuil.

Stéphane poussa un cri étouffé.

— Eh bien ! As-tu peur de lui ? murmurait Suzanne à voix basse. Je t'aime !

Jacques fit vers eux un bond terrible.

— Malheureuse ! cria-t-il d'une voix rauque.

Suzanne s'était relevée, les yeux agrandis par la terreur.

— Il voit ! il voit !

Il y eut quelques secondes d'affreux silence.

— Par pitié ! dit Stéphane détournant la tête, par pitié ! ne me regardez pas ! Je sais que la mort est la seule réparation de mon crime.

— Malheureux enfant !... s'écria Jacques, se redressant.

— Oh ! n'ajoutez pas un mot. Je me suis jugé, et je me suis condamné. Adieu.

Et il se brûle la cervelle.

Roland saisit un pistolet et va tuer Suzanne, qui crie : Grâce !

Devant cette ignoble terreur, la fureur du mari tombe :

— Vile créature ! J'ai pour vous plus de dégoût que de colère. Allez-vous-en. Vous ne méritez même pas que je vous tue... Je vous chasse !

Suzanne s'enfuit.

— Ah ! gémit Roland dans un cri de suprême désespoir, pourquoi m'avoir rendu la lumière ? »

Au milieu de ce drame puissant, on rencontre, chez l'auteur, un grand fond de sentimentalité. Les caractères du peintre Ephrem et Daniel sont placés en opposition, avec un véritable talent.

* * *

Un cinquantaine de récits, spirituels et courts, forment un agréable tout, portant comme titre : PARISIENNERIES, signées Ernest d'Hervilly. Lequel de ces racontars, enfermés sous une couverture illustrée avec talent et esprit, est le plus joli ?

En voici un, tout petit, au hasard.

« *Banlieue — croquis.*

A quelques lecteurs (ceci doit sous entendre : aux *quelques* lecteurs capables de comprendre).

Je ne nie pas les charmes du boulevard. Souvent je les ai constatés. Si vous y tenez, je puis encore les célébrer à son de trompe.

Mais laissez-moi leur préférer, de temps à autre, ces rues de la province de Paris, que l'on désigne, administrativement, sous le nom de *voies de la zone suburbaine.*

Oui, j'aime les rues de l'extrême banlieue.

L'annexion les a laissées à peu près dans l'état où elles se trouvaient jadis. Et c'est justement leur *statu quo* mélancolique qui me plaît en elles. Rien de définitif. Le provisoire y règne. Et je ne hais pas les choses qui peuvent ne pas durer plus que moi.

Que de fois j'ai suivi ces vieilles rues tranquilles, rues à bornes, les dernières ! où, se découpant sur le ciel, de distance en distance, les antiques reverbères se balancent au bout de fils noirs, comme de singulières araignées.

Plus de longs murs grisâtres et rongés par le temps que de maisons, dans ces longues rues qui aboutissent à des terrains vagues, à des champs maigrement cultivés, pleins de baleines de corset, d'écailles d'huîtres et de cheveux.

Au printemps, de joyeux *gourmands* de vigne, et des feuilles d'un vert égayant, se montrent au-dessus du chaperon des murailles. Des touffes de mouron fleurissent à leur pied.

En automne, dans les recoins de ces rues dépourvues de tout aligne-

ment, et qu'un ingénieur épris de la ligne droite et du *style casernal* moderne, ne pourrait traverser sans éclater en sanglots, on voit de dignes ivrognes, cuits et recuits par le soleil, cuver le vin doux et la *blanquette de Limoux* des cabarets des environs.

Des bandes de chiens obscènes arpentent incessamment ces voies dédaignées des gardiens de l'ordre, et les poules des laiteries voisines y viennent faire un tour, en compagnie de canards titubants.

Les devantures des rares petites boutiques, lavées par les eaux de la pluie, ont perdu leurs couleurs primitives. Le verdâtre et le brunâtre triomphent dans les ruelles de la banlieue.

Eh bien! l'air y est pur, et le soir parfumé. Les jardins solitaires, où les plantes inodores des squares n'ont pas encore pénétré, exhalent à flots leurs senteurs rustiques et exquises.

La gaieté des rues de la banlieue, c'est le passage, le matin, à huit heures, et le soir, à quatre, des troupeaux d'écoliers que leurs parents envoient paître l'herbe amère de l'instruction dans les asiles voisins.

Le panier au bras, panier constellé de signes mystérieux et d'initiales gigantesques, ingénieusement obtenus au moyen d'une encre qui leur est très sympathique, ils ou elles, comme dit la grammaire, s'en vont en désordre, follement, ornés de coiffures inouïes et balançant sur leurs reins ingénus la gibecière ou le carton, en loques tous deux, qui contient les fragments rudimentaires de leurs bouquins d'étude.

A peine lâchés, ils prennent possession de la rue, leur terrain chéri, leur domicile préféré, leur théâtre glorieux; et font des libations aux dieux inconnus.

Je veux dire que les chers petits voyoux, filles ou garçons, s'empressent — fût-on en plein hiver, et l'aube naquît-elle à peine — d'ouvrir le célèbre panier confié à leur inexpérience, et ils apaisent les angoisses de la soif en buvant avec délices la fade abondance qui remplit leur bouteillette.

D'aucuns, graves, s'arrêtent soudain pour faire *mousser* un bâton de réglisse, qui a l'air d'un morceau de corde de pendu, dans l'onde bienfaisante qu'un flacon, bouché d'un tampon de papier mâché, contient dans ses modestes flancs.

D'autres, munis d'un *tire-pavés* en cuir, essayent — vains efforts! — d'arracher de leur alvéole de sable les cubes de grès dont, la veille pourtant, ils admiraient la pose avec les transports de l'allégresse la plus pure!

La plupart sont ravis d'êtres libres, et l'école terrible est encore éloi-

gnée. Mais que j'en ai rencontré, de ces pauvres gamins, pleurant à larmes énormes, qu'aucune parole, fût-elle accompagnée d'un sou, même neuf, ne peut consoler !

Ils se tordent, comme de misérables vers, en proie aux affres de l'A, B, C ; une petite sœur les conduit par la main et tâche, par de nombreux baisers, d'apaiser leur douleur. Mais, les baisers sont reçus avec colère. Les malheureux petits, tondus comme des forçats, secouent, pleins de rage, leur étrange casquette, un melonnoir à oreillettes, et frappent le sol d'un pied furieux.

Et c'est dans le plus complet désespoir, et la face injectée d'un sang bleu, tout particulier à leur âge, que ces infortunés réfractaires viennent s'asseoir dans le giron vénérable de l'Université. *Alma mater!*

D'autres spectacles, d'un ordre plus élevé, ont lieu également dans les rues de la banlieue. D'abord les chats y vivent comme des personnes naturelles, ce que je vous défie de montrer à Paris. La queue au vent, à pas délicats et mesurés, ils traversent les ruisseaux, sans souiller le velours immaculé de leurs pattes nerveuses, ouvrant à peine au guet *la tête de vis* brillante qui leur sert d'œil pendant le jour.

Dans les rues méprisées du *high life* de la zone suburbaine, nous avons de la neige en hiver ; une chose blanche et charmante que l'on ne connaît que par ouï-dire dans le centre de la ville. En été, un froufrou d'abeilles diligentes se fait entendre dans l'atmosphère ensoleillée. Et le matin, les bourdons qui flânent entrent soudain dans votre chambre, par la fenêtre, et en sortent précipitamment, comme avec confusion, proférant un violent murmure qui signifie : « Ah ! mille pardons, mon cher monsieur ! »

Je ne veux pas insister. Mais j'ai, croyez-moi, cent choses à vous dire sur les rues de la banlieue. »

Ce petit tableau d'un des coins les moins parcourus de Paris, est d'un style charmant et plein d'une grande finesse d'observation.

* * *

Une trentaine d'articles d'Aurélien Scholl sont réunis sous le titre de : MÉMOIRES DU TROTTOIR ; et, de fait, s'ils pouvaient parler, que de choses ils auraient à nous apprendre ! Je citerais le livre entier, que mes lecteurs auraient à m'en remercier.

A propos de l'Hippodrome, qui n'était pas alors l'immense serre que nous connaissons, M. Scholl raconte quelques histoires sur Arnault. Je cite :

« Je dois à l'ex-directeur de l'ancien Hippodrome des heures de douce hilarité.

Un jour, Arnault convie la presse parisienne à la répétition générale d'une grande pièce militaire intitulée : *la Prise de Sébastopol*. J'arrive exactement à l'heure indiquée. Arnault se précipite à ma rencontre.

— Mon cher ami, me dit-il, il y a un petit retard de deux heures. Le régisseur avait oublié les tambours, on est allé les chercher. Puis, j'ai besoin de cinq cents hommes de la troupe, et le général ne veut m'en prêter que trois cents. Il faut que je trouve les soldats russes dans le civil...

— Je reviendrai, lui dis-je.

— Pas du tout, restez donc... Nous allons flâner *dans les coulisses*, et je veux vous montrer mon colonel.

— Quel colonel ?

— Un colonel que j'ai dû chercher moi-même. On me prête bien des figurants à cinq sols par tête, mais on me refuse les officiers. C'est à moi d'en trouver. Pour commander l'assaut, j'ai dû me procurer un *colonel civil*, mais... vous allez voir ! C'est un garçon superbe, un ancien sergent-major, qui est tout fier de porter l'uniforme d'officier supérieur. Il était un peu maigre, mais voilà quinze jours que je l'engraisse...

Et, comme je riais, Arnault reprit vivement :

— Vous croyez que je plaisante ? Il me coûte 6 francs par jour ! Je le nourris à mes frais... trois plats à chaque repas, une bouteille le matin, une bouteille le soir... Aussi, vous allez être surpris du résultat...

Appelant le régisseur : — Michel, faites venir Frénembois !

A l'instant Frénembois parut en grand costume de colonel. C'était un fort bel homme, qui sentait sa *Reine Blanche* d'une lieue.

— Qu'en dites-vous, reprit Arnault d'un air triomphant. On ne dira pas que je ne fais pas bien les choses. Est-il beau, cet homme-là, oui ou non ?

— Superbe, répondis-je.

Arnault jubilait.

— Il n'y a pas, s'écria-t-il, un colonel qui puisse lutter avec le mien... non, pas un, dans toute l'armée française !

Et comme Frénembois s'inclinait :

— Vous pouvez rentrer, lui dit le directeur. Et surtout, ne vous fatiguez pas. Souvenez-vous que, à partir du 8, vous prendrez tous les jours le Mamelon-Vert... Ça n'a l'air de rien, mais c'est fatigant. Et soignez votre voix ; je connais le public, il lui faut une belle voix de commandement.

Frénembois rentra dans sa loge.

— Quel colonel ! s'écria encore Arnault avec admiration.

Et il ajouta tout bas : — Mieux qu'un vrai ! »

Les *Mémoires du trottoir* sont remplis d'historiettes de cette sorte, plus désopilantes les unes que les autres.

*
* *

Il vient de paraître chez Calmann-Lévy un nouveau volume de l'auteur de la *Passion d'André*, M. Valery Vernier. Le nouveau roman : LES SÉDUCTIONS DE MISS FANNY, est écrit dans ce style clair et châtié qui caractérise M. Vernier.

Le fonds du roman n'est pas excessivement neuf ; les intrigues du clergé pour s'emparer d'une immense fortune appartenant à une jeune orpheline, ont servi de thème à bien des romanciers.

Le banquier Antoine Linas, après avoir, pendant trente ans, ébloui de son luxe la haute et la moyenne société de sa petite ville, était mort subitement, laissant à sa veuve et à son fils unique, Adrien, une fortune évaluée à trois millions.

La veuve, une fois les affaires de la maison de banque entièrement réglées, vendit son riche hôtel et se retira dans un château qu'elle acheta près de la ville, avec son fils et l'abbé Chramm, le précepteur de celui-ci. L'enfant, élevé dans une ardente dévotion, grandissait sans connaître ce que sont les joies de l'amour, lorsqu'un jour, dans une de ses promenades solitaires, il rencontra miss Fanny, fille d'un Anglais qui était mort en lui laissant une fortune considérable. Les deux jeunes gens s'aimèrent, mais Adrien voudrait convertir la jeune Anglaise, qui est protestante, car l'abbé Chramm ne permettrait jamais un mariage entre deux personnes de religion différente. Adrien, ne pouvant arracher celle qu'il aime à ce qu'il appelait son erreur religieuse, veut fuir ce sentiment qu'il considère comme impur. Cet amour est fatal à Adrien qui, surexcité par les études auxquelles il a dû se livrer pour arriver à la conversion de la jeune fille, tombe malade et va mourir. L'abbé, qui tient autant à la fortune qu'à la conversion, a sequestré miss Fanny dans un couvent ; celle-ci parvient à s'échapper et écrit à Adrien, qui n'est plus en état de comprendre, la lettre suivante :

« Permettez-moi, monsieur, de vous complimenter. Vous avez joué votre rôle en comédien consommé. Timide d'abord, et comme paralysé par l'émotion devant mes très faibles attraits, vous vous êtes enhardi peu à peu

jusqu'à me morigéner sur mes idées. Vous avez feint que mon incrédulité vous fût douloureuse ; vous avez poussé des hélas ! des soupirs et des gémissements. Puis, l'accès de ma maison (et peut-être de mon cœur) vous étant ouvert, vous m'avez amené votre diplomatique précepteur. Vous m'avez tendu le piège d'une causerie désintéressée sur les opinions qui nous séparent.

« Vous paraissiez tous deux n'avoir pour but que de vous donner l'agrément de discussions sans conséquence. Mais c'était de bien autre chose qu'il s'agissait. Il fallait d'abord endormir ma défiance..... Vous vouliez me convertir, non pour m'épouser, mais pour épouser ma fortune. Il fallait que je devinsse Mme Adrien Linas, pour que votre précepteur et les siens eussent à leur disposition, afin d'en gratifier leur parti, les millions plus nombreux que les vôtres, gagnés par mon père.

« J'ai fui ce couvent où l'on avait eu l'insolence de me porter endormie. Délivrée, désabusée, je vous pardonne. Vous n'êtes pas le plus coupable. Je vous plains. Mais il y a bien réellement un abîme entre nous. Une éducation telle qu'a été la vôtre ne se corrige ni ne se répare jamais.

« Je vous fais mes adieux. Je vais rejoindre mes parents d'Angleterre. Je quitte votre beau pays de France, où il n'y aura plus bientôt de sûreté pour les consciences ni pour les fortunes, si l'on continue à laisser grandir certaines ambitions dévorantes qui se couvrent du manteau de l'humilité.

« Je vous dis adieu pour toujours, non sans regrets. »

On voit, par cette lettre, la tendance de ce roman, dans lequel il est plus question de choses religieuses que de tendres sentiments.

* * *

Aurore, par M. Charles Joliet, est l'histoire racontée déjà mille fois, d'une jeune fille conduite au Parc-aux-Cerfs et livrée aux amours séniles du roi Louis XV. La scène se passe en 1759. Lebel, le pourvoyeur du roi, attire la jeune Aurore Championnet à Versailles, le roi séduit la pauvre innocente, un enfant naît que la Pompadour fait disparaître. On marie Aurore avec un jeune homme quelconque qui, ayant reçu la confession de sa femme, n'en a que plus d'amour pour elle et voudrait venger son honneur outragé.

On sait que la mort la plus dégradante du roi Louis XV se chargea de venger toutes les victimes du Parc-aux-Cerfs.

* * *

JANOFF, par M. A. L. Volowski, roman russe, aussi peu intéressant que possible, suivi de : *Sur la frontière prussienne*, roman non moins russe et sans aucune valeur littéraire.

*
* *

MM. Edmond Texier et C. Le Senne, deux inséparables, viennent de faire éditer chez Calmann-Lévy, un fort joli roman sous ce titre : L'INCONNUE.

Pierre Delsol rencontre, à la gare de Lyon, une jeune femme fort empêtrée dans les différents paquets dont tout voyageur est obligé de s'entourer pour faire un voyage de quelques heures. Il trouve l'occasion de rendre un très léger service à cette personne aux traits fort agréables, le hasard le conduit dans le compartiment même où l'*inconnue* a pris place ; la conversation s'engage, d'abord banale, puis plus personnelle ensuite. Pierre Delsol s'éprend de plus en plus de l'inconnue, et lorsqu'il quitte le wagon, il est absolument fou d'amour. La jeune femme ne paraît pas insensible aux douces paroles que lui débite avec tant de chaleur le beau Delsol, mais elle veut fuir le sentiment nouveau qui s'empare de son cœur, et, le hasard s'en mêlant, les deux voyageurs se rencontrent dans le même hôtel, porte à porte, un simple verrou les sépare, le verrou saute, et la suite se comprend.

Au matin, l'inconnue donne une dernière caresse à son amant d'une nuit, lui dit qu'il lui est impossible de le revoir, et disparaît. Pierre Delsol se met à sa poursuite et ne peut l'atteindre.

Ce roman, assez léger et lestement écrit, se fût terminé là, et peut-être les auteurs eussent-ils mieux fait de ne pas aller plus loin, si un certain major Labordère n'eût pas résisté à un ordre de ses chefs il y a quelques années, et si la question de l'obéissance passive des militaires aux ordres de leurs chefs n'eût été soulevée par cet incident, qui a conduit son héros sur les bancs de la Chambre haute.

Donc, il paraît que la petite historiette qui forme le roman se passait en 1851, et que le jeune Pierre Delsol n'était autre qu'un beau capitaine, charmant le temps de son congé par des conquêtes aussi agréables que rapides. Par des circonstances beaucoup trop longues à expliquer ici, et qui, dans le livre, sont peut-être un peu trop développées, le capitaine Delsol refuse le service de son épée à la cause de l'empire, il quitte le service, devient l'affilié d'une société secrète, est fait prisonnier, et va être jugé sous l'accusation de complot contre la sécurité de l'État, de manœuvres

à l'intérieur destinées à changer la forme du gouvernement, enfin d'affiliation à une société secrète.

Le procureur général, M. de Martinval, fait partie de ces fameuses commissions mixtes, dont tout le monde a connu les exploits; il parle, devant sa femme, de la position dans laquelle se trouve Pierre Delsol; celle-ci se trouble, c'était elle-même l'*inconnue*; elle veut sauver son amant d'une heure, et ne réussit qu'à faire connaître à son mari le secret qu'il avait toujours ignoré. Le procureur, par vengeance personnelle, poursuit Pierre Delsol, qui s'est enfui, et le malheureux tombe frappé d'une balle au moment où il allait franchir la frontière.

*
* *

Le Père Victor, par M. Eugène Muller, forme un volume contenant quatre histoires détachées : *le Père Victor*, *la Vierge de mai*, *l'Ami Croquemitaine*, *Histoire d'une belle fille*.

Ces quatre récits, sans prétention, méritent nos éloges comme œuvre morale, et peuvent être lus avec profit par tout le monde. C'est un des livres rares aujourd'hui, qui ne sont pas écrits pour surexciter l'imagination et les passions.

*
* *

Je n'en dirai pas autant de Bayonnette, par M. Alexis Bouvier; ce volume nouveau de l'auteur de tant de romans à succès, est fort enlevant, et parfois piquant.

M. Laurat, négociant en bijouterie, possède un fort jolie femme, qui n'a qu'un défaut, c'est d'adorer son employé, Edmond Tellier. M. Laurat, comme tous les maris, n'y voit absolument que du feu, et il faut que quelque charitable voisin lui mette les points sur les *i* pour qu'il comprenne ce que tout le monde savait, c'est-à-dire qu'il était..... malheureux en ménage.

Le bijoutier est furieux, cela se comprend ; il prétexte le voyage traditionnel, revient, et va surprendre sa femme et le jeune Edmond en ce que les clichés appellent : conversation criminelle. Edmond, en chemise, ses effets à la main, est poursuivi par le mari outragé, qui l'eût tué certainement, lorsqu'une de ces inspirations subites, qui viennent dans l'esprit d'un homme sur le point de recevoir une balle de revolver : il se glisse dans la chambre et dans le lit même de Bayonnette, la jeune apprentie de la maison, jolie fille de dix-huit ans. M. Laurat pénètre dans la chambre

de Bayonnette, surprend Edmond en *re*conversation criminelle avec Bayonnette, et, persuadé qu'il a été trompé par de faux rapports, reste convaincu de la vertu de Célina Laurat, son épouse, et de la perversité de Bayonnette, qui a été bien étonnée, en s'éveillant, de trouver près d'elle Edmond Tellier.

Bayonnette, fortement compromise, s'est laissée suspecter pour ne pas trahir sa maîtresse, mais il paraît qu'elle ne serait pas fâchée d'épouser Edmond Tellier, et ma foi, celui-ci, qui avait pu juger *de visu*, eût facilement laissé-là Célina, mais celle-ci ne l'entend point ainsi. Bayonnette est chassée, Edmond Tellier est gardé à vue, et le mari empoisonné.

Pour empêcher les gens de trop causer, Célina donne à Edmond Tellier sa propre fille, Christiane, en mariage, sous certaines conditions.

Le jour du mariage, Bayonnette cherche à assassiner Edmond ; elle ne réussit qu'à le blesser légèrement. Christiane devient folle, et la belle Célina retient de plus en plus près d'elle son séduisant amant.

Edmond Tellier se suicide, Célina s'enfuit en Angleterre avec un notaire, Christiane épouse celui qu'elle aime, et Bayonnette en fait autant.

Ce roman ne manque pas d'une certaine originalité, et sera lu avidement par les amateurs de péripéties un peu corsées, quoique le but cherché par l'auteur ne soit nullement immoral.

* * *

La Séductrice, par Gustave Toudouze, est une œuvre vigoureuse, tendant à prouver que l'artiste, en se livrant aux caresses et à l'amour de certaines femmes, très belles, trop belles, trop désirables, peut perdre sa carrière et tuer son intelligence.

Jacques Du Houx a connu une femme admirablement belle, Mme de Santarès ; quoi qu'il ait fait pour fuir cet amour absorbant, toujours elle revient à lui, ou lui revient vers elle. Ils se séparent vingt fois, vingt fois ils sont trop heureux de se retrouver dans les bras l'un de l'autre, et cependant Jacques n'aime pas Mme de Santarès, mais il ne peut vivre sans elle. Une dernière fois ils se séparent, Mme de Santarès se marie, mais elle n'a pas reçu la bénédiction nuptiale qu'elle revient à Jacques Du Houx pour une heure. L'artiste n'a plus l'esprit au travail, il ne produit plus, son talent est annihilé par le sensualisme.

Enfin, il réagit, se remet au travail, Mme de Santarès est partie pour l'Amérique avec un nouvel amant.

« Le salon de 18... ouvrit, et la foule se pressa au palais de l'Industrie.

C'était le premier jour, artistes, écrivains, gens du monde, critiques enthousiastes et sceptiques parcouraient les salles, déchirant les confrères, mordant à belles dents les grands et les petits talents, faisant et défaisant les réputations avec ce sans-façon, cette témérité qu'on rencontre principalement dans le milieu parisien.

Les groupes se succédaient, remuants et enthousiastes, devant une figure en plâtre, de grandeur naturelle, si vivante, si vraie d'expression, si pure de lignes qu'elle éclipsait tout autour d'elle.

Le mot latin gravé sur le socle semblait poser une énigme :

DOLOR !

Douleur ! Les curieux se répétaient ce mot, en cherchant l'explication. Douleur ! Que voulait dire cela ?

Lorsqu'on restait longtemps à considérer cette statue de femme, on éprouvait une sensation presque douloureuse, on subissait une domination, un absorbement. La puissance de la chair finissait par vous étreindre et allumer votre sang. Certes, on avait sous les yeux la créature dont les sentiments sont uniquement des sensations, dont les lèvres appellent les lèvres, et dont la volupté est mortelle comme le filet qui enveloppa le roi des rois à son retour d'Illion.

Un seul nom se trouvait dans toutes les bouches, celui de l'artiste, de Jacques Du Houx, et chacun souhaitait que le jury se fit l'écho de l'enthousiasme général, en lui décernant quelque récompense extraordinaire.

Sans doute, d'après l'avis de ceux qui le connaissaient intimement, cette statue se rattachait au drame passionné dont il avait failli devenir victime ; il avait voulu reproduire ses tortures, évoquant de son cerveau ce portrait qui vivait d'une vie si terrible, violente antithèse d'une de ses dernières statues, cette gracieuse et charmante *Espérance*, rêve de sa jeunesse. En tous cas, l'on reconnaissait l'œuvre de l'homme ayant lutté, de l'homme sorti vainqueur du dangereux combat où plus d'un laisse sinon la vie, du moins la raison, et toujours le bonheur.

A quelques pas de là, se promenait lentement Jacques Du Houx, ses traits étaient couverts d'un voile de tristesse plus accentué que de coutume. Il semblait souffrir. Un ami survint, et le félicita de son œuvre avec beaucoup de chaleur, en lui serrant affectueusement la main.

— Vous êtes complètement guéri, Jacques, dit-il.

— Guéri, reprit amèrement l'artiste, vous n'avez donc pas vu, vous n'avez donc pas compris, vous non plus !

— Au contraire. C'est elle que vous avez voulu représenter, et l'art doit vous remercier d'une si noble vengeance, vous avez su en tirer un chef-d'œuvre.

— Vous me faites de la peine à votre insu, mon ami.

— Comment cela, Jacques, que voulez-vous dire ?

— J'ai que cette femme me poursuit encore, toujours, que je ne puis l'arracher de mon sein, l'enlever de mon cœur, et que chacun vient me le dire, me le répéter, me le confirmer. Ah ! elle a tué mon talent, cela me fait peur.

— Vous déraisonnez : cette statue est une merveille.

— Gardez de pareilles admirations pour les œuvres qui les méritent ; comment parlerez-vous ensuite de Phidias, de Michel-Ange, de nos maîtres, de nos dieux ? J'ai honte de moi et cette œuvre, admirée de tous, me met la rougeur au front, le désespoir au cœur. Je m'étais cru libre de faire ce que je sentais, ce que je voulais ; je me suis efforcé de conduire mon ciseau dans le sillon tracé par ceux que j'admire, et tout cela a manqué. J'avais rêvé la chaste beauté de la statuaire grecque, et je me trouve en face d'une beauté vivante sous le plâtre, suant la volupté comme une chair trop tentante ; c'est Julia que j'ai reproduite là telle qu'elle est encore en moi. C'est encore elle qui m'a poussé la main ; j'ai voulu faire une œuvre d'art, détachée de tout lien terrestre, et j'ai rendu servilement la passion qui me mordait les chairs. Vous le voyez, ami, je me suis trompé. Ah ! quand pourrai-je revivre avec moi-même et n'être plus la machine inert habitée par une femme ! Mais je vais me remettre au travail ; je tuera mon cœur, je briserai mes sens s'il le faut, pour saisir mon seul rêve maintenant : l'Art.

— Ne désespérez pas, Jacques. Quand on ne meurt pas d'une telle étreinte, quand on a votre talent et une pareille volonté, on arrive sûrement à cette récompense dont vous goûtez en ce moment, malgré vous, les premiers fruits : la gloire !

— Ce serait mon seul refuge.

— Courage ! vous guérirez tout à fait.

— De cela, continua Jacques étendant le doigt vers l'inscription gravée sous sa statue, jamais : la souffrance est éternelle ! »

Cette étude est parfaite et bien digne de l'auteur de *Mme Lambelle*, œuvre que l'Académie française a justement couronnée.

* * *

Mme Augustus Craven, auteur de tant d'ouvrages qui peuvent être mis entre les mains de tous, tant les sujets traités sont présentés sous les auspices de la moralité la plus pure, vient de faire paraître chez l'éditeur Didier un nouvel ouvrage auquel elle a donné le nom de l'héroïne de son nouveau roman : ÉLIANE.

Il serait impossible de rendre, dans une analyse nécessairement restreinte, le charme de ce roman, tout de sentimentalité, écrit pour les femmes. Au milieu des livres divers dont j'ai à parler dans cette revue de quinzaine, et par conséquent de lire, je me suis plu à me reposer l'esprit sur ces récits qui portent au cœur et élèvent l'âme.

*
* *

M. Gustave Desnoiresterres vient de publier un roman : LES ÉTAPES D'UNE PASSION, qui ne manque pas d'une certaine originalité.

Mme de Mareuil, une jeune et jolie veuve, a rencontré dans le monde un M. de Saint-Vigor qui, pour une raison qu'il lui serait bien difficile d'expliquer, lui est absolument antipathique.

Elle cause devant un vieux colonel retraité, M. de Maillebois, un fin observateur, avec une de ses amies, Mme de Versac.

— Oh ! l'homme haïssable ! s'écria-t-elle, en frappant de son poing mignon le marbre de la cheminée. Quel caractère ! quel esprit détestable !... et vous pouvez écouter sa conversation de sang-froid ! Il a bien fait de s'en aller, j'étouffais ! J'étais capable de lui dire son fait, à ce monsieur presque mal élevé, qui devrait garder pour lui toutes les sottises et les insanités qu'il débite !...

— Andrée ! fit la comtesse de Versac, à laquelle s'adressait Mme de Mareuil, voulez-vous bien vous taire !

— Oh ! c'est plus fort que moi. Ce monsieur a le don de me crisper... en lui tout m'exaspère : sa face pâle et bilieuse, son sourire sarcastique, sa parole âpre ou désolée, car lorsqu'il ne grince pas des dents, il larmoie... Je ne suis pas méchante, je n'ai jamais voulu de mal à personne, mais...

— Andrée, Andrée ! interrompit encore Mme de Versac.

— C'est comme cela. Je ne sais pas si je lui tendrais la main pour l'empêcher de se noyer.

— Vous êtes tout à fait folle, ma chère. Sans doute M. de Saint-Vigor n'y voit pas toujours dans des verres très réjouissants, mais cela légitime-

t-il une antipathie que vous exagérez fort, j'aime à le croire? Quel mal vous a-t-il fait?

— Voudriez-vous qu'il m'eût battue?

— Je voudrais que vous eussiez au moins une raison sérieuse, Andrée. M. de Saint-Vigor peut ne pas vous plaire; il ne plaît pas à tout le monde, bien que ce soit un homme, croyez-moi, fort distingué sous tous les rapports. Mais, entre ne pas vous plaire et vous inspirer de l'aversion, il y a loin. A-t-il manqué de politesse envers vous? Avez-vous à lui reprocher le moindre tort autre que celui de ne pas vous agréer?

— Le beau mérite de n'avoir pas manqué de politesse envers une femme!

— C'en est un fort mince pour un homme bien élevé, je n'en disconviens pas. En définitive, la question n'est pas qu'il ait un mérite quelconque, mais bien qu'il n'ait point donné la plus légère raison d'être à cette grande aversion.

— Une raison! une raison! N'en est-ce pas une de me déplaire plus que je ne saurais l'exprimer? et n'est-ce pas sa faute, je vous prie? Est-ce que M. d'Ornoy, est-ce que M. d'Ambleteuse, est-ce que M. de Cerizy et autres, me produisent le même effet? Ils m'ennuient bien quelquefois, mais s'ils me font bâiller, ils ne m'irritent point. Pourquoi, au contraire, tout en M. de Saint-Vigor me semble-t-il odieux? Il a des manières irréprochables, soit; de l'esprit du monde plus qu'il n'en faut pour plaire; pourquoi toutes ces qualités, et je lui en reconnais de grandes, me blessent-elles comme des vices?... Il est misanthrope, chagrin, sarcastique? et, vous l'avouerais-je? il serait aussi gai qu'il est sombre, aussi bienveillant qu'il est pessimiste, aussi souriant qu'il est renfrogné, qu'il n'en trouverait pas plus grâce devant moi. Enfin, il me déplaît, parce qu'il me déplaît. Et voulez-vous que je vous donne la mesure de cette antipathie, inexplicable, je l'admets? Je me suppose au temps où l'on forçait les filles à épouser contre leur volonté, leurs espérances et leur cœur; eh bien! tout honorable que soit M. de Saint-Vigor, j'aurais à choisir entre la nécessité d'être à lui ou celle... ma foi, celle de me jeter à l'eau.....

Le colonel qui l'écoutait, lui demande de vouloir bien lui confier son mouchoir pendant vingt-quatre heures. Cette demande a tout lieu de surprendre Mme de Mareuil, cependant elle le lui confie à condition qu'il donnera l'explication de ce mystère en rendant l'objet,

Le lendemain, le colonel rend le mouchoir à la jolie veuve et lui dit :

— Vous vous souvenez de quelle façon assez nette vous vous êtes exprimée hier sur le compte de ce pauvre M. de Saint-Vigor. Vous n'avez que trop peu caché l'antipathie grande qu'il vous inspirait. Mme de Versac a pris la défense de l'absent, ses intérêts ne pouvaient être en de meilleures mains ; d'ailleurs, je n'avais pas mission de me constituer son champion, et, par cette petite lâcheté qui nous est très naturelle, j'ai trouvé que le plus prudent comme le plus commode était de ne point intervenir au débat. Une considération autre m'eût, en tous cas, détourné de toute intervention. Je comprends qu'on ait ses sympathies et ses antipathies ; qu'il y ait des gens qui nous plaisent à première vue, qu'il y en ait d'autres qui nous soient insupportables dès la première minute : cela se rencontre à chaque pas dans la vie, c'est la banalité de tous les jours. Mais qu'une femme aussi réservée, d'un ton aussi parfait, sorte avec une vivacité aussi passionnée de sa retenue habituelle et se prononce avec cette énergie, j'allais dire cette violence, à l'égard d'un jeune homme auquel l'on n'a personnellement aucun reproche à faire, qui ne s'est jamais départi de la politesse et du respect que l'on était en droit d'exiger, voilà ce qui était de nature à fortement m'étonner ; et c'est, en effet, ce qui m'a étonné à un point que je ne saurais dire.

Le colonel raconte donc à Mme de Mareuil qu'il est allé chez une somnambule, extra lucide, et qu'il l'a consultée sur le sentiment intime qui la faisait agir et penser ainsi.

— Et elle vous a dit ?

— Des choses incroyables, impossibles !

— Mais qui arriveront, puisqu'elle ne se trompe jamais. Quelles sont ces choses impossibles, incroyables, colonel ?

— Vous me le demandez ? fit M. de Maillebois, en arrêtant deux yeux sérieux sur la jeune femme.

— Ah ! je ne fais que cela depuis un siècle.

— Eh bien ! madame, elle m'a dit, puisque vous tenez tant à m'arracher cela, elle m'a dit que ce jeune homme que vous aborrhez presque, pour lequel, en tous cas, vous ressentez une antipathie que vous ne songez pas à cacher, que ce jeune homme, enfin...

— M. de Saint-Vigor ! articula Andrée avec une fébrile impatience.

— Devait inspirer une violente, une irrésistible passion à la femme à laquelle appartenait ce mouchoir.

A la fin du volume, Mme de Mareuil épouse M. de Saint-Vigor, et nous

retrouvons le colonel toujours gai et causant, se réjouissant d'avoir fait ce mariage.

— Mme de Mareuil ne professait-elle pas à l'égard de notre ami la plus cordiale antipathie? Oui. Eh bien! j'ai changé tout cela, purement et simplement en usant d'un procédé spécial, en opérant sur l'imagination. Tout énorme que le chemin pouvait paraître, j'étais si sûr de mon fait que je n'ai pas douté un seul instant du résultat.

— Ah ça! c'est vous qui avez fait ce mariage, à présent! Quel est votre rôle dans tout cela? Celui du médecin qui apprend au malade l'affection secrète dont il est atteint et qu'il ne soupçonne pas. Et encore cette découverte ne vient pas de votre fond; votre mérite se résume à avoir eu l'idée de consulter cette somnambule vraiment surprenante...

Le colonel poussa un nouvel éclat de rire :

— Mais vous y avez donc cru, vous, à cette somnambule?

— Comment, si j'y ai cru!... mais ce mouchoir?... Ce mouchoir que je vous ai vu, ici même, prendre des mains d'Andrée? Ai-je rêvé cela?

— Non; mais ce mouchoir, que j'ai mis dans ma poche, n'en est sorti que pour rentrer dans les mains de celle qui me l'avait confié. L'on vous a raconté certaine consultation, et en cela l'on n'a rien répété que je n'eusse dit. Seulement...

— Seulement, affreux homme?

— Seulement, c'était un petit roman que j'avais imaginé dans un but fort honnête, un but que j'ai atteint au très grand bonheur de ma jolie dupe et à la très grande gloire de mon imaginative, comme dirait Molière. Ah! M. de Saint-Vigor est le dernier homme que vous épouseriez, belle dame! Eh bien! moi, je vous atteste que, par la seule puissance de ma volonté ayant pour servante très humble votre alerte imagination, vous l'épouserez bel et bien, cet homme abominable, odieux, antipathique, dont la moindre parole, le moindre geste, ont le triste don de vous crisper si déplorablement les nerfs! Et ce que j'ai dit, j'ai eu le pouvoir de le faire, et je ne m'en trouve pas pour cela un homme à pendre.

J'ai lu avec un grand plaisir le développement, les étapes de cette passion de Mme de Mareuil pour M. de Saint-Vigor; l'idée est nouvelle et fort agréablement traitée :

« Jamais M. de Saint-Vigor et sa femme n'ont su à quelle supercherie ils devaient leur bonheur. Ils ont vécu sur un mensonge romanesque qui peut-être ne fut pas la moins solide cause de durée d'un amour que les années respectèrent. La vie est-elle possible sans le mensonge? Les illu-

sions sont-elles autre chose; et que devenons-nous quand ces chimères nous ont quittées, pour nous laisser entre la vérité maigre et osseuse et le désenchantement, son digne frère? Ah! ceux-là sont nos amis qui nous trompent, et ce qui le prouve irréfutablement, c'est que la vérité ne nous vient que de nos ennemis. »

Telle est la conclusion de l'ouvrage de M. Desnoiresterres.

*
* *

Deux romans composent le volume que M. André Theuriet vient de faire publier à la librairie Paul Ollendorff sous le titre : LES MAUVAIS MÉNAGES. Le premier : *la Revanche du Mari*, est l'histoire d'un ménage, dans lequel la femme ayant trompé son mari, celui-ci se venge de celle qui l'a trompé en laissant son fils se mésallier. Mme de Vendières, femme orgueilleuse, est cruellement punie en voyant son fils épouser, sans son consentement, une jeune fille sans particule et dont le père n'est qu'un simple brocanteur.

Le second : *Rose-Lise*, est très court, mais ravissant; il ne peut guère s'analyser, tenant en quelques pages seulement, et si je disais ici ce qu'il contient, il serait inutile d'acheter le volume. Pour les gens d'esprit, c'est-à-dire pour tous mes lecteurs, il tient dans les deux couplets suivants :

Quand on a la caille en main,
Lon lon la, la jonquette, lon lon la ;
Quand on a la caille en main,
Faudrait savoir la plumer,
Faudrait savoir la plumer.

Quand on a la caille au nid,
Lon lon la, la jonquette, lon lon la ;
Quand on a la caille au nid,
Faut savoir la divertir,
Faut savoir la divertir.

Ce qui veut dire : Qu'il faut savoir profiter de l'occasion, sous peine de ne plus la voir revenir.

*
* *

Je terminerai cette longue revue de la quinzaine par : LE FIANCÉ DE SYLVIE, signé Henry Gréville. Cet ouvrage est une étude de l'amitié qui, exagérée chez une jeune fille, confine tellement à l'amour, qu'il suffirait

d'une circonstance fortuite pour révéler à celle qui aime et à celui qui se croit seulement aimé d'amitié, le secret qui les unit, sans que ni l'un ni l'autre n'en ait absolument conscience.

Sylvie a un parrain, marié et de vingt ans plus âgé qu'elle. Ce parrain, Pierre Clermont, a toujours eu une grande influence sur elle ; lui seul, lorsqu'elle était jeune, pouvait se faire obéir, et au moment où se passe le petit drame intime si bien rendu par Mme Henry Gréville, un mot dit par Sylvie peint absolument la situation de son esprit :

— Mon parrain, je l'adore !

Cependant, Pierre Clermont et sa femme pensent qu'il est temps de marier Sylvie. Mme Clermont possède, elle, un filleul, Jacques ; et le filleul de l'une et la filleule de l'autre feraient un fort gentil ménage.

Sylvie trouve Jacques charmant, elle l'aime beaucoup ; parfois elle se laisse aller avec lui à de doux entretiens, puis, tout à coup, son humeur change : elle le repousse, n'en veut plus entendre parler et finalement lui donne son congé.

Pierre Clermont s'est aperçu tout d'un coup que l'amitié que professait pour lui sa filleule s'était changée en un sentiment portant un autre nom : il est aimé d'amour et c'est lui qui est un obstacle au mariage de Sylvie. Éclairé tout d'un coup, il aurait cédé à la passion ; heureusement la pure innocence de Sylvie les sauve tous deux d'un crime.

Si le roman s'arrêtait là, je n'aurais certes rien à dire ; malheureusement Mme Henry Gréville a voulu présenter une contre-partie, et montre Jacques changeant la bonne amitié qu'il professait pour sa marraine en une passion plus tendre, tandis que Mme Clermont semble répondre à cet amour d'enfant, car Jacques a été élevé par elle.

Je crois que dans une même famille, le cas de ces jeunes gens ne pourrait guère se produire chez deux individualités ; le cas de Sylvie étant déjà assez rare par lui-même.

Ceci dit : je n'ai qu'à louer la forme de l'œuvre, si je fais quelques réserves sur le fond.

A. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Ernest Daudet publie à la librairie Hachette et Cᵉ un ouvrage ayant pour titre : Histoire de la Restauration.

L'auteur divise son travail en cinq livres.

Dans le premier, il traite de la première Restauration et des Cent-Jours (mars 1814 à juillet 1815) ;

Le second est consacré au ministère Talleyrand et au ministère Richelieu (juillet 1815 à décembre 1818) ;

Le troisième livre, un des plus intéressants, parce qu'il traite de l'assassinat du duc de Berri, parle des faits qui se sont passés sous le ministère Decazes-Dessoles et sous le second ministère Richelieu (janvier 1819 à décembre 1821) ;

Le livre quatrième contient le ministère de M. de Villèle, la mort de Louis XVIII, l'avènement de Charles X et la fin du ministère de Villèle (12 décembre 1821 au 5 janvier 1828) ;

Enfin, le livre cinquième et dernier commence au ministère Martignac, remplacé par le ministère Polignac, sous lequel se fit la conquête d'Alger ; et se termine par une étude sur les ordonnances du 25 juillet, qui furent la cause de la chute de Charles X et qui amenèrent au trône le roi Louis-Philippe, en passant par la lieutenance-générale (5 janvier 1828 au 31 juillet 1830).

— Les Anglais, les Américains et les Allemands ne se lassent pas d'étudier le théâtre de Shakespeare. Corrections du texte primitif, interprétations nouvelles de ses œuvres, commentaires et exégèses, les travaux se succèdent sans interruption sur ce sujet qu'on pourrait croire épuisé, mais que la critique trouve toujours moyen de rajeunir.

Les critiques qui viennent après les autres n'ayant point l'avantage de la nouveauté, ont du moins celui d'être plus avancés au point de départ. La science de leurs prédécesseurs doit être pour eux comme une marée montante dont chaque flot les porte plus avant sur le rivage. Mais elle ne les conduit jamais que jusqu'à un point déterminé, après lequel il faut qu'ils marchent eux-mêmes.

Il serait inutile, dit M. A. Mézières dans son ouvrage : SHAKESPEARE, SES ŒUVRES ET SES CRITIQUES, de parler encore une fois de Shakespeare pour s'en tenir aux opinions toutes faites. Ceux qui osent le juger doivent surtout exprimer les impressions sincères qu'ils ont ressenties en le lisant, et former leur jugement, non point d'après des théories acceptées, mais d'après la comparaison de ses œuvres avec le sentiment du beau idéal que chacun porte en soi. D'ailleurs, un livre ressemble à un tableau. On y cherche, sous l'intérêt du sujet, quelque grand qu'il soit, la main de l'auteur, même obscur.

L'auteur n'a point reculé devant cette partie toute personnelle de sa tâche. S'il a pris pour compagnon de route les critiques de Shakespeare, c'est avec celui-ci pourtant qu'il a le plus vécu. Lire ses pièces dans le cabinet, en expliquer de nombreux fragments dans un cours public, le voir jouer par les acteurs les plus intelligents de l'Angleterre et de l'Allemagne, à Londres, à Édimbourg, à Dresde et à Berlin, ainsi qu'il l'a fait, puis savourer lentement le plaisir intellectuel et les émotions qu'elles procurent, et réunir ensuite comme en un faisceau tous ces souvenirs dispersés, c'était encore là peut-être la meilleure manière de le comprendre et de faire sentir aux admirateurs de Shakespeare les beautés qui, dans son œuvre, auraient pu leur échapper.

— Les éditeurs C. Marpon et E. Flammarion viennent de faire paraître un volume de Mme Léonie Bernardini : RICHARD WAGNER, *sa vie, ses poèmes d'opéra, son système dramatique et musical.*

Ce livre n'a ni la prétention de trancher cette question wagnérienne tant discutée, ni l'ambition d'approfondir son côté métaphysique. L'auteur s'est attaché à exposer aussi clairement que possible le système artistique de Wagner, généralement mal connu de la grande majorité du public qui assiste à l'audition de fragments de ses œuvres musicales, et à faire comprendre le point de vue auquel lui-même se place, plutôt qu'à en discuter la valeur. L'auteur a cherché à établir la part qui revient aux maîtres, ses prédécesseurs, dans les idées émises par lui, l'influence qu'ont pu avoir sur la direction de son esprit les circonstances de sa vie, l'époque et le milieu dans lequel il a vécu. C'est là seulement ce qu'a voulu montrer Mme Léonie Bernardini.

Nous n'assistions point à la première représentation du *Tannhaüser*, qui eut lieu il y a vingt et un ans (13 mars 1861), à l'Opéra, en présence de l'empereur, alors dans toute sa popularité. Ce jour-là, le public n'osa

guère témoigner complètement ses impressions, mais nous assistâmes à la troisième représentation qui eut lieu le dimanche suivant : dire le charivari qui eut lieu ce soir-là, est impossible à rendre, et les malheureux acteurs ne savaient plus que faire ; à peine ouvraient-ils la bouche, que les sifflets partaient de toutes parts, et principalement de la loge du Jockey-Club, habituellement vide le dimanche. Mme Bernardini retrace, et c'est plaisir de se reporter avec elle à une vingtaine d'années en arrière, l'historique du passage à Paris de Richard Wagner. Tous ceux qui ont pu assister à l'une de ces trois représentations, seront heureux de retrouver dans ce livre les impressions diverses qui ont pu les agiter en ces temps où l'on ne se doutait guère qu'en sifflant par parti pris l'œuvre d'un compositeur dont on ne peut pourtant pas nier la science, on créait un ennemi terrible à la France : on sait que Richard Wagner, fort influent à la cour du roi de Bavière, a puissamment contribué à décider le roi Louis à faire cause commune, contre nous, avec la Prusse.

— La librairie Hachette et Cie met en vente un nouvel ouvrage de M. Émile Montégut : Types littéraires et fantaisies esthétiques.

Dans une douzaine de chapitres séparés, et n'ayant d'autre lien entre eux que la forme du style de l'écrivain, style léger, qui rend agréable la lecture d'études profondes, l'auteur traite de l'influence de la musique sur l'âme humaine, de la littérature de l'Espagne à propos de *Don Quichotte;* puis il étudie Hamlet, Werther, Wilhelm Meister, Dante et Gœthe ; puis, l'auteur passant à des sujets moins déterminés, se livre à de charmantes études philosophiques dans : *Un pèlerinage édifiant*, *Visions du passé*, *les Confidences d'un hypocondriaque*, *les Petits Secrets du cœur*, *une Conversion excentrique*.

Tous ces fragments, nets, rapides, dépourvus de toute recherche dramatique et de toute prétention à l'art, trahissent, par leur forme même et leur peu de souci des agréments extérieurs, la nature méditative de l'auteur.

— Dans une plaquette in-8° publiée chez l'éditeur Charles Delagrave, M. Charles Rabourdin compare la similitude d'infortune qu'il y a entre Louis XVI et le tzar Alexandre II, ce souverain libéral qui, au début de son règne, décréta, d'un coup de plume, l'affranchissement de quarante millions de serfs.

Louis XVI et Alexandre II est un ouvrage à méditer, en voici la conclusion :

« République ou monarchie, ce sont toujours des hommes qui dirigent. Or, l'imperfection étant inhérente à la nature humaine, il y aura toujours, dans le mécanisme gouvernemental, un rouage quelconque qui fonctionnera mal. Et tout irait-il pour le mieux, qu'on trouverait encore que tout va mal, le propre de l'homme étant de n'être jamais content. La preuve, c'est que nous sommes toujours en désaccord, même avec celui qui gouverne le monde. Quand il nous envoie du froid, nous voudrions de la chaleur, et quand il nous envoie de la chaleur, nous voudrions du froid. Mieux vaut donc encore qu'une nation soit gouvernée par une vieille et illustre famille, sous laquelle elle a grandi, et à laquelle elle doit sa puissance et un passé glorieux, que par un parvenu quelconque, sans prestige, sans noblesse, qui, dans une république surtout, peut arriver au pouvoir par l'astuce et l'audace, en spéculant sur la bêtise et la crédulité des masses.

Défiez-vous donc de ces prétendus sauveurs et de leurs sinistres doctrines, ne croyez pas à leur terre promise. Apprenez que c'est pour eux que ces hommes travaillent, et non pour le peuple. Ils montent sur le dos de celui-ci comme sur une échelle pour entrer dans la forteresse, et quand ils y sont, ils le laissent à la porte.

La Russie a la bonne fortune d'avoir à sa tête une maison illustre ; qu'elle s'en applaudisse ! et qu'elle la conserve au lieu de courir de funestes aventures ! Alexandre II, dont elle bénit la mémoire, l'a fait entrer à grands pas dans la voie des réformes utiles. Le jeune souverain qui lui a succédé dans sa lourde tâche ne voudra pas faire moins que son illustre père. Mais, comme son illustre père aussi, et comme tout esprit sage et clairvoyant, il ne voudra, sans doute, avancer que progressivement, sans rien brusquer, et en ne laissant rien au hasard.

Votre rôle, à vous, comme celui du peuple russe tout entier, est tout tracé. Il consiste à attendre patiemment, à accorder votre confiance au digne successeur d'Alexandre II, et à lui faciliter son œuvre, au lieu de l'entraver. »

— Dans un autre ouvrage : L'ART D'ÊTRE HEUREUX, M. Rabourdin fait l'étude du bonheur. Est-il donc si insaisissable ? Non, assurément, dit l'auteur ; mais nous le cherchons d'ordinaire où il n'est pas, et quand par hasard il vient à nous, de lui-même, le plus souvent nous le laissons échapper.

La conclusion de l'ouvrage montre bien dans quel sens il a été conçu :

« Voilà toute mon ambition, voilà mon rêve de bonheur ; il est bien simple, puisqu'il se résume en ceci : vivre honnêtement, faire un peu de

bien, et reposer en paix en laissant derrière moi quelques regrets. Et si un jour le fossoyeur du village, roulant mon crâne avec sa bêche, est interrogé par un nouvel Hamlet, il pourra répondre à l'indiscret : Celui-ci ne fut ni un grand roi ni un puissant seigneur ; il n'a pas gagné de batailles ni conquis de provinces, il fut tout simplement un homme de bien, qui aima son Dieu, sa patrie, son semblable !

— Signalons un ouvrage de M. John Evans, membre de la Société royale de Londres, président de la Société de numismatique de la même ville : L'AGE DU BRONZE, *instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*, traduction de M. W. Battier, avec 540 figures intercalées dans le texte.

Après son ouvrage sur *les Ages de la pierre*, le savant auteur a voulu lui donner une suite.

Bien que ce nouveau volume traite principalement des antiquités trouvées dans le Royaume-Uni, le lecteur y rencontrera beaucoup de faits qui se rapportent à l'archéologie de la France aussi bien qu'à celle de plusieurs autres pays. En effet, dans l'étude des antiquités préhistoriques d'un pays quelconque, on ne peut pas se borner à ce pays seul, mais il faut tenir compte des objets du même genre trouvés dans les pays voisins, et même quelquefois dans des pays lointains, si on veut faire des progrès véritables dans la science de l'antiquité.

Cet ouvrage technique sera consulté avec fruit par les hommes spéciaux s'adonnant à l'étude des sciences archéologiques.

— La librairie Plon et Cie a eu l'heureuse idée de réunir en un volume les DISCOURS PARLEMENTAIRES D'ERNEST PICARD. L'histoire des *Cinq* qui osèrent affronter le pouvoir despotique de Napoléon III est intimement liée à celle de la chute de ce règne, et à l'avènement de la troisième république.

Ernest Picard, qui mourut au moment où la réaction semblait vouloir relever la tête, à l'époque du 16 mai, était armé d'un bon sens exquis, d'une clairvoyance toujours en éveil, d'une raison impitoyable, il se préoccupait avant tout de voir juste, et de conformer son jugement à ses actes. Il n'était pas né tribun et s'en souciait peu. Avant d'émouvoir, il voulait éclairer, et les lumières de son incomparable esprit suffisaient amplement à la tâche. Cet esprit, dont les prodigieuses ressources ont fait principalement la réputation, a été, en effet, une de ses forces les plus vives. Il le répandait en clartés saisissantes, il en frappait ses adversaires déconcertés

et bientôt mis en déroute. Il a prononcé peu de longs discours ; en revanche, nul orateur ne s'est prodigué comme lui en courtes et incisives harangues.

Le premier volume, seul, est paru et contient trente discours prononcés de 1861 à 1863.

— L'éditeur Degorce-Cadot vient de créer une nouvelle collection d'ouvrages écrits tout spécialement pour les hommes qui n'ont pas fait d'études approfondies, ou qui les ont un peu oubliées au milieu des préoccupations de la vie active.

Bibliothèque de vulgarisation, tel est le titre heureux choisi par l'éditeur ; ce titre indique bien, en effet, que les ouvrages dont se composeront cette collection contiendront des notions principales sur tel ou tel sujet, par aperçus généraux, à grands traits, en un style familier, simple, compréhensible à toutes les intelligences, et présentées sous une forme attrayante, quoique précise.

Trois volumes sont déjà en vente.

Le premier : *Chine, Japon, Siam et Cambodge*, est signé Ad.-F. de Fontpertuis.

L'auteur a voulu fixer, en traits généraux, cet Orient, dont Aristote, il y a plus de vingt siècles, opposait l'immobilité séculaire au génie actif et varié de la Grèce, et qui ne sortit un instant de sa torpeur, au moyen âge, que pour retomber dans une atonie plus lourde. L'Orient est entamé de toutes parts, au centre et à l'est, et sollicité de rentrer dans l'orbite de la civilisation occidentale. L'Angleterre domine sur l'Inde entière, et sur quelques pays transgangétiques ; elle y crée des routes et y creuse des canaux, elle sillonne le sol de voies ferrées et de lignes télégraphiques, elle développe l'instruction publique, et prépare la ruine des superstitions. La Russie occupe le vaste bassin de l'Amour, et, maîtresse de l'ancien Turkestan chinois, elle confine au plateau de Pamir, et recherche une route commerciale sur la Chine par la Mongolie. La France s'est installée en Cochinchine. Le Japon, ce pays que l'on eût cru à tout jamais fermé, se met en marche ; il réforme sa législation pénale et sa législation criminelle ; il adopte la liberté des cultes, il entre de plus en plus dans le mouvement industriel du vieux monde, il ouvre ses portes à l'élément étranger.

La Chine essaie bien encore de résister à la contagion des idées européennes ; mais, serrée au nord et à l'ouest par la Russie, et bornée à l'est

par la mer, qui est une route toute ouverte au commerce de toutes les nations, elle se laissera forcément pénétrer, et gagnera, par un commerce actif avec ses voisins et ses visiteurs, la richesse qui paraît lui manquer, puisque c'est à peine si elle peut nourrir ses enfants, trop serrés dans son immense territoire, pour vivre seulement des produits de son agriculture.

M. de Fontpertuis a voulu faire connaître ces pays, peints seulement jusqu'ici par quelques voyageurs, et l'on connaît le proverbe : *A beau mentir qui vient de loin*, et aussi par quelques-uns des missionnaires qui parlent de ces contrées dans certaines idées, dont nous n'avons pas à apprécier ici le caractère.

Voilà un livre intéressant, utile et agréable comme lecture.

— Avec quelle facilité s'effectuent les travaux, aujourd'hui ! La force musculaire seule des hommes et des animaux s'y employait autrefois : l'homme avait su bien vite tirer parti pour son usage des forces du cheval, du bœuf, et, dans certains pays, du mulet, de l'éléphant et du chameau. Avec son intelligence, son industrie se développa, et il demanda bientôt aux forces motrices de la nature un soulagement nécessaire à ses bras fatigués. Sur l'eau des rivières et des fleuves, transformés en *chemin marchant*, il fit flotter des bois et des bateaux ; il utilisa l'action de la pesanteur pour faire glisser de lourds matériaux sur la déclivité des collines.

Mais tout cela était insuffisant, et l'homme vit bientôt que, pour tirer un parti efficace des forces que la nature met gratuitement à sa disposition, il était nécessaire de faire agir ces forces sur des appareils convenablement disposés pour en recevoir les effets.

La première machine fut alors inventée avec le premier outil, et le levier, le couteau, la scie, la hache, le manège, la poulie, la charrue, etc., vinrent successivement affranchir l'homme du travail purement matériel. Après toutes ces inventions, l'imprimerie et la vapeur en furent, pour ainsi dire, le couronnement.

C'est l'étude de LA VAPEUR, *ses principales applications, voies ferrées, navigation*, qui forme le second volume de la Bibliothèque de vulgarisation. C'est M. G. Bureau, ingénieur civil, inspecteur de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, qui a bien voulu se charger de montrer, d'une façon agréable, ce que c'est que la vapeur, quelles en sont les applications, et surtout par quel moyen on la retient prisonnière, et prête à nous servir comme le plus dévoué des esclaves.

La vapeur est un des produits les plus puissants, les plus universelle-

ment appliqués et applicables de la chaleur. De tout temps, la nature tenait à notre disposition cette force irrésistible; aux yeux de beaucoup de gens, un concurrent terrible pour sa renommée, semble se dresser devant la force de la vapeur et vouloir lui enlever sa suprématie; mais il est probable que les deux forces marcheront encore longtemps de pair, celle-ci aidant celle-là, et réciproquement.

En attendant que les grands électriciens aient acquis leurs droits à la reconnaissance publique, saluons les noms glorieux des Denis Papin, James Watt, Stephenson et tant d'autres.

— Le troisième volume paru de la Bibliothèque de vulgarisation, est de M. Alexis Clerc, un romancier, auteur de : *le Frère Nicéphore,* ouvrage qui a été apprécié dans la première année de la création de notre revue. Le Voyage au Pays du pétrole est une œuvre humoristique, attachante par les détails que l'auteur présente, d'une façon séduisante comme style, de la vie américaine.

Bien des gens qui n'aiment pas la lecture des livres de « voyages », reculeraient peut-être devant le titre : *Voyage au pays du pétrole;* ce serait fâcheux pour eux, car c'est un roman qui se passe en Amérique, et qui conduit le lecteur tout en l'amusant au milieu de ce pays, absolument inconnu de tous, même des Américains qui viennent à Paris, et que l'on appelle le Pays du pétrole.

« Tout était saturé d'huile autour de nous : la boue dans laquelle nous enfoncions, chaque fil de nos vêtements, chaque parcelle de notre individu. L'huile avait envahi tout notre être, nos yeux, nos oreilles, les pores de notre peau; nous en avions le goût dans la bouche. La brise nous apportait l'odeur de l'huile, mêlée aux parfums des fleurs sauvages; l'huile couvrait la surface des lacs de taches irisées aux reflets métalliques. Les maisons, les meubles, les chemins de fer, les bateaux, les chevaux, les hommes, tout est couvert d'huile.

Aussi les gens les plus délicats, les plus dédaigneux, finissent-ils par s'abandonner à la graisse, à la malpropreté, aux haillons. Quand leurs vêtements deviennent trop tachés ou trop pesamment chargés d'huile pour pouvoir être portés plus longtemps, ils vont s'habiller de pied en cap à un magasin de confection, et jettent leurs vieux habits à la rue. Ils se gardent bien de les brûler; ils risqueraient d'incendier la ville et de faire de la Pétrolie un désert ou un volcan. Ils les laissent là, n'importe où. La civilisation est retombée dans sa grossièreté primitive.

Nous étions descendus dans une complète mer de boue, une boue d'une profondeur et d'une ténacité sans pareille. Il y en a toujours de 50 centimètres à 1 mètre sur les routes. De temps en temps, la saillie d'une série de bornes grossières, destinées à aider le passant à traverser, vient trancher sur la monotonie de ce marécage. Alors, à côté de ces obstacles s'amoncellent des débris de vaisselle, des tessons de bouteilles, de vieilles caisses de conserves, des boîtes de sardines vides, des os, des fragments de barriques ou des chariots brisés, etc. Ces indices de civilisation sont aussi variés qu'intermittents, car la ville proprement dite n'est qu'une longue rue tortueuse, bâtie à plat entre la rivière et la haute colline qui la borde.

Cette grande rue d'Oil-City, c'est la plus passante de celles que vous voudrez des rues passantes de Paris ou de Londres, encombrée de voitures de trait, ruisselante d'huile, et assaillie par une population dégoûtante venue de tous les coins de l'Amérique, de la Californie à la Nouvelle-Écosse, du Canada au Texas, et aussi de tous les pays d'Europe et même d'Asie. Le sol est tellement détrempé, qu'elle ressemble plutôt à un ancien canal qu'à une rue, et, n'étaient les énormes fragments de roc qui arrêtent de temps en temps ses flots de boue, les radeaux y circuleraient plus aisément que les voitures.

La ville de l'huile consiste en une ligne de baraques, entassées pêle-mêle de chaque côté du canal boueux qui est censé la rue : des banques, des hôtels, des cuves à pétrole, des épurations, des bureaux de vente et d'achat de terrains, des montagnes de barils vides, des montagnes de barils pleins, des débits de spiritueux, des magasins d'habillements, des monceaux de machines de rebut, des fragments de voitures, des bateaux amarrés le long des maisons et faisant l'office d'hôtels garnis, tout cela est accumulé au hasard, dans la confusion la plus étrange et le désarroi le plus repoussant. On n'y saurait trouver deux endroits se ressemblant, si ce n'est par la boue, par la graisse et par la puanteur du pétrole. »

Il y a dans ce volume des passages qu'aucun lecteur ne pourra parcourir sans être étonné de son ignorance des mœurs, des habitudes et des coutumes de ce peuple américain, qui ne considère dans la vie que le temps : *Time is money!*

HENRI LITOU.

THÉATRE

—

Le théâtre ne fait guère parler de lui, et j'ai pu, par ce temps de froide saison, me dispenser de risquer un rhume pour voir ce qu'il y avait de nouveau dans les principales scènes de la capitale. Il a fallu que M. William Busnach vienne m'arracher à ma douce quiétude, et surtout au coin de mon feu, pour me faire absorber une de ces machines comme on en a tant écouté déjà : LA MARCHANDE DES QUATRE SAISONS, pièce en huit tableaux, représentée sur la scène de l'Ambigu.

Cette pièce n'a de valeur, que parce qu'elle est une grosse flatterie à l'égard du populaire, habitué de ce théâtre. On rencontre sur la scène, aussi bien que dans la salle, des marchandes des quatre saisons, des charbonniers, et même des charbonnières jalouses. On y rencontre aussi une femme qui a obtenu le prix Monthyon, mais on devrait le lui retirer parce qu'elle vante un peu trop ses propres qualités.

Aussi, de la pièce, je n'ai rien à dire ; c'est un ouvrage comme un autre, ni meilleur ni pire que celui qui le précédait et, n'était quelques crudités que l'on pourrait faire disparaître, ce me semble, la mère y pourra conduire sa famille. On y boira de l'orgeat, on y mangera du saucisson, on mouillera par-ci par-là un mouchoir et tout le monde sera content.

Mlle Massin, très à la mode depuis son succès de Nana, remplit fort bien le rôle de la marchande des quatre saisons. Elle fait une entrée fort pittoresque au second acte, et se livre à un pugilat du plus réussi au troisième tableau, avec un bandit auquel *elle rive son clou*. Elle a fait de son rôle ce qu'elle pouvait en faire, et l'auteur n'y ayant pas mis grand chose, l'actrice a été obligée de mettre beaucoup du sien.

La jeune fille qui a été frustrée de son héritage (un cliché) est représentée par Mlle Bernage, qui en a fait une création touchante.

Mais je déclare que Mlle Leriche a mérité tous les applaudissements par la manière franche dont elle a rempli le rôle de la charbonnière jalouse.

C'est-à-dire que c'est à donner envie d'embrasser la noble profession de son époux machuré, pour être aimé si passionnément par une si agréable personne.

Des hommes, ne disons rien; ils ont des rôles impossibles, et M. Montigny, auquel on a confié celui de Marcel Verdier, n'a pas assez de temps pour commettre tous les crimes qu'il est chargé d'exécuter, d'autant, qu'il doit en plus s'en repentir dans la même soirée, ce qui doit être un long travail.

Je dois cependant faire un compliment à M. Busnach : le titre de sa pièce est une trouvaille et pourrait faire accourir le populaire du quartier, ce que je souhaite, sans oser l'espérer.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul Schmitz, 5, rue Fermat.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 32

25 février 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

REVUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

LIBRARY

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1882

SOMMAIRE

Pages

CHRONIQUE, par Gaston d'Hailly 2

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Émile Zola. Notes d'un ami. PAUL ALEXIS. . . . . G. CHARPENTIER. 2
Le Marteau d'acier. . . . . . LOUIS ULBACH . . . . . CALMANN-LÉVY. 2
L'Aïeule (Récit russe). . . . . ANONYME. . . . . E. PLON ET Cᵉ. 2
Le Pion. . . . . . LOUIS DURIEU . . . . . MARPON et FLAMMARION. 2
La Jeunesse d'un Désespéré. HENRI RIVIERE. . . . . CALMANN-LÉVY. 2
Les Points sur les I. . . . . . ALPHONSE KARR . . . . . *Idem.* 2
Un Poète du grand monde. . HAMILTON AÏDÉ.
Traduit par TH. BENTZON. . . . . *Idem.* 2
Sabine . . . . . Mᵐᵉ PIERRE BROSSARD. . . . E. DENTU. 2

Par Alexandre Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Venise . . . . . A. BOURNET . . . . . E. PLON ET Cᵉ. 2
Marie Besson . . . . . J. MAURICE et DUBRUGEAUD. NADAUD ET Cᵉ. 2
Le Suicide ancien et moderne. A. LEGOYT . . . . . A. DROUIN. 2
Philosophie de l'Art . . . . . H. TAINE. . . . . HACHETTE ET Cᵉ. 2

Par Henri Litou.

THÉATRE

Nouveau Théâtre des Pupazzi. LE MERCIER DE NEUVILLE. E. HILAIRE. 2

Par Gaston d'Hailly.

CHRONIQUE

MERCANTILE LIBRARY

Paris, 25 février 1882.

Ainsi donc, voilà qui est bien entendu : il est interdit à tout romancier de donner un nom quelconque aux personnages qui se meuvent au milieu de l'action qu'ils présentent.

En effet, à moins de s'offrir la lecture peu récréative de l'almanach Didot-Bottin, comment être certain que le nom que l'écrivain va choisir n'est pas orgueilleusement porté par un monsieur qui n'aime pas voir son nom imprimé. Et encore, cette lecture ne suffirait pas, car combien de noms ne sont pas inscrits dans l'annuaire en question ?

Mais enfin, puisqu'il y a chose jugée, et qu'il paraît qu'en France la « chose jugée » ne peut pas être discutée, malgré les nombreuses erreurs judiciaires que l'on sait, je me permettrai de faire quelques réflexions sur ce jugement.

M. Zola n'a jamais été l'ennemi de la réclame ; or, M. Duverdy, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant que nombre de mes concitoyens se trouvent dans le même cas que moi vis-à-vis de lui, a fait, sans le vouloir, la plus jolie réclame à l'auteur de *Pot-Bouille*. C'est-à-dire que personne ne songeait à acheter le *Gaulois*, journal dont le bonapartisme ne peut se faire oublier, et aujourd'hui, grâce au procès entamé par M. Duverdy, tous les journaux, heureux de trouver un peu de copie en ces temps calmes, parlent à l'envie du fameux différent.

— Tiens, se dit-on, pourquoi donc M. Duverdy se plaint-il du rôle que M. Zola fait jouer à son homonyme ? il est donc bien odieux, bien immonde ? etc. Il faut que je voie ça ! Et voilà un client, vingt, cent, mille clients pour l'heureux journal qui a eu la chance d'avoir M. Duverdy pour ennemi.

M. Duverdy serait l'ami intime du directeur du *Gaulois*, qu'il n'aurait

pu lui rendre un plus grand service ; et je suis sûr que le caissier du journal de M. J. Simon doit avoir des additions fantastiques à faire chaque soir.

Heureux M. Zola ! Tout lui réussit, et même ceux qui lui font des procès contribuent au succès de son œuvre.

Eh bien ! de ce jugement je ne suis pas content, parce qu'il consacre, à mon avis, une chose injuste, dans le considérant suivant :

« Attendu que la mesure prescrite resterait illusoire, si elle devait se borner à une modification d'orthographe qui laisserait subsister la même consonnance. »

Il est évident que ce considérant fait là allusion au changement de l'*y* en *i*. N'est-il pas évident que M. Duverdy n'aurait pu se plaindre si M. Zola eût donné un rôle à un M. Duverdi, pas plus qu'un M. Leclère ou Leclair ne pourrait se plaindre de voir son nom imprimé dans celui de Leclerc ou Leclercq ? Pourquoi donc alors empêcher M. Zola de remplacer le nom de Duverdy par celui de Duverdi ?

Cette querelle, je l'ai dit, n'est qu'une réclame très habile, et à la réclamation de M. Duverdy il n'y avait pas de danger que le journal évitât le procès qui va lui rapporter gros. Personne n'appliquait à M. Duverdy les vices du Duverdy de *Pot-Bouille ;* aujourd'hui, lorsque M. Zola aura changé le nom, on se reportera toujours au premier nom inscrit, et le résultat du procès sera contraire à celui qui l'aura gagné.

Mais, il y a un moyen pour le journal en question de continuer ce genre de réclame, qui n'est du reste pas neuf. Il y a dans le deuxième considérant du procès une phrase sur laquelle je veux appeler toute son attention :

« Attendu que, le 19 janvier 1882, le journal *le Gaulois* annonçait en ces termes la publication dont il s'agit : « M. Émile Zola, dans *Pot-Bouille*, « a étudié la bourgeoisie comme il a étudié le peuple dans l'*Assommoir* ; « à la maison ouvrière de la rue de la Goutte-d'Or, à cette maison grouil- « lante pleine des hontes de l'instinct et de la misère, il a voulu opposer « *une maison bourgeoise de la rue de Choiseul, dont les allures cor-* « *rectes et les apparences honnêtes cachent les vices hypocrites, les* « *déchéances acceptées d'une classe dirigeante en décomposition* ; c'est « donc un roman de mœurs, *une peinture sévère de la bourgeoisie*, qui « sera le pendant ou plutôt la contre-partie de l'*Assommoir*. »

Pourquoi le journal ne susciterait-il pas un, deux, dix, vingt bourgeois de la rue de Choiseul, qui viendraient affirmer par la voix, lisez papier timbré, d'un huissier, que M. Zola et le journal *le Gaulois*, en faisant *une*

peinture sévère de la bourgeoisie et en choisissant particulièrement *une maison bourgeoise de la rue de Choiseul, dont les allures, etc., etc.*, ont porté atteinte à la bonne réputation de la bourgeoisie habitant cette rue depuis un temps immémorial, etc.

Voilà un joli procès que je recommande : pas un bourgeois de la rue qui loge *une classe dirigeante en décomposition* ne manquerait d'acheter chaque jour un exemplaire du numéro qui le représenterait jouissant *des vices hypocrites, etc.*

Allons ! je crois encore qu'à la place de M. Duverdy j'aurais laissé M. Zola se servir du nom de Duverdy, sachant fort bien que personne ne songerait à m'appliquer les turpitudes de l'un des héros de *Pot-Bouille.*

Je ne veux pas quitter M. Zola sans causer d'un livre qui traite de lui et de ses débuts dans la littérature. Ce panégyrique du maître est écrit par M. Paul Alexis, un ami, un disciple. J'ai lu le volume avec d'autant plus de plaisir, qu'en dehors de la manière agréable dont il est écrit, j'y ai trouvé des souvenirs de jeunesse. Je me suis revu au temps où j'étais le collègue de M. Zola, dans la maison Hachette et, ma foi ! c'était le bon temps : on n'était pas riche, mais on était jeune !

Le livre de M. Paul Alexis aura du succès, j'en suis certain ; car, on peut discuter sur le résultat des peintures faites par M. Zola, mais de là à nier son talent, il y a loin. M. Zola est une personnalité, merci, à M. Paul Alexis de nous l'avoir montré en robe de chambre.

Mais ce n'est pas assez. M. Paul Alexis montre le maître sous un jour où bien peu le connaissent : M. Zola poète, et charmant poète !

Voici, pour terminer cette chronique, une pièce de vers inédite, que certes personne n'eût osé attribuer à l'auteur de *Pot-Bouille,* je ne l'ai pas trouvée trop longue, nos lecteurs diront comme moi.

RELIGION.

Est-ce un crime, dis-moi, suprême Intelligence,
De vouloir pénétrer la sainte Providence ;
De questionner sur toi tes enfants et ton ciel ;
De briser pour te voir l'hostie à ton autel ;
Inquiet de mes vingt ans, au seuil de la carrière,
De donner une larme à l'humaine misère ;
Et, feuille abandonnée aux bises du matin,
De tournoyer, cherchant mon principe et ma fin ?

Image de grandeur, de paix, de liberté,
Répondez ! Pourquoi l'homme et la divinité ?
Oh ! tournez les feuillets du livre de l'espace,
Faites-moi déchiffrer chaque étoile qui passe,
Abaissez l'infini devant mon œil mortel,
Et sur son trône d'or montrez-moi l'Éternel.
Montrez-moi l'Éternel, le front ceint de sa gloire,
Afin de rappeler le monde à sa mémoire,
Et, du fond de l'abîme, afin de lui crier :
« Tes enfants ont usé leurs lèvres à prier,
« O Seigneur ! Si tu veux qu'ils se courbent encore,
« Fais luire les clartés de l'éternelle aurore,
« D'un rayon de tes yeux éclaire leur réveil,
« Et, dans ton firmament, au centre du soleil,
« Montre-toi, resplendis, tourne autour de la terre,
« Après l'ombre ici-bas ramène la lumière ! »
O Ciel bleu, serais-tu mon principe et ma fin ?
Cette âme, pur esprit qui soupire en mon sein,
Dieu l'a-t-il dérobée à ces lueurs perdues,
Qui maintenant, d'en haut, l'appellent dans les nues ?
Pourra-t-elle y monter et, s'échappant du corps,
Voir son Dieu face à face et le comprendre alors ?
Réponds, ô Firmament !... Mais la voûte étoilée
Tourne, éclaire sans bruit ma tête désolée.
Le grand rideau céleste, aux plis majestueux,
Ne s'est pas écarté pour contenter mes vœux.
Si l'espace a parlé, je n'ai point su l'entendre.
J'ai frémi devant lui, sans pouvoir le comprendre.
Toujours, toujours, ce Dieu se plaît à se voiler,
Même aux pages du ciel je n'ai pu l'épeler ;
Et ce dôme d'azur qui regarde la terre,
Contemple, indifférent, sa honte et sa misère ;
Ne s'inquiète pas si les rayons divins
Sont un nouveau supplice à la nuit des humains,
Et s'élargit superbe, égoïste, en la nue,
Image de ce Dieu qui régla l'étendue.

La terre te blasphème et les cieux sont muets.
Est-ce en moi, Créateur, que tu te cacherais ?
Sonderai-je mon être et jetterai-je encore
Mon cœur en aliment au feu qui me dévore ?
Hélas ! sous mon regard, je vois croître la nuit.
Plus je descends en moi, plus la lumière fuit ;
Et je suis, quand je veux regarder dans mon ombre,
De la création la page la plus sombre.
La matière m'enchaîne et, si l'âme parfois
T'adore, sans vouloir saisir tes saintes lois,
La raison se révolte et, pour te reconnaître,
Veut comprendre avant tout l'essence de ton être,
Puis, devant cette nuit dont tu nous entouras,
Se trouble, cherche encore et ne s'incline pas.

Mais, silence ! J'entends une voix de l'espace.
Dieu parle. N'est-ce pas sa réponse qui passe ?

« Créature éplorée, — a dit le chant divin, —
Cœur dévoré d'amour, quelle est donc ta folie ?
Ah ! laisse cette ardeur qui brûle dans ton sein,
S'épancher en prière, en sublime harmonie !

« Laisse, comme un encens qui fume sur l'autel,
Ton âme s'élever vers la voûte sacrée,
Et, sans s'inquiéter de la terre et du ciel,
Monter dans son élan vers sa source ignorée.

« Qu'importe que ton Dieu soit un fils du chaos,
Ou qu'il ait accouché la matière endormie !
Qu'importe ce mélange de biens et de maux,
Où semble s'égarer la sagesse infinie !

« Qu'importent les humains et leur infirmité,
Le ciel et sa grandeur insondable et muette !
Qu'importe l'effrayante et morne obscurité,
Quand la raison contemple en toi l'âme inquiète !

« Qu'importe l'inconnu ! qu'importe le néant !
Si l'amour est la loi de toute la nature,
S'il brûle dans ton cœur comme un feu dévorant,
Ce n'est que pour aimer que naît la créature.

« Aime donc, aime donc ! C'est là le mot secret.
Le flot succède au flot ; le nid de l'hirondelle
Voit à chaque printemps s'ouvrir dans le duvet
D'autres œufs, frêle espoir d'une mère nouvelle ;

« Une rose se fane, un bouton va s'ouvrir ;
Le vent perd ses parfums, puis se meurt dans l'espace ;
Un chant toujours succède au chant qui doit finir ;
Tout suit la grande loi : paraît, aime et s'efface. »

Certes, si j'avais cité cette magnifique page de poésie sans donner le nom de l'auteur, jamais le lecteur de *Nana* n'y eût reconnu la main de M. Zola ; peut-être eût-il pensé à Lamartine.

Qui donc achète encore un volume de poésies ?

M. Zola est un homme pratique ; il a quitté les sphères éthérées pour le lavoir ou le boudoir des drôlesses : c'est dommage pour l'art poétique, mais c'est bien fait pour le goût public.

Après le procès Zola-Duverdy, voilà une nouvelle chicane qui ne manque pas de gaieté, puisque nous avons tous pu contempler M. A. Dumas déguisé en marchand juif de Bagdad. Bon M. Dumas ! que vous avez donc eu tort de vous fâcher, et comme j'aurais laissé M. Jacquet se morfondre devant sa farce, renouvelée de ce grand peintre qui avait nom Horace Vernet. Il faut convenir que si M. Duverdy est pointilleux, M. Jacquet a des prétentions inexplicables : vouloir condamner à vie M. Alexandre Dumas à admirer son œuvre, me semble le comble des combles ; et caricaturer un monsieur auquel on a vendu une toile 15,000 francs, parce qu'il l'a revendue 25,000, est une de ces prétentions qui dépassent les bornes de l'imagination. Quant à M. Lipman, ce n'est pas à lui que M. Dumas dira jamais le : « Mon gendre, tout est rompu ! » Celui-là est la perle des gendres, et c'est vraiment fâcheux qu'il ne soit plus garçon !...

Tout cela distrait un peu et fait oublier les catastrophes financières de la dernière quinzaine. Déjà, M. Bontoux peut fouler librement l'asphalte des boulevards, et l'on eût très probablement aussi bien fait de laisser

administrateurs, directeurs et actionnaires se débarbouiller entre eux. Dans un mois on ne parlera plus de tout cela; et M. Dumas a trop d'esprit pour ne pas acheter le petit tableau qui acquerra une grande valeur, pourvu que son gendre ne le poursuive pas jusque dans le salon du beau-père.

En ce temps de carnaval, c'est à qui va vouloir se déguiser en juif de Bagdad. Quel succès!

Je terminerai cette chronique sur une note moins gaie que celle qui a pu m'être inspirée par les faits semi-comiques qui ont retenu l'attention des gens, qui n'ont rien autre chose à faire que de suivre pas à pas les racontars du jour. Un écrivain dont les œuvres sont restées dans le domaine des lettrés, Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*, vient de mourir. Jamais Auguste Barbier ne devint populaire, quoiqu'il partageât les opinions de Victor Hugo vis-à-vis de l'empire. Après sa réception à l'Académie, en 1870, il fut dispensé de rendre la visite que chaque nouveau doit au chef de l'État.

Qui n'a pas lu *la Curée*, *Quatre-vingt-treize*, *l'Idole*, *la Popularité*, œuvres fulgurantes et terribles, qui cependant ont moins contribué à la chute de l'empire, que les petites brochures d'un courriériste plein d'esprit, qui sut tuer par le ridicule.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

LE MARTEAU D'ACIER, par M. Louis Ulbach, est la première partie d'un drame judiciaire, dont la seconde partie aura pour titre, quand elle paraîtra ?? *Quinze ans de bagne.*

Deux cousins, Jean et Pierre Mortier, se rencontrent chez un notaire pour l'ouverture du testament d'un de leurs parents.

Jean Mortier est pauvre, son magasin de tapissier-décorateur est sous le coup d'une saisie; il arrive chez le notaire dans une grande perplexité : il n'était pas en bonnes relations avec le testataire, et cependant, il espère que celui-ci ne l'aura pas oublié. Il a tant besoin d'argent pour sortir d'embarras! Il s'est à peine changé pour venir chez le notaire; il porte ses outils dans son tablier, entre autres, un petit marteau d'acier. Pierre Mortier est un simple cultivateur, à son aise; il a toujours vécu en bons termes avec le défunt parent.

On ouvre le testament, Pierre est légataire universel; Jean est attéré, comment va-t-il faire? Il supplie son cousin de l'aider, mais rien n'est dur comme un paysan qui tient des billets de mille francs dans sa poche.

Jean, en proie au désespoir, va droit devant lui, à moitié fou, et ne rentre chez lui que le lendemain matin; on lui remet une lettre contenant deux billets de mille francs, l'enveloppe qui contient la somme est de l'écriture de Jean. Il l'avait écrite la veille pour donner son adresse à son cousin, l'heureux héritier.

Pierre Mortier, tout à la joie, se promène orgueilleusement dans la capitale, va souper dans un restaurant à la mode, étale son or devant tout le monde, et particulièrement devant Gaston de Monterey qui vient de perdre une forte somme au jeu. Chacun quitte l'établissement, Pierre est fortement gris, son ivresse est compatissante; il pense à Jean qui est pauvre et qui serait si heureux d'avoir une partie de la somme qu'il a, lui Pierre, en portefeuille. Il glisse deux billets dans l'enveloppe que Jean lui a remise en le quittant, il se réjouit à l'idée de la bonne surprise que son cousin va éprouver à son réveil. Il est trop tard pour prendre le chemin de fer; un paysan n'est pas effrayé de faire quelques lieues à pied, et le voilà parti.

Le lendemain matin, Pierre est trouvé assassiné dans le bois de Boulogne. On va chez le notaire, qui raconte une petite scène qui s'est passée entre les deux cousins; la justice ne peut accuser que Jean de l'assassinat de son cousin. Aucun doute ne peut exister pour les juges, car non loin de la place où a été retrouvée la victime, on a ramassé le marteau d'acier du tapissier; de plus, la forme du marteau s'applique exactement aux plaies qui ont occasionné la mort de Pierre Mortier. Jean est emprisonné, jugé et condamné à quinze ans de travaux forcés; il se pend dans sa cellule.

Ce drame n'aboutirait à rien autre chose qu'à une erreur judiciaire, comme il est de coutume aujourd'hui, dans les romans, d'en charger la magistrature, et M. Louis Ulbach a trop d'imagination pour s'attacher à un drame aussi banal. Ce qui fait l'intérêt de ce volume, c'est la lutte inté-

rieure qui se passe dans l'esprit de Mme de Monterey qui d'abord a soupçonné son mari d'être l'auteur du meurtre, et plus tard en acquiert la certitude. Ce n'est pas sans éprouver les angoisses les plus terribles, qu'une femme du grand monde soupçonne son mari d'être un criminel; ce n'est pas sans avoir le cœur brisé, qu'une mère de famille voit arrêter, juger, condamner un homme qu'elle sait innocent, qu'elle apprend le suicide de celui qui ne peut supporter l'infamie. Malgré l'invraisemblance de situations créées exprès, impossibles, naïves même, le *Marteau d'acier* est fort intéressant, et la seconde partie : *Quinze ans de bagne*, sera attendue avec impatience.

Je proteste une fois de plus contre les ouvrages qui, en somme, sont en deux volumes, et qui n'en portent pas l'indication sur la couverture. Beaucoup de personnes dépenseront peut-être 3 francs 50 pour lire un roman signé Louis Ulbach, mais peut-être bien n'y mettraient-elles pas 7 francs; d'autant plus que deux volumes pour un roman, c'est généralement trop, et forcément le dernier se traîne en longueur. Je ne le dis pas particulièrement pour M. Ulbach, dont les romans ont toujours une certaine valeur, mais pour tous les auteurs. Et la preuve que ce que j'avance est vrai, c'est que les éditeurs, et cela je le leur reproche, font tout ce qu'ils peuvent pour le cacher à l'acheteur naïf qui ne trouve qu'à la dernière page : *l'épisode qui suit et termine*, etc., *a pour titre*, etc. On dira tout ce que l'on voudra, mais je trouve que ce n'est pas... Comment dirais-je bien?... J'aime mieux laisser à chacun le droit de qualifier ce procédé commercial.

*
* *

Il vient de paraître, à la librairie Plon, un volume portant comme titre L'AÏEULE, et en sous-titre : *Récit russe*, sans nom d'auteur.

L'aïeule, c'est la grand'mère de Vera, une charmante jeune fille qui vient d'épouser le gendre que cette grand'mère rêvait. Tout en lui accordant une grande liberté, et lui laissant croire à son indépendance, l'aïeule a su, en ne s'interposant pas avec autorité, arrêter Vera assez à temps pour l'empêcher de s'allier avec un homme riche et orgueilleux qui l'eût rendue malheureuse.

Une fois que sa petite-fille est mariée avec un homme digne de son cœur, l'aïeule donne à son gendre un manuscrit contenant le récit de la vie de cette grand'mère, qui a pris dans sa propre existence et dans ses chagrins l'expérience qui l'a aidée à choisir à coup sûr l'époux dont le caractère est le mieux fait pour s'entendre avec celui de Vera.

C'est un récit russe, mais il eût pu aussi bien se passer en tout autre pays. La morale en est douce et tient tout entière dans ce dernier paragraphe :

— Chère Vera, aime toujours celui que Dieu t'a donné pour compagnon dans la vie, et souviens-toi qu'il n'y a de vrai bonheur que dans la paix de la conscience!...

L'auteur anonyme de l'*Aïeule* est évidemment une femme, et une femme de cœur.

* * *

Le Pion, par M. Louis Durieu : que de souvenirs ce titre n'éveille-t-il pas dans l'esprit de chacun de nous. Lui en avons-nous fait subir, à ce pauvre homme, que l'Université nomme répétiteur, et que nous n'avons jamais connu que sous ce titre dédaigneux : le Pion. Pendant dix heures par jour, il doit s'inquiéter avec la dernière sollicitude de tout ce que font deux ou trois douzaines d'enfants dont l'occupation est de le tourmenter en récompense; il doit tenir son esprit continuellement ouvert à chaque exercice littéraire ou scientifique qu'ils apportent de classe, les aider et les diriger en tout; leur donner en même temps et sans cesse, par ses allures et ses paroles, des leçons perpétuelles de justice, de conduite et de morale, parce qu'étant avec eux plus longtemps que personne, il est leur véritable éducateur substitué à la famille. Et la nuit même ne lui appartient pour ainsi dire pas; car il doit alors s'inquiéter de leurs mœurs, et c'est là la plus délicate, la plus assidue et la plus haute de ses préoccupations. Il doit encore être l'intermédiaire prudent et éclairé entre les parents et les professeurs comme entre les élèves et l'administration, se faire l'auxiliaire des uns et des autres, et sans faillir tenir la balance ferme entre tous, pendant que de chaque côté également on le tient à distance, tout en l'accablant de travail autant que de responsabilité... Voilà son lot!

Est-il payé? A peine reçoit-il les émoluments nécessaires pour se vêtir convenablement.

Est-il considéré? Il est en but à la méchanceté haineuse et inconsciente de l'enfance, qui, pour se venger d'une punition méritée, n'hésitera pas, dans son ignorance du prix des choses, à maculer le vêtement neuf que le Pion vient d'acheter au prix de deux mois du travail le plus pénible et le plus noble à la fois, qu'un homme puisse entreprendre. C'est sur lui que retombe la mauvaise humeur du proviseur, lorsque les parents viennent se plaindre de sa sévérité; il recevra les mêmes reproches si sa classe se fait remarquer par son insubordination. Dans les lycées, les colléges, la vie

du Pion est rude, mais que dire des Pions dans les institutions libres, chez les *marchands de soupe* : horrible !

C'est sous la forme tragi-comique et spirituelle, que M. Durieu a peint le martyrologe du Pion ; Léonce Petit lui a prêté le concours de son crayon fantaisiste.

Je cite les deux premiers paragraphes, voulant bien faire connaître aux lecteurs de notre Revue quel genre d'ouvrage est celui-ci :

« Qui pourra jamais dire pourquoi MM. Gagne et Lorgeril se sont crus fils des Muses, pourquoi nos grands poètes se sont jetés dans la politique, pourquoi M. Veuillot s'est enfoncé dans la dévotion, pourquoi Napoléon III avait imaginé de se faire historien et conquérant?..... Parmi tant d'erreurs de vocation, les unes burlesques, d'autres simplement regrettables, la dernière fatale et tragique, il faut que je place modestement la mienne, qui n'est pas une des moins bizarres ; et, croyant par une expérience déjà longue, connaître à fond l'existence scolaire, je veux, après avoir narré les faits qui m'ont conduit dans ce milieu, partir de là pour jeter un regard rétrospectif sur ma vie et sur celle de mes compagnons d'infortune aux premières étapes de cette carrière.

Car ceci serait un livre de douleur, ô lecteur ami, sans la tendance providentielle de la mémoire humaine à nous retracer préférablement le souvenir des jours heureux. Est-ce dédain, est-ce générosité? Toujours est-il qu'on aime à oublier la plupart des hommes mauvais et vils qu'on a vus et subis, et la plupart des passe-droits, des vexations et des *crasses* qu'ils vous ont fait endurer; tandis qu'on se rappelle avec bonheur les rares individualités qui ont emporté votre sympathie, et les innombrables péripéties joyeuses ou comiques dont l'existence pénible de l'*alma mater* vous a fait l'acteur, le témoin ou l'écho.

L'étude physiologique qu'on va lire, débutera à peu près comme les mémoires de presque tous mes confrères, s'ils les écrivaient aussi. En effet, demandez à dix professeurs pourquoi ils ont embrassé cette rude carrière, huit au moins vous répondront sans ambages que c'est parce qu'à vingt ans ils étaient sans patrimoine. Oh ! l'heureuse époque que celle où le titre de bachelier équivalait à une profession... par exemple à Salamanque ! Mais il y a longtemps, et c'est loin !... Donc, à l'âge fortuné de la conscription, ayant eu l'avantage contestable d'être épargné par elle, je me vis possédant pour toute propriété, sur cette planète, un appétit grandiose et ce parchemin dont la conquête m'avait coûté dix ans d'études, c'est-à-dire de thèmes grecs, de vers latins et de pensums. Avec cette glorieuse pan-

carte, j'avais juste le droit de me produire dans le monde en qualité de clerc d'épicier ou de notaire, — absolument comme ceux qui n'ont rien étudié du tout..... »

* * *

Voici encore un livre : LA JEUNESSE D'UN DÉSESPÉRÉ, par M. Henri Rivière, dans lequel on peut lire, à la dernière page, l'épisode qui a pour titre : *Mme Naper* (même observation que ci-dessus).

Le colonel de Breslac vient de perdre sa femme. En cherchant au milieu des papiers, il trouve des lettres d'un inconnu, qui ne lui laissent pas de doute sur son malheur. En son absence, celle qu'il croyait la vertu même l'a trompé et son fils Jacques ne lui appartient pas. Il le chasse de chez lui et le jeune homme se réfugie chez le père d'un de ses amis. Pour vivre, Jacques se fait maître d'études. Survient la révolution de 1848, il se mêle aux insurgés. Pendant les journées de juin, au moment où la barricade derrière laquelle il s'abrite est enlevée par un régiment de ligne, il reconnaît son père qui commande l'assaut. Le colonel de Breslac se trouve séparé de sa troupe, Jacques voit l'instant où son père va être fusillé, il se jette entre lui et l'insurgé qui va faire feu et reçoit toute la charge. Il tombe ; le colonel, rallié par ses soldats, est forcé de quitter le lieu où vient de se passer ce drame ; mais le soir il revient, trouve le cadavre d'un jeune homme qui ressemblait absolument à Jacques, le fait enterrer, croyant rendre les derniers devoirs à son fils.

Jacques a été ramassé par les insurgés, porté dans une maison, soigné, guéri ; puis, arrêté, il se réclame du nom de son père ; mais personne ne veut croire qu'il est le fils du colonel de Breslac, puisque son père a reconnu le cadavre de son fils. Jacques est envoyé à Cayenne, s'échappe, et il lui arrive toutes sortes d'aventures dans l'Amérique du Sud d'abord et dans l'Amérique du Nord. Au moment où s'arrête la première partie de l'ouvrage, Jacques quitte l'Amérique pour retourner en France.

Le récit des aventures extraordinaires qui arrivent à Jacques en Amérique sont assez attachantes, tantôt dramatiques, tantôt burlesques. Mais, à quand la suite ?

* * *

C'est toujours avec plaisir que je lis M. Alphonse Karr : c'est un écrivain qui ne cherche pas de périphrase ; il dit aux gens leur fait sans se préoccuper de leur faire avaler la pilule amère dans une enveloppe sucrée.

Alphonse Karr est célèbre par ce mot, à propos de l'abolition de la peine de mort : *Que messieurs les assassins commencent.* Dans les Points sur les I, il continue sa campagne contre messieurs les assassins et surtout contre ceux qui croient se faire une popularité par des semblants d'attendrissements à l'égard de gens qui n'en éprouveraient que fort peu s'ils rencontraient leurs défenseurs non armés, le soir, dans une petite rue déserte. Je suis complètement du même avis que M. A. Karr, vis-à-vis des assassins de profession ; mais lorsque M. Alphonse Karr entre dans les questions politiques, je fais toutes mes réserves, je juge les coups et je m'amuse ; véritablement, il y a de quoi, et comment parer ce coup droit :

« Louis Blanc vient de se manifester au Sénat par la déposition d'une vieille rengaîne de projet de loi : supprimer la peine de mort. Il rappelle Caton, sénateur comme lui, qui, à chaque séance du Sénat romain disait : « Il faut détruire Carthage, » et qui, à quatre-vingt-cinq ans, se mit à apprendre le grec, pour varier un peu son discours. Louis Blanc et moi, nous avons autrefois appris le grec ensemble. Je serai aussi obstiné et aussi Caton que lui, et, chaque fois qu'il demandera l'abolition de la peine de mort, je répéterai dans le même langage : « Abolissons la peine de « mort ; mais que messieurs les assassins commencent. »

Il est étrange de voir demander sans cesse l'abolition de la peine de mort par ce parti qui a à sa charge tant de massacres ; qui ne répudie pas, mais accepte et même glorifie la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette et de cet ange : Mme Élisabeth ; les mitraillades de Lyon et de Toulon, les noyades de Carrier, la guillotine en permanence, le massacre des prisons de 1793 et celui des otages en 1871, l'assassinat du général Bréa et de celui des généraux Clément Thomas et Leconte, du lieutenant Sigoyer, brûlé vif, Louis Philippe, sept fois en butte aux assassins, etc., etc.

Le projet de loi de Louis Blanc devrait être modifié ainsi :

« La peine de mort est abolie.

« Sont exceptés de cette abolition : les rois, princes, généraux, gendarmes, gardiens de la paix, etc. ; les bourgeois qui, rentrant tard, laissent voir une chaîne de montre, etc.

« La peine de mort, conservée contre les honnêtes gens et les innocents, est abolie seulement contre les brigands et les assassins. »

En un mot, le parti antisocial, se disant à tort socialiste, veut amener la société à accepter le duel dans les conditions que voici :

A cinq pas, un seul pistolet chargé; c'est le socialisme qui aura le pistolet chargé.

Grâce aux déclamations faciles et bêtes sur ce sujet, j'ai constaté, en établissant par la statistique les chances de mort pour ceux qui exercent les diverses professions : charpentiers, couvreurs, charbonniers, mineurs, marins, soldats, pompiers, médecins, infirmiers, infirmières, conducteurs de chemins de fer, que, de toutes ces professions, la profession d'assassin est la plus salubre et celle qui offre à ceux qui l'exercent l'existence la plus longue.

Entre les sottises qu'on ne se fatigue pas de répéter contre la peine de mort, il y en a deux principales :

Première sottise. — On prend un air capable et on dit :

« La société n'a pas le droit de tuer, ou elle fait ce qu'elle reproche au criminel d'avoir fait! »

Puis on promène autour de soi un regard satisfait et triomphant.

Au contraire, la société a le droit, elle a le devoir de tuer celui qui tue; l'homme attaqué par un assassin a-t-il le droit de se défendre et, au besoin, de tuer celui qui veut le tuer?

C'est ce droit de se défendre que l'individu transmet et délègue à la société, et il le transmet dénué de tout ce que la passion, la peur, la colère pourraient y ajouter d'arbitraire. L'individu pourrait se croire en danger plus qu'il ne l'est et plus tôt qu'il ne l'est.

Mais, si la société n'exerce pas ce droit protecteur par la crainte qu'il inspire, si elle renonce à protéger ses membres contre l'assassinat, elle rend à chaque individu la délégation qu'elle en a reçue, chacun rentre en possession de sa défense personnelle; de là nécessairement la vendetta, la loi de lynch, les revolvers et les tomahawks.

Deuxième sottise. — On prend un air non moins capable, et on dit :

« La peine de mort n'empêche pas l'assassinat. »

Et on promène autour de soi le même regard satisfait et triomphant.

Pardon, elle empêche les autres assassinats que commettra l'assassin que vous n'avez pas supprimé, et il serait facile d'en donner beaucoup d'exemples.

— Mais comment savez-vous que la peine de mort n'empêche pas l'assassinat?

— Parce que le nombre des assassinats, non seulement ne va pas diminuant, mais va augmentant.

Permettez-moi de retourner l'argument et de vous l'envoyer : la peine de mort est en grande partie supprimée. Il n'est pas de crime, quelque hideux qu'il soit, qui la rende certaine. Nous dirons tout à l'heure pourquoi.

Ne pourrait-on pas attribuer le nombre croissant des assassinats à la quasi abolition de la peine de mort, qui ne frappe guère, comme à un jeu de hasard, que trois assassins sur dix ?

D'ailleurs, quelques scélérats sont-ils venus vous dire : « Mon bon monsieur, j'avais envie de tuer, pour la voler, une vieille voisine sur mon carré; mais, ma foi, j'ai eu peur de la guillotine, et je me suis abstenu ? »

Mais allons plus loin.

La peine de mort est, dites-vous, inefficace; supprimons-la.

— Que faites-vous des assassins?

— Nous les mettons aux galères.

— Mais..... ces galères, ça a-t-il empêché l'assassinat ?

— Non.

— Alors, il faut supprimer les galères. Et la prison? il faudra aussi supprimer la prison; la société n'a pas plus le droit d'emprisonner que de tuer, ou elle a autant le droit de tuer que d'emprisonner.

Si la peine la plus forte, la mort.....

Ah! j'oubliais une *troisième sottise* qui entre dans « le discours » contre la peine de mort :

« La mort n'est pas la peine la plus forte, les travaux forcés sont pires. »

Oui-dà! Et combien voyez-vous d'assassins qui, ayant obtenu le bénéfice des circonstances atténuantes, c'est-à-dire les travaux forcés, réclament la mort et appellent de leur jugement?

Si la peine la plus forte est inefficace, ce n'est pas sur une peine moindre qu'on peut compter.

Votre argument — si c'était un argument — de l'inefficacité de la peine de mort, ne serait bon que contre la suppression des supplices cruels et de la torture, si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, quelque Carrier ou Collot-d'Herbois, voulait la rétablir.

N'est pas, d'ailleurs, guillotiné qui veut. En 1840, il y avait quatorze parricides dans les bagnes de France. J'ai vu, au bagne de Brest, Lacollonge, qui avait coupé une femme en morceaux.

Une fille de Marseille, il y a quelques mois, a coupé sa mère en morceaux avec le couteau au fromage.

Perrin, ayant violé sa sœur, a fait cuire dans une marmite l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Un fils a noyé son père dans du purin d'étable, etc., etc. Je ne parle pas des crimes, des assassinats, empoisonnements ordinaires.

Ces bêtes féroces n'ont pas été mises à mort, que je sache.

Encore un mot sur la sottise n° 1 :

« La société fait, en tuant, ce qu'elle reproche au criminel d'avoir fait. »

Pardon, ô sottise n° 1 ! Il y a une nuance qui vous échappe : le condamné a été condamné à mort parce qu'il avait tué un homme pour lui voler sa montre ; l'assassiné a été tué parce qu'il avait une montre.

La peine de mort est inefficace parce qu'elle ne s'applique plus qu'au hasard ; ce qui est une injustice dangereuse, et dans les cas où on la prononce, et dans ceux où on ne la prononce pas.

Le jury semble avoir fait aux scélérats comme ont fait quelquefois les maîtres des maisons de jeu de Bade, de Wiesbade, de Monaco, lorsque les joueurs semblent se ralentir : on renonce au double zéro, on leur fait de plus grands avantages.

Supposons la peine de mort nécessairement appliquée dans les cas où la loi la prescrit : l'assassin, faisant le calcul de sa situation et des probabilités de la spéculation, dit :

« — Je vais tuer mon voisin Jacques et voler son magot. Supposons dix chances : j'en ai six de m'échapper et quatre d'être pris ; ça va bien.

« Une fois pris, mettons encore dix chances : j'en ai huit d'être condamné à mort, une d'être aux galères à perpétuité, une d'en être quitte pour deux ans de prison...

« C'est dangereux, je vais y réfléchir. »

Mais s'il peut, comme aujourd'hui, faire le calcul suivant :

« Le crime commis, les mêmes dix chances, six pour échapper, quatre pour être pris.

« Une fois pris, un avocat qui frappe la barre du poing, qui récite des phrases contre la peine de mort.

« J'ai neuf chances sur dix de ne pas être guillotiné.

« On peut le jouer. »

Donc, si la peine de mort est inefficace jusqu'à un certain point, c'est parce qu'elle ne frappe le crime que rarement et au hasard.

Les acquittements scandaleux obtenus de la pitié ou du parti pris d'avance des jurés, l'admission des circonstances atténuantes dans des cas

où la raison est impuissante à les trouver, sont dûs à plusieurs causes, ainsi que le désordre où est en France la justice à ce sujet.....

Il faut lire la suite de ce raisonnement dans le livre de M. Alphonse Karr; impossible d'avoir plus de logique!

*
* *

M. Th. Bentzon publie la traduction d'un ouvrage d'un auteur anglais, Hamilton Aïdé, sous ce titre : UN POÈTE DU GRAND MONDE. C'est l'histoire d'un jeune lord, poète, qui a épousé une jeune fille de basse condition; ce mariage n'est pas heureux, parce que la jeune femme voit avec chagrin son mari se fatiguer de sa tendresse et l'abandonner pour une femme qui, comme lui, s'est jetée dans la bohême socialiste.

Les Anglais, généralement, ont une manière d'écrire les romans qui en rend la lecture fatigante pour nous autres habitués à lire les ouvrages si mouvementés des écrivains français. Il est impossible de s'attacher au caractère de lord Athelstone, parce que lui-même n'en a pas; son esprit est aussi flottant au milieu de ses idées politiques et sociales, que lorsqu'il s'agit de ses amours. Il aime Nellie Dawson, puis il s'attache à Sylvia Brabazon, il revient à Nellie Dawson, l'épouse; il n'est pas plutôt marié qu'il s'éprend d'une conférencière, Mme de Waldeck, et, le jour où sa femme qui meurt de chagrin lui dit d'épouser après sa mort Sylvia Brabazon, il lui semble que ce soit la chose la plus naturelle du monde.

Je ne sais si d'autres personnes aiment beaucoup le roman anglais; mais, pour mon compte, je ne crois pas que l'on puisse les comparer aux nôtres : l'action y manque absolument.

*
* *

Je viens de lire SABINE, roman dramatique écrit par Mme Pierre Brossard. C'est l'histoire d'une jeune femme qui a épousé l'amant de sa belle-mère, le comte de Riancourt. Voyant que le comte aime sa femme, la belle-mère, en falsifiant une lettre, fait croire à Sabine que celui qu'elle a épousé est son père, qui n'a pas reculé devant un inceste. Ce roman est assez intéressant, mais le serait bien plus s'il était moins invraisemblable.

A. LE-CLÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Quiconque a lu *Shylock*, le quatrième chant de *Child-Harold*, les *Lettres d'un voyageur*; quiconque a pu contempler les toiles de Cl. Lorrain ou de Canaletta, les aquarelles de Bonington, de Joyant, de Wyld ou de Ziem, connaît sans doute un peu Venise, mais il n'en soupçonne encore ni le charme mystérieux, ni la beauté fascinatrice. Pour vraiment connaître la reine de l'Adriatique, il faut s'être laissé bercer mollement sur son sein !

Ce voluptueux bercement a laissé un profond souvenir, une incurable nostalgie dans l'esprit de M. A. Bournet, l'auteur de VENISE, ouvrage qu'il vient de publier chez l'éditeur Plon.

Ne pouvant retourner, que par la pensée, dans la cité des Doges, il a vécu depuis avec elle en relisant les mémoires et les récits des contemporains de l'ancienne Venise, et en compulsant les travaux modernes.

Ce sont des notes, fruits de ces lectures, que l'auteur offre au public; elles serviront de *memento* pour ceux qui savent; pour ceux qui ignorent, elles seront un guide complaisant et sûr, capable de leur éviter bien des recherches.

— MARIE BESSON, par MM. Jules Maurice et Albert Dubrugeaud, est une étude psychologique des mouvements passionnels du cœur humain. Les auteurs, se servant comme canevas d'un simple *fait-Paris*, en ont fait un roman des plus intéressants et minutieusement étudié. C'est une lecture destinée aux hommes faits, mais qui ne doit pas être mise à la disposition des jeunes gens.

— Un moraliste et statisticien allemand du dernier siècle, auteur d'un livre rare et curieux, qui a pour titre : *Die Göttliche Ordnung* (l'Ordre divin), a écrit ce qui suit :

« Nous sortons de cette vie par trois portes : l'une, immense, aux proportions colossales, par laquelle passe une foule de plus en plus considérable, c'est la porte des maladies; la seconde, de moindre dimension, et qui semble se rétrécir graduellement, c'est celle de la vieillesse ; la troi-

sième, sombre, d'apparence sinistre, toute maculée de sang, et qui s'élargit chaque jour, c'est la porte des morts violentes, et notamment du suicide. »

Ce qu'écrivait Sussmilch en 1742 a pris, de nos jours, un caractère de vérité frappant. La mortalité par les maladies s'accroît ; la mortalité par la vieillesse diminue ; la mortalité par les accidents et le suicide s'élève rapidement.

Partout et toujours, mais surtout depuis la perte du sentiment religieux, le suicide s'est présenté à l'esprit de l'homme comme le remède suprême à des souffrances physiques ou morales jugées incurables.

M. A. Legoyt, ancien chef des travaux de la statistique de France, a réuni, dans son ouvrage : LE SUICIDE ANCIEN ET MODERNE, les études historiques, philosophiques, morales et statistiques qui ont été faites sur cette question qui, tous les jours, prend des proportions, malheureusement, de plus en plus considérables.

Rien n'est brutal comme les chiffres, et la lecture, peu consolante, de cet ouvrage, démontre trop l'affaissement moral de notre société, pour que les hommes sérieux, qui ne se désintéressent pas de l'avenir de l'humanité, ne suivent pas avec soin M. Legoyt dans son étude approfondie du suicide et des moyens préventifs qu'il propose : mesures préventives de l'ordre moral, de l'ordre économique et de l'ordre matériel.

— Parmi les œuvres humaines, l'œuvre d'art semble la plus fortuite ; on est tenté de croire qu'elle naît de l'aventure, sans règle ni raison, livrée à l'accident, à l'imprévu, à l'arbitraire : quand l'artiste crée, c'est d'après sa fantaisie, qui est personnelle ; quand le public approuve, c'est d'après son goût, qui est passager ; inventions de l'artiste et sympathie du public, tout cela est spontané, libre, et, en apparence, aussi capricieux que le vent qui souffle. Néanmoins, comme le vent qui souffle, tout cela a des conditions précises et des lois fixes ; il est toujours utile de les démêler.

C'est dans cette idée que M. H. Taine (de l'Académie française) a écrit les deux volumes que viennent de mettre en vente les éditeurs Hachette et Cie. PHILOSOPHIE DE L'ART, tel est le titre de cet ouvrage, qui est le résumé du cours professé par le savant académicien, à l'école des Beaux-Arts.

Pour les heureux auditeurs de M. Taine, ce travail sera un point de repère qu'ils aimeront à consulter comme un résumé des brillantes idées émises par leur professeur. Pour nous tous, qui ne pouvons suivre le cours

de M. Taine, c'est une bonne fortune de pouvoir embrasser d'un regard l'art tout entier, et comprendre le principe qui assigne à chaque œuvre son rang dans l'échelle.

L'auteur a divisé son ouvrage en sept parties : de la Nature de l'œuvre d'art, — la Production de l'œuvre d'art, — la Peinture de la Renaissance en Italie, — la Peinture dans les Pays-Bas, — la Sculpture en Grèce, — de l'Idéal dans l'art. — Il se résume dans le principe d'excellence et de subordination dans les œuvres d'art.

HENRI LITOU.

THÉATRE

—

Voici le théâtre de la Porte-Saint-Martin complètement transformé comme genre. Comme son voisin de la Renaissance, il sacrifie à la même divinité : l'Opérette — l'Opérette *for ever!* Je n'y vois aucun inconvénient, et je préférerai toujours une bonne soirée passée gaiement à écouter le PETIT FAUST, de M. Hervé, plutôt qu'à entendre les vieux mélodrames démodés que ce théâtre avait repris dernièrement.

Le *Petit Faust* a été revu, corrigé et considérablement augmenté ; cette pièce, qui s'adresse beaucoup plus aux sens qu'à l'esprit, est devenue une féerie très agréable, et qui a le grand avantage sur ses congénères d'être petillante comme la mousse du champagne.

La féerie ordinaire est écrite généralement pour la jeunesse ; le *Petit Faust* devenu féerie est destiné plus particulièrement aux blasés.

Mais où est Blanche d'Antigny ? Où est Hervé, opérant lui-même ?

Lorsque le directeur de la Porte-Saint-Martin, comprenant tout ce qu'il peut tirer du *Petit Faust* à son théâtre, aura remplacé les chanteuses sans voix par des artistes véritables, je crois que la foule se portera à ce théâtre et fera un immense succès à l'idée éminemment heureuse d'avoir élargi le cadre de cette pièce désopilante.

— Le théâtre du Château-d'Eau cherche toujours sa voie ; après *Casse-Museau*, voici venir LE CAPITAINE XAINTRAILLES, hélas ! drame en cinq actes et sept tableaux.

De la pièce, rien à dire : *Où il n'y a rien, la critique perd ses droits;*

que dire, lorsqu'on entend une tirade de Xaintrailles se terminer ainsi : « Bien plus, il mettra tout à l'heure votre main dans la mienne; il fera de vous ma femme, de vous qu'il destinait à son neveu bien-aimé; mes témoins seront le duc et lui; toute la cour, toute la ville sont conviés : c'est bien étrange. Je tombe des étoiles. » !!

C'est fort étrange, en effet; aussi la pièce ne se relèvera-t-elle pas de sa chute.

Mais, lors de la première représentation, ce n'est pas seulement des étoiles que tombait quelque chose. Nous autres de l'orchestre, nous étions moins enthousiasmés par les pourpoints, les casques et les armures des sire de Festigny, maréchal duc de La Fayette, duc de Clarence, etc., et par la chute des étoiles du capitaine Xaintrailles, nouveau Saint-Michel, tombant du ciel pour punir le sourire des journalistes.

Une légion d'anges, MM. les chevaliers du lustre, ne tombaient pas des étoiles, mais commencèrent, seconde édition de Garibaldi, le bombardement de l'orchestre. Un instant, une pluie de projectiles, tels qu'oranges, petits bancs, coussins, etc., tomba drue et serrée, sur nos crânes plus ou moins dénudés. Hélas! nous n'avions même pas les casques et les cuirasses qui resplendissaient sur la scène.

— MM. Bouvier et Busnach ont fait représenter, sur la scène du théâtre des Nations, LA GRANDE IZA, drame en cinq actes et sept tableaux, dans lequel on rencontre quelques bonnes scènes, mais qui n'offrent absolument rien de neuf, surtout l'orsqu'on a lu le roman, qui est certainement le meilleur du bagage de M. Alexis Bouvier.

— M. Le Mercier de Neuville vient de publier, à la Librairie générale, un NOUVEAU THÉATRE DES PUPPAZZI, œuvre de critique contemporaine.

Dans le *Bain du Consul*, on rencontre Roscius donnant des leçons de diction à Cicéron pendant que celui-ci prend son bain.

On reconnaîtra facilement les personnages que M. Le Mercier de Neuville a voulu peindre.

CICÉRON. (*Il invite Roscius à boire.*)

C'est un don que me fit mon collègue Laurus :
« — Prends-le, me disait-il, il a plus de vertus
« Que cet affreux nectar, à trompeuse enveloppe,
« Que nous buvions à la taverne de Procope! »

Le lecteur a reconnu celui que M. de Neuville appelle Cicéron. Il reconnaîtra également, en lisant le monologue suivant, le professeur de diction.

SCÈNE V. — ROSCIUS, *seul.*

O préjugé caduc! Quoi! parce que le soir,
A l'entour de mes yeux je mets un peu de noir,
Du blanc sur mon menton, du rouge sur ma joue,
Et que, devant la foule idolâtre, je joue
Costumé, faisant rire et pleurer tour à tour,
On ne m'admettrait pas à la tribune un jour?
Je ne pourrais porter l'insigne plein de charmes
Qui fait que les soldats nous présentent les armes?
Je ne pourrais traiter les choses de l'État?
Je ne pourrais. . . . . .

L'Esclave ivre, *le Conseil municipal de Saint-Potin*, *la Femme du monde et l'Auvergnat*, *Où nous en sommes*, *la Robe de soie*, sont de fines critiques et des peintures exactes de la physionomie politique de notre époque.

Le Duc de Carcassonne, *les Lundis de Mme Bas-d'Argent*, sont des pièces fantaisistes auxquelles la politique est étrangère.

Si M. Le Mercier de Neuville exerce sa verve satirique d'une façon charmante, il n'en est pas moins dessinateur habile, et son *Nouveau Théâtre des Pupazzi* est illustré avec talent par l'écrivain-poète lui-même. Il écrit : *Texte et Dessins naïfs* : pas si naïfs que cela!

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 33

10 mars 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

REVUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1882

SOMMAIRE

Pages

Chronique, par Gaston d'Hailly 225

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

[illegible]	Hector Malot	E. Dentu.	227
[illegible]	Alexis Bouvier	Marpon et Flammarion.	[illegible]
[illegible]	Auguste Saulière	E. Dentu.	[illegible]
[illegible]	Ludovic Halévy	Calmann-Lévy.	[illegible]
[illegible]	Albert Fornelles	Victor Lecoffre.	[illegible]
[illegible]	J. de Saint-Briac	Calmann-Lévy.	244
[illegible]	Jacques Vincent	E. Plon et Cie.	[illegible]
[illegible]	William Marcelly	Idem.	[illegible]
[illegible]	Francisque de Biotière	Calmann-Lévy.	[illegible]
[illegible]	Erckmann-Chatrian	J. Hetzel et Cie.	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Calmann-Lévy.	[illegible]
[illegible]	V. Marchant	E. Plon et Cie.	[illegible]

Par Alexandre Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

[illegible]	Oscar de Vallée	Calmann-Lévy.	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	E. Plon et Cie.	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Calmann-Lévy.	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	Calmann-Lévy.	[illegible]

Par Henri Liton.

THÉATRE

[illegible] — [illegible] [illegible]

Par Gaston d'Hailly.

CHRONIQUE

Paris, 10 mars 1882.

Je lisais dernièrement un ouvrage de M. Douglas Jerrold, paru à Londres, chez les éditeurs Longman et Cie, ayant pour titre : *Histoire de Napoléon III*. Ce livre écrit, je crois, par un ancien ami personnel de l'empereur, est excessivement curieux, quoiqu'il ne puisse faire autorité, en ce sens que l'auteur réserve toute son indulgence pour le souverain déchu, tandis qu'il attribue toute la responsabilité des plus fatales erreurs du règne à son entourage. Il est fort intéressant de connaître la pensée des étrangers sur l'une des époques les plus diversement appréciées de notre histoire contemporaine, et je signale ce travail aux personnes qui lisent couramment l'anglais. M. D. Jerrold loue, bien entendu, l'inclination marquée et persistante de Napoléon III pour le plus constant des ennemis de son oncle; il avait rêvé l'alliance intime des deux peuples qui faillirent bien n'en faire plus qu'un à la mort du roi Charles VI. On sait qu'Isabeau de Bavière fit signer à son mari, le roi Charles VI, le traité de Troyes, cédant aux Lancastres d'Angleterre la régence, puis l'héritage de la couronne de France, au détriment de son propre fils, le dauphin Charles, depuis Charles VII.

Et, puisque l'ouvrage de M. Jerrold m'a amené à parler de ce traité de Troyes, signé par Isabeau, et apprécié si différemment par les historiens, ce serait peut-être une question curieuse et instructive à se poser, que celle de savoir ce qui serait advenu si le traité de Troyes eût été exécuté.

Il est évident qu'il n'y avait ni conquérant, ni pays conquis, puisque Henri VI d'Angleterre fût arrivé par voie d'héritage au trône de France. Ce prince eût été roi de France comme d'Angleterre, et eût traité sur le même pied l'un et l'autre des deux royaumes. Il est même fort probable que le monarque eût préféré les rives fleuries de la Seine aux brumes de la Tamise, et se fût installé sur la terre de France.

L'Angleterre et la France, unies sous le même sceptre, ne formant plus qu'un État. On voit immédiatement les résultats de cette union féconde.

Que pouvait produire la fusion des deux plus grands peuples du monde, sinon le royaume du monde le plus florissant? L'un est devenu maître des mers, et malgré nos désastres, il reste prouvé que, sur terre, nous sommes encore redoutables.

Quel horizon s'ouvre à cette pensée! Quelle force et que de puissances! Que de gloires se trouveraient présentement amassées? Et, avec les idées de progrès et de civilisation dont l'Angleterre et la France sont aujourd'hui les principaux foyers, combien l'avenir de l'humanité se trouverait modifiée, si, réellement maîtresses du globe, les deux grandes nations occidentales se fussent trouvées unies sous un même gouvernement.

Mais, je laisse ces pensées pour revenir à la réalité, et pour l'instant elle n'est pas absolument gaie, puisque nous ne pouvons même pas nous entendre avec l'Angleterre pour élaborer un traité de commerce.

J'étais justement occupé à traduire, péniblement du reste, l'*Histoire de Napoléon III*, de M. Jerrold, lorsque la nouvelle m'est arrivée de l'attentat de Maclean. Il faut avouer que les gens deviennent absolument fous. A quoi attribuer ce redoublement de crimes? L'empereur de Russie, le président Garfield, la reine d'Angleterre, et, sur tous les points de l'Europe, des assassinats sans nombre. Chaque jour, c'est un crime nouveau, perpétré froidement; les uns, comme Guitteau et Maclean, pour appeler l'attention sur leur nom, les autres pour s'emparer de l'or de leur voisin. La vie humaine n'est pas plus respectée que le serait celle d'un animal.

La littérature n'y est-elle pas pour beaucoup? Chaque jour, au « rez-de-chaussée » de chaque journal, s'étale l'apologie du crime et de la débauche. Plus le roman est corsé, plus on y rencontre de types immondes, et plus le succès est assuré. Rocambole a ressuscité et ressuscitera encore bien des fois!

Mais, dites au lecteur un mot de morale, faites-lui la peinture de bons sentiments, cherchez à élever son âme, et vous diminuerez le chiffre de la vente. La littérature a fortement épicé ses sauces par la glorification du vice qui peut assouvir ses passions; les esprits faibles, bourrés de cette lecture malsaine, rêvent de ces héros du bagne, le bon sens s'égare, et la folie criminelle compte un certain nombre d'adeptes de plus!

.....Mais, je crois que je moralise. Il devient urgent de m'arrêter, si je ne veux pas faire hausser les épaules aux lecteurs de *Pot-Bouille*.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

En ce temps de désastres financiers, le nouveau roman de M. Hector Malot : LES MILLIONS HONTEUX, doit, par son sujet même, en dehors du talent si apprécié de l'écrivain, appeler l'attention générale. Tous les jours, on voit surgir dans le centre de la capitale un nouveau palais sur le fronton duquel vient se placer le titre flamboyant d'une nouvelle société de crédit, société anonyme, au capital d'un nombre de millions considérable, millions que ladite société serait bien embarassée de montrer dans ses caisses, mais qu'elle étale orgueilleusement dans ses prospectus.

Ces sociétés, qui se disent maisons de crédit, ne sont rien autre que des maisons d'emprunts, qui soutirent à l'aide d'une publicité trompeuse l'épargne nationale pour la jeter dans les spéculations les plus hasardeuses.

Comment vivent-elles, ces sociétés? Où peuvent-elles trouver l'argent nécessaire au payement de leurs fastueux hôtels?

La chose est toute simple :

Pour lancer une affaire quelconque, bonne ou mauvaise, le plus souvent mauvaise, la société de crédit reçoit une commission de quelques millions, elle dépense un million de publicité, les titres sont souscrits, et ladite société empoche plusieurs millions de bénéfice.

Il suffit donc à une institution de crédit de faire plusieurs affaires de ce genre, dans un exercice, pour encaisser des bénéfices énormes.

Les actionnaires de l'affaire lancée peuvent êtres ruinés, c'est même probable, mais la maison qui a poussé au placement des actions a gagné beaucoup, elle peut donner de très forts dividendes à ses actionnaires, elle s'est enrichie en ruinant les autres. Ce n'est pas plus difficile que cela, et lorsque la maison a tant fait de dupes, qu'elle ne peut plus faire d'émissions, elle passe la main, c'est-à-dire qu'elle fait construire un nouveau

palais à côté, lui donne un autre titre et recommence ce que l'on appelle « ses opérations ».

Chose assez bizarre : chacun sait parfaitement qu'il va être volé, cependant celui qui a souscrit à une mauvaise affaire, souscrit à une autre, qui ne vaut pas mieux, dans l'espoir de se rattraper, voilà ce qui fait que les financiers sont toujours sûrs de trouver des *gogos*.

Le financier Gripat a élevé sa prodigieuse fortune par le procédé que je viens d'indiquer; il fait construire, pour lui et sa famille, un splendide hôtel près du parc Monceaux. Il veut éblouir par son luxe, espérant en faire oublier la source.

Mais s'il avait vu son rêve réalisé par la construction d'un hôtel qui coûtait sept ou huit millions, le but que d'un autre côté il poursuivait n'avait pas été atteint : ces millions dépensés par sa vanité de parvenu n'avaient inspiré à personne le plus léger sentiment de respect pour ceux qui lui restaient; « Gripat le voleur » il était avant la construction de cet hôtel, « Gripat le voleur » il était après; et même l'était-il plus encore peut-être, en cela que ce monument aussi laid que luxueux, qui forçait l'attention, forçait en même temps les questions chez un tas de braves gens ignorants de ce qui se passait dans le monde des affaires :

— A qui ce palais, demandait-on?

— A Gripat le voleur.

— Pourquoi le voleur?

Et chacun s'empressait de donner force détails sur les débuts de Gripat dans une étude d'huissier; sur les journaux de modes, de scandale, de chantage, de finance qu'il avait fondés; sur les faillites qu'il avait faites et sur les procédés qu'il avait inventés S. G. D. G. pour les arranger en renvoyant ses créanciers volés et contents; sur ses spéculations follement aventureuses, qui cependant avaient assez souvent réussi, au moins pour lui; sur les innombrables procès qu'il avait soutenus contre tout le monde; sur les poursuites judiciaires dont il avait été l'objet; enfin, sur les mille incidents d'une vie cahotée, tantôt aux sommets, tantôt aux abîmes, qui finalement lui avait laissé aux mains une des grosses fortunes de Paris.

A tout cela chacun répondait :

— Comment, c'est pour cela qu'on l'appelle voleur? En quoi donc l'est-il plus que celui-ci ou celui-là?

Au moment où Gripat allait pouvoir s'installer dans son fastueux hôtel et y recevoir une société qui viendrait aux fêtes qu'il donnerait, pour voir l'habitation, si l'on ne venait pas pour l'homme; où l'on reviendrait parce

que l'on serait déjà venu et où les plus rétifs arriveraient à la remorque, il avait été frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'avait tué en quelques heures.

Il laissait une veuve avec deux enfants : Edgard, un fils de dix-huit ans; Paule, une fille en ayant seize.

Devenue chef de famille, Mme Gripat, qui n'avait rien été tant que son mari avait vécu, qu'on n'avait jamais consultée en rien, qui n'avait pas eu le droit d'élever la voix sur quoi que ce fût, s'était trouvée en face d'une question difficile à résoudre : que devait-elle faire de l'hôtel?

Lors de son mariage, il ne lui avait pas fallu longtemps pour apprendre que le célèbre Gripat était aussi « Gripat le voleur ». Elle n'avait rien dit. A quoi bon? Mais, pour ne pas se plaindre, elle n'en avait pas moins souffert, et d'autant plus qu'elle devait partager, en s'en montrant heureuse et fière, une situation qui, à chaque instant, lui faisait monter le rouge au visage. Son mari vivant, elle ne pouvait rien, mais mort?

Les enfants auraient voulu habiter l'hôtel, mais à leur désir elle opposait un refus, car habiter cet hôtel, c'était continuer son mari et, en faisant étalage de la fortune qu'il avait acquise, braver l'opinion publique comme lui-même l'avait bravée.

Les enfants déjà grands demandent des explications. Elle est obligée de répondre :

« — On ne gagne pas une fortune comme celle qu'a laissée votre père sans se faire des ennemis; les rivaux, les envieux, les impuissants. Plus la fortune grossit, plus leur nombre augmente; ils deviennent une armée; ils crient, ils se plaignent et la foule qui ne sait rien crie avec eux. C'est ce qui est arrivé à votre père; par ses succès, il a ameuté contre lui des gens à qui il n'avait jamais rien fait, ni bien, ni mal, mais qui le détestaient par cela seul qu'il avaient réussi. Quand on est un homme de lutte comme l'était votre père, cela est insignifiant; il riait de ces criailleries, et les colères qu'il soulevait l'amusaient. Mais notre situation à nous est toute différente : je ne suis qu'une femme, vous n'êtes que des enfants. Nous ne pouvons lutter contre l'opinion publique.....

— Alors, dit Edgard, nous abandonnons père, et parce que nous n'osons pas tenir tête aux accusations de l'opinion publique, nous reconnaissons qu'elles sont fondées?

— Mais...

— Nous avons peur..... Eh bien, pour moi, je ne céderai jamais à la peur. Te souviens-tu, demanda-t-il, de mon entrée chez les Carmes? Le

dimanche qui suivit cette entrée, je te suppliai et je suppliai père de me mettre dans une autre maison d'éducation, n'importe laquelle. Vous n'avez pas voulu m'écouter, croyant à un enfantillage de ma part. Rien cependant n'était plus sérieux. Je voulais quitter les Carmes parce qu'on m'y avait reçu par des cris qui étaient une injure pour notre nom.

— Mon pauvre enfant!

— Je n'ai pas osé vous les répéter.

— Si j'avais su!

— Tu m'aurais retiré de chez les Carmes? Eh bien, tu aurais eu tort. Ailleurs, j'aurais été accueilli par les mêmes injures. J'en ai eu la preuve quand des Carmes j'ai passé chez les Jésuites. Paule ne les a-t-elle pas entendues, elle aussi, chez les Dames anglaises?

Mme Gripat regarda sa fille qui, sans répondre, inclina la tête d'un signe affirmatif.

— Obligé de rester chez les Carmes, continua Edgard, je n'avais que deux partis à prendre : faire comme si je n'entendais pas ces injures, ou les empêcher. C'est alors que je t'ai demandé de prendre des leçons de gymnastique, car je n'étais pas assez fort malheureusement pour me fier à mes poings seuls. Il ne m'a pas fallu longtemps pour fermer la bouche des braillards. Chez les Jésuites, je me suis défendu comme chez les Carmes et j'ai fait respecter notre nom. Eh bien, nous voilà tous maintenant dans la situation où je me suis trouvé en arrivant chez les Carmes : il s'agit de savoir si nous reculerons devant les accusations de ce que tu appelles l'opinion publique, ou bien si nous lutterons contre elle..... »

Cette scène de famille, très bien rendue par l'auteur, est trop longue pour être citée ici entièrement, mais elle est une des meilleures parties de l'ouvrage.

Mme Gripat s'installe avec sa famille à l'hôtel du parc Monceaux; cette installation soulève un *tolle* général.

— Elle continue son mari, Mme Gripat!

— C'est une insulte aux malheureux qui ont été ruinés par ce voleur de Gripat!

— On n'étale pas ainsi son infamie, on la cache!

Sur les murs du pavillon, des mains inconnues écrivent en grosses lettres : « Gripat le voleur », ou bien ce vers :

Vous qui passez, merci; je vous le dois peut-être.

Et cependant, Mme Gripat s'était ingéniée de toutes les manières; elle

s'ingéniait chaque jour à se faire pardonner cet argent, qui ne passait par ses doigts que pour les lui brûler. Assistée par M. Puche, son intendant, elle recevait les gens qui venaient solliciter des secours ou un aide. Devant elle défilaient des inventeurs qui venaient demander un million pour le bien de l'humanité et la gloire, l'honneur, le bonheur de la France; des mendiants qui pouvaient être sauvés avec 20 francs; des spéculateurs qui avaient à proposer une affaire merveilleuse de toute sécurité; des capitalistes qui avaient besoin de capitaux; des comédiens de la misère; de vrais pauvres; des prêtres catholiques; des ministres protestants; des femmes du monde dont l'honneur était menacé; des joueurs qui avaient dans leur poche leur revolver chargé pour se suicider; des jeunes filles demandant une dot, etc., etc.

Il y en avait qui demandaient humblement; d'autres, au contraire, exigeaient plutôt qu'ils ne demandaient; n'était-elle pas la veuve de Gripat? Quand on détenait une fortune acquise comme la sienne, c'était un devoir de la mettre au service de ceux qui en avaient besoin.

Elle était obligée de donner pour qu'on le sût, croyant désarmer les envieux par sa grande générosité; mais, si par malheur elle refusait, des articles calomnieux paraissaient dans les journaux.

Edgard ayant par hasard lu un de ces articles, publié par une presse qui ne vit que de chantage, est forcé de se battre en duel et de tuer son adversaire pour faire taire les autres; encore trouve-t-il difficilement des témoins dans son monde.

Paule croit qu'elle ne peut être aimée pour elle-même, mais seulement pour sa fortune. Elle voudrait pour époux un homme qui ne serait pas riche et qui ne serait pas trop jeune; il aurait un nom, une situation dans le monde des arts ou de la politique, et pour que ce nom grandit, pour que cette situation devint éminente et brillante, il ne lui manquerait que la fortune. Elle la lui apporterait cette fortune, qui ferait de lui un grand homme. Voilà quel était son rêve.

Elle croit avoir trouvé celui-là, et c'est après s'être imprudemment compromise, qu'elle s'aperçoit que celui qu'elle croyait digne de son amour n'était qu'un homme, cachant sous des dehors de désintéressement, un esprit cupide et ne voyant en la femme dont il avait su se faire aimer, que le moyen de capter une fortune. Elle finit par épouser un duc qui, tout d'abord, n'avait vu dans son mariage avec la fille du financier Gripat qu'un moyen de redorer son blason, et qui, peu à peu, en vient à adorer cette jeune fille qui a beaucoup souffert dans ses désillusions.

En laissant de côté la question romanesque, que M. Hector Malot n'a traitée ici que pour servir de canevas à une très brillante étude de la cupidité humaine gravitant autour des millions de la famille des Gripat, je puis dire que ce nouveau volume mérite les plus grands éloges. Avec M. Hector Malot, on sort du roman banal ou immoral ; les péripéties ne comptent que pour le cadre, le fond est tout ; et lorsqu'on est arrivé à la dernière page de l'ouvrage, on peut relire le roman entier, en y trouvant autant et même plus d'intéret qu'à la première lecture. Ceci se comprend : la première fois on s'intéresse forcément aux faits et gestes des personnages mis en action, tandis qu'à la seconde lecture, ce n'est plus qu'à l'étude des sentiments que l'esprit s'attache, et c'est surtout dans cette peinture qu'excelle l'auteur de tant d'œuvres recherchées des lecteurs de bon goût.

*
* *

Si le roman dont je viens de parler est un ouvrage essentiellement moral et qui peut être lu par tout le monde, celui-ci : LE BEL ALPHONSE, par M. Alexis Bouvier, est d'une immoralité absolument voulue. Ceci n'est point une critique, mais bien une simple constatation. L'auteur du *Bel Alphonse* écrit pour un public spécial, grand amateur d'œuvres plus ou moins érotiques, plutôt plus que moins, et il travaille à satisfaire sa nombreuse clientèle. Il est à remarquer que ce roman est très dramatique, fort attachant, et qu'il peint très exactement des mœurs que je n'ai pas l'intention de qualifier ici ; mais, en raison même des tableaux qui y sont présentés, il est impossible d'entrer dans les détails. Je crois que cet énorme volume (500 et quelques pages) aura un grand succès parmi les amateurs de ce genre de littérature ; mais si M. Bouvier voulait transporter le *Bel Alphonse* au théâtre, comme il vient de le faire pour la *Grande Iza*, je me demande comment il pourrait bien faire assister le spectateur à certaines scènes véritablement trop *in naturalibus* : l'assassinat, par exemple. Jusqu'à présent, on nous avait toujours représenté l'amant surpris par le mari fuyant en chemise et emportant à la hâte ses autres effets. Dans le roman nouveau de M. Bouvier, le mari surprend l'amant de sa femme dans un costume beaucoup plus primitif encore, et lui envoie deux balles de revolver dans le dos.

Mais, pour renchérir sur M. Bouvier, à quelles scènes un romancier jaloux de faire encore plus fort va-t-il nous faire assister, bon Dieu !

*
* *

Et cependant, est-il donc bien nécessaire d'appuyer si fort sur la chanterelle pour peindre certaines scènes aussi gauloises que pimentées? et avec beaucoup d'esprit n'arrive-t-on pas à les faire passer partout?

Je viens de recevoir la troisième édition des LEÇONS CONJUGALES, *Contes lestes*, de M. Auguste Saulière. Ce sont des suites de scènes qui rappellent beaucoup celle qu'a peint M. Bouvier, et cependant celles-ci sont écrites de telle sorte qu'elles n'amènent que le sourire et ne font pas monter le rouge au visage. Il est vrai de dire qu'elles sont écrites en vers et illustrées avec esprit par Henry Som.

Heureux mari, tu peux entendre
Ces joyeux récits conjugaux;
Tu glisses sans danger à travers les gluaux
Où tant d'autres pieds se vont prendre.
Je vous admire, ô tourtereaux!
Roucoulez!... Mais, couple fidèle,
Vainement aux époux vous servez de modèle :
L'amour qui se marie aussitôt bat de l'aile.
Car c'est un sort presque fatal :
Qui dit mariage, dit transes,
Soucis, ennuis, mornes souffrances,
Cruels soupçons, malheur final.
Tantôt l'homme, tantôt la femme,
Trichent au jeu; les deux parfois.
Tissu d'hymen, mauvaise trame!
Cela s'effile entre les doigts.
J'ai consulté mâles, femelles,
Gens de tous poils, de tous métiers,
Les pigeonneaux, les vieux routiers,
Les blonds, les bruns, les roux, les laides et les belles;
Consensius omnium... tous en lèvent la main.
J'ai donc cueilli sur le chemin
Les plus chatouillantes histoires.
Voulez-vous rire? Approchez-vous!
Je vous en tirerai de toutes les armoires.
J'en ai, messieurs, de tous les goûts,
Pour les sages d'abord, et même pour les fous.

* * *

Dans L'ABBÉ CONSTANTIN, M. Ludovic Halévy, suivant son habitude, n'a pas cherché dans des péripéties dramatiques, ni dans des discussions philosophiques ou religieuses, l'intérêt de son nouveau roman. Tout le mérite de l'ouvrage est dans la finesse des détails, dans la douceur des sentiments, et surtout dans le calme de l'honnêteté qui fait le fond du livre. Mais si M. Ludovic Halévy ne fait point d'efforts d'imagination, il répand dans chaque page assez d'esprit pour que le lecteur, ne s'arrêtant point au roman, s'attache seulement au style pétillant de l'auteur des *Petites Cardinal.*

La marquise de Longueval vient de mourir, ne laissant que des enfants mineurs. Le beau domaine va être mis en vente et l'abbé Constantin, le curé du village, considère avec effroi les grandes affiches bleues annonçant la vente sur la mise à prix de deux millions.

Ainsi donc, pensait-il, ce magnifique domaine qui, depuis deux siècles échappant au morcellement, avait toujours été transmis de père en fils, dans la famille de Longueval, allait être divisé, car quel acheteur serait assez riche pour prendre le tout? En admettant même que ce domaine trouvât un preneur : ce nouveau maître, qui serait-il? Quelle femme, dans le grand salon tout entouré d'anciennes tapisseries, prendrait, au coin de la cheminée, la place de la marquise, la vieille amie du pauvre curé de campagne? C'était elle qui avait relevé l'église du village; c'était elle qui se chargeait de l'approvisionnement et de l'entretien de la pharmacie tenue au presbytère par Pauline, la servante du curé; c'était elle qui, deux fois par semaine, dans son grand landau tout encombré de petits vêtements d'enfants et de gros jupons de laine, venait prendre l'abbé Constantin et faisait avec lui ce qu'elle appelait *la chasse aux pauvres*... Le pauvre vieux prêtre... il pensait aussi, — les plus grands saints ont leurs petites faiblesses, — il pensait aussi à ses chères habitudes de trente années, brusquement interrompues. Tous les jeudis et tous les dimanches, il dînait au château... Comme il était gâté, choyé, caliné!.....

Le mois de Marie!... C'était alors le mois de Marie; l'autel, autrefois, à cette époque-là, disparaissait sous les fleurs apportées des serres du château. Cette année, sur l'autel, rien que quelques pauvres bouquets de muguet et de lilas blanc, dans des vases de porcelaine dorée. Autrefois, tous les dimanches à la grande messe et tous les soirs pendant le mois de Marie, la lectrice de Mme de Longueval venait tenir le petit harmonium donné par la marquise... Aujourd'hui, le pauvre harmonium réduit au silence, n'accompagnait plus la voix des chantres et les cantiques des

enfants. Mlle Marbeau, la directrice de la poste, était un peu musicienne, et de bien bon cœur elle aurait pris la place de la lectrice; mais elle n'osait pas, elle avait peur d'être notée comme cléricale et d'être dénoncée par le maire, qui était libre-penseur. Cela aurait pu nuire à son avancement.

Le bon curé, tout pensif, va aux nouvelles. Le domaine a été acheté pour une Mme Scott, une Américaine, qui s'est mariée avec le fils d'un banquier de New-York. De vrais parvenus, s'amusant à jeter follement l'argent par les fenêtres.

Une hérétique! une protestante! Pauvre curé! c'était bien à cela que, tout de suite, il avait pensé en entendant ces mots : *une américaine, Mme Scott*. La nouvelle châtelaine n'irait pas à la messe! Que lui importaient ses dizaines et ses dizaines de millions! Elle n'était pas catholique! Il ne baptiserait plus les enfants nés au domaine de Longueval, et la chapelle du château, où si souvent il avait dit la messe, allait être transformée en un oratoire protestant, qui entendrait la parole glaciale de quelque pasteur calviniste ou luthérien. Déjà, dans une des rues du village, il voyait le pasteur du château s'arrêter devant chaque maison et glisser sous les portes de petites brochures évangéliques.

L'abbé Constantin a élevé le fils du docteur Reynaud, médecin du canton, mort en soignant les blessés lors de l'attaque par les mobilisés du village de Villersexel, occupé par les Prussiens. Jean, le fils du docteur, a hérité d'une fortune assez considérable, mais resté seul au monde, c'est au bon curé, son parrain, qu'il avait recours pour faire le bien; nature honnête et franche, il veut que les orphelins qui viennent de perdre leur soutien naturel, comme lui-même vient de perdre son père, ne soient point abandonnés, et sur la fortune que vient de lui laisser son malheureux père, il prélève une part pour venir en aide aux enfants des mobilisés tombés morts près du docteur Reynaud. Quelques années plus tard, Jean, sorti de l'école polytechnique, entre comme officier au 9e régiment d'artillerie, caserné à Souvigny, à trois kilomètres de Longueval. Jean, aimé de tout le village, adoré de son vieux curé, avait repris possession de la maison paternelle. L'abbé Constantin eût voulu le voir continuer la tradition de sa famille, il regrettait qu'il ne fût pas le médecin de Longueval, mais Jean avait cru devoir se faire soldat, car il avait à venger la mort de son père et la ruine de son pays.

Quand le vieux curé sortait de son église, après sa messe dite, quand il voyait flotter sur la route un nuage de poussière, quand il entendait trembler la terre sous le roulement des canons... il s'arrêtait et, comme un

enfant, prenait plaisir à voir passer le régiment... Mais, pour lui, le régiment, c'était Jean! C'était ce robuste et solide cavalier, sur les traits duquel se lisaient ouvertement la droiture, le courage et la bonté.

Jean, du plus loin qu'il apercevait le curé, mettait son cheval au galop et venait causer un peu avec son parrain. Le cheval de Jean tournait la tête vers le curé, car il savait bien qu'il y avait toujours un morceau de sucre pour lui dans la poche de cette vieille soutane noire, usée et rapiécée, la soutane du matin. L'abbé en avait une belle, toute neuve et qu'il ménageait.., pour aller dans le monde... quand il allait dans le monde.

Les trompettes du régiment sonnaient pendant la traversée du village... et tous les regards cherchaient Jean, le petit Jean. Car pour les vieux de Longueval, il était resté le *petit Jean*. Certain paysan tout ridé, tout cassé, n'avait pu se défaire de l'habitude de le saluer, quand il passait, d'un : « Eh! bonjour, gamin, ça va bien? » Il avait six pieds de haut, ce gamin.

Et Jean ne traversait jamais le village sans apercevoir, à deux fenêtres, la vieille figure parcheminée de la mère Clément et le visage souriant de Rosalie. Cette famille, c'était lui qui l'avait soutenue depuis la mort du père à Villersexel. Rosalie s'était mariée, l'année précédente, Jean avait été son témoin; et joyeusement, le soir de la noce, il avait dansé avec les fillettes de Longueval.

Jean, vers cinq heures de l'après-midi, met pied à terre devant la porte du presbytère de Longueval. Il entre, son cheval docilement le suit et va de lui-même se placer sous un petit hangar dans la cour. Pauline, la servante du curé, était à la fenêtre de la cuisine, au rez-de-chaussée... Jean s'approche et l'embrasse de tout son cœur, sur les deux joues.

Jean, après avoir bouchonné son cheval, se débarrasse de son sabre, remplace son képi par un vieux chapeau de paille de cinq sous, et s'en va retrouver le curé dans le jardin.

Il était encore triste, le pauvre abbé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, lui qui d'ordinaire dormait si facilement, si doucement, d'un bon sommeil d'enfant. Son âme était déchirée : Longueval aux mains d'une étrangère, d'une hérétique, d'une aventurière!

— Vous aurez de l'argent, beaucoup d'argent pour vos pauvres, lui répétait-on.

— De l'argent! de l'argent!... Oui, mes pauvres n'y perdront rien, ils y gagneront peut-être... Mais cet argent, il faudra que j'aille le demander,

et, dans le salon, au lieu de ma vieille et chère amie, je trouverai cette Américaine aux cheveux rouges. J'irai certainement pour mes pauvres, j'irai... Et elle m'en donnera de l'argent, mais elle ne me donnera que de l'argent. La marquise donnait autre chose. Elle donnait de sa vie et de son cœur... Nous allions ensemble, chaque semaine, visiter les pauvres et les malades. Elle connaissait toutes les souffrances et toutes les misères du pays. Et quand j'étais cloué par la goutte dans mon fauteuil, elle faisait la tournée toute seule, et aussi bien et mieux que moi.

Et Jean cherche à consoler le vieux prêtre, tout en tenant un saladier à la main, tandis que Pauline y coupe des feuilles de fraîche salade et que le curé les regarde faire.

Une voiture contenant deux jeunes dames s'arrête devant la porte du presbytère. Le conducteur montre le curé à ses clientes.

L'abbé Constantin s'était approché et avait ouvert sa petite porte. Les voyageuses descendirent. Leurs regards s'arrêtèrent, non sans un peu d'étonnement, sur ce jeune officier qui se trouvait là, un peu empêtré, son chapeau de paille à la main droite, et dans la main gauche son grand saladier tout débordant de petite chicorée.

Les deux femmes entrèrent dans le jardin... et la plus âgée — elle paraissait avoir vingt-cinq ans — s'adressant à l'abbé Constantin, lui dit avec un petit accent étranger, très original et très particulier :

— Je suis donc obligée, monsieur le curé, de me présenter moi-même?... Mme Scott. Je suis Mme Scott.

Mme Scott et Bettina sa sœur, envahissent le presbytère; elles veulent tout voir; trouvent tout charmant. Elles entrent dans la cuisine. L'abbé Constantin les suivait, suffoqué, stupéfait, effaré devant la brusquerie et la soudaineté de cette invasion américaine. La vieille Pauline, d'un air inquiet et sombre, regardait les deux étrangères.

— Les voilà donc, se disait-elle, ces hérétiques, ces damnées!

Et, de ses mains agitées, tremblantes, elle continuait machinalement à éplucher sa chicorée.

— Je vous fais tous mes compliments, mademoiselle, lui dit Bettina, votre petite cuisine est si bien tenue! — Regardez, Suzie, n'est-ce pas tout à fait le presbytère que vous désiriez?

— Et aussi le curé, continua Mme Scott. Ah! oui, monsieur le curé, voulez-vous me laissez vous dire cela? Si vous saviez comme je suis heureuse que vous soyez tel que vous êtes! Non, nous ne pouvions pas trouver mieux. Excusez-moi de vous parler de la sorte. Les Parisiennes savent

très bien tourner leurs phrases d'une manière adroite et compliquée. Moi, je ne sais pas... et j'aurais, en parlant français, beaucoup de peine à me tirer d'affaires, si je ne disais les choses tout simplement, tout bêtement, comme elles me viennent. Enfin, je suis contente, très contente, et j'espère que vous aussi, monsieur le curé, vous serez content, très content de vos nouvelles paroissiennes.

— Mes paroissiennes! dit le curé, retrouvant la parole, le mouvement, la vie, toutes choses qui depuis quelques minutes l'avaient complètement abandonné. Mes paroisiennes! Pardonnez-moi, madame, mademoiselle,... j'ai une telle émotion! Vous seriez... vous êtes catholiques?

— Mais oui, nous sommes catholiques.

— Catholiques! catholiques! s'écria la vieille Pauline, qui apparut épanouie, radieuse, les bras au ciel, sur le seuil de sa cuisine.

Cette scène est d'une fraîcheur délicieuse, et toutes celles qui les suivent ne sont pas moins ravissantes.

Les Américaines donnent 2,000 francs au curé, complètement ahuri. Elles s'invitent à dîner au presbytère. Il ne trouvait rien à répondre, le vieux curé. Il ne savait plus du tout, plus du tout où il en était. Elles prenaient d'assaut son presbytère! Elles étaient catholiques! Elles lui apportaient 2,000 francs. Elles lui promettaient 1,000 francs tous les mois! Et elles voulaient dîner chez lui! Ah! cela, c'était le dernier coup! L'épouvante le prenait à la pensée d'avoir à faire les honneurs de son gigot et de ses œufs au lait à ces deux Américaines follement riches, qui devaient se nourrir de choses extraordinaires, fantastiques, inusitées.

Jean, seul, conserve un peu d'aplomb; il explique l'embarras de son parrain; et ces deux jeunes femmes se mettent à aider tout le monde à mettre le couvert; elles mangent le dîner du curé avec un appétit d'enfants, prenant plaisir à prendre deux fois de cette bonne soupe du village, elles, habituées aux mets les plus fins. Une sorte d'intimité s'établit entre ces deux femmes si franches dans leurs allures, et ce vieux prêtre qui se trouve avoir à sa table, par hasard, Jean Reynaud, officier aussi brave que simple en ses goûts.

Et le lendemain, Jean, tout en faisant la manœuvre, pense bien plus à Bettina qu'à rectifier les distances et à empêcher les attelages de se trouver en contact. Le monde, Jean l'avait à peine entrevu. Il s'était laissé conduire, une dizaine de fois peut-être, à des soirées, à des bals, dans les châteaux des environs. Il en avait rapporté une impression de gêne, de malaise et d'ennui. Il en avait conclu que ces plaisirs-là n'étaient pas faits

pour lui. Il avait des goûts sérieux et simples. Il aimait la solitude, le travail, les longues promenades, les grands espaces, les chevaux et les livres. Il était un peu sauvage, un peu paysan. Il adorait son village et tous les vieux témoins de son enfance qui lui parlaient d'autrefois. S'il eût vu Bettina et sa sœur dans un salon, il les aurait regardées, de loin, avec curiosité, comme de ravissants objets d'art. Puis il serait rentré chez lui, et aurait, sans nul doute, dormi comme à l'ordinaire, le plus paisiblement du monde.

Oui, mais ce n'était pas ainsi que les choses s'étaient passées, et de là, son étonnement, son trouble. Ces deux femmes, par le plus grand des hasards, s'étaient montrées à lui dans un milieu qui lui était familier et qui leur avait été, par cela même, singulièrement favorable. Simples, bonnes, franches, cordiales, voilà ce qu'elles avaient été dès le premier jour. Et, par-dessus le marché, délicieusement jolies, ce qui ne gâte jamais rien. Jean s'était senti tout de suite sous le charme.

Au moment où il descendait de cheval, à neuf heures, dans la cour du quartier, encore tout troublé, l'abbé Constantin entrait joyeusement en campagne. La tête du vieux prêtre, depuis la veille, était en feu. Jean n'avait pas beaucoup dormi, et lui, pauvre curé, n'avait pas dormi du tout.

De grand matin, il s'était levé, et, toutes portes closes, seul avec Pauline, il avait compté et recompté son argent, étalant sur la table ses 100 louis, et, comme un avare, prenant plaisir à les manier. A lui tout cela! à lui! c'est-à-dire aux pauvres.

— N'allez pas trop vite, monsieur le curé, disait Pauline; soyez économe. Je crois qu'en distribuant aujourd'hui une centaine de francs.....

— Ce n'est pas assez, Pauline, ce n'est pas assez. Je n'aurai eu qu'une journée comme celle-là dans ma vie, mais je l'aurai eue! Il allait, il allait, il allait... Une sorte de griserie lui montait au cerveau. Partout sur son passage, c'étaient des cris de joie et d'étonnement. Tous ces louis d'or tombaient, comme par miracle, dans ces pauvres mains habituées à recevoir de petites pièces de monnaie blanche. Le curé fit même des folies, de vraies folies; il était lancé, ne se connaissait plus, ne se possédait plus.

Mme Scott et sa sœur viennent s'établir dans leur nouveau domaine et sont heureuses de vivre quelques jours tranquilles et loin du bruit du monde; elles ne reçoivent que l'abbé Constantin et font quelques promenades à cheval avec Jean.

Bettina, on lui en a bien présenté des jeunes gens, de toutes les catégories de la haute société : duc, marquis, princes même, et dernièrement encore le prince Romanelli. Elle l'avait rencontré aux Italiens quelques jours avant son départ.

« — Que faire? que décider? Faut-il l'épouser, ce beau grand garçon qui est là en face et qui me lorgne?... car c'est moi qu'il regarde... Il va venir tout à l'heure pendant l'entracte, et, quand il entrera, je n'aurais qu'à lui dire : « C'est fait! voici ma main... Je serai votre femme. » Et ce serait fait! Princesse, je serais princesse! princesse Romanelli! princesse Bettina! Bettina Romanelli! Cela s'arrange bien, cela sonne très gentiment à l'oreille : Madame la princesse est servie... Madame la princesse montera-t-elle à cheval demain matin? Cela m'amuserait-il d'être princesse?... Oui et non... Parmi tous ces jeunes gens qui, depuis un an, à Paris courent après mon argent, ce prince Romanelli, c'est encore ce qu'il y a de mieux... Il faudra bien que je me décide, un de ces jours, à me marier... Je crois qu'il m'aime... Oui, mais moi, est-ce que je l'aime? Non, je ne crois pas... et j'aimerais tant aimer!... Oh! oui, j'aimerais tant!... »

Elle a été si heureuse, Bettina, d'aller s'installer pour quelques jours à Longueval! Dans le wagon qui l'emportait, elle disait à sa sœur aînée :

— Nous allons passer notre vie à cheval, en voiture, dans les bois, dans les champs. Dix jours de liberté! Et, pendant ces dix jours, plus d'amoureux! plus d'amoureux! Et tous ces amoureux, de quoi, mon Dieu, étaient-ils amoureux? De moi ou de mon argent? Le voilà le mystère, l'impénétrable mystère.

Et une idée folle lui passe par la tête, elle se penche par la portière et s'écrie, en accompagnant ses paroles d'un petit salut de mains :

— Adieu! mes amoureux, adieu! Penser que nous allons vivre seules, toutes les deux, en garçons.

— Seules!... Seules... Pas tant que cela. Nous avons, pour commencer, deux personnes ce soir, à dîner.

— Ah! c'est vrai... mais ces deux personnes-là, je ne serai pas [illegible] de les avoir... Oui, je serai très [illegible] le vieux [illegible] et surtout le jeune officier...

— Comment, surtout?

— [illegible]

ce soir une occasion de lui dire ce que j'en pense... et je la trouverai!

Et elle la trouve, cette occasion. Il y a une scène adorable, sur la terrasse, après le diner, au moment où Bettina offre des cigares et où le vieux curé cède à une douce somnolence après le dîner plantureux : les deux jeunes femmes, pour le réveiller, afin qu'il ne s'afflige pas de ce qu'elles se soient aperçu de son sommeil, se mettent à chanter. Le curé se réveille en sursaut. Après un court moment d'inquiétude, il respire... Personne, évidemment, ne s'était aperçu qu'il avait dormi... Il était sauvé!

Jean a fait une grande impression sur Bettina, et lorsqu'il est parti Bettina dit à sa sœur.

« — Et maintenant, Suzie, grondez-moi bien fort... Je m'y attends... Je l'ai mérité.

— Vous gronder! Pourquoi?

— Vous allez dire, j'en suis sûre, que j'ai été trop familière avec ce jeune homme.

— Non, je ne vous dirai pas cela... Ce jeune homme a fait sur moi, dès le premier jour, la plus heureuse impression; il m'inspire une confiance absolue.

— Et à moi aussi.

— Je suis persuadé qu'il sera bien de nous appliquer toutes deux à nous en faire un ami.

— De tout mon cœur, quant à moi... D'autant mieux, Suzie, que j'ai déjà vu bien des jeunes gens, depuis que nous vivons en France... Oh! oui, j'en ai vu!... Eh bien! celui-là est le premier, positivement le premier, dans les yeux duquel je n'aie pas lu clairement cette phrase : « Mon Dieu! que je serais donc content d'épouser les millions de cette petite personne-la! » Cela était écrit distinctement dans les yeux de tous les autres... et pas dans ses yeux à lui... Là-dessus... bonsoir, Suzie, et à demain. »

Bettina resta longuement accoudée sur la balustrade de son balcon; elle ne se doute pas encore que son cœur parle et qu'elle va enfin aimer. M. Halévy lui fait dire un mot ravissant :

— Il me semble, se disait-elle, que je vais aimer ce pays.

Oui, elle l'aime, ce pays de Longueval, parce qu'elle a trouvé une nature d'homme qu'elle peut aimer, et l'auteur peint avec une grâce touchante l'éclosion de ces deux amours. Mais Jean, lorsqu'il s'aperçoit qu'il aime et qu'il est aimé, veut fuir cet amour, craignant de ne pas être l'époux qu'il faut à une femme comme elle, élevée dans des habitudes de luxe et de plaisirs; et puis, elle est trop riche et il veut s'éloigner.

algériens, dont les déprédations étaient une honte pour l'Europe civilisée. La frégate *l'Invincible*, sous le commandement du marquis de Graëdic ayant comme capitaine en second le duc d'Harolles et comme premier lieutenant le comte de Lorcey, fut envoyée pour se saisir du navire *le Vautour*, commandé par le fameux corsaire Mézerdin.

Ces souvenirs de la piraterie barbaresque et de la campagne de l'*Invincible* sont bien moins des récits de combats maritimes, qu'un roman très dramatique et amusant à la fois.

Nous n'avons plus guère de romanciers maritimes, aussi dois-je m'empresser de signaler aux amateurs de ce genre de littérature, toujours saine et patriotique, l'ouvrage de M. Albert Fornelles, un nom qui promet de marcher sur les traces des Lalandelle, Capendu, etc.

* * *

Je me plais à signaler aussi M. J. de Saint-Briac, un fort agréable conteur de récits maritimes. Son livre : Jobic le Corsaire, contient des pages attachantes et écrites dans un bon style.

Je cite un des épisodes les plus émouvants du fameux combat soutenu par le vaisseau *le Vengeur*.

« Enfin, le troisième vaisseau passa à son tour, mais ce fut de mitraille et non de boulets qu'il nous cribla.

Une grappe de ces projectiles vint frapper dans les deux jambes notre commandant improvisé, François Le Bozec, qui tomba à plat ventre sur le tillac. Il se retournait sur ses mains présentant vaguement la posture d'un sphinx.

On le releva.

— Montrez-moi mes jambes ! s'écria-t-il ; comment sont-elles ?

L'un des chirurgiens qui était accouru lui dit qu'il faudrait les couper toutes les deux.

— C'est bien, reprit-il, mais fais vite.

— On va vous porter à l'ambulance ou dans la chambre du commandant.

— Non, non, ici, ici. Je ne quitte pas mon poste.

Le chirurgien, après avoir vainement insisté pour qu'il se laissât emporter, commença l'amputation. Mais au bout d'une minute à peine :

— Or, çà, demanda Le Bozec, est-ce que ce sera long ? Combien de temps, voyons ?

— Mais, commandant, dit l'homme de l'art...

— Pas tant de si et de mais, combien cela doit-il durer ?

— Il faut un peu de patience : je vous ferai souffrir le moins possible...

— Voyons donc, carabin, me prends-tu pour une poule mouillée. Combien de temps, quoi ?

— Une heure pour les deux amputations et les pansements.

— Une heure !... Mais ne vois-tu donc pas ces trois gredins qui nous reviennent sur le casaquin ? Et je serai là, moi, couché sur le dos ! Ah ! oui, tes bistouris et tes petits ciseaux ! Tu vas voir.

Et, avisant au milieu de la foule le gabier Le Hégarat, qui était descendu des hunes comme nous tous et se pressait sur le tillac :

— Jean, lui dit-il en langue bretonne, approche avec ta hache d'abordage, et coupe-moi ça.

Et il lui montrait ses deux jambes brisées à la hauteur des genoux et patelantes.

Le Hégarat hésitait.

— Comment ! reprit Le Bozec, d'un ton de reproche ; tu es mon pays, puisque je suis de Bréhat et toi de Paimpol, et tu me refuses ce service ?

— Si tu le commandes, répliqua le gabier, je le ferai.

— Eh bien ! fais-le donc.

Le Hégarat, en quelques coups de hache, eut satisfait aux ordres de son chef.

— Et, maintenant, dit Le Bozec, fourrez-moi dans ce baril de son.

Et il indiquait un de ces demi-tonneaux pleins de son, en effet, que l'on apportait sur le pont des navires de guerre les jours de combat pour étancher le sang.

Il consentit cependant à ce que le chirurgien, aidé de trois ou quatre de ses confrères, qui s'étaient joints à lui, posât un appareil sur ses deux tronçons de jambe.

Puis on le planta dans le tonneau de son, où il entra jusqu'à la ceinture, rappelant un peu la figure des hermès antiques.

Il n'était ni affaibli, ni troublé ; il avait tout au plus l'air étonné de se voir là, mais toujours satisfait de son sort.

— Un coup de *riquiqui*, dit-il, et mon porte-voix !

On lui apporta une bouteille d'eau-de-vie et un verre. Il prit la bouteille seulement et en dégusta quatre ou cinq lampées, à peu près le quart.

Il jeta les yeux de tous côtés sur la mer.

Au nord à nous, les trois vaisseaux anglais, après avoir viré de bord, revenaient sur le *Vengeur*.

A l'ouest, la *Montagne*, qui s'était réparée tant bien que mal, se rap-

prochait aussi de nous, en tirant de petits bords pour monter au vent.

A l'est et au sud, le reste des vaisseaux anglais et français, engagés dans des affaires isolées les uns contre les autres, combattaient sans ordre et sans ensemble, aucun des deux amiraux n'étant à portée de leur faire des signaux. Nous ne pouvions discerner les détails de ces collisions partielles; seulement, nous jugions de l'importance de chacune d'elles, par l'épaisseur de la colonne de fumée qui s'élevait, par la multiplicité des éclairs qui perçaient cette fumée, par la puissance des détonations qui accompagnaient ces éclairs.

Notre commandant, profitant du répit que nous avaient laissé nos trois assaillants, voulut tenir une sorte de conseil de guerre.

— Les enfants, nous dit-il, j'ai mon idée. Les trois Goddem vont tomber sur nous pour nous prendre à l'abordage. Laissons-les nous cramponner, et, pour lors, sautons tous ensemble. Cela vous va-t-il?

— Oui, oui, cria-t-on tout autour de lui.

— Eh bien! reprit-il, c'est à moi que revient l'honneur de mettre le feu aux poudres. Au beau moment, vous me porterez à la sainte barbe. Et voilà!

Il tira un des pistolets de sa ceinture et fit le geste de le décharger vers en bas, pour montrer comment il s'y prendrait.

L'idée du commandant était bonne sans doute, mais trop vieille, car, depuis plusieurs heures, les trois Goddem, comme il disait, avaient évité de nous approcher, dans la crainte précisément de ce qu'il voulait leur faire. Et ce n'était pas actuellement qu'ils auraient la simplicité de s'exposer à cette destruction inutile, quand le *Vengeur* était à leur merci.

La rupture de notre gouvernail, en nous interdisant de virer de bord et de manœuvrer, nous mettait à leur disposition en effet, à moins que la *Montagne* ne vînt nous dégager.

Elle n'en eut pas le temps, et je doute que, dans l'état où elle était, elle en eût la volonté et surtout le pouvoir.

Le *Brunswick* et les deux autres vaisseaux vinrent former sur notre arrière, à environ 100 mètres, un triangle dont le sommet était occupé par l'un d'eux, en face de notre couronnement, et ses feux nous battaient de la poupe à la proue; chacun des autres se mit en avant de lui sur sa gauche et sa droite, de sorte que leurs bordées nous arrivaient obliquement de tribord et de bâbord.

Ils tiraient tous les trois à hauteur de flottaison et à boulets, évidemment pour nous couler ou nous obliger à mettre pavillon bas.

Notre position était désastreuse, les trois quarts de nos pièces ne pouvant nous servir : car, même en les repoussant à longueur de chaîne en dehors des sabords, il était impossible de les pointer assez en arrière pour atteindre l'ennemi.

Nous hissâmes sur le pont toute l'artillerie qu'il fut possible d'y faire tenir.

Les boulets anglais venaient la briser, et, par leurs ricochets emportant des éclats de bois et de fer, occasionnaient à nos hommes d'horribles blessures..... »

*
* *

Le Cousin Noel, par Jacques Vincent, est un roman très émouvant, bien écrit, et qui peut être mis dans toutes les mains.

Noël de Guistel a vingt-quatre ans, grand, bien découplé, les traits réguliers, l'œil bleu et limpide, le teint d'une fille. Les cheveux châtains recouvraient à demi la tonsure qui se dessinait encore dans leur masse un peu ébouriffée ; une fine barbe naissante, soyeuse, légèrement frisottée, estompait même déjà sa lèvre et ses joues. Ses parents le destinaient à prendre la carrière ecclésiastique, mais il ne se sent pas la vocation, et ses supérieurs l'ont engagé à passer une année dans le monde, parmi les siens, avant de recevoir les ordres.

Mme de Berghem, la marraine de Noël, apprenant l'ajournement des vœux de son filleul, et, en femme de tête et de sens, approuvant fort ce parti, avait fait décider qu'il viendrait passer deux ou trois mois dans son château.

Noël arrive chez sa marraine, et il se trouve en présence de deux jeunes filles, avec lesquelles il avait joué étant enfant. Il est fort ému, lui, presque prêtre, de revoir ces enfants sous une forme qu'il ne leur soupçonnait guère, et il rougit jusqu'au blanc des yeux, lorsqu'après avoir embrassé sa marraine, se trouve tout décontenancé devant les jeunes filles, qui le regardaient elles-mêmes avec embarras.

— Eh bien ! c'est Técla et Valérie, dit Mme de Berghem ; embrasse-les donc.

Il y eut un moment d'hésitation.

— Bah ! reprit la marraine, vous referez connaissance. Que voulez-vous ? on se quitte marmots, on se retrouve monsieur et demoiselles... Au premier abord, on est un peu gêné. C'est toujours comme ça.

Noël, après le souper, remis de l'étourdissement de l'arrivée, a tout le

loisir de contempler les cousines. Certes non, il n'eût jamais reconnu les fillettes d'autrefois dans ces *demoiselles*, qui lui imposaient presque à cette heure; et, en dépit de ses ignorances de séminariste, il lui fallait bien convenir qu'elles avaient gagné à ce changement.

L'aînée, Técla de Berghem, était de taille moyenne, mince, élancée, si droite qu'elle paraissait grande. Les plus beaux cheveux du monde, noirs, brillants, partagés en deux épaisses nattes négligemment enroulées, et qui semblaient trop lourdes pour sa petite tête; des sourcils très longs, à peine arqués, tracés comme d'un coup de pinceau; de grands yeux sombres, tout en prunelles, largement ombrés, le front d'un dessin pur et hardi; le visage d'un ovale délicieux..... Pour un artiste, elle était superbe; mais au regard ignorant du vulgaire, tant de beauté se voilait, s'effaçait sous quelque chose de rigide, presque de dur. Admirablement pétrie, on eût dit qu'il manquait à la statue cette dernière touche qui harmonise, assouplit les contours, fait saillir les perfections. Técla de Berghem enfin, n'avait point le charme, cette séduction véritable de la femme; nulle grâce, pas même celle de la jeunesse; tout en elle, jusqu'au sourire de sa petite bouche, aux coins estompés d'un imperceptible duvet, était froid et grave. Peut-être, la simplicité de sa toilette, l'absence complète de coquetterie accentuait-elle l'impression d'austérité qui se dégageait de toute sa personne.

Bien différente était Valérie, la plus blanche, la plus rose, la plus délicieusement potelée des Flamandes : un Rubens juvénile. Sa fraîcheur éclatante était encore celle de l'enfant, dont elle avait gardé les joues rondes trouées de fossettes. Les cheveux couleur d'épis naissants, s'épendaient en boucles sur ses épaules, déjà pleines et opulentes; son regard, d'un bleu violet de pervenche, était à la fois doux, candide, un peu mutin, bon, heureux. Quoique de mine fort modeste, elle aussi, sa robe de percale mauve moulait ses jolies formes et tombait en plis onduleux sur ses hanches bien dessinées. Certaines femmes ont le secret d'habiller leurs robes. Le corsage de Valérie, sans pinces ni baleines, était serré à la taille par un ruban. L'encolure s'échancrait légèrement sur la poitrine; une touffe d'œillets cachait à demi ce creux de neige. Il était aisé de voir qu'en présence du cousin, elle contenait sa gaieté d'oiseau toujours prêt à gazouiller, et se faisait sérieuse; mais elle souriait des yeux, sans le vouloir, sans le savoir.

Ces deux jolis portraits sont signés Jacques Vincent, mais il n'est pas difficile de se rendre compte qu'ils ont été brossés par la main d'une femme.

C'est surtout dans la peinture du costume si simple, mais si avantageux pour la beauté de Valérie, que l'on reconnaîtra que jamais un homme n'eût pu le rendre avec autant de coquetterie.

Noël s'habitua à cette vie moitié campagnarde, moitié bourgeoise, il causa avec Técla de son avenir. Il s'ouvrit tout entier, peignit l'état de son âme. Il raconta ces années de bonheur calme où il se sentait appelé au sacerdoce; puis, tout à coup, ses hésitations, ses craintes, ses doutes, ses terreurs. Elle écoutait, attentive, songeuse.

— Et maintenant? lui demanda-t-elle.

— Maintenant, répondit-il avec résolution, j'ai recouvré ma tranquillité. Il me semble que je marche dans la voie qui doit me conduire au but sacré. L'apaisement s'est fait dans ma conscience; les scrupules se sont éteints. Je crois être sûr de ma vocation. Pourtant, ajouta-t-il, je sens bien que je ne me défendrai pas de certains regrets. Le prêtre n'a ni famille, ni foyer; il appartient à tous, et va où on lui ordonne d'aller... Moi, j'eusse aimé la famille !... Depuis que je vis ici, à Berghem, j'ai compris ces joies qui m'étaient étrangères.

Cependant quelques jours après, la famille se rend à une fête de voisinage, on veut faire danser Noël, et Valérie l'entraîne de force.

— Tenez-moi comme ça, laissez-vous faire... Rien n'est plus facile, je vous assure.

Était-ce la chaleur, la foule, ou ce mouvement inaccoutumé qui l'emportait comme dans un tourbillon? Noël se sentait gagner par une sorte de vertige. Quelque chose d'extraordinaire le saisissait tout à coup, quelque chose d'ignoré jusqu'alors qui le remuait jusqu'au fond de lui. C'était un brusque éveil, une révélation subite. Pour la premiere fois de sa vie, tenant dans ses bras un corps de femme, sa chair avait frémi. Ces surprises des sens ont d'autant plus de violence, qu'elles sont plus tardives. Éperdu, n'ayant plus conscience, le délire augmentait et il resserrait son étreinte, allant devant lui, sans savoir, respirant le souffle tiède et court de l'haleine de la jeune fille. L'ivresse était à la fois âpre et délicieuse. Enfin, il fut forcé de s'arrêter. Il défaillait.

Bref, il s'éprend de plus en plus des charmes de la campagne, parce qu'il y a rencontré Valérie. Ils s'aiment tous deux, se le disent; mais, n'osant faire sa demande à sa marraine, il va trouver Técla, et dans une scène très jolie, la prie de tout dire à Mme de Berghem.

Técla se charge de cette commission. Mme de Berghem est fort étonnée que ce ne soit pas Técla qui soit aimée de Noël; elle avait arrangé ce

mariage depuis longtemps dans son idée, enfin elle s'en était même ouverte à Técla. Cependant elle donne son consentement, le mariage va avoir lieu le lendemain, Técla et Valérie montent seules dans un canot pour traverser la rivière, suivant leur habitude, le bateau chavire par un faux mouvement, et les deux jeunes filles sont précipitées dans la rivière. On arrive à leur secours, Técla revient à elle, il est impossible de faire reprendre ses sens à Valérie. Le lendemain, c'est une messe mortuaire qui fait place à celle qui avait été commandée pour le mariage.

Noël est désolé, Técla devient sombre, nerveuse, chaque jour elle pense à sa sœur, et au trouble de son cerveau succède une maladie de langueur qui la mène au tombeau. Le médecin ordonne l'air de Nice, et la famille de Berghem se fait accompagner par Noël. Quel est donc ce chagrin qui tue Técla? Une lettre du curé de Berghem vient tout révéler à Noël et lui apprend l'amour profond et caché que Técla éprouvait pour lui, il comprend le chagrin que la pauvre fille a dû ressentir, le jour où il l'a chargée de demander pour lui la main de sa sœur. Il entoure Técla de tous les soins possibles, et lui demande sa main. Técla hésite, mais enfin elle consent.

Ils sont mariés; l'amour de Técla, amour plein de passion fébrile, étonne Noël. Técla pour lui est une énigme, enfin, elle lui révèle que c'est elle qui a tué Valérie. Folle de douleur et de jalousie, elle n'a pu supporter le son des cloches annonçant pour le lendemain le mariage de celui qu'elle aimait avec Valérie; elle a fait chavirer la barque, dans le but de périr toutes deux. Valérie n'a pu être rappelée à la vie, mais, elle, n'en est pas moins jalouse de l'amour que Noël a ressenti pour sa sœur. Noël est atterré par cette révélation. Il ne peut revoir Técla, celle-ci se retire dans un couvent. Elle est enceinte et donne un garçon à Noël. Celui-ci est près de pardonner, cependant il ne le peut, il emporte l'enfant, et Técla partira pour une mission au Japon.

Les scènes de ce roman sont peintes avec une grâce infinie; malgré la simplicité de l'action, ce récit émouvant, écrit avec toutes les délicatesses du cœur d'une femme, quoiqu'il soit signé Jacques Vincent, un pseudonyme évidemment, mérite tous les éloges. On peut reprocher à l'auteur d'avoir un peu forcé le caractère de Técla, et surtout d'avoir marié Técla avec Noël, ce qui double le crime de la jeune fille; mais, il faut reconnaître que l'auteur punit justement le premier crime par le second, puisque Técla ne peut jouir du bonheur de l'amour de Noël, hantée qu'elle a été par le spectre de sa victime, malheureuse par la jalousie qui la dévore et

enfin obligée de quitter tout ce qu'elle aime, même son enfant, pour se retirer dans le pardon de Dieu.

* * *

M. William Marcelly, un auteur nouveau, publie un roman dans lequel éclate quand même la toute-puissance de l'amour qui attire, malgré tous les obstacles, deux jeunes gens : le comte d'Errisdal de Ruvannes et Marie Jallibert, l'un vers l'autre.

Marie aime le comte d'Errisdal, mais elle ne l'aime que corrigé de tous ses défauts. Pour l'obtenir, le comte est obligé de devenir meilleur, et ce n'est que par de longues épreuves qu'il arrive à faire LA CONQUÊTE DE MARIE, titre donné par l'auteur à ce récit, dont les personnages vivent dans la haute société qui fréquente les stations d'hiver de la Méditerranée.

Ce roman gagnerait beaucoup, je crois, à ne pas être écrit à la façon anglaise, et surtout à être moins long.

* * *

Un interne de l'Hôtel-Dieu de Paris s'est épris d'une jeune fille, Émilie de Kergoroëe. Stéphane, le jeune interne, a su se faire aimer d'Émilie ; mais celle-ci, atteinte de phtisie pulmonaire, se sachant condamnée, refuse la main de celui qu'elle aime. Stéphane est pauvre, et la jeune fille par un stratagème, lui fait tenir une rente de 500 francs, tous les trois mois. Stéphane travaille beaucoup, se fait un nom dans la science médicale et se marie avec une personne qui lui apporte une forte dot. Il n'est pas heureux dans ce mariage.

Émilie meurt dans les bras de Stéphane, et ce n'est qu'au dernier instant que celle-ci lui dit que c'est elle qui lui faisait parvenir régulièrement la somme que ses camarades appelaient en riant : LES RENTES DU DOCTEUR. M. Francisque de Biotière, en écrivant ce joli roman de l'amour idéal, en un siècle où il n'en est plus guère question, risque beaucoup de ne pas même se faire les *rentes de l'auteur*.

* * *

LE BANNI, signé Erckmann-Chatrian, est un roman patriotique dont les péripéties se passent dans la partie la plus accidentée des Vosges. Aujourd'hui, tout le monde a lu les descriptions émues de ce beau pays d'Alsace-Lorraine, que MM. Erckmann-Chatrian savent si bien dépeindre. Comme les autres volumes écrits sur ce sujet par les auteurs, qui regrettent la

patrie violemment séparée, celui-ci a pour but de ne point laisser oublier à ceux qui ont dû payer la rançon de la France, que bien des nations qui ont gémi sous l'oppresion du vainqueur, ont secoué le joug et reconquis leur nationalité perdue momentanément.

*
* *

La seconde partie du *Marteau d'acier*, de M. Louis Ulbach, vient de paraître sous le titre que nous avons annoncé : QUINZE ANS DE BAGNE (n° 32, p. 209).

Il n'est nullement question de bagne, dans cette seconde partie, et l'auteur ne nous fait point assister à l'expiation du crime commis par le comte de Monterey et à son internement parmi les forçats. Jean Mortier, le condamné innocent, s'est suicidé et la justice humaine est satisfaite : elle a trouvé, ou plutôt inventé un coupable.

Mais ces quinze années n'ont point été perdues pour l'expiation. La comtesse, ne pouvant dénoncer son mari, a cherché tous les moyens d'adoucir la douleur de la veuve de Jean Mortier ; elle l'a attirée chez elle, s'en est faite une amie, et le fils du comte de Monterey épousera sans doute la fille de Jean Mortier.

Cependant, la veuve du suicidé rêve toujours la réhabilitation de son mari. Elle se demande depuis longtemps pour quelle raison la comtesse l'a comblée de tant de faveurs. Un jour, par une circonstance fortuite et très dramatique, elle acquiert la certitude que le comte de Monterey est le véritable assassin. Elle le rencontre sur le seuil de la salle à manger et l'appelle assassin, il tombe à la renverse sur la dalle, se meurtrit et meurt. Les deux veuves n'ont plus qu'à réunir leur cœur en un seul amour pour leurs enfants qui se marient, et dont le bonheur fera oublier à ces deux femmes les souffrances qu'elles ont endurées pendant quinze ans, quoiqu'elles fussent l'une et l'autre innocentes du crime commis.

*
* *

Voici un livre assez curieux, quoique profondément ennuyeux : L'UTOPISTE, par M. V. Marchand.

En qualifiant son héros d'utopiste, l'auteur n'a pas voulu le ridiculiser ; il a voulu, au contraire, faire ressortir ce qu'il y a de courage à professer ces opinions idéales, que les gens qui se disent raisonnables traitent dédaigneusement d'utopies, idées qui seront peut être réalisées dans un temps donné.

Il est bien certain que, pour les anciens, celui qui eût rêvé les idées humanitaires enseignées par le Christ eût été traité d'utopiste. Rêver l'égalité devant la loi, le suffrage universel, etc., utopies il y a cent ans, réalité aujourd'hui.

Lamartine a écrit quelque part :

Les utopies ne sont souvent que des vérités prématurées.

Cela est vrai, mais enfin le mot utopie a le sens d'une chose qui ne peut avoir lieu, d'une idée irréalisable; du grec : *ou*, non, *topos*, lieu.

Écrire un roman intitulé l'*Utopiste*, et bourrer l'action qui s'y développe de théories politiques et sociales est une grave erreur, à mon point de vue. Celui qui veut lire un roman s'intéresse beaucoup plus à son action, qu'aux considérations, fastidieuses pour lui, dont l'auteur abuse; et celui à qui il plaît d'étudier à fond la question sociale, préfère de beaucoup la trouver dégagée des émotions du cœur des deux amants.

Ce serait une utopie de croire que le roman de M. V. Marchand sera un bien grand succès, quoique les théories sociales qui y sont émises soient parfaitement désirables; mais, hélas! l'utopiste prend ses rêves pour la réalité, et la perfection humaine n'est pas de ce monde.

A. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Dans les Manieurs d'argent, M. Oscar de Vallée fait l'étude historique de la spéculation depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. L'auteur a voulu montrer que, quand un peuple se laisse aller à cette passion dévorante des richesses facilement acquises, quand un grand nombre de citoyens regardent l'agiotage comme un bienfait; quand on voit s'élever sur le jeu des fortunes qui ont, au respect, la même prétention que les autres; quand surtout, parmi ceux qui ne jouent pas, beaucoup envient ceux qui ont gagné, les cœurs s'émoussent à ces beaux noms d'honneur, de patrie, de dévouement.

— MM. Edmond Benjamin et Henry Buguet publient, à la librairie Paul Ollendorff, un livre intéressant et amusant à la fois : Coulisses de bourse et de théâtre.

C'est un livre dans lequel les coulisses de la bourse et du théâtre ont été décrites, contées et jugées avec un même esprit de satire gaie, amusante et vraiment parisienne. Tous les types de boursiers et de coulissiers que les auteurs font plaisamment défiler sous les yeux du lecteur, sont marqués d'un trait caricatural joyeusement expressif, et aussi vrais que le sont ceux du monde théâtral. Les bulletiniers et chroniqueurs financiers sont photographiés en quelques lignes, et déshabillés de leurs pseudonymes plus ou moins fantaisistes. Les auteurs, directeurs et critiques de théâtre sont peints par des amis; c'est dire qu'on ne les avantage pas trop. C'est un volume à lire, et surtout à conserver.

— M. Ernest Daudet vient de consacrer tout un volume à son frère Alphonse. Il a intitulé son livre : Mon Frère et Moi, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*; mais, en somme, il s'est effacé devant la renommée plus brillante d'Alphonse, et s'il a parlé de lui-même, c'est que leurs existences ont été étroitement unies, qu'il ne pouvait parler de son frère sans dire aussi un mot de lui-même. Tous ceux qui s'intéressent au monde des lettres aimeront à connaître les commencements d'Alphonse Daudet, aujourd'hui dans la plénitude de sa renommée. Personne mieux qu'Ernest Daudet ne pouvait parler de son frère avec exactitude; la vie ne les a guère séparés, et jamais un nuage n'est venu troubler leur affection réciproque.

— Sous le titre : Une Campagne (1880-1881) M. Émile Zola a réuni les principaux articles qu'il a donnés au *Figaro*. On se rappelle encore le bruit que fit l'entrée de M. Zola au *Figaro*, journal dont les opinions connues ne se rapprochaient guère de celles de l'auteur des *Rougon-Macquart*. La campagne n'a pas été de longue durée, une année seulement, et M. Zola, en se retirant, a emporté les pièces du débat, que le public retrouverait difficilement dans une collection du journal. Ce volume est fort curieux, et tous ceux qui ont suivi M. Zola dans sa campagne au *Figaro*, seront très heureux de pouvoir retrouver ces articles réunis en volume.

— L'éditeur Calmann-Lévy publie avec luxe un petit volume, œuvre de François Cognel, mort en 1844, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Ce volume, intitulé la Vie parisienne sous Louis XVI, est le carnet d'un voyage que fit François Cognel en 1787. Il partit de Nancy pour Paris, et il rend compte jour par jour des impressions ressenties à la vue des monuments de la capitale et par son frottement avec les personnages de toutes les classes de la société du temps.

— Plusieurs poètes ont déjà consacré à diverses régions de notre chère

patrie des œuvres justement admirées. Brizeux a chanté la Bretagne, ses paysages, ses mœurs et ses traditions. Mistral et Jean Aicard, l'un en français, l'autre dans la langue maternelle, ont célébré la Provence. Le grand peintre Jules Breton, dont les vers ne sont pas moins colorés que les tableaux, nous a promenés à travers l'Artois.

Publier un volume de poésies uniquement inspirées par l'Auvergne, ce pays merveilleux situé au cœur de la France, n'est donc pas une tentative isolée. L'auteur, M. Gabriel Marc, bien connu dans le monde de la poésie, en écrivant les Poèmes d'Auvergne, apporte une pierre nouvelle à l'édifice inachevé, mais en pleine construction, de nos poèmes de provinces.

— Le premier empire a eu cette singulière fortune, que le bien qu'on en pouvait dire a été dit tout de suite, et a été dit seul, sans contradiction sérieuse ni démenti de quelque valeur, en sorte que, sous l'influence de cette apologétique passionnée, la légende napoléonienne s'est emparée aussi sûrement de l'opinion des classes lettrées qu'elle s'était emparée déjà de la foi naïve des classes populaires. Les hommes illustres qui ont aidé de leur génie et de leur épée à l'illustration de l'empire, ont été laissés dans l'ombre et leurs faits d'armes ont été perdus pour leur gloire particulière, au milieu de l'éblouissement de la gloire napoléonienne.

Il y a pour les Français intérêt à dégager les hauts faits attribués en bloc au génie impérial, et dont une forte part revient à ses généraux.

M. Émile Montégut, en publiant le Maréchal Davout, *Son caractère et son génie*, a voulu faire connaître de près le vaillant homme par qui la Prusse fut écrasée, plus que par aucun autre, en 1806, et qui, selon le mot heureux de Lamartine, aurait mérité d'être appelé Davout le Prussique, comme Scipion portait à Rome le surnom d'Africain.

— Sous ce titre : Nouvelles du Nord, M. Xavier Marmier, de l'Académie française, publie une série de nouvelles traduites du russe, du suédois, du danois, de l'allemand et de l'anglais. Toutes ces nouvelles, empreintes de cette poésie naïve des hommes qui se rapprochent du pôle, forment un ensemble de récits des plus imagés, écrits dans le style si distingué de l'auteur de *Gazida*.

— M. G. Rothan, ancien ministre plénipotentiaire, ancien membre du conseil général du Bas-Rhin, vient de faire paraître chez l'éditeur Calmann-Lévy : l'Affaire du Luxembourg, le prélude de la guerre de 1870.

Ce livre, d'une importance historique incontestable, aura surtout le grand avantage de faire connaître à la France, si sujette aux illusions et

aux entraînements irréfléchis, les erreurs de sa politique, les origines de ses revers et les moyens mis en action pour la circonvenir, la surprendre et la démembrer.

HENRI LITOU.

THÉATRE

Le théâtre de l'Odéon a donné une comédie en trois actes, en vers, de M. Émile Guiard, un neveu d'Émile Augier. MON FILS a été un succès qui n'est pas absolument le premier qu'ait remporté M. Guiard : déjà il avait obtenu un prix de poésie à l'Académie française, et il avait fait dire par M. Coquelin un monologue fort amusant : *la Mouche*. Il a aussi donné un acte : *Volte-face*, à la Comédie-Française.

La mère Gérard a deux fils : Pierre, l'aîné, et Jacques, le cadet.

Pierre laboure la terre tandis que Jacques va au collège, devient médecin et se fait une riche clientèle, grâce à un certain Barsac, malade imaginaire, qui lui donne sa fille accompagnée d'une forte dot.

La mère ne voit que par les yeux de son fils cadet ; Pierre, l'aîné, n'est rien pour elle et elle a vu avec plaisir Jacques épouser la riche héritière ; il va pouvoir, grâce à la fortune que lui apporte sa femme, se poser en prince de la science, et surtout il aura oublié cette petite paysanne, Camille, dont il s'était épris et que son frère aîné Pierre aimait aussi.

La première chose que fait ce parvenu est de prier sa mère et son frère d'aller porter leurs habits et leurs personnes rustiques en Bretagne.

Comme cela devait arriver, Jacques se ruine et c'est son frère, le rustique, qui, par son travail, devra payer les dettes du cadet ; il est vrai qu'il pourra épouser Camille, qui lui sera une épouse aimante et fidèle, tandis que Jacques n'a épousé qu'une femme détestable dans Mlle de Barsac.

On voit que le fond de cette pièce est vieux comme le monde, mais les vers de M. Guiard, la manière habile dont l'action est conduite et le talent des acteurs, MM. Porel et Chelles, et la grâce des artistes, Mmes Tessandier et Malvau, ont fait de cette comédie un ensemble qui a été fort bien accueilli du public.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 34

25 mars 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

REVUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

LIBRARY

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1882

SOMMAIRE

Pages

CHRONIQUE, par Gaston d'Hailly 257

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le Cochon d'or	FORTUNÉ DU BOISGOBEY . . .	E. DENTU.	259
Les Trois Danseurs de Valentine.	NERVO (le baron de)	CALMANN-LÉVY.	261
Hier, Aujourd'hui, Demain. . .	GASTON DE LA FUYE.	E. DENTU.	263
Les Métamorphoses de Fierpépin.	SAINT-PATRICE	*Idem.*	264
Le Bâtard du bourreau	CHARLES DIGUET	JULES ROUFF.	265
La Toile d'araignée	LOUIS DAVYL.	E. DENTU.	266
Sous l'incendie.	NADAR	G. CHARPENTIER.	266
Les Dessous du cœur.	EUGÈNE FAIVRE	E. DENTU.	267
Un Fils du siècle	J. E. ALAUX	SANDOZ et THUILLIER.	269
Robespierre.	HIPPOLYTE BUFFENOIR	E. DENTU.	270
Les Femmes qui déshonorent . .	A. SIRVEN et H. LEVERDIER.	E. LALOUETTE.	273
Revanche d'une honnête femme.	EDOUARD CADOL	E. DENTU.	276
L'Ecuyère	ALAIN BAUQUENNE.	PAUL OLLENDORFF.	280
Un Coup de revolver.	JULES MARY	E. PLON ET Ce.	282
Le Roman d'une Anglaise. . . .	FORTUNIO.	E. DENTU.	283
Récits de la Luçotte.	PARIA KORIGAN.	CALMANN-LÉVY.	283
Mme Naper	HENRI RIVIÈRE.	*Idem.*	283

Par Alexandre Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Philosophie naturelle	JULES SOURY.	G. CHARPENTIER.	284
L'Art au dix-huitième siècle . .	E. et J. DE GONCOURT. . . .	*Idem.*	284
Mémoires d'un coulissier.	ERNEST FEYDAU	CALMANN-LÉVY.	284
Le Troisième Voyage du capitaine Cook		M. DREYFOUS.	284
La princesse Zourouff.	OUIDA (traduction Girardin)	HACHETTE ET Ce.	285
Chansonnier historique (t. VI, Recueil Cl. de Maurepas)		A. QUANTIN.	285
Les Caresses (édition définitive).	JEAN RICHEPIN	M. DREYFOUS.	285
L'Education nouvelle	DREYFUS-BRISSAC	G. MASSON.	285
Souvenirs littéraires (t. I). . . .	MAXIME DUCAMP.	HACHETTE ET Ce.	285
Ecrits inédits de Saint-Simon.	P. FAUGÈRE.	*Idem.*	285
Mémoires du Mis de Sourches. .	COMTE DE COSNAC	*Idem.*	286
Histoire de la Notation musicale.	E. DAVID et MATHIS LUNY. .	CALMANNN-LÉVY.	286
Revue mensuelle d'astronomie populaire	FLAMMARION	GAUTHIER-VILLARS.	286

Par Henri Litou.

THÉATRE

Jack Tempête, drame en sept actes, de Pierre Elzéar. — Ambigu. 287
Mimi Pinson, vaudeville-opérette en trois actes, de MM. Ordonneau et Verneuil, musique de Michiels. — Théâtre Cluny. 288
Une Aventure de Garrick, comédie en un acte, de MM. Carré et Fernay. — Odéon. 288
Les Joyeux Enfants du travail, comédie-vaudeville en cinq actes et sept tableaux, de MM. Clairville et de Jallais. — Fantaisies-Parisiennes. 288

Par Gaston d'Hailly.

LIBRARY NEW YORK

CHRONIQUE

Paris, 25 mars 1882.

Dernièrement je lisais un volume écrit par un de mes amis, et si je ne dis pas le nom de cet ami, un fort agréable écrivain, c'est que je ne veux pas faire retomber sur lui l'incurie du correcteur qui a été chargé de la correction des épreuves du roman que je sous-entends dans cette chronique, mais dont mon excellent collaborateur et ami M. A. Le-Clère, rend compte dans les *Analyses et Extraits* de ce trente-quatrième numéro. Rarement j'ai trouvé plus de fautes d'impression que dans l'ouvrage en question et, tout en plaignant mon pauvre ami, dont l'œuvre a été arrangée de la sorte, il m'a pris fantaisie de rechercher quelques *coquilles* célèbres.

Je n'ai pas perdu mon temps, et pour ce faire, j'ai consulté un grand dictionnaire, que chacun devrait avoir chez soi. Malheureusement, le prix en est fort élevé : je veux parler du *Dictionnaire Larousse.*

Cependant, il ne faut pas trop se plaindre des *coquilles*, car celles-ci, bien souvent, servent aux bibliophiles à reconnaître la bonne édition : Ainsi, dans le célèbre *Psautier de Mayence*, imprimé en 1457 par Jean Fust et Pierre Schœffer : il y a *spalmorum* pour *psalmorum.*

Une pareille transposition existe dans la préface que Robert Estienne a placée en tête de sa belle édition du *Nouveau Testament*, où se trouve *pulres* au lieu de *plures.*

C'est elle! Dieu! que je suis aise!
Oui, c'est la bonne édition.
Les voilà, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

Pons (de Verdun).

Étienne Dolet, imprimeur à Lyon, fut pendu et brûlé, comme athée et relaps, pour avoir ajouté les mots *du tout* à la fin de cette phrase, traduite de Platon : « Après la mort tu ne seras plus rien ». Et peut-être cette addition n'était-elle qu'une malheureuse *coquille*.

A l'époque où Napoléon Ier fondait les plus grandes espérances sur son projet d'alliance avec l'empereur de Russie, le *Moniteur de l'Empire* publia un article où il était dit : « Ces deux souverains, dont l'union ne peut être qu'invincible... » Les trois dernières lettres du mot *union* ayant sauté pendant l'impression, l'indignation d'Alexandre fut au comble quand il lut cette phrase ainsi dénaturée : « Ces deux souverains dont l'*un* ne peut être qu'invincible... » Toutes les rectifications ne purent lui ôter de l'esprit qu'on avait voulu le mystifier.

Voici une *coquille* empruntée à la *Gazette des Tribunaux* : « Le tribunal, trouvant la faute légère, ne condamne le pauvre diable qu'à huit jours d'empoisonnement. »

Alphonse Karr avait écrit : « La vertu doit avoir des bornes », le typographe scandalisé, sans doute, par l'immoralité de la phrase, composa celle-ci : « La vertu doit avoir des cornes ».

Le *Journal des Débats* mit un jour dans la bouche de M. Guizot, parlant à la tribune : « Je suis à bout de mes farces », changeant l'*o* en *a*.

Le journal *le Monde* offre cette phrase : « L'amour du sucre rétrécit l'âme et racornit le cœur. »

Chacun connaît cette *coquille* célèbre commise à l'époque de la mort du prince Jérôme, lorsque le journal *la Patrie* dans un bulletin écrivit : « Un peu d'amélioration s'est manifesté dans l'état du malade ».

Et le lendemain :

« Le vieux persiste ».

Les *Petites Affiches* sont coutumières des *coquilles*. On a pu y lire : « Belle femme à vendre ou à louer, très productive si on la cultive bien ».

Enfin, un compositeur malin, qui avait des comptes sévères à régler avec la *coquille*, s'est amusé à accumuler, dans les vers suivants, toutes les espiègleries qu'il s'était permises à son endroit. Ce sera le bouquet.

A LA COQUILLE

Je vais chanter tous tes hauts faits,
Je veux dire tous tes forfaits,
Toi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la typographie.

S'agit-il d'un homme de bien,
Tu m'en fais un homme de *r*ien;
Fait-il quelque action insigne,
Ta malice le rend in*d*igne;
Et, par toi, sa capacité,
Se transforme en *r*apacité.
Que sur un vaisseau quelque prince
Visite nos ports en province,
D'un brave et fameux amiral,
Tu fais un fameux a*n*imal,
Et son émotion visible,
Devient émotion *r*isible;
Un savant maître fait des cours,
Tu lui fais opérer des *f*ours;
Il parle du divin Homère,
O sacrilège! on lit *c*ommère.

Et, il y en a comme cela tout une tirade.

Cependant, il ne faut pas accuser toujours le compositeur, car si je ne me trompe, c'est Jules Janin qui répondit à un typographe qui ne pouvait déchiffrer son écriture : « Ma foi! j'aime mieux recommencer mon article que de le déchiffrer moi-même. J'aurai plus vite fait. »

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Un roman de M. Fortuné du Boisgobey : LE COCHON D'OR, roman qui avait été publié en feuilleton dans le *Petit Moniteur universel*, vient de paraître en deux volumes. Deux volumes, c'est, je crois, un peu trop pour

un roman dont on a deviné l'intrigue dès la deux centième page, mais je ne puis en faire le reproche à M. du Boisgobey, sachant fort bien qu'un roman écrit pour un journal, et surtout pour un petit journal, doit traîner en longueur pour retenir le plus longtemps possible l'acheteur qui veut en connaître la fin.

Le clou de ce roman, qui est loin d'être banal et qui contient des scènes fort bien trouvées, est le dépôt d'un cadavre dans une des cases louées par une maison de Banque aux personnes qui veulent y déposer des valeurs, des coffrets à bijoux; même des caisses contenant des objets précieux et qu'elles veulent mettre en sûreté. Chaque client a son compartiment, pour lui tout seul et en toute propriété; tant qu'il en paye la location, personne autre que lui ne peut l'ouvrir et aussitôt le dépôt fait il emporte la clef. Nul ne regarde ce que le locataire de la case louée y introduit, personne ne s'occupe de savoir ce qu'il en retire ou y place à nouveau.

Il est évident que si les choses se passaient ainsi ailleurs que dans le *Cochon d'or*, M. Fortuné du Boisgobey eût indiqué à tous les Billoir à venir, un moyen sûr de se débarrasser à peu de frais d'un cadavre encombrant et plus ou moins dépecé. Heureusement que dans la vie ordinaire, les choses se font tout autrement. Je ne suppose pas que les caves des maisons de banque contiennent autre chose que des valeurs, et je me les figure difficilement semblables à ces cimetières espagnols, où l'on a l'habitude assez singulière de loger les morts dans les murs au lieu de les enterrer.

Mais, me dira-t-on, vous nous parlez de tout autre chose que du *cochon d'or*.

Cela est très vrai; mais pour que je parlasse de cochon d'or, il faudrait qu'il en fût question dans les volumes; or, M. du Boisgobey n'en parle guère, ou si peu. Mais cela fait si bien comme titre!

Le vicomte d'Amanlis possède en breloque un de ces petits cochons d'or, qu'il a été de mode de porter il y a quelque temps comme porte-veine et, dans un rêve causé par les fumées du champagne et l'ivresse du jeu, le héros du roman voit le veau d'or des Hébreux se changer en un cochon d'or.

En somme, le *Cochon d'or* de M. du Boisgobey est un roman fort intéressant, bien écrit, qui n'a rien d'immoral et qui aura autant de succès en volumes qu'il en a eu en feuilletons. Toute la scène où le vicomte d'Amanlis gagne 200,000 francs à la Bourse, sans même se douter qu'il joue, est très amusante; et, lorsqu'à la salle des ventes de la rue Drouot, il se trouve

avoir acheté un mobilier sans le vouloir, quoique cette scène pût paraître la répétition de la première, elle n'en est pas moins agréable.

*
* *

M. le baron de Nervo, dont le dernier volume a obtenu un certain succès, *Les Mémoires de mon coupé*, publie chez Calmann-Lévy : LES TROIS DANSEURS DE VALENTINE.

La question posée dans ce roman est celle-ci : Pour aimer, faut-il le dire? Pour être aimée, faut-il qu'on vous l'ait dit?

L'ouvrage débute par la description des nombreuses agences qui, à Paris, viennent au secours des gens pressés ou qui n'ont pas de relations dans le monde : *agences de mariage*, *agences de croix et de rubans*, *agences de théâtres, agences de terres*, *maisons*, *hôtels et châteaux*, etc.

Il y a quelques années, il y avait un bal chez une personne habitant le faubourg Saint-Honoré.

Cette personne s'appelait Mme Durand des Bruyères.

Règle générale : Méfiez-vous des personnes qui ont deux noms. C'est un luxe qui d'ordinaire n'annonce qu'une petite usurpation, mais enfin c'est un signe d'orgueil. On s'appelle Durand, tout court, trop court pour le Durand, et celui-ci ajoute à son nom par trop roturier le nom d'une de ses propriétés; *Durand des Bruyères* cela fait très bien sur une carte.

Mais revenons au bal de Mme Durand, laquelle avait même presque oublié qu'elle s'appelait Durand et qui signait tout bonnement : *Mme des Bruyères*. Elle était fort riche, cette dame, elle était veuve de l'excellent Durand et possédait uue fille charmante, Valentine, qu'il s'agissait d'offrir, accompagnée d'un certain nombre de millions que le papa, tout Durand qu'il était, avait eu le talent de ramasser dans un commerce quelconque.

Dire que Valentine était jolie, est inutile. Elle l'était, mais ne l'eût-elle pas été, que les millions lui eussent donné un éclat incomparable. En plus de la beauté, elle avait tous les talents : excellente musicienne, sculpteur émérite, ni plus ni moins que Sarah Bernhardt.

Telle était Valentine : un gracieux esprit, une jolie fille et une artiste, dans toute la fleur de la jeunesse, et, comme c'est de l'amour idéal dont il va être question, des millions, n'en parlons pas.

La maison de Mme des Bruyères était une des meilleures du faubourg.

Mme des Bruyères, avec sa fortune, tenait presque un rang.

A Paris, on le sait, les origines sont promptement oubliées, le passé s'efface devant le présent avec une facilité singulière, et, lorsque ce pré-

sent est honorable, accompagné de beaucoup de millions et d'une jolie fille, la maison est bien vite pleine et à la mode.

Mme des Bruyères en était là : son salon était ouvert, elle recevait chaque semaine, les mardis, et elle avait beaucoup de monde,

Quel était ce monde? c'était un monde de tous les rangs, de toutes les situations, de toutes les opinions, un monde du passé et du présent, un monde comme il y en a tant, un milieu où ne manquent ni l'esprit ni l'illustration, ni la conversation, ni les bonnes et honnêtes manières; les ducs, les marquis n'y manquaient point; les artistes, les académiciens, les poètes s'y coudoyaient, on y trouvait l'élite de tous les arts : en un mot, c'était pour Mlle Valentine un monde un peu sérieux, un monde où déjà à vingt ans on ne dansait plus.

Les lustres, les fleurs, les toilettes, les jeunes visages étaient dans tout leur éclat, et les premiers accords de l'orchestre appelaient la jeunesse à la danse, lorsque la maîtresse de la maison remarqua, chez les jeunes gens, une certaine hésitation à commencer.

Elle s'adressa alors à celui-ci, à celui-là. Hélas! presque tous âgés de vingt-cinq ans au plus, ne dansaient plus, ne dansaient pas; ils étaient trop vieux, disaient-ils.

Ces refus, ces résistances, jetèrent dans la soirée un certain froid, et le petit bal dut être remplacé par la voix d'une cantatrice quelconque.

Mme des Bruyères, toute mortifiée de ce contretemps, se résolut alors à l'une de ces ressources extraordinaires qu'on les croirait une fable, si Paris n'était capable de subvenir à tous les embarras. Elle s'adressa à une de ces agences qui vous fournissent, moyennant un certain prix débattu, ou plutôt tarifé, des danseurs; ce qu'on peut appeler des danseurs d'*occasion*.

Il ne faudrait pas croire que ces danseurs fussent des gens peu distingués : loin de là! ce sont de jeunes étudiants, heureux de se faire présenter dans le monde.

Parmi les danseurs appelés à animer les petites fêtes de Mme des Bruyères, trois d'entre eux s'attachèrent particulièrement à faire danser Valentine. Mais ils étaient de trois *classes*, car l'agence les présente et les tarifie suivant leurs aptitudes.

La *dernière* classe, celle des débutants, est la plus timide. Dans celle-là, le jeune danseur engage la fille de la maîtresse de la maison, danse avec elle et, le quadrille fini, il la reconduit respectueusement auprès de sa mère. Il n'a pas dit un mot, un seul; il est muet.

La *seconde* classe est plus hardie. Le jeune danseur engage la fille de

la maîtresse de la maison, la conduit au quadrille et d'un air des plus réservés, se hasarde à lui dire ces seuls mots : *Il fait bien chaud ;* puis, toujours aussi correct, il la reconduit auprès de sa mère.

Dans la *première* classe, le danseur est joli garçon, parle, rit, frise sa moustache, danse et valse fort bien, est presque aimable. Il témoigne à sa danseuse tout le plaisir qu'il a de l'avoir rencontrée, parle de l'espérance de la revoir, lui demande ses projets d'été, à quelles eaux elle pourrait bien aller, à Vichy, Trouville, Luchon, Cauterets, Biarritz; risque presque une déclaration; puis, il la reconduit, triomphant, près de sa mère.

Il est un conquérant.

Eh bien! quelque étrange, impossible même à certains yeux, que soit cette entrée dans le monde, cette entrée en matière, il est cependant un de ces trois danseurs d'occasion qui, par un de ces hasards qui ne s'expliquent point, et surtout par la fantaisie de M. de Nervo osera, après mille épreuves, aspirer à la main même de la fille de Mme des Bruyères, de Mlle Valentine.

Quel sera-t-il? Le joli bavard? Celui qui ne dit qu'une phrase? ou celui qui ne dit pas même un mot, le muet?

Pour qui voudra chercher et trouver la réponse à ce dilemme, ce roman si plein de fines remarques, d'études de la vie mondaine et d'esprit d'observation sera un fort agréable passetemps, surtout si le lecteur sait lire entre les lignes.

* * *

M. Gaston de la Fuye, un poète, partisan du régime qui a gouverné la France pendant tant de siècles, a réuni sous le titre : Hier, Aujourd'hui, Demain, un certain nombre d'odes et sonnets dans lesquels il chante, en excellents vers, ses regrets, sa douleur et ses espérances.

Le *Sonnet-Préface* dira mieux que moi la pensée qui a inspiré Sonnet pour la saint Henri, — les Révolutions, — la Conscience, — la Nuit du 20 au 21 janvier 1793, — la Falaise sanglante, — l'Enlèvement des crucifix, — Charles X, — Henri V, — Trois royalistes : Charette ou l'Épée, Chateaubriand ou la Plume, Berryer ou la Voix.

SONNET-PRÉFACE

Jadis elle brillait en paix comme en bataille,
Respirant et l'honneur et la fidélité;
Sa mère la menait au but : la Royauté
Couvrait ses jeunes flancs d'une cotte de mailles.

MAINTENANT son beau front porte plus d'une entaille,
Un despotisme impur insulte sa fierté ;
Son bras qui fit trembler, durement amputé,
La laisse à la merci du lâche qui la raille.

Mais quel est le captif, après mille revers,
Qui n'a pas regardé l'AVENIR dans ses fers ?
Qui peut ravir au cœur la divine espérance ?

HIER, elle tenait l'Europe dans sa main :
Et tandis qu'elle souffre AUJOURD'HUI, notre France,
Qui sait si le sauveur ne viendra pas DEMAIN ?

* * *

Mais, passons à des questions plus gaies, et cela ne nous sera pas difficile avec les MÉTAMORPHOSES DE FIERPEPIN, par Saint-Patrice. Tout ce que la fantaisie la plus réjouissante peut inventer de plus désopilant est sorti de la plume de Saint-Patrice et du crayon de J. Blass, dont les dessins sont enlevés avec esprit et sont bien dans le mouvement drôlatique du récit.

Avant d'entrer dans le style fantaisiste, en rapport avec le sujet, M. Saint-Patrice a écrit deux pages dont le style ne déparerait pas une œuvre plus sérieuse : la description du castel de Fierpepin est très joliment tournée ; de plus, on y sent que l'auteur n'est pas éloigné de partager les regrets exprimés par M. de la Fuye.

« Sur les bords d'un fleuve dont le nom m'échappe, non loin de la lisière d'une forêt seigneuriale, aux frais ombrages, à la haute futaie, s'élevait, juché sur un mamelon verdoyant, un castel aussi gentil que ceux que l'on voit dans les décors d'opéra-comique en Espagne.

Rien n'y manquait : le délabrement le plus complet, petites fenêtres étroites, sans vitres, mais garnies de barreaux, tours crénelées, courtines antiques, pont-levis, machicoulis et sombres donjons.....

...J'aime ces vieilles pierres entassées les unes sur les autres, qui ont l'air de bouder les briques trop rouges et la blanche maçonnerie de notre époque ; j'aime ces tourelles, cette cour mal pavée, ces vieilles écuries qui n'ont jamais vu de pur sang ; ces marches vermoulues, tachetées de la poussière des siècles ; car, dans tout cela, on retrouve le souvenir de ce qui n'est plus, et pour ceux qui n'aiment pas ce qui est, c'est déjà quelque chose.

Entrez dans cette grande salle au plafond monumental; forcément vous portez les yeux sur ces vieux caissons, sur ces armoires boiteuses, sur ces bancs invalides, sur cette table qui trébuche. Votre œil étonné se jette éperdu sur ces roides personnages debout dans leurs cadres lugubres, spectres huileux et vénérables, que l'on voit à travers le prisme poussiéreux de l'oubli.

— Pauvres gens, se dit-on, et puis... ils étaient plus heureux que nous.

Eh bien! oui, j'aime le vieux château, les vieilles pierres; la poussière des temps vaut bien le temps de la poussière. Ensuite, au premier abord, cela peut paraître bizarre, mais on respire dans ces vieilles cavernes qui sentent le moisi; on se dit que, dans ces enceintes, jamais un pas profane n'a souillé les dalles usées et creusées par des bottes éperonnées. En un mot, on se trouve chez soi. Les doux adeptes des idées modernes peuvent me reprocher de ressembler aux oiseaux nocturnes qui fuient la lumière Jablochkoff et les illuminations du 14 juillet, c'est possible; mais, entre nous, ne vaut-il pas mieux s'entourer d'un peu de poussière que de s'engouffrer jusqu'au cou dans la boue? »

Ce petit morceau de poétique, et qui sert d'entrée en matière aux *Métamorphoses de Fierpépin*, ne laisserait pas croire, au début du volume, que M. Saint-Patrice va se lancer dans la fantaisie drôlatique, — panacée contre les humeurs noires, les jours de pluie et les trop longs rubans de voie ferrée.

* * *

Voici LE BATARD DU BOURREAU, titre bien sombre d'un drame plus noir encore.

Un homme, condamné à mort sous un faux nom, est amené dans la salle de la « toilette ». Au moment où l'exécuteur des hautes-œuvres coupe le col de la chemise du patient, à un signe que celui-ci porte au cou, il reconnaît son fils dans le malheureux qu'il va devoir mettre à mort. Le père terrifié tombe presque foudroyé par cette affreuse révélation et le condamné profite du trouble causé par cet incident pour prendre la fuite.

C'est le récit des crimes nombreux commis par le fils du bourreau qui fait l'objet du drame que vient d'écrire M. Ch. Diguet. Ce drame est trop chargé pour que j'en puisse donner l'analyse.

Comme dans son précédent volume, *Moi et l'Autre*, on sent le patriotisme de l'auteur s'effrayer, à juste titre, en voyant la Prusse entretenir une armée d'espions sur le sol de notre patrie.

M. Ch. Diguet est un auteur conscencieux, fouillant son sujet, disséquant ses personnages, et peignant crûment ses caractères. Chez lui, l'action ne languit pas, et l'esprit du lecteur est toujours tenu en éveil, s'il ne veut pas perdre le fil du récit.

M. Diguet ne se complaît pas seulement dans le roman dramatique, il est un excellent courriériste, poète à ses heures, et beaucoup se souviennent de son passage au *d'Artagnan*, journal où Alexandre Dumas lui avait donné le pseudonyme d'*Athos*.

*
* *

La Toile d'araignée, par M. Louis Davyl, est un roman fort intéressant et qui obtiendra certainement le succès qu'il mérite.

La toile d'araignée, c'est la trame ourdie par l'Allemagne pour prendre dans les mailles serrées de son tissu, la France loyale, agissant à visage découvert.

M. Louis Davyl se sert comme thème, en le transportant dix ans en arrière, d'un scandale qui s'est passé au ministère de la guerre il y a quelque temps : une femme pénétrant dans les bureaux et pouvant étudier, au profit d'une puissance voisine, les secrets de notre organisation militaire.

Avant la guerre de 1870, une femme, une espionne prussienne, s'empare d'un mémoire que le général de Varades doit remettre à l'empereur; ce mémoire est entre les mains d'un diplomate allemand dont le général de Varades a sauvé la fille. Le général français, désespéré de ne plus retrouver son manuscrit veut se tuer, mais son fils court en Allemagne, rappelle le service rendu par son père, et obtient la restitution du mémoire qui peut être présenté à l'empereur. Il est vrai de dire que l'on ne tient aucun compte des observations que contient le travail du général français, que l'on se lance tête baissée dans l'aventure que l'on sait, et qui nous a coûté si cher.

Sur cette donnée bien simple, M. Davyl a su construire un roman charmant et patriotique, dont les péripéties sont fort bien menées. Le caractère de la femme du général de Varades est une excellente trouvaille.

*
* *

M. Nadar a réuni en un volume portant comme titre : Sous l'incendie, en souvenir des sombres heures du siège de Paris et du temps de la Commune, un certain nombre de *pensées* philosophiques, politiques et sociales.

Ce volume ne manque pas de profondeur et mérite d'être lu avec attention. J'en cite une page : *La mort du pauvre homme*, page de désespérance.

« La pâle lueur du reverbère pendu au milieu de la longue salle d'hospice est reflétée en un long luisant, comme un glaive, par le carreau rouge scrupuleusement frotté à glace; elle éclaire sobrement les deux enfilades de petits lits, cubiquement tendus de blancs rideaux.

Dans un de ces petits lits, le pauvre homme va mourir.

Il s'achève dans les souffrances de la mort, ayant épuisé les souffrances de la vie. Il meurt seul, au milieu de tous ces autres isolés comme lui, sans la famille, sans l'ami...

L'aumônier vient tout justement de rentrer d'un dîner en ville, et il a administré l'agonisant.

Le pauvre homme ne dit mot, et par les angoisses suprêmes de la dernière lutte, tandis que les paroles murmurées par le prêtre arrivent vaguement à son oreille comme le bruissement uniforme et lointain du flot sur la grève, en une dernière revue, rapide comme l'éclair, navrante comme la vérité, passe devant lui sa vie tout entière de peine et misère, labeurs infructueux, espérances avortées, vouloirs stériles, élans écrasés, aspirations humiliées, soifs inassouvies, rêves meurtris.....

Et le prêtre, qui n'est pas un mauvais homme d'ailleurs, se sentant disposé à lui faire bonne mesure, ajoute quelques paroles pour exhorter l'agonisant. « — Oui, il va entrer dans une vie nouvelle, — éternelle, « celle-là... »

Mais le mourant se redressant, et râlant, avec terreur :

— Hélas! monsieur, *encore?* »

* * *

Je viens de lire un volume de nouvelles de M. Eugène Faivre : LES DESSOUS DU CŒUR.

Alphée, la première, est une histoire très dramatique du siège de Pesquiera par un gros de l'armée de Bonaparte.

Un émigré, le marquis de Pontac-Contelli habitait près des Grottes et ne vivait plus que par son idolâtrie pour sa fille et sa haine contre le régime nouveau. La cave de sa maison avait un dégagement sur les grottes voisines. Le comte de Pontac, le frère du marquis, n'a pas suivi sa famille dans l'exil; il s'était fait l'ami de Danton, il est mort en France laissant un fils unique, Maximin.

Alphée, la fille du marquis, avait été destinée à son cousin ; les divisions politiques des deux familles avaient rompu le tendre lien qui eût du les unir. Alphée n'avait pas protesté, mais elle n'avait pas convaincu le marquis d'autre chose que de sa déférence filiale.

Or, depuis trois ans, c'est-à-dire depuis qu'elle avait quitté la France, Alphée ne savait rien de celui qui avait été son fiancé.

Bonaparte vient mettre le siège devant Pesquiera et Maximin vient loger au rez-de-chaussée de la maison habitée par son oncle et sa promise. Aux alentours il y avait des bivouacs, jusqu'au parc d'artillerie, situé à cinq cents mètres, aux Grottes dominées par un fort détachement d'hommes et de chevaux. Il y avait là les pièces destinées au siège dont on activait les derniers travaux d'approche.

Le père d'Alphée s'aperçoit que Maximin n'est pas indifférent à sa fille ; sa haine pour son neveu redouble et, une nuit, Alphée aperçoit son père armé d'un maillet. Sans doute, il va assassiner son ennemi ; mais non, il s'engage dans le souterrain et, le lendemain, le bruit se répandit que les canons parqués aux Grottes avaient été encloués pendant la nuit, qu'aucune des sentinelles n'avaient donné l'alarme et que les palissades ne portaient pas traces d'effraction.

Ce désastre, coïncidant avec les derniers préparatifs du siège, rompait à point nommé l'effort des Français. On sait que l'enclouage d'une pièce était alors un mal sans remède.

Un conseil de guerre s'assembla : quatre vedettes en faute furent passées par les armes.

Les feux du peloton d'exécution entrèrent par la fenêtre ouverte du marquis de Pontac.

Alphée le vit sourire et regarder vaguement le coin rouge du couchant. Avoir seul en une nuit mis hors d'usage soixante canons et tuer des hommes à l'ennemi, retarder le siège d'une ville et — chétif — couvrir une place forte, cela valait bien la peine de dérider ses lèvres bilieuses, rafraîchies par le sang répandu là-bas !

Le marquis, enhardi par la réussite de son premier exploit, va faire sauter, à l'aide d'une mine, les cinq cents hommes campés sur les Grottes ; mais Alphée veille, elle sait que Maximin est parmi ces hommes. Elle suit son père, implore sa pitié pour des hommes qui vont périr lâchement assassinés. Le marquis n'écoute rien, mais dans le souterrain, il y a *quelqu'un*, et c'est Maximin qui a découvert le passage.

— Maximin, c'est mon père, ne le livrez pas !

Mais les soldats arrivent, trouvent Maximin, le marquis et Alphée, tous trois sont conduits devant un conseil de guerre. Alphée se déclare coupable, mais le vieux marquis n'a pas de peine à prouver qu'elle ne cherche qu'à assumer une responsabilité qui ne lui incombe pas, et, lorsque le colonel qui préside le conseil de guerre lui demande quel est le coupable, il désigne Maximin ; malgré les pleurs d'Alphée, il ne rétracte pas sa déposition et il meurt, un épouvantable sourire aux lèvres, une lueur de haine assouvie dans les yeux.

Le lieutenant Maximin est condamné à mort. Gracié par Bonaparte, il épouse plus tard Alphée.

Tronquette reconquise est une jolie fantaisie. C'est l'histoire d'une petite chiffonnière qui échappe à la dégradation morale et physique de la profession de sa famille en se livrant à la culture, ou plutôt en ressuscitant les quelques plantes qu'elle trouve dans les ordures jetées à la rue.

Deux pour une est un drame de famille, dans lequel le père et le fils se trouvent en rivalité pour la même femme. Le fils va tuer son père et, pour lui éviter un parricide, la femme légitime, la mère, fait périr d'une façon très dramatique le père et sa maîtresse dans un saut du Doubs.

Terre promise est l'éternelle histoire de l'homme qui veut se tuer parce qu'il est rassasié d'une vie dont il a trop usé, et que la vue d'une femme de cœur et son amour rattache à cette existence qu'il voulait quitter, n'en connaissant que les abus sans en avoir connu les joies.

La Cervelle d'un nihiliste, un Drame aux champs, *Pascaline Darmeron*, *les Robinsons de Montmartre, le Chant du cygne*, complètent ce volume d'études des passions du cœur humain.

*
* *

Un Fils du siècle, poème de M. J. E. Alaux, est inspiré par l'étude d'une âme profondément troublée par la folie humanitaire et l'orgueil d'un esprit infatué de lui-même, se prenant de bonne foi pour un prophète, pour le révélateur des siècles nouveaux, pour le réformateur du monde.

Il faut louer M. J. E. Alaux du courage dont il fait preuve en faisant éditer un poème de près de 200 pages sur un sujet aussi métaphysique. Sans vouloir juger le fond de l'ouvrage, pour lequel je me récuse complètement, je puis dire que, chez M. Alaux, la pensée est profonde, le vers d'une grande ampleur, et je me fais un plaisir de citer une quarantaine de vers que j'extrais au début du poème :

C'était dans un vieux cloître abattu par l'orage ;
Un de ces monuments de la foi d'un autre âge
Que la religion de nos fervents aïeux
Éleva près du ciel, sur les sommets pieux,
Hors du regard impur des hommes et des villes
Et qu'a frappé le vent des discordes civiles.

. . . . . .

Là, comme aux temps anciens, vivait un solitaire,
Travaillant et priant, méditant le mystère
De la souffrance humaine et du terrestre sort,
Et des jours de la vie et des jours de la mort ;
Des sueurs de son front fécondant un sol rare,
Couvrant des maigres fruits de sa récolte avare
Une table frugale, et remerciant Dieu.
Il était bon. Souvent je venais en ce lieu
Jouir avec lui du soir libre et paisible ;
Et de la causerie une pente insensible
Nous porta loin du monde et loin des yeux moqueurs,
A la parole intime où s'échangent les cœurs.

Pendant que dans la mer aux flots d'or et de flamme,
Le soleil se couchait, nous parlions et de l'âme
Et de Dieu, du présent si triste, du passé
Par l'orage en un jour effacé,
Surtout de l'avenir, dont notre inquiétude,
Sondait avec effroi la sombre incertitude ;
Et nous parlions du siècle, et nous parlions de nous,
Et l'entretien ému finissait à genoux !

* * *

Dans son nouvel ouvrage : Robespierre, M. Hippolyte Buffenoir résume la vie de celui qui fut une des plus grandes figures de la Convention. Les opinions de chacun peuvent différer sur les agissements des hommes qui prirent le pouvoir après la Législative, mais il est utile de lire sans passion les ouvrages des écrivains qui s'en font les apologistes, comme les études de ceux qui s'en sont faits les détracteurs.

M. Buffenoir, dans ces nouveaux aperçus sur la Révolution française,

analyse, en ami, les causes de la puissance exercée par Robespierre et de son influence sur les assemblées, sur les clubs, sur l'opinion publique.

Sans m'arrêter à la question politique, qui n'est point du domaine de cette revue, je puis dire que je me suis fort intéressé à suivre M. Buffenoir dans sa synthèse de la vie de Robespierre.

La première partie de ce volume est écrite en prose, mais elle est précédée d'une dédicace en vers excellents, comme M. Buffenoir a l'habitude de les écrire, du reste. Cette dédicace respire une fière allure et je me plais à la citer ici :

A tous les nobles cœurs, que ta soif, ô Justice,
Incessamment dévore et pousse à l'action ;
A tous ceux qui, pour toi, descendent dans la lice,
Et font de ta beauté leur consolation.

A ceux qui n'ont courbé le front devant personne,
Qui sont restés debout invariablement,
Et qui, sachant que l'or amollit, empoisonne,
Ont préféré l'orgueil et vécu simplement !

A ceux qui n'ont jamais trahi la foi jurée ;
Qui n'ont jamais cherché la popularité,
Pour pouvoir se ruer plus tard à la curée,
Et, sous leurs pieds hideux, fouler la liberté !

A ceux qui sont saisis d'une sombre colère,
Et qui sont indignés en voyant travestir
L'honneur de la patrie, et le flot populaire
Respecter des abus qu'il devrait engloutir !

Aux redresseurs de torts qui montrent leur courage,
Confondent les rhéteurs, disent la vérité ;
Aux poètes ardents que révolte l'outrage
Fait à la Muse, à l'Art, fait à l'Humanité !

A vous qui saluez les grands morts de l'histoire,
Et vengez de l'oubli les justes méconnus ;
A vous qui préparez le long réquisitoire
Des apostats riant et des sots parvenus ?

A vous qui conservez le chapeau sur la tête,
Devant ceux que révère un troupeau de flatteurs ;
A vous dont la pâleur inquiète la fête
Où viennent s'étourdir les faux triomphateurs !

Ce livre est dédié, ces pages sont offertes !
En les lisant parfois, puissiez-vous un moment
Oublier le tableau des misères souffertes,
Et de plus heureux jours sentir l'avènement !

Dans les six tableaux historiques qui forment la seconde partie de l'ouvrage, M. Buffenoir, employant la forme poétique, fait parler, en vers vigoureusement écrits, les membres du Comité de salut public ; il retrace la scène où Danton, Marat et Robespierre ont cherché à s'entendre pour diriger la Révolution. Dans le tableau qui a pour titre : *la Forêt de Montmorency*, il fait assister le lecteur à la scène qui se passa entre Robespierre et Éléonore Duplay, sa fiancée, lorsque par un gai soleil de floréal il la mena dans la forêt de Montmorency, à l'Ermitage, pèlerinage fait par tous ceux qui ont apprécié l'œuvre de J.-J. Rousseau :

C'est ici que Rousseau, ma chère Éléonore,
Venait cueillir des fleurs au lever de l'aurore.
C'est dans cette forêt que son cœur éperdu
A trouvé quelquefois un calme inattendu.
Ces arbres ont ému cet homme de génie,
Abreuvé par l'outrage et par la calomnie.
Ne te semble-t-il pas que son doux souvenir
Autour de nous voltige et nous veut mieux unir ;
Que sa voix attendrie et pleine de mystère
Résonne autour de nous dans ce bois solitaire ?

Dans le *Comité de salut public*, où M. Buffenoir retrace la scène où Saint-Just et Robespierre indiquent à leurs collègues que l'unité et la terreur peuvent seules sauver la République des dangers qui l'environnent, je dois citer les vers suivants qui respirent une mâle et patriotique énergie ; je n'ai pu les lire sans en être profondément ému :

N'est-ce rien, à vos yeux, que le patriotisme ;
Que cette ardeur secrète, et que ce fanatisme

Qui font bondir le cœur de vengeance et d'espoir?
N'est-ce rien, pensez-vous, que le cri du devoir?
Si vous savez convaincre, émouvoir une armée,
Lui montrer, dans le deuil, la patrie opprimée,
Et si chaque soldat qui se lance en avant,
Dans les plis du drapeau, ballotté par le vent,
Voit le Droit apparaître et la Liberté luire,
Sans crainte à l'ennemi vous le pouvez conduire :
Si l'ignorant a peur, si l'esclave se vend,
Le citoyen qui pense est un héros souvent.

Voilà de la grande et noble poésie.

* * *

MM. Alfred Sirven et Henri Leverdier, dont le dernier roman : *la Fille de Nana*, a obtenu un succès justement mérité, viennent d'écrire en collaboration une étude fort jolie sous ce titre : LES FEMMES QUI DÉSHONORENT. La thèse de ce roman est exposée dans une lettre à M. Alexandre Dumas fils.

Voici cette lettre :

« Monsieur et illustre confrère,

« De même qu'avec la *Fille de Nana*, nous avons essayé de combattre l'étrange thèse de M. Émile Zola sur l'hérédité du vice, de même aujourd'hui nous prenons la liberté d'opposer à votre terrible : « Tue-là ! », cette maxime plus humaine : « Pardonne-lui ! »

« Nous estimons, comme Michelet, que la femme est une malade, et nous sommes surpris de vous voir si sévère pour les pécheresses du foyer, alors que dans tous vos ouvrages, depuis *la Dame aux Camélias*, jusqu'à *la Princesse de Bagdad*, vous vous êtes constitué le Saint-Vincent de Paul des filles du trottoir.

« Au moment où, chez tous les peuples civilisés, la peine de mort tend à disparaître des codes pénaux, nous croyons que le code mondain doit l'abolir sous toutes ses formes. Cela serait plus en rapport avec les tendances progressistes de notre époque et les doctrines humanitaires de nos philosophes et de nos poètes, de Victor Hugo, par exemple.

« Nous ne voudrions pas vous rendre complice des crimes certainement provoqués par *l'Homme-Femme* et *la Femme de Claude*, mais nous re-

grettons que votre beau talent se soit laissé emporter à ces brillants paradoxes dont votre œuvre est constellée.

« Ils ont sans doute contribué à éblouir vos confrères en immortalité, puisque les portes de l'Institut, qui ont toujours été fermées à Balzac, à Michelet et à Dumas père lui-même, se sont largement ouvertes devant vous.

« Agréez, etc. »

Dans cette lettre, le dernier paragraphe est dur à M. Dumas et surtout à l'Académie ; mais le second, qui reproche à l'illustre académicien de s'être montré si doux aux filles du trottoir et si dur envers la femme qui trompe son mari, me paraît injustement frappé. Il n'y a aucune comparaison à établir entre une femme tombée qui se relève, devient bonne mère de famille et fidèle épouse, et une femme qui s'est mariée pure et qui faillit à l'honneur conjugal. Ce qui ne veut nullement dire que je sois disposé à dire : « Tue-là ! » Sur cette simple observation, j'entre dans l'analyse du roman qui m'occupe.

Jacques Legrand a reçu une certaine instruction, une bonne éducation ; ce sont des revers de fortune qui l'ont obligé de venir reprendre la ferme de son père et se faire cultivateur lorsqu'on l'avait destiné à une carrière libérale. Il a pour voisins la famille Duclos, cultivateurs comme lui et qui ont été assez riches pour faire élever leur fille, Henriette, au Sacré-Cœur.

Je me demande comment il se fait que des cultivateurs de la Manche, qui affectent, sauf la femme de Duclos, de détester le clergé, ont bien pu faire élever leur fille dans un couvent noble ; cela me paraît bien invraisemblable. En tous cas, ces parents qui donnent à leurs enfants, aux filles surtout, une éducation tout à fait en dehors de celle du milieu où ils doivent vivre, commettent une grosse imprudence.

Jacques est fiancé à Henriette, le jour du mariage est proche, lorsque Louis d'Hauteville, un ami de collège de Jacques, vient avec sa sœur, Félicité, habiter une de leurs propriétés. Louis d'Hauteville est un viveur, sa sœur est une jeune fille très effrontée et sur le compte de laquelle on pourrait en dire de belles.

Félicité fait la coquette avec Jacques qui lui plaît et celui-ci oublie quelques instants la douce Henriette. Cependant les Duclos sont ruinés par la rupture d'une digue que la mer a rompue ; Jacques reçoit une lettre du père Duclos lui rendant sa parole, et une autre de sa fiancée qui lui dit de l'oublier. Le malheur des Duclos lui fait réfléchir sur les coquetteries de Félicité ; il aimait Henriette riche, il l'aimera pauvre, et il l'épousera.

Louis d'Hauteville s'éprend d'une belle passion pour Henriette, et celle-ci ne le regarde pas d'un mauvais œil ; elle le trouve plus distingué que son mari, mais elle ne voudrait pas tromper celui-ci. Félicité est furieuse de l'amour de Jacques pour Henriette, et jure de perdre celle-ci.

Un soir qu'Henriette est venue la voir, elle est surprise par l'orage, le temps est trop mauvais pour qu'elle puisse retourner chez elle ; Félicité lui offre une chambre auprès de la sienne, et lui dit que si elle a peur de l'orage pendant la nuit, elle n'a qu'à ouvrir la porte qui fait communiquer les deux pièces, et à se réfugier près d'elle. En effet, l'orage gronde tellement fort, qu'Henriette est effrayée, elle se précipite toute déshabillée dans la chambre de Félicité, elle y trouve Louis d'Hauteville et devient sa maîtresse. Mais la vengeance de Félicité n'est pas encore assouvie, ne voulant dire à Jacques que sa femme l'a trompé avec son frère, elle lui fait savoir que l'abbé Paris, un excellent homme, fait la cour à Henriette, celui-ci est obligé d'apprendre la vérité à Jacques.

Une scène a lieu dans laquelle Jacques reproche à Louis et à sa sœur le crime qu'ils ont commis ; Louis propose à Jacques de vider le différent sur le terrain.

« — C'est là votre espérance, parbleu !... Vous pensez pouvoir assassiner le mari après avoir déshonoré la femme. C'est bien simple assurément. Vous êtes bretteur, vous vous réfugiez derrière votre épée, et vous espérez sortir sain et sauf de l'aventure, n'ayant devant vous qu'un maladroit. N'est-ce pas là votre honnête calcul ? Après quoi, tous les sacripants de vos salons vous tiendront pour un homme d'honneur !

Mais le père Duclos est un ancien militaire, il provoque Louis d'Hauteville. Ils vont sur le terrain. Henriette accourt, veut arrêter le duel. Elle voulut se jeter entre les épées et, sans savoir ce qu'elle faisait, releva celle du vieux Duclos. D'Hauteville en profita pour se fendre à fond, son épée passa sous le bras d'Henriette et atteignit le vieillard en pleine poitrine.

Henriette avait sauvé son amant et assassiné son père.

La douleur et le repentir d'Henriette touchent le cœur de son mari, celui-ci pardonne.

Ce roman, qu'une analyse succincte ne peut faire connaître que dans les grandes lignes, est très intéressant. Il présente cependant un défaut capital, c'est qu'aucun des personnages n'agit dans sa sphère : ces paysans qui sont des rhéteurs au lieu de cultiver leurs champs, ces fermières qui s'occupent de tout autre chose que de soigner leur maison, cette jeune

fille qui se prête aux infamies de son frère, et jusqu'à l'abbé Pâris qui jette sa robe aux orties, tout ce monde vit dans un milieu qui n'est pas le sien.

* * *

La Revanche d'une honnête femme, par Édouard Cadol, présente la même thèse que l'ouvrage précédent, si ce n'est que dans l'ouvrage de MM. Sirven et Leverdier, c'est la femme qui est fautive et l'homme qui pardonne, tandis que dans celui de M. Cadol, c'est la femme qui accorde le pardon au mari qui l'a trahie.

Je n'hésite pas à préférer, et de beaucoup, *la Revanche d'une honnête femme* au livre dont je viens de rendre compte. Le premier, comme étude, se perd dans beaucoup de détails et au milieu de situations tout à fait invraisemblables, tandis que le roman de M. Cadol se déroule au milieu dé situations vraies, et marche droit au développement de la thèse.

« Ce matin-là, M. Léopold de Coormans s'éveilla tout maussade. Il était midi passé. Sur une petite table, devant la cheminée, où craquaient des tisons noircis en braise, son couvert était mis.

« Très coquet, ce couvert. Des assiettes de fine porcelaine, avec une couronne de baron dans la pâte, des cristaux, une argenterie soignée. Il y jeta un coup d'œil et ne cessa d'être maussade.

« Il passa dans son cabinet de toilette. Son valet de chambre l'y rejoignit, lui donna sa douche, le massa, le barbifia, le coiffa, le pommada, le bichonna si habilement et si prestement, que sept petits quarts d'heure après, M. Léopold de Coormans rentrait dans sa chambre, frais comme la rose, très agréablement paré d'une chemise de soie, d'un pantalon à pied, dans des babouches turques (authentiques !) brodées d'or, et d'une moelleuse jaquette de flanelle, doublée de satin piqué. Cependant, il se sentait toujours maussade.

Se laissant tomber, sans mot dire, sur un large fauteuil, il avala six huîtres, un verre de haut-barsac, un canapé d'anchois, une petite caille, six à huit asperges en branche; puis, repoussant fromage et fruits, il se fit verser du café, alluma une cigarette, après l'avoir insérée dans un bout d'ambre, cerclé d'or, s'étendit de son long, se croisa les mains sur la tête, et se dit avec conviction :

— Je suis vraiment bien malheureux!... »

Il l'était en effet, car tout est relatif. Les huîtres arrosées de haut-barsac ne font pas le bonheur!

Et ce jeune homme-là — il avait trente ans — après avoir gaillarde-

ment croqué l'héritage de M. Willems, son père, à ce que pensait du moins celui-ci, et de Mme Gudule de Coormans, sa mère, avait encore pu dévorer le bien dont un frère de sa mère, un vénérable chanoine, s'était appliqué à le frustrer, en attribuant le tout, par testament, à une congrégation; mais qui, faute de précautions légales suffisantes, avait eu le déplaisir d'en restituer la totalité à l'héritier naturel du chanoine.

Le neveu du chanoine avait vu les huit cent billets de mille francs de l'oncle disparaître en l'espace de sept années. Quand je dis qu'il les avait vu, c'est une manière de dire, car son notaire seul les avait comptés, et un beau jour annonça qu'ils étaient épuisés.

Léopold avait bien encore un parrain à croquer, mais ce parrain, qui avait été en fort bons termes avec feue Mme Gudule de Coormans, se refusait à laisser pénétrer dans son intérieur aucun principe morbide. Il eut plutôt enterré lui-même son filleul, que de se laisser ensevelir par les mains dissipatrices de celui qu'il pouvait, à juste titre, considérer comme un fils.

Le parrain de Léopold donc, ne voulant pas laisser son héritage, pas plus que la vie, celui-ci, après avoir essayé de la roulette et des usuriers, en est réduit à frapper à la porte de l'excellent et bien portant parrain, et de lui confier son cas. Le parrain, un viveur, et qui savait fort bien ce que Léopold était capable de faire, s'empressa de donner à ce filleul par trop « godailleur » une pension mensuelle, et se mit en quête de lui trouver une femme qui apportât de quoi redorer la couronne du baron, et dont les charmes retinssent enchaîné le trop enflammé neveu.

Ce qu'il fit. Quelques mois après, Léopold de Coormans épousait une charmante et fort riche héritière, Mlle Angélique Mattieuh, la fille d'un méchant professeur de spéciales, recueillie par son oncle et sa tante qui la dotèrent, en conséquence de l'honneur que leur faisait le noble baron de Coormans en entrant dans leur famille. Les Mattieuh, pas le professeur de spéciales, mais ceux qui avaient adopté sa fille, orpheline, s'étaient grassement enrichis dans un commerce intelligemment pratiqué.

Angélique n'était pas trop enchantée d'épouser ce baron qui ne lui plaisait guère. Ayant esquissé une petite amourette, sans conséquence du reste, avec un jeune homme, Octave Lebrun, un voisin de campagne. Cependant, pour obéir à ses parents aussi entêtés que fortunés, elle épouse Léopold, et les deux époux s'en vont passer leur lune de miel en Italie et ailleurs.

On eût pu croire que cette lune de miel eût été peu sucrée; c'est le contraire qui arriva. Léopold fut tout étonné de trouver chez sa femme des

trésors d'amour qu'il n'avait jamais rencontrés au milieu de ses amours faciles, et Angélique se mit a adorer son mari, ni plus ni moins que si jamais elle n'eût entrevu l'ombre d'un Octave Lebrun.

Tant que Léopold resta en tête à tête avec Angélique, tout alla bien; mais aussitôt qu'il rentra dans la vie mondaine, tout en adorant de plus en plus sa petite femme, il ne craignit pas de lacérer le contrat d'un nombre de coups de canif tellement considérable, que chacun put s'en apercevoir, et que les Mattieuh mêmes, jaloux du bonheur de leur nièce, s'empressèrent de l'en avertir.

Angélique se contenta de faire des reproches amicaux à son trop volage Léopold, et quoiqu'elle revit intimement Octave Lebrun, qui n'avait pas cessé, lui, de l'adorer, elle ne céda jamais à Octave quoiqu'il la serrât de fort près.

Angélique se trouvant un peu seule et surtout trop exposée à l'ardeur d'Octave, prend une « dame de compagnie », qui n'est qu'une jeune personne aux traits fort agréables et qui s'entend très bien avec la femme de Léopold. Cependant, la jeune fille veut quitter Angélique sous un vague prétexte. Angélique la presse de questions, et elle apprend que la pauvrette est en butte aux obsessions de son infidèle époux.

Une scène a lieu entre les époux à ce sujet.

« — Parce que vous m'avez soupçonné d'infidélité, vous vous êtes retirée de moi, avec une sorte d'ostentation qui témoigne bien plus de votre bonne opinion de vous, que d'une véritable dignité.

Avec un peu d'indulgence, vous m'auriez sans doute évité de nombreux écarts. Si je me suis laissé aller, qui vous dit que ce ne soit pas par désespoir d'obtenir votre pardon?

Eh! que voulez-vous, après tout! Je suis homme! Le rôle qui nous est dévolu dans la nature a pu m'influencer. Mais si j'avais trouvé en vous une âme aimante, peut-être eussé-je combattu la fatalité à laquelle, le plus souvent, j'ai obéi par désolation de mon impuissance à reconquérir votre amour.

Il débitait cela sans chercher les mots, en homme blessé de ce qu'une femme eût rompu la première. Grave tort, au sentiment bestial de ces dons Juans qui veulent qu'on souffre de leur désaffection, mais n'admettent pas qu'on les quitte.

— Oui, encore une fois, — s'animant progressivement, s'enivrant de ses arguties et du son de sa voix, — oui, c'est votre faute. Eh bien! tant pis. le mal est fait. Oui, je me suis pris de goût pour cette personne. plus

jeune, plus belle, plus aimable que vous, et que vous avez eu l'imprudence de placer entre nous. Oui, celui que, sans croire manquer à aucun devoir, vous vous êtes arrogé le droit de repousser, de dédaigner, a fini par être séduit des grâces de cette enfant, par l'aimer et la vouloir à tous risques.....

— Léopold! s'écria Angélique éperdue, Léopold, je t'en supplie, tais-toi!

— Me taire?

— Je t'en conjure à mains jointes! Je fais abnégation de toute susceptibilité, je te reviens sans condition, je me fais ta servante; mais, pour Dieu!...

— Trop tard! vociféra le mari, presque hideux de colère triomphante; trop tard! Je ne vous aime plus, votre vertu me glace et m'ennuie. Puisque vous me tenez pour un libertin, j'en veux du moins le bénéfice, et comme tel, oui, je vous le jette à la face : le seul être que je puisse aimer, c'est...

— Malheureux! cria Angélique affolée, c'est... c'est ta fille!...

— Ma?...

« Malheureux! » avait-elle dit : c'est bien le nom qui lui convenait. Le malheureux donc resta bouche béante, la regardant d'un œil vague, indécis, idiot, comme celui d'un bœuf à qui l'on vient d'asséner un coup de massue.

La jeune femme en fut prise de peur, et se jetant à lui qui chancelait :

— Léopold! fit-elle, se dévouant jusqu'au bout, Léopold, je le reconnais, je m'en confesse, c'est ma faute.....

La réaction se produisit chez Léopold, en raison même de la violence du trouble ressenti sur le premier moment. Il se retrouva subitement d'une lucidité extraordinaire.

— Quoi! fit-il d'une voix étranglée, c'est vrai? C'est ma fille! Et tu l'as recueillie. Toi! toi qui le savais?

Lentement il se dégagea de l'étreinte de sa femme et, pliant le genou, il se prosterna devant elle, le visage bouffi, les yeux inondés de pleurs et ne prononça qu'un mot :

— Pardon. »

Nous verrons certainement la *Revanche d'une honnête femme* au théâtre.

Et le livre se termine sur ces paroles, qui lui servent de conclusion :

« Non, femme, ne prends pas tes habits de deuil; pare-toi de fleurs, au contraire. L'idéal chrétien évanoui, il t'en reste un plus sûr, plus riant; celui qu'on te propose ici :

« *Il* t'a été infidèle ; il t'a trahie ? N'hésite pas : pardonne ! Il a méprisé, déserté le foyer ? Brûles-y de l'encens ; rends-le doux et aimable, pour que, s'il y revient, il s'y attarde et, finalement, s'y réfugie.

« Et, si ses écarts ont fait des malheureux, sois grande et haute et va, revendiquant la solidarité du lien, va repêcher ses victimes.

« Sois bonne !

« Mais, pour quelle fin ? diras-tu. Pour quelle récompense ?...

« Eh bien ! écoute encore un peu :..... »

Et M. Cadol montre Angélique mariant et dotant la fille que son mari a eu en dehors du mariage et, adorée de celle dont elle a fait le bonheur, elle presse sur son cœur le bel enfant que celle-ci vient de lui remettre.

La joie est revenue au foyer conjugal !

* * *

M. Alain Bauquenne, l'auteur apprécié de *l'Amoureuse de maître Wilhelm*, vient d'écrire un roman de mœurs parisiennes : L'ÉCUYÈRE, qui ne le cédera en rien, comme succès, au premier.

Je n'ai pas l'intention, ici, de faire la description de ce monde, grand amateur de scandale, qui tournoie autour des artistes féminins qui composent le personnel des cirques ; non plus que je ne voudrais parler de ce genre de femmes qui peuvent être vertueuses vis-à-vis des hommes, mais ne le sont guère vis-à-vis..... mais on me comprend. Tout cela peut être lu dans un roman, perdu au milieu de détails que l'analyse, qui néglige forcément les détails, serait obligée de mettre trop en lumière.

Au Cirque-d'Été débute une jeune et charmante écuyère, Julia Forsell. On ne lui connaît pas d'amant, ce qui est une raison pour qu'elle soit vigoureusement assiégée par tout ce que la « gomme », titrée ou non, peut fournir de cavaliers intrépides à la conquête d'une femme vertueuse, et qui sait faire obéir les chevaux les plus difficiles à mener.

Elle est aimée d'un amour sincère par Gaston de Martigues qui veut l'épouser, et demande le consentement de Mme de Martigues. Julia Forsell est heureuse de l'amour de ce gentilhomme, mais elle ne veut l'épouser, si la mère de celui-ci y consent, que pure et digne de lui.

Le marquis d'Anthoirre aime aussi Julia Forsell, mais non plus de cet amour chaste dont veut l'entourer Gaston de Martigues. Le marquis d'Anthoirre désire la possession de la belle écuyère ; il la veut, il l'aura. Il s'introduit nuitamment chez elle, force les portes comme un malfaiteur, viole la jeune femme, et se fait tuer en duel par Gaston.

Julia, déshonorée, elle qui était restée vertueuse au milieu d'un monde de débauchés et même de débauchées, se jette sous les pas des chevaux du manège et meurt d'une façon horrible.

Ce drame, très joliment mené, fait pénétrer le lecteur au milieu d'une société que M. Zola pourrait désigner, comme il l'a fait à l'égard de la bourgeoisie de la rue de Choiseul, dans *Pot-Bouille : Société dont les allures correctes et les apparences honnêtes cachent les vues hypocrites, les déchéances acceptées d'une classe dirigeante en décomposition.*

Il y a dans ce roman, des types et des caractères peints de telle sorte, qu'il serait facile de mettre un nom sur chacun d'eux. La moralité de l'histoire tragique de Julia Forsell, serait : que même le voulût-elle, une femme ne peut rester pure dans le milieu où celle-ci s'est trouvé jetée par les circonstances. Cela est triste!

Les tableaux du cirque, de la fête de bienfaisance en faveur des victimes de Chio, sont peints avec de vives couleurs. La société sur la plage se meut de la façon la plus originale. Les portraits des jeunes filles à la recherche de l'époux désiré sont parfaits. Mais c'est un livre qu'il ne serait pas bon de mettre entre toutes les mains, car la moralité n'a rien à y voir, au contraire.

Quoique plein de néologisme, j'aime assez le style de M. Bauquenne, style très imagé, parfois trop imagé; ainsi cette phrase est étonnante :

« Une tristesse implacable, gluante ainsi qu'un masque de poix, s'est collée à sa peau, bouchant les creux d'ombre rousse des fossettes, et poissant les fibres du rire. »

Mais qu'il y a de jolies choses au milieu de toutes ces turpitudes :

« — Vous l'emmenez? commença Mme de Martigues.

— Je l'aime! dit Julia.

— Je ne l'aime donc pas, moi?

Et, se courbant, cassée par une mortelle douleur, Mme de Martigues suppliait :

— Je n'ai que lui! je n'ai que lui! Et s'il revient jamais, je serai morte : laissez-le moi jusque-là... Je n'ai que lui!

Ah! qu'il fut superbe de méprisante et souveraine pitié, le sourire qui tordit le coin des lèvres de l'écuyère, quand elle fit :

— Et moi, en ai-je donc un autre?

— Je n'ai que lui! répéta la vieille femme. Et voyez, je n'ai pas pour longtemps de vie dans les moelles. Patience! vous avez le temps, vous! Quand je ne serai plus, vous le prendrez! »

Que d'amertume, dans ce passage qui contient toute la moralité du roman!

«.....Ah! ses rêves de là-bas, ses espoirs d'enfant naïve, ce trésor de joies, qu'elle croyait si bien enfermé dans son cœur, qu'en reste-t-il aujourd'hui? Un lâche est venu, qui a crocheté ces délicates serrures. Folle! elle a eu foi en ce mirage céleste de bonheur qui luisait, arlequinant les lointains embrumés de sa vie... et un vent mauvais a soufflé sur ces enjoliveuses nuées! L'amour honnête, la paix sereine et honorée du mariage, gibier d'aventurière? Allons donc! Et en vain, soigneuse, elle a retroussé ses jupes, en vain elle a marché attentive à la traversée de ces hontes journalières, en vain elle a tenu son cœur à deux mains comme un ciboire. le garant des éclaboussures; un larron s'est rencontré, qui, d'un seul coup, l'a poussée dans cette fange, détruit cet édifice d'honneur, et souillé à jamais cet inviolé tabernacle de vierge. Et point de réparation possible! Un accroc à l'honneur, cela ne se reprise pas comme à une robe! Est-ce que ça se restaure, la vertu? Sans doute elle est vengée : le misérable n'est plus. La belle avance! Cela lui rend-il ses puretés d'antan? »

Mais ce qu'il y a peut-être de plus joli dans ce livre, c'est cette scène enfantine où Catalinette, une enfant, se sent malade. Elle confie à Julia que son ami Brutus l'a embrassée dans les petits coins, et la pauvre petite, qui a entendu vaguement parler de grossesse, croit qu'elle est enceinte. C'est délicieux, cette petite bégayant ses fautes.

En somme, un succès.

* * *

Un Coup de revolver, par M. Jules Mary, est un roman que je préfère beaucoup à son dernier volume : *les Nuits rouges*.

M. Dampierre, juge d'instruction à Saint-Claude, — pauvres juges d'instruction, sont-ils souvent sur la sellette! — a demandé la main de Mlle Suzanne, la fille du général Hormais. Suzanne paraît peu disposée à prendre le magistrat pour mari. Au milieu d'un bal, François, un jeune médecin, le frère de Suzanne, vient annoncer que M. Goussolin, un voisin, riche marchand de bois, marié à une fort jolie femme, vient d'être trouvé mort chez lui. Un coup de pistolet, Madame évanouie près de lui. Le juge d'instruction trouve dans la poche de celui qui a été assassiné une lettre que Thomas Loir, un commis de M. Goussolin, écrivait à sa femme pour lui demander un rendez-vous. Le juge d'instruction reconstruit la scène : le mari a saisi la correspondance et s'est présenté comme le spectre de

Banco au moment où les deux amoureux se croyaient en sûreté ; Thomas s'est défendu et le mari a été frappé. Le plus terrible, c'est que Mme Goussolin est devenue folle, impossible de tirer d'elle aucune explication. Thomas est arrêté et convaincu d'assassinat par ce juge d'instruction, aussi peu apte à son emploi que tout juge d'instruction qui joue un rôle dans un roman.

Un médecin, quelque peu ennemi de François Hormais, s'aperçoit que la veuve du marchand de bois joue la folie ; François a avoué à sa sœur que c'est lui qui a tué M. Goussolin, et la supplie d'accepter les hommages de M. Dampierre afin que, si celui-ci vient à découvrir le vrai coupable, il soit arrêté par la pensée de compromettre la famille dans laquelle il va entrer. Bref, tout se découvre, le juge d'instruction ouvre les yeux, il est vrai qu'il ne les ouvre pas tout seul, et François se jette au fond d'un précipice. Quant à Thomas Loir, il n'avait eu pour la femme de son patron qu'un amour très platonique, ce qui lui a valu quelques mois de prison préventive.

Ce roman n'offre rien de bien particulier, quoiqu'il ne soit pas banal. Seulement, à la trentième page, on sait déjà quel est le coupable et ce qui va arriver. Cela retire beaucoup d'intérêt à l'action qui marche vers un but connu.

*
* *

Le Roman d'une Anglaise, par Fortunio, est un récit, genre anglais, qui conviendra aux femmes à l'esprit romantique et pour lesquelles l'amour est un idéal dont les mœurs du jour ne peuvent donner qu'une bien faible idée. Quelques scènes de ce doux roman sont jolies, mais c'est trop triste.

*
* *

Récits de la Luçotte, par Paria Korigan, un pseudonyme, sans doute, sont des récits détachés de légendes et d'histoires bretonnes, écrites moitié en français, moitié en patois du pays.

*
* *

Mme Naper, quoique rien ne l'indique sur la couverture, est le second volume de la *Jeunesse d'un Désespéré*, de M. Henri Rivière. Un troisième volume paraîtra quelque jour sous ce titre : *les Fatalités*. Curieuse manière de faire de la librairie !

A. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Dans sa PHILOSOPHIE NATURELLE, M. Jules Soury, docteur ès-lettres, maître de conférence à l'école pratique des hautes études, étudie les origines de l'espèce humaine. L'auteur suit pas à pas l'évolution organique de la nature et le règne des protistes ; il approfondit le transformisme, la psychologie cellulaire, les fonctions du cerveau, ce condensateur général de toutes les énergies psychiques qui appartiennent, dans une certaine mesure, avec toutes les autres propriétés vitales, aux éléments anatomiques dont sont constitués les tissus vivants. Il consacre un chapitre au développement du sens des couleurs, un autre à la mort apparente et aux yoghis de l'Inde ; il étudie, avec Glisson et Leibnitz, les monades, êtres *primordiaux*, éléments indivisibles, inaltérables et indestructibles des choses dans le monde métaphysique. Il termine cet ouvrage par la philosophie de l'inconscient et l'histoire de la civilisation.

— Dans la deuxième série de L'ART AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, MM. Edmond et Jules de Goncourt étudient, avec leur compétence remarquable en la matière, l'œuvre de Greuze, des Saint-Aubin, de Gravelot et de Charles-Nicolas fils.

— M. Calmann-Lévy vient de refaire une nouvelle édition des MÉMOIRES D'UN COULISSIER, une des œuvres les plus réussies d'Ernest Feydau. La première édition, qui parut vers 1872, eut un immense succès et celle-ci, arrivant au milieu de la débâcle générale de la « coulisse », vient juste à point pour faire connaître au public la situation vraie de tous ces gens de finance, dont la seule morale est celle-ci : *Les affaires, c'est l'argent des autres.*

— L'éditeur Maurice Dreyfous, le créateur d'une excellente bibliothèque d'aventures et de voyage, vient de faire paraître : LE TROISIÈME VOYAGE DU CAPITAINE COOK. C'est le récit du voyage qu'il fit avec les vaisseaux *la Révolution* et *la Découverte*, de 1776 a 1780. Ce troisième voyage du capitaine Cook fut, hélas! son dernier, car il mourut assassiné par les naturels de l'île Ohwyhee, et ce furent ses lieutenants qui durent achever la relation de ce troisième voyage.

— La librairie Hachette et Cie met en vente un nouvel ouvrage de Ouida : La Princesse Zouroff. M. J. Girardin a prêté son double talent de traducteur et d'écrivain, pour faire connaître l'œuvre du célèbre auteur anglais.

— Le sixième volume de la magnifique édition du Chansonnier historique du dix-huitième siècle, recueil Clairambault de Maurepas, vient de paraître chez l'éditeur A. Quantin. Ce sixième volume est particulièrement consacré aux chansons, sonnets, épigrammes, etc., parus sous le règne de Louis XV et sous le ministère du duc de Bourbon et du cardinal Fleury (1724-1742). Les commentaires, notes et index sont de M. Émile Raunié, archiviste paléographe; les portraits à l'eau forte sont dûs au burin de M. Rousselle.

— L'édition définitive des Caresses, l'œuvre poétique de Jean Richepin, vient de paraître chez l'éditeur Maurice Dreyfous. L'éditeur a soigné l'édition de ce livre, imprimé avec des caractères neufs, sur papier teinté. Il n'y a plus à faire l'éloge de Jean Richepin, dont les œuvres sont connues du monde entier.

— M. Edmond Dreyfus-Brisac, rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'enseignement*, publie des études de pédagogie comparée, chez l'éditeur G. Masson, sous ce titre : l'Éducation nouvelle. Ce livre est consacré à l'étude des nouvelles méthodes d'éducation dans les écoles supérieures. Il n'y est question que de l'éducation intellectuelle, celle qui peut et qui doit se donner à l'école; il n'y est rien dit de l'éducation physique (sur laquelle d'ailleurs tout le monde est d'acord), ni sur l'éducation morale, à laquelle la famille seule peut assurer son plein et entier développement. L'auteur y attache cependant la plus grande importance, et c'est pour ce motif surtout qu'il est un adversaire décidé de l'internat.

— Le premier volume des Souvenirs littéraires, de M. Maxime Ducamp, vient de paraître chez les éditeurs Hachette et Cie; ce n'est pas une œuvre de critique littéraire seulement, ce sont plutôt des souvenirs d'amitié et d'agréable confraternité.

— Le tome quatrième des Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères par M. P. Faugère, vient de paraître à la librairie Hachette et Cie. Ce volume contient des lettres écrites de 1703 à 1742 : Lettre anonyme au roi, — Projets de rétablissement du royaume, — Supplique de l'Université au Parlement, — Mémoires et pièces diverses.

— La même librairie vient de mettre en vente le tome premier des Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés par le comte Gabriel-Jules de Carnac et M. Arthur Bertrand, archiviste-paléographe.

Louis-François Du Bouchet, marquis de Sourches, était conseiller d'État, prévôt de l'hôtel du roi et grand-prévôt de France, et les hautes fonctions qu'il a occupées donnent à ses mémoires une autorité incontestable.

— L'Histoire de la Notation musicale depuis son origine, tel est le sujet aussi intéressant que complexe mis au concours par l'Académie des beaux-arts pour 1880 (prix Bordin).

MM. Ernest David et Mathis Luny fournirent un travail qui remporta le prix du concours. Ce travail imprimé, par autorisation du gouvernement, sur les presses de l'Imprimerie nationale, vient d'être mis en vente chez l'éditeur Calmann-Lévy.

Les auteurs ne se sont pas bornés à remonter aux *origines* des systèmes de notation dont émane le nôtre directement, leurs investigations se sont portées sur tous ceux que la paléographie musicale permet de reconstituer plus ou moins complètement.

— Une nouvelle revue vient de lancer son premier numéro : Revue mensuelle d'Astronomie populaire, *de Météorologie et de Physique du globe*. L'éditeur de cette nouvelle revue ne pouvait mieux placer la direction de cet ouvrage, qu'en la confiant à la plume savante et aimable de Camille Flammarion, qui réunira autour de lui les principaux astronomes français et étrangers.

Cette revue, qui comporte une grande variété d'articles, paraît le premier de chaque mois, à dater du 1er mars 1882, par numéro de 32 à 40 pages grand in-8, et formera à la fin de l'année un beau volume de 400 pages. Chacun des numéros est illustré de nombreuses figures explicatives sur les grands phénomènes célestes.

Absolument correcte au point de vue scientifique, la science y est présentée sous la forme agréable que sait si bien employer M. Camille Flammarion.

Henri Litou.

THÉATRE

—

Depuis longtemps, le théâtre de l'Ambigu était ensorcelé, au point que l'existence du directeur faillit, comme l'on sait, se terminer d'une façon tragique. M. Pierre Elzéard est venu, qui, je le crois, dénouera la question de la façon la plus heureuse, avec JACK TEMPÊTE.

La pièce est tirée d'un roman que M. Pierre Elzéar publie dans le journal *l'Événement*. Ce roman, je ne l'ai pas lu, ayant horreur de la lecture des feuilletons, mais je suis certain qu'il me plaira une fois publié en volume, car, au théâtre, *Jack Tempête* contient de fortes qualités scéniques et un grand intérêt dramatique. Cependant, le succès de ce drame a été discuté, et, dans le journal *le XIXe Siècle*, M. Philibert Brébant prétend qu'il n'a point réussi. Pourquoi? Est-ce parce que l'intérêt va toujours en croissant? Est-ce parce que *Jack Tempête* se repent de sa mauvaise action? Enfin, serait-ce donc parce que M. Brébant, habitué aux mélodrames de boulevards, écrits dans une langue impossible, est tout surpris d'entendre au théâtre de l'Ambigu une pièce dite en français?

M. Elzéard n'a pas écrit sa pièce pour les auditeurs de la première représentation, il l'a écrite pour le public, et le public ratifiera mon jugement et celui de la plupart de mes confrères.

Un aventurier, Jack Tempête, poussé par son père Ralph, se fait passer, auprès de M. Simmons, un riche banquier, pour le fils que celui-ci croyait perdu. Jack, le fils du banquier, se présente au château de son père, mais il y trouve la place occupée, et se fait chasser comme un imposteur. Cependant, Jack Tempête se repent, il rend au véritable Jack l'amour de son père, et Jane, la fiancée de l'héritier des Simmons. Il a d'autant plus de mérite en abandonnant Jane, que celle-ci l'aimait et qu'il en était épris. Il a rempli son devoir, quoique tardivement, et retourne en Australie avec une pauvre fille, qui fût sa maîtresse et qui sera son bon ange.

On voit que la donnée du drame n'est pas absolument neuve; en ce monde, qu'y a-t-il de neuf? Mais le drame est bien charpenté, l'action bien conduite; le succès est certain, et l'Ambigu aura trouvé sa *Mascotte*.

Le rôle de Jack Simmons a été très remarqué; son interprète, M. Gédéon, en fait une création remarquable; les autres artistes ont rempli convenablement leurs rôles. J'aime peu M. Montigny dans le rôle de Jack Tempête.

— MM. Ordonneau et Verneuil ont fait représenter au théâtre Cluny MIMI PINSON, vaudeville-opérette dont la musique très vive, très gaie, est de M. Michiels.

Ce n'est certes pas la *Mimi Pinson* d'Alfred de Musset, que nous retrouvons à Cluny, car celle-ci ne possédait qu'une robe et qu'un bonnet, tandis que celle représentée par la trop enrhumée Mme Pauline Luigini, est amplement pourvue de robes de toutes sortes et de chez la bonne faiseuse. Je ne raconterai pas la pièce, il me suffira de dire qu'elle est très gaie, comme la musique. Mais je déclare que l'orchestre du théâtre Cluny est lamentable!

— Le théâtre de l'Odéon donne une comédie en un acte et en vers de MM. Carré et Fernay, qui est tout simplement un petit bijou. Lekain, Préville, la Dangerville et la Clairon, pour se venger de Garrick, qui s'est permis de les accuser de manquer de naturel, l'attirent dans un piège et veulent se faire passer pour des marmitons et des maritornes. Garrick ne s'y trompe pas, il voit de suite à qui il a affaire, et c'est lui-même qui trompe les acteurs français, en jouant l'homme ivre d'une façon que M. Porel n'a peut-être pas rendue bien naturelle. UNE AVENTURE DE GARRICK tiendra longtemps l'affiche.

— Aux Fantaisies-Parisiennes, LES JOYEUX ENFANTS DU TRAVAIL, comédie-vaudeville en cinq actes et sept tableaux, de MM. Clairville et de Jallais, fourniront une longue série de représentations. Il s'agit d'un trio d'Auvergnats toujours gais et satisfaits, et il y a de quoi, car, arrivés tous trois sans un sou vaillant dans la capitale, on les retrouve, au dernier acte, millionnaires, débarbouillés et jolies — je parle des femmes — à croquer. Il y a, là-dedans, une scène de bain-froid à désopiler la salle entière... mais, vous irez voir çà.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 35

10 avril 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

LIBRARY

REVUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1882

SOMMAIRE

Pages

CHRONIQUE, par Gaston d'Hailly 289

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Jeanne de Maurice. . . . . LUCIEN BIART. . . . . A. HENNUYER. 290
L'Honneur du nom . . . . . EM. DE COETLOGON. . . . . E. DENTU. 295
Le Péché de la veuve . . . . . ALBERT SAMANOS. . . . . MARPON. 296
Le Secret. . . . . ***. . . . . CALMANN-LÉVY. 297
Christine Bernard. . . . . PIERRE ELZÉARD . . . . . VICTOR HAVARD. 298
La Vie en Chine et au Japon. . MAURICE DUBARD. . . . . E. DENTU. 298
L'Isaïe du faubourg St-Honoré. ALEXANDRE WEILL. . . . . *Idem*. 299
Les Requins de Paris . . . . . A. BAPAUME . . . . . *Idem*. 300
La Jeune Garde . . . . . VAST-RICOUARD . . . . . PAUL OLLENDORFF. 303
Le Krach. . . . . CH. MÉROUVEL. . . . . E. DENTU. 303
Les Drames du Gange. . . . . LOUIS COLLAS . . . . . *Idem*. 305
Les Amoureuses du colonel. . . Mme MARY SUMMER . . . . . CALMANN-LÉVY. 305
Les 773 millions de Jollivet . . JULES GROS . . . . . JULES ROUFF. 309
L'Espagne. . . . . A. ESCHENAUER. . . . . PAUL OLLENDORFF. 311
A l'atelier. . . . . A. GOBIN. . . . . *Idem*. 311
Poèmes et Récits. . . . . L. BRETHOUS-LAFARGUE . . . G. CHARPENTIER. 312

Par Alexandre Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires de Samson (de la Comédie-Française) . . . . . PAUL OLLENDORFF. 315
Le Supplicié vivant. . . . . PIERRE DURANDAL . . . . . H. OUDIN. 315
Le Nègre des marais maudits. . P. ZACCONE et CH. VALOIS . . CLAVEL. 315
Les Curiosités de la science . . . L. DE BEAUMONT . . . . . *Idem*. 315
La Politique contemporaine devant l'histoire (t. I) . . . . . FRANÇOIS DE BUS . . . . . E. DENTU. 316
Chefs-d'œuvre poétiques . . . . . ADAM MICKIEWICZ . . . . . G. CHARPENTIER. 316
Qu'est-ce qu'une nation? . . . . ERNEST RENAN. . . . . CALMANN-LÉVY. 316

Par Henri Litou.

THÉATRE

Le Théâtre scientifique, de Louis Figuier. — E. Dentu 316
Galante Aventure, trois actes, paroles de Louis Davyl et Armand Sylvestre, musique de M. Ernest Guiraud. — Opéra-Comique 317
L'Auréole, un acte, comédie en vers de M. J. Normand. — Vaudeville 318
Le Volcan, trois actes, pièce de MM. Gondinet, F. Oswald et P. Giffard. — Palais-Royal. 319
Les Rantzau, quatre actes, pièce de MM. Erckmann et Chatrian. — Comédie-Française 319
Boccace, trois actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Franz de Luppé. — Folies-Dramatiques 320

Par Gaston d'Hailly.

LIBRARY

CHRONIQUE

Paris, 10 avril 1882.

Nous avons signalé à nos lecteurs la question Mario Uchard-Sardou, à propos d'*Odette*. Commencée par un échange de lettres aigres-douces, l'affaire de la *Fiammina contre Odette* a été renvoyée devant un tribunal.

Je me figure difficilement un tribunal civil jugeant, article de loi en mains, si M. Sardou a pris les *Pommes du voisin*, ou non.

Que va faire ledit tribunal?

Il va faire et ordonner, ce par quoi MM. Mario Uchard et Sardou eussent dû commencer : nommer des arbitres.

M. Sardou eût voulu que la question fût tranchée devant la *Commission des auteurs et compositeurs dramatiques;* mais voilà... M. Sardou est vice-président de la commission et M. Mario Uchard ne voulait pas faire juger M. Sardou, auteur d'*Odette*, par M. Sardou, vice-président.

Donc, tandis que le tribunal s'apprête à appeler cette cause d'ici à... un nombre de mois impossible à fixer, M. Uchard a voulu dresser un dossier complet et a publié la brochure la plus spirituelle qu'il fût possible d'imaginer.

Si cette affaire n'intéressait que les deux auteurs, dont l'un se prétend pillé et l'autre qui prétend avoir le droit de prendre une idée n'importe où, de la développer à sa manière et même à la manière du premier inventeur; peut-être ne serait-il pas utile de nous en occuper, mais la question qui va être posée est celle-ci :

Où commence et où s'arrête le droit de revendication d'un auteur sur un sujet déjà traité par lui?

Ce n'est pas si facile que cela à résoudre; car on élabore un traité avec certaines puissances étrangères, pour la conservation des droits de chacun

sur *sa* propriété littéraire, mais encore, faudrait-il qu'il y eût chez nous une jurisprudence établie.

J'ai en mains le dossier de la *Fiammina contre Odette*, et j'y reviendrai. J'attends cependant l'apparition d'*Odette contre la Fiammina*... le dossier paraîtra-t-il?

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Créer une bibliothèque de romans dont la lecture ne puisse choquer la femme honnête, s'entourer d'un comité de bons écrivains dont les œuvres ne tombassent point dans la banalité, enfin, s'attacher à faire des éditions, non pas luxueuses, mais soignées, imprimées d'une façon très lisible, en évitant les fautes de correction et sans économiser sur le choix du papier, tel est le but poursuivi avec succès par l'éditeur du *Magasin des Demoiselles*, M. A. Hennuyer. Le sympathique éditeur, pour remplir son programme, ne s'arrête pas aux frais d'exécution, et je n'hésite pas à dire qu'il réunira d'ici quelques années une des plus belles bibliothèques choisie spécialement pour la femme.

Lucien Biart, Paul Célières, Prosper Chazel, A. Beaumont, etc., ont écrit de charmantes histoires dans le *Magasin des Demoiselles*. Ce sont ces récits qui, plus tard, réunis en volumes, ont formé cette collection unique comme genre.

Il est bien regrettable que le dernier volume de Ludovic Halévy : *l'Abbé Constantin*, ne fasse pas partie de cette bibliothèque; il y avait sa place toute marquée.

Aujourd'hui, c'est à un nouveau volume de M. Lucien Biart que je dois faire les honneurs de notre Revue. JEANNE DE MAURICE est une étude sur l'égoïsme, sur l'être personnel qui se contente d'être heureux, sans se

préoccuper de savoir si sa satisfaction propre ne fait pas le malheur et le désespoir de ceux qui l'entourent.

Lorsque le voyageur qui se dirige vers Châlons-sur-Marne, par la ligne de l'Est, retrouve la lumière en débouchant du tunnel de Nanteuil, il est ravi de trouver, au lieu des hauts talus plantés d'acacias qui lui cachaient l'horizon, une plaine où mûrissent de riches moissons à sa droite, tandis qu'à sa gauche, adossé contre un coteau couvert de vignes, un coquet village mire dans la Marne ses toits de tuiles rouges et ses murs blancs. C'est Nanteuil.

Ce fertile coin de terre, vu en plein soleil au sortir des ténèbres, est de ceux qui font dire ou penser instinctivement : Il ferait bon vivre là!

Cette impression séductrice, M. le président de Maurice, du ressort de Paris, la ressentit un matin de mai 1860, alors qu'il se rendait à Château-Thierry, pour visiter une propriété qu'il voulait acquérir. Sans aller plus loin, il saute hors de wagon, et après quelques informations se présente à la grille d'une propriété décorée du nom de château des Cygnes. Ce domaine appartient à un vieux serrurier retiré des affaires ; il avait acheté et embelli les Cygnes pour sa fille. Celle-ci s'est mariée, et aujourd'hui M. Robert vit seul, abandonnant la propriété qu'il laisse, pour ainsi dire, tomber en ruines et envahir par les herbes et les plantes sauvages. Il n'a plus qu'une passion, cet homme, c'est la passion de l'argent, qui a remplacé dans son cœur l'amour qu'il avait pour celle qui était sa consolation, et comme il le dit à M. de Maurice :

— Les filles que l'on marie ne vous appartiennent plus!

Cette simple phrase a particulièrement frappé M. de Maurice, car lui aussi il a une fille, Jeanne, et Mlle de Solis, grande tante de celle-ci, a déclaré que la jeune fille serait ravissante en toilette de mariée.

M. de Maurice adore sa fille, portrait vivant de la femme qu'il a perdue. Son plus grand chagrin serait de se séparer d'elle. Depuis quelque temps on la lui a demandée en mariage. Il a déclaré qu'il ne la marierait pas avant sa vingt-deuxième année. Pour fuir les prétendants, il voulait se retirer à la campagne, et c'est au milieu de ses recherches d'une propriété à vendre qu'il s'est arrêté à Nanteuil. Quelques jours après il achète les Cygnes, où il vient s'installer avec sa tante et sa fille, après avoir fait remettre tout en état.

M. Robert a vendu sa propriété le plus cher possible, mais il a obtenu d'y loger dans une petite maisonnette indépendante du château. Vêtu sordidement, vivant presque d'aumônes, par avarice, il est heureux d'avoir

à s'occuper des améliorations que le nouveau propriétaire fait faire chaque jour dans cette propriété. Il semblerait que cet homme éprouvât une jouissance intérieure en voyant un autre dépenser de l'argent pour embellir ce château dont il n'est plus propriétaire, mais enfin qu'il a pour ainsi dire créé. Cependant, il s'arrange de façon à se faire donner pleins pouvoirs pour traiter avec les entrepreneurs, car il ne voudrait pas que M. de Maurice, qui est inexpérimenté dans la construction, se trouvât dupe. Il agit comme pour lui, c'est dire que les ouvriers ne peuvent perdre une minute, et que les entrepreneurs ne peuvent majorer leurs mémoires. Avare pour lui-même, il est avare pour les autres.

Il paye donc en services réels, celui que M. de Maurice lui rend en ne l'éloignant pas de ce domaine qu'il aime, comme on aime généralement ce que l'on a créé.

Une fois complètement installé, M. de Maurice reçoit quelques voisins. La famille Vital, entre autres. Un jeune homme, Gaston Vital, s'éprend de Jeanne, mais Gaston ne plaît pas à celle-ci; aussi, M. de Maurice ne repoussa-t-il nullement les avances de cette famille et, lorsque M. Vital père vient demander officiellement la main de Mlle de Maurice, le père de celle-ci la consulte-t-il, sachant fort bien qu'elle refusera.

Une autre famille, la famille Armengaud, fréquente le château des Cygnes. Me Armengaud présente son fils, officier aux chasseurs à cheval. Celui-ci produit une grande impression sur Jeanne, quoiqu'il ne soit guère disposé lui-même à se marier, ce n'est qu'aux sollicitations de sa famille qu'il veut bien faire un doigt de cour à Jeanne. M. de Maurice a vu, en Michel Armengaud, un prétendant qui pourrait bien lui enlever sa fille.

Il veut savoir si Michel est digne de Jeanne; il l'épie, et est tout heureux de le voir au cabaret du Lion d'or, en train de régaler ses anciens camarades d'école.

Le soir, Michel vient avec sa mère dîner aux Cygnes; il se montre grave, silencieux, un peu gauche même, durant la première partie du repas. Peu à peu sa langue se délie sous l'influence des vins généreux que lui sert le président. Au dessert, il remue, bavarde, plaisante, et sa verve semble de bon aloi. Après le café, Mlle de Solis, la tante et Jeanne sont conduites au salon, et le président ramène son hôte vers la salle à manger; il veut avoir son avis sur un kirsch nouveau et sur des cigares arrivés récemment de la Havane. Une demie heure après, Michel, familièrement appuyé sur le bras de M. de Maurice, apparait avec ce sourire hébété des hommes que l'ivresse envahit, et petit à petit se grise de ses

paroles même. Jeanne revient complètement sur la bonne opinion qu'elle avait eue sur M. Michel, et comme le dit Mlle de Solis au président de Maurice :

— Tu es Machaviel; c'est avec préméditation, je le devine, que tu as mis M. Armengaud fils dans l'état déplorable où tu nous l'a montré. Mlle de Solis est désolée de voir M. de Maurice saisir le moindre prétexte pour empêcher le mariage de Jeanne.

— Oui, c'est bien cela, se disait-elle; il prévoit que le départ de Jeanne sera pour lui un arrachement semblable à celui qui a déjà désolé sa vie lorsqu'il a perdu la mère de celle-ci; il souffre à la fois du passé et de l'avenir. Je n'ai qu'à demi raison en le traitant d'égoïste; il aime certainement sa fille plus que lui-même et, le jour où elle aura distingué quelqu'un, saura-t-il se sacrifier.

Et causant avec son neveu :

— Je ne veux pas offenser ton sexe, mais nous sommes faites d'amour et d'abnégation, nous autres femmes, et il nous faut des parents, un mari, des enfants à soigner. Puis, tu sembles l'oublier, nous ne serons pas toujours là; préparons à Jeanne un appui dans l'avenir; il s'agit d'un devoir, songes-y bien.

— Vous avez raison, dit le président pensif; néanmoins, étant donné l'âge de Jeanne, rien ne nous oblige à nous hâter. Laissez-moi m'accoutumer à cette idée, qui me désole, je l'avoue, de n'être plus que le troisième dans l'affection de mon enfant.

Dans ces discussions, qu'il évitait autant qu'il le pouvait et que Mlle de Solis soulevait avec intention, M. de Maurice faisait surtout valoir ses craintes de voir Jeanne engagée dans l'impasse d'une union mal assortie. Au fond, ce n'était pas tant les chances aléatoires de mariage qu'il redoutait, que le mariage lui-même. L'idée de livrer sa fille à un mari, quel qu'il fût, lui répugnait, l'indignait. Peu à peu, Mlle de Solis vit clair dans cette âme si bonne, si droite, qu'un amour paternel exagéré égarait à son insu.

Cependant, M. Robert avait fait venir près de lui, pour quelques jours, son petit-fils Albert, jeune ingénieur qui a pris les fièvres en faisant exécuter les travaux du canal de Suez. Une certaine intimité s'établit entre Jeanne et Albert. Au bout de peu de temps, le jeune homme étant complètement rétabli, s'aperçoit qu'il aime Jeanne, celle-ci n'a pas eu de peine à comprendre combien Albert lui est cher. Mais, un oncle de Jeanne a éprouvé des revers de fortune, et celle-ci, pour le sauver de la faillite, lui

a avancé la somme nécessaire pour faire face à ses engagements. Jeanne qui passait pour être fort riche, par sa mère, n'a plus qu'une vingtaine de mille francs de rente. Le père d'Albert, M. Malleron, un homme enrichi et sans éducation, refuse son consentement au mariage de son fils Robert avec Jeanne, parce que celle-ci est moins riche qu'il ne l'avait pensé. Robert est majeur et pourrait se marier contre la volonté de son père, mais Jeanne dit à celui-ci :

— Rassurez-vous, monsieur, votre fils ne luttera jamais, à cause de moi, contre votre volonté. J'acceptais sa pauvreté, car j'ignorais qu'il fût riche; sa fortune à venir, à laquelle je n'avais pas songé, nous sépare à jamais. A ce moment, intervient M. Robert, l'homme à l'aspect si misérable; il offre à la jeune fille de se substituer à elle dans la créance qu'elle a sur la maison de son oncle et, malgré son amour de l'argent, il sacrifie sa passion pour faire le bonheur de son neveu Albert.

Mais Jeanne a deviné que tous les obstacles qui se sont accumulés chaque fois qu'il a été question de mariage pour elle, viennent de son père; elle comprend combien serait grande la désolation de celui-ci le jour où elle le quitterait, et elle se sacrifie.

— Ah! pensa-t-elle, j'en mourrai peut-être.

Elle en meurt, en effet, et lorsqu'auprès de son lit de mort M. de Maurice lui dit avec accablement :

— Tu as été, tu es malheureuse par moi.

— Non, répond la noble martyre, mon sacrifice a été volontaire; j'ai voulu te voir vivre heureux.

Depuis quinze ans, M. de Maurice erre du matin au soir dans l'immense propriété, il est seul; il a voulu, dans son égoïsme, conserver pour lui les trésors d'amour que Dieu avait mis dans le cœur de sa fille, il n'a pas compris qu'un nouvel amour doit succéder à l'amour filial et, aujourd'hui, il n'a plus qu'à s'asseoir, désolé, sous les arbres où Jeanne s'est reposée. Il a toute sa raison et il vit! Peut-on rêver un plus effroyable châtiment?

En dehors du charme de ce roman intime, deux portraits sont particulièrement bien esquissés : je veux parler des physionomies de Mlle de Solis et de celui que l'on appelle M. Robert. C'est en lisant le volume, que l'on appréciera le soin et la minutie avec lesquels M. Lucien Biart étudie ses personnages, même ceux qui n'ont qu'un intérêt indirect dans l'action.

*
* *

Dans l'Honneur du nom, par M. Em. de Coëtlogon, ce n'est plus le père qui sacrifie le bonheur de sa fille à l'égoïsme de son amour paternel, comme dans *Jeanne de Maurice*, c'est le père qui sacrifie sa fille à l'orgueil du nom de ses aïeux, nom qui lui a été légué sans tache. Pour sauver l'honneur de sa famille, que sa fille, Yvonne, a flétri, il faut que celle-ci disparaisse. Ce roman, beaucoup plus dramatique que celui dont j'ai essayé de donner l'analyse ci-dessus, offre un intérêt poignant et tient le lecteur sous une émotion qui, pour être moins douce que celle que l'on éprouve dans le précédent, n'en est pas moins attachante.

Yvonne, la fille du comte de Trégastel, est fiancée, par la volonté de son père, à Roger de Noyal. Le mariage de ces deux jeunes gens a été le rêve des deux familles de Noyal et de Trégastel, depuis longtemps unies par les liens de l'amitié. Le château de Plouvinec, habité par les Trégastel, est situé sur un mamelon assez élevé dominant la baie de Penmark, en Bretagne.

Pendant une tempête épouvantable, un navire vient se briser sur la côte, un seul naufragé est recueilli, presque mourant, transporté et soigné au château. Le naufragé est un jeune homme fort bien de sa personne, assez instruit. Il revient d'Amérique, et espère trouver un emploi de précepteur, car il a les meilleures références du commandant de la Guyane anglaise, qui l'avait chargé de l'instruction et de l'éducation de ses enfants. Le comte de Trégastel prie Jules Desroches, c'est le nom du naufragé, de rester au château de Plouvinec où il fera l'éducation d'Henri, le jeune fils du comte.

Jules Desroches est remarqué par Yvonne qui, insensiblement, s'aperçoit qu'elle l'aime. Celui-ci adore la jeune fille, et finalement dans un moment d'égarement, celle-ci se donne à son amant qui s'est introduit dans sa chambre.

Yvonne refuse d'épouser Roger de Noyal; son père lui demande la raison de ce refus, et il apprend que sa fille n'aimera jamais que l'homme qu'il a introduit comme précepteur de son fils. M. de Trégastel renvoie Jules Desroches; celui-ci veut revoir Yvonne, s'introduit dans le château pendant la nuit, et reçoit un coup de fusil qui lui brise l'épaule. Soigné à l'hôpital, il est reconnu pour un forçat évadé, il a volé les papiers d'un homme qu'il a fait disparaître pendant la tempête qui avait failli l'engloutir lui-même. Le désespoir de M. de Trégastel est déjà à son comble, mais il apprend, par le médecin, que sa fille est enceinte. Furieux, il veut tuer Yvonne; arrêté dans sa colère par le médecin qui le retient lorsqu'il

allait se précipiter sur la malheureuse, il décide de faire disparaître d'abord le fruit du honteux amour de sa fille, et pour dissimuler sa faute à tous les yeux, il prétexte un voyage.

Par une circonstance, qui ne se rencontre que dans les romans, une jeune fille est tuée par un cheval au milieu d'un chemin, le comte de Trégastel s'empare de ce cadavre, lui fait rendre les honneurs funèbres, et annonce à tous que sa fille est morte. Il assiste aux couches de sa fille, fait mettre l'enfant auquel Yvonne vient de donner le jour aux enfants trouvés, remet une somme à Yvonne, et lui dit :

— Maintenant, je ne vous connais plus, vous avez souillé notre nom, vous êtes morte, c'est vous qui êtes dans ce cercueil, vous ne vous appelez plus Yvonne de Trégastel, mais bien Alice Raynal, qui est le nom de la malheureuse qui vient d'être tuée.

Vingt ans après, on retrouve tous les personnages de la première partie du récit, sauf le comte de Trégastel qui est mort, de chagrin sans doute, car l'homme qui portait comme devise : *Potius mori quam fœdari*, ne pouvait supporter la tache faite à son blason.

Yvonne, devenue Alice Raynal, a été recueillie dans une famille honorable, et elle s'est mariée avec le père, devenu veuf, des enfants dont elle a fait l'éducation. Elle est adorée de son mari, auquel elle n'a pas caché sa faute, ainsi que des enfants de celui-ci.

Jules Desroches, le forçat, après avoir subi sa peine, a été rendu à la liberté; il est dans une fort belle position et fût resté honnête, s'il n'avait rencontré un ancien collègue de Cayenne qui le menace de dénonciation, et, pour ne pas perdre sa position, il se lance de nouveau dans le crime. Il fait assassiner le mari d'Yvonne, et, tombé de nouveau dans les mains de la justice, il se pend dans sa cellule. Yvonne épouse Roger de Noyal qui l'aime toujours, et l'enfant d'Yvonne, la petite abandonnée, devenue grande, retrouve sa mère; elle eût épousé Guy de Noyal, le jeune frère de Roger, si elle n'avait pas connu le nom de son père; mais elle, la fille d'un forçat, ne peut accepter la main loyale d'un gentilhomme, elle se retire dans un couvent, où elle priera pour ceux qui souffrent, pour ceux qu'elle aime, et pour celui qui fut un grand coupable.

* * *

Le Péché de la Veuve, par M. Albert Samanos, est un roman qui n'a qu'un défaut, c'est d'en contenir deux. Il y a d'abord l'histoire d'une veuve qui se croit aimée par un jeune homme, et qui ne s'aperçoit que

celui-ci ne l'aime pas autrement que n'importe quelle jolie femme qu'il courtise, qu'au moment ou il est trop tard : le péché est commis. La seconde histoire, que tout le monde connaît, s'enchevêtre dans la première, c'est celle de Mme de Peraulla, dont le nom cache d'une façon bien reconnaissable une femme dont les relations avec un de nos derniers ministres de la guerre, a fait un certain bruit..... mais je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails, chacun a compris..... c'est l'histoire dont je parlais dernièrement, et qui est racontée tout au long dans la *Toile d'Araignée*, de M. Louis Davyl.

M. Samanos fait pénétrer le lecteur dans cette société qui n'est ni le monde, ni le demi-monde : c'est le monde où l'on s'amuse; mais à côté de ces tableaux de la vie de plaisirs, on trouve des pages fort dramatiques. La mort de l'abbé Delaste et son amour profond et caché pour Mme Delavigne ont fourni à M. Samanos des pages pleines de douces émotions.

* * *

Un Secret, tel est le titre d'un ravissant roman écrit par..... ah! ceci est un secret, et l'auteur signe ***. Si nous ne faisions profession de respecter les secrets un peu mieux que les dames de la Fable, nous dirions bien le nom de celui qui se cache au milieu des étoiles, mais nous nous contenterons de dire que les trois étoiles qui viennent de..... ne pas signer un secret, sont l'auteur apprécié des *Histoires intimes* et du *Roman de Gabrielle*.

Ce *secret* est une histoire bien simple, mais elle est si joliment racontée! En deux mots je veux la dire :

M. Olivier de Béraud aime Mme de Solange, une charmante veuve, mère d'une jeune fille non moins belle. Olivier devait épouser la belle veuve, mais celle-ci lui dit que le mariage projeté est devenu impossible, et qu'il lui faut s'éloigner sans lui demander le secret de sa décision. Olivier s'éloigne la mort dans l'âme, mais confiant en son amie. Il apprend cependant que M. de Veauze est reçu très familièrement chez la veuve; Olivier est jaloux, cela se comprend, mais bientôt il sait que M. de Veauze va épouser Valentine, la fille de Mme de Solanges; celle-ci le prie de revenir pour assister à ce mariage, et lui annonce qu'il peut en même temps faire publier les bancs pour son compte, Mme de Solanges s'appellera Mme de Béraud.

— Le secret? direz-vous.

On le connaîtra en lisant le volume, et comme je l'ai déjà dit, je ne livre

pas les secrets des autres; si je disais celui-ci, on ne le chercherait plus dans le volume, imprimé sur papier teinté, et avec un luxe dont les éditeurs ne sont pas prodigues pour tout le monde... L'auteur anonyme aura su charmer son éditeur comme il possède le secret de plaire à ses lecteurs.

*
* *

L'auteur applaudi de *Jack Tempête*, M. Pierre Elzéar, fait paraître un roman très sentimental, et qui plaira certainement à toute personne voyant dans l'amour une passion idéale qui n'a rien à voir avec les sens. C'est un charmant plaidoyer en faveur du divorce, quoique M. Elzéar n'ait pas soulevé la question.

Ce roman, écrit avec âme, sous le titre de CHRISTINE BERNARD, est l'histoire d'une jeune femme unie par les liens du mariage à un vil sacripant. Celui-ci, pour dépister les poursuites de ses créanciers, simule un suicide. Sa femme aime et est aimée par un jeune homme qui lui eût rendu la vie heureuse, malheureusement le pseudo-noyé reparaît au moment où les deux amants avaient enfin obtenu l'autorisation de se marier. Une scène terrible a lieu entre le ressuscité malencontreux et sa femme peu disposée à le recevoir à bras ouverts, et au moment où il va la frapper d'un coup de couteau, une balle vient le jeter à ses pieds. L'amant vient de tuer le mari, cette ombre sanglante séparera toujours les deux amants.

La forme de ce joli roman m'a beaucoup plu. Pierre d'Arnaud est un type idéal d'amoureux, comme on n'en trouve plus guère dans les romans de notre temps. Le caractère de Gaston Meriel est plein de bonne humeur et de franchise. Le tableau de l'ambulance modèle pendant le siège de Paris est touché de main de maître; c'est une fine critique de ces ambulances pour lesquelles les blessés étaient *trillés sur le volet*. Il n'est pas jusqu'au caractère du mari, qui ne soit bien présenté sans être exagéré. Enfin, on rencontre là une usurière, ce qui change un peu du cliché représentant l'usurier mâle avec des lunettes sur le nez et une calotte sur le chef.

Christine Bernard ferait une fort jolie comédie en changeant un peu le dénouement.

*
* *

Sous ce titre : LA VIE EN CHINE ET AU JAPON, M. Maurice Dubard, inspecteur-adjoint de la marine, publie un ouvrage fort intéressant sur ces pays déjà bien des fois décrits, sans être toutefois parfaitement connus.

M. Dubard n'a pas positivement écrit un livre de voyage, il a voulu présenter un tableau des mœurs des Européens établis sous ces latitudes. En même temps, il a peint sous de vives couleurs la vie en campagne des officiers de marine de nos jours.

C'est donc un livre qui résume les observations recueillies au jour le jour, plutôt qu'une description de ces pays. La forme des récits est gaie et spirituelle, et constitue un ensemble présentant un vif intérêt.

*
* *

Le titre même du nouveau volume de M. Alexandre Weill : L'ISAÏE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, indique bien que les sujets qu'il aborde dans ses vers sont tristes et pleins de l'amertume de nos dernières années. Malgré les conseils salutaires que le poète donne à son pays, je crains bien que moins que jamais M. Alexandre Weill ne soit « prophète en son pays ».

Oui, le jour n'est pas loin, où les peuples plus sages
Cesseront d'écouter leurs princes et leurs mages !
Où, libres de leurs peurs et de leurs vains effrois,
Ils n'auront plus besoin de prêtres ni de rois ;
Où le culte idolâtre, avec ou sans miracle,
Sera banni partout, comme un trompeur spectacle ;
Où l'athée, à l'esprit boiteux et tortueux,
Sera considéré comme un nain monstrueux.
Oh ! le beau paradis, le bel Éden sur terre,
Quand au faible le fort sera toujours un frère !
Quand les peuples unis, Allemands et Gaulois,
N'auront plus qu'un seul code, avec les mêmes lois ;
Quand le vice orgueilleux, bâtard de la paresse,
Sera frappé, couvert de honte, où qu'il paraisse !
Car le vice est fumier ; sur le vice défunt.
La vertu prend racine et répand son parfum.
Ah ! quand la terre heureuse et tressaillant de joie,
Sous les rais éthérés de l'aube qui rougeoie,
Ouvrira ses sillons pleins de fruits et de fleurs,
En payant cent pour cent à tous les travailleurs,
Qui, déchirant ses flancs, y sèmeront des graines
D'amour, sur les tombeaux blanchis des vieilles haines ;

Quand sous tous les climats, et par monts et par vaux,
Les hommes jouiront de leurs propres travaux ;
Quand les vastes déserts, ces océans de sable,
Ces châtiments mouvants du crime ineffaçable,
Du sang humain versé par des rois belliqueux,
— Qui souvent sont des gueux, régnant sur d'autres gueux —
Auront tous disparu, par le travail de l'homme,
Aimant et protégeant son prochain sous le chaume ;
Quand les bêtes du mal, ces vices ambulants.
Les animaux rampants, rugissants et sifflants,
Ces êtres spontanés, cette vermine affreuse,
Poux monstrueux, sortis d'une terre dartreuse,
Se seront aplatis, dans le gouffre béant,
Comme un tas de cirons, sous les pas d'un géant ;
Quand nulle part la terre, aimée et cultivée,
De ses droits naturels ne sera plus privée,
Les fléaux de la vie, en ce vrai jour de Dieu,
Comme des fils de chanvre, en s'approchant du feu,
Ne laisseront, éteints, qu'une trace de cendre,
Sur la terre on verra la paix du ciel descendre.
L'amour fera la loi dans tous les cœurs humains.
Plus de procès privés ! et plus de parchemins !
Plus de héros, que ceux qui se vaincront eux-mêmes !
Plus de combats, que ceux qui naîtront des problèmes !
La justice frappant, et frappant vite et dru,
Tout vice qui n'aurait point encor disparu.

M. Weill prétend que, pour être guéri, le peuple français n'a qu'à lire ses vers... Peut-être bien, qu'en s'armant un peu de courage.....

Bois ces lichens amers,
Infusés dans mes vers.
— Ce n'est pas un délice...
. . . . . .

* * *

— Splendide, cette Galathée !...

Soudain, comme elle sortie du cercle de ses admirateurs, comme elle allongeait le pas, elle s'arrêta net, avec ce mouvement instinctif que fait

toute femme qui sent sa traîne prise. Puis se croyant débarrassée, elle fit un pas en avant. L'étoffe, toujours retenue, se tendit et se déchira en grinçant. Au lieu d'un pardon quelconque qu'elle attendait, elle entendit rire.

.....Galathée se retourna tout d'une pièce, hautaine, la lèvre pâle et l'œil ardent.

Un homme était derrière elle et la regardait en riant, un homme horrible : les cheveux roux, courts, épais et rudes, se dressant sur le crâne comme le crin d'une brosse, le front bossué, les yeux en vrille, surmontés de maigres cils espacés, la face tumultueusement couturée par la petite vérole, mais enluminée par l'alcool, la bouche énorme, fendue au couteau d'un seul coup nettement donné, les lèvres pâles et méchantes, une tête affreuse en un mot, tête et corps de Caliban, mais d'un Caliban à coup sûr robuste : une vilaine bête, probablement méchante, mais une bête forte, voilà ce que représentait l'être que Galathée avait vu tout à coup face à face et qui, le pied encore posé sur la traîne de sa robe déchirée et souillée, souriant d'un air gouailleur, un bout de pipe entre les lèvres, la regardait effrontément, prêt à la riposte.

Galathée eut un mouvement de répulsion ; puis, méprisante, hautaine, elle tira violemment sa traîne, comme pour la déchirer davantage, et jeta ce seul mot à la figure du drôle :

— Rustre !

L'homme se mit à rire.

— Ah ! que n'ai-je ma cravache ! gronda la belle.

L'homme retira gravement sa pipe du coin de sa bouche, haussa les épaules, lança un jet de salive jaune, et, frappant le tuyau de sa pipe sur l'ongle de son pouce, tourna les talons en murmurant :

— Malheur !

C'est ainsi que commence le roman de M. A. Bapaume : LES REQUINS DE PARIS.

Cette scène se passait au moment de la sortie du théâtre de la Gaîté, où l'on venait de jouer *les Bohémiens de Paris*.

— Hé ! hé ! murmura Galathée, voilà un drôle qui pourrait bien m'être utile.

Et au moment où elle allait poser son pied délicat dans l'élégant petit coupé aux panneaux ornés de son chiffre, elle releva sa traîne et se mit à courir après le rustre. Elle commença par lui mettre cinq louis dans la main et lui donna rendez-vous pour le lendemain. Ils se rencontrent chez un marchand de vin.

La conversation s'engage, l'homme a nom Surin :

... J'ai fait l'impossible pour n'être point méchant... Car j'ai été assez simple pour croire qu'un jour, à force de bonté, je ferais oublier ma laideur !... Ha ! ha ! ha !... nul n'a daigné me faire la charité d'un mensonge... Parmi ceux-là que j'ai servis, obligés, sauvés peut-être, je n'ai même pas trouvé quelqu'un qui ait eu le courage d'aller jusqu'à l'hypocrisie.

Aussi vient-il le jour où l'on est las d'être un objet de risée ou de mépris... Puisque l'on est condamné à faire horreur, eh bien ! on fera horreur... mais on le fera bien ! Jamais aimé, soit : mais on sera du moins redouté !... Ce jour-là, c'est fini, la société est à vous comme le filon est au mineur, l'homme doit être à vous comme le fauve est au dompteur. Eh ! c'est, après tout, l'homme lui-même qui vous a forcé à devenir ce que vous êtes ; en refusant de vous admettre comme son semblable, il vous a condamné à devenir son esclave ou bien à fuir, à sortir des lois communes, à se faire oiseau de proie sous peine de tomber au rang des bêtes de somme, et à se faire requin sous peine d'être marsouin.

Et il s'exalte dans son esquisse, il croit voir trembler Galathée :

— Je vous fais peur !... vous êtes sans doute adorée, et riche à vous seule de toutes les fortunes que vous daignerez accepter ; à quoi peut vous servir quelqu'un comme moi ?... Laissez-moi tranquille, allez ; c'est assez que des auxiliaires vulgaires pour ce que vous pouvez rêver !

— Vous vous trompez ! Pour faire ce que je veux, ce n'est pas trop que de vous et de toute votre colère, avec toute votre haine !... Pas digne de vous, l'œuvre que je rêve !... Eh ! que vous faut-il donc, si ce n'est pas assez qu'un orgueil à faire souffrir, une ruine à préparer, un honneur à disperser en lambeaux, des larmes à faire répandre et peut-être... Eh bien ! oui, cela peut aller jusque-là, peut-être du sang à faire couler... Tu hais les hommes, parce que tu es pauvre, et Dieu parce que tu es laid... Eh bien ! moi, je les hais parce que je suis riche et belle !... Le monde !... il s'est appelé pour moi Georges de Cerny, et brutalement, sans phrase, il m'a crié à l'heure de la satisfaction : Place à une autre, Galathée, place à une autre !...

Il m'a plu de montrer quelles sont les deux énergies malsaines qui, dans les *Requins de Paris*, vont poursuivre de leur haine Georges de Cerny, qui a trompé Galathée. Mon intention n'est pas de suivre le drame pas à pas, la lecture seule permet de s'y retrouver au milieu des péripéties aussi nombreuses que les moyens sont violents, pour se venger non seu-

lement du coupable, mais aussi de tous ceux qui l'entourent : poison, poignard, vitriol, calomnies, etc., etc., tout y est!

*
* *

Au mois de janvier de l'année dernière, M. Vast-Ricouard fit paraître un volume ayant pour titre *la Vieille Garde;* aujourd'hui paraît LA JEUNE GARDE. Dans ce nouveau volume, l'auteur entre à fond dans la peinture des mœurs théâtrales. Le sujet était scabreux à traiter, et M. Vast-Ricouard n'y va pas par quatre chemins : il étale, à plaisir, la honte de cette exploitation de la femme par ces hommes qui vivent aux crochets des chanteuses à la mode, entremetteurs sans vergogne qui vendent les faveurs de leur maîtresse, pour l'épouser ensuite une fois qu'elle s'est enrichie par le vice et que les directeurs lui font un pont d'or. Ce roman est écrit au goût du jour. L'auteur a voulu montrer des types et il les peint tels qu'ils sont et sans voiler leurs turpitudes.

*
* *

Un sujet d'actualité est bien celui que vient de traiter M. Ch. Mérouvel dans le KRACH. C'est la question des agents de change qui fait le fond du roman.

M. Antonin-Ferdinand Raymond, ancien courtier de commerce, puis commis de banque, — pas de ces bonnes vieilles banques commerciales où s'escompte le papier des industriels et des boutiquiers, mais de ces fabriques d'émissions où l'on offre aux badauds, pour leurs économies, des titres fort élégamment coloriés, qu'ils revendront au poids du papier à sucre six mois ou un an après, — puis, enfin, agent de change, grâce à une association de capitaux et de gens, formant une véritable bande d'une dizaine de compagnons, unis pour exploiter le pays, sans préjugés, avec privilège de l'État.

Antonin Raymond était en exercice depuis trois ans à peine, et ses lucratives fonctions lui avaient permis d'amasser un nombre de millions qu'on disait considérable.

L'agent de change est un fonctionnaire et passe généralement pour être un homme intègre. Si nous pénétrons avec M. Ch. Mérouvel dans la vie privée et publique de M. Raymond, nous nous apercevons qu'il faut en rabattre beaucoup de la bonne opinion que l'on a de ces hommes qui ne devraient être que des intermédiaires et qui, bien au contraire, jouent pour leur propre compte.

Celui-ci a une fort jolie maîtresse, nommée Térésina. Il l'aime à la façon dont il aimerait ses chevaux, parce qu'ils sont de race ; son hôtel, parce qu'il est un des plus beaux de la capitale. Cela le pose, d'avoir pour maîtresse la plus jolie et celle qui porte le mieux la toilette. Térésina aime le comte de Saint-Florent; Raymond a la preuve des infidélités de celle-ci et, pour se venger, il ruine le comte qui ne peut payer ses « différences ». Mais le comte de Saint-Florent a un gendre fort riche qui vient à son secours et ruine l'agent de change qui, n'ayant plus un sou, vole les centaines de mille francs qu'il a données à Térésina et va fuir à l'étranger. Celle-ci arrive à temps, Raymond est occupé à boucler sa valise.

— ... Ma fortune, je n'ai pas envie de la perdre. Tu ne penses pas que ce soit par amour seulement que j'ai joué ce rôle de ta maîtresse, hein ? Ce serait bête. Je voulais de l'argent. Nous avons fait un marché, c'est toi qui l'as dit. Je l'ai tenu. J'ai été payée. C'est bien.

— Oui, dit tranquillement Antonin, mais comme tu as manqué à ta parole, ma chère, j'ai repris ce que j'avais donné. Comprends-tu ?

— Je ne perdrai pas mon temps à raisonner avec toi, dit-elle. Tes subtilités ne me touchent pas. Tu es un voleur !

— Des mots !

Elle courut au lit où un revolver était suspendu au chevet, constamment chargé.

— Des faits, dit-elle résolûment. Je veux mon argent... Si tu crois me dépouiller comme le comte de Saint-Florent, tu te trompes. Je l'aimais, oui, de toute mon âme ; je l'aime encore, tandis que je te hais; il est beau, et tu es laid ; il est noble, et tu es vil ; il est gentilhomme, et tu es un misérable ! Mon argent ! Dépêche-toi. Veux-tu ?

Elle avait armé le revolver et s'approchait.

Le portefeuille était là, dans la malle, entre eux.

Brusquement, Raymond s'élança pour la désarmer ; mais elle recula d'un pas avec la rapidité de l'éclair, et fit feu.

Il s'abattit lourdement, sans pousser un cri, sur le parquet.

La balle lui avait traversé le cœur.

Alors elle reprend tranquillement son argent, et disparaît. Le bruit du coup de pistolet avait été étouffé par les tentures et les tapis, et personne ne douta que Raymond ne se fût suicidé à la suite du krach qui fut cause de tant de ruines.

Le roman de M. Ch. Mérouvel est écrit avec talent ; certaines scènes sont fort jolies, entre autres, celle où Térésina apporte 400,000 francs au

comte de Saint-Florent pour le sauver du déshonneur. Le comte ne peut accepter l'argent d'une courtisane, mais profondément touché du sentiment qui fait agir Térésina, il refuse, sans que celle-ci puisse être froissée. La scène est écrite avec beaucoup de tact.

Le *Krach* est un excellent tableau de mœurs du jour, et si ces mœurs sont immorales, l'auteur, par la peinture de la vie heureuse et tranquille de la famille de l'industriel Gérard, qui doit sa fortune à un travail rémunérateur et sans *aléa*, a voulu par ce parallèle montrer combien sont peu assises ces fortunes basées sur le jeu et la spéculation.

* * *

M. Louis Collas publie les Drame du Gange. Pour analyser un roman aussi dramatique et qui transporte le lecteur sur cette terre indienne, au milieu des Thugs, du siège et de la prise de Delhi, il me faudrait y consacrer les trente-deux pages que comporte notre revue de quinzaine. Inutile de dire que ce récit est très mouvementé, que les tableaux de ces pays qui cachent des pièges sous chaque buisson, où l'homme sait ramper comme le tigre pour tomber à l'improviste sur son ennemi, sont peints de vives couleurs ; enfin, que le héros du roman, après les plus dures épreuves, est récompensé de son courage et de sa persévérance par le bonheur d'épouser celle qu'il aime, et qu'il a dû arracher aux mains de ses ennemis.

* * *

Mme Mary Summer, l'auteur d'un des plus agréables volumes qu'il soit possible de lire : les Amoureuses du Colonel, nous a déjà depuis longtemps habitué à applaudir ses petits romans de cœur, qui ne sont que des prétextes pour faire défiler sous les yeux du lecteur charmé, les figures des hommes et des femmes qui ont fait un certain bruit à l'époque où elle place son récit, soit dans la politique, les sciences, les arts, ou bien même la chronique scandaleuse. L'auteur du *Dernier Amour de Mirabeau* et des *Belles Amies de M. de Talleyrand*, dans le nouvel ouvrage qui nous occupe, fait une étude des mœurs parisiennes en 1806. Tous les racontars du temps sont encastrés dans l'historiette qui sert de cadre à tant de fins dialogues.

Écoutons, dans un salon, une de ces discussions, dans laquelle sont engagés le cardinal Maury, le colonel d'Alvimare, Valicourt, etc.

Le colonel d'Alvimare manœuvra pour se rapprocher du cercle auprès de la cheminée. On s'y chamaillait beaucoup ; la conversation avait dévié

sur la politique, terrain plus brûlant que la littérature. Valicourt gesticulait comme un possédé.

— Ne me parlez pas de ce Corse ambitieux : on n'a jamais escamoté le pouvoir avec plus de sans-gêne ; le 18 brumaire est une illégalité, un crime.

— C'est une journée d'audace et de bonheur qui a opéré le salut de la France, répliqua Monseigneur en retroussant davantage sa soutane.

— Ce n'était pas l'avis de mon ami Gohier : « Après le 18 brumaire, disait-il, le Français vertueux gémit et s'enveloppa de son manteau. »

— Eh ! eh ! en brumaire ce n'est pas désagréable, murmura le duc de Lauraguais.

— Et toutes ces victoires dont on fait tant de bruit, fantasmagorie pure. Tenez, Marengo, par exemple, belle affaire ! Sans Desaix nous eussions été battus.

— Non, monsieur, fit d'Alvimare l'œil étincelant, il n'y a que les ignorants qui le disent. Sachez que les dispositions avaient été prises en cas d'échec, aussi bien qu'en vue d'une victoire et, sans l'arrivée de Desaix, nous étions en mesure de vaincre six heures plus tard.

— Bon à envoyer au bivouac, ce petit monsieur, grommela Valicourt entre ses dents.

Le cardinal triomphait :

— Messieurs, c'est le propre du génie de l'empereur, de tout prévoir comme de tout embrasser. Il traite avec les puissances, il traite avec la religion.

— Il consolide votre chapeau de cardinal.

— Hein ? fit l'abbé qui avait l'oreille dure et qui ne s'apercevait pas d'où venait l'interruption. Puis continuant :

— Il rouvre aux émigrés la porte de la patrie.

— Heureuse idée de mettre en présence les nobles et les patriotes ; il s'en repentira.

— Il ressuscite, sur des bases plus larges, les théories de commerce et de valeur d'échange.

— Ridicules théories, dont nos pères se passaient bien.

— Il embellit notre capitale et endigue le grand fleuve parisien ; il perce des routes au sommet des Alpes et canalise les marais du Languedoc.

— Oui, pour enchérir sur ces Romains orgueilleux, qui ne pouvaient faire un pas sans en marquer la trace. Les rois se contentaient de bâtir des palais, pour eux et leurs favorites.

— Morbleu, monsieur Valicourt, vous avez beau m'interrompre, que cela vous plaise ou non, Bonaparte étonne l'univers.

— Et nos impôts paient la carte : guerre ou travaux gigantesques, généraux qu'il faut couvrir d'or, princes qn'il faut doter, liste civile qui grossit chaque jour, et maudit sacre qui nous a ruinés.

— Les princes et les généraux ont moins de luxe que n'en avaient les financiers, et, au lieu d'enfouir leur argent, ils ont le bon goût de rendre au commerce ce que l'État leur donne. Le couronnement n'a pas coûté la moitié de ce qui se dépensait dans les cirques, pour amuser la canaille de Rome, ni le cinquième de ce que coûtaient les cartonnages du Champ-de-Mars sous le Directoire. Tant pis pour les amateurs de révolution, les trafiquants sur la ruine publique, s'ils trouvent que Bonaparte s'éternise au pouvoir.

— Bravo ! enfoncé le pékin, murmura d'Alvimare.

— C'est plus amusant que les *Horaces*, dit Amanda.

— Messieurs, je vous en supplie, s'écria Elliot, un peu de courtoisie ; on se croirait à la Convention nationale.

Le duc de Lauraguais excellait à jeter l'huile sur le feu :

— Quelle métamorphose! mon cher Valicourt; au commencement de l'empire vous étiez plus bonapartiste que moi. Il est vrai que sous la démocratie, je vous ai connu sans cesse accroché au pourpoint des marquis. La Révolution arrive ; vous l'approuvez fort, et vous vous vantez de souper avec Mirabeau. Après le 10 août, on vous voit déjeuner au Cadran-Bleu en compagnie de Santerre ; on vous soupçonne même d'avoir bu une carafe d'orgeat avec Marat, et il est avéré que vous vous êtes donné beaucoup de mal pour organiser un banquet en l'honneur de Robespierre. Malheureusement le héros de la fête eut la tête coupée, et le banquet n'eut pas lieu. Pour vous dédommager, le 9 thermidor, vous offrez chez Méot des pique-niques à Gracchus Babeuf et aux officiers de la garde nationale. Sous le Directoire, vous sollicitez une audience de mon cousin Barras, qui vous reçoit à merveille, et, un mois après, vous chassiez à Grosbois.

— En votre compagnie, s'il vous plaît, monsieur le duc.

— En ma compagnie, je ne m'en cache pas ; après la Terreur, le Directoire était encore une délivrance. Mon supplice a commencé vers 1787 ; laissez-moi vous conter cela. Un soir, j'étais dans le petit salon gris de Mme de Condorcet, qui me voulait du bien. J'apprends que le roi vient de signer la convocation des notables ; immédiatement, j'eus une oppression nerveuse et je dormis très mal. A la convocation des États-Généraux, je

fus trois nuits sans fermer l'œil. La Révolution fait son chemin ; on pend les prévôts des marchands, les boulangers, les accapareurs; nouvelles insomnies; je quitte Paris pour me réfugier dans mon château ; on l'avait brûlé, mon château ! Vous imaginez si je dormis sous la Terreur, tout au plus une fois par décade, et encore ! Je maigrissais à vue d'œil et j'étais sur le point d'aller rejoindre mon ami d'Alembert dans l'autre monde, lorsque le gouvernement a l'idée de s'attacher un jeune général ; déjà les victoires de l'armée d'Italie me rafraîchissent le sang, mais le restaurateur de ma santé est envoyé je ne sais où, en Égypte; je dépéris de nouveau ; nous avons la loi des otages, les hypothèques, les proscriptions, nous sommes à deux doigts de rouler dans l'abîme. Soudain, un cri de joie éclate; il débarque le petit homme; il est à Fréjus, nous sommes sauvés. Maintenant, je dors sur les deux oreilles, et Mlle Hortense, ma gouvernante, n'ouvre ma porte qu'à onze heures.

— Eh bien! fit le conventionnel qui n'avait encore soufflé mot, sauf quelques variantes, mon histoire ressemble à la vôtre. Je vous avouerai que, du fond de ma province, j'avais salué la Révolution avec enthousiasme. Plus de captation, de tailles, de dîmes, de droit d'aînesse, de privilège ; on démolissait tout, c'était pour le mieux. Un beau jour, mon nom sortit de l'urne électorale, et je partis pour me rendre à mon poste. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis en mettant le pied dans cette ménagerie hurlante et dévorante qui s'appelait la Convention; je cherchai timidement une place le plus loin possible du président, des tribunes et, s'il était possible, de mes collègues; j'en trouvai une à souhait, près d'un angle et d'une colonne, au milieu de l'amphithéâtre; je n'en bougeai plus. Quand il s'agissait de voter, j'avais toujours en réserve une indisposition dont le caractère s'accentuait selon l'exigence des cas. Ce système me réussit jusqu'au jour où Robespierre s'avisa de me découvrir dans mon coin, et me regardant en dessous de sa paupière couverte : « Quel est cet homme, dit-il à un groupe de députés; il n'a donc pas de jointures; jamais on ne le voit s'asseoir ou se lever, quelqu'un peut-il me renseigner sur son compte? » Personne ne répond. « Il paraît, reprit le terrible questionneur, qu'il n'est connu que du caissier ; Saint-Just, tu t'informeras de son nom. » Cinq minutes après, j'avais une fièvre épouvantable, et le soir le délire se déclarait de façon à m'empêcher de reparaître à la Convention. Mais c'était le 6 thermidor et, trois jours après, Robespierre s'en allait là-haut répondre de ses œuvres. Sous le Directoire, je fus encore malade quelquefois; après le 18 brumaire, ma santé se réta-

blit complètement, Voilà, messieurs, le plus long discours de toute ma carrière politique.

— Ne vous faites pas plus noir que vous ne l'êtes, dit vivement mis Elliot; vous oubliez les services que vous avez rendus à de pauvres proscrits; c'était jouer votre tête malgré l'incognito que vous vous vantez d'avoir gardé à la Convention.....

.....Puisse cette conversation ne pas être rapportée à Fouché!

— Elle le sera, n'en doutez pas, fit le cardinal en regardant sa montre. Deux heures! la polémique nous a menés loin. Charmante Amanda, accorderez-vous à un dignitaire de l'Église la permission de vous reconduire en toute innocence au logis?

— Me risquer seule, en votre compagnie, vous êtes trop jeune, monseigneur.

— Plus jeune que le beau page Édouard?

— Moins timide, en tout cas.

C'est ainsi que, soit dans des conversations de salon, soit dans l'action même de son récit, Mme Mary Summer fait défiler tour à tour chacun des personnages qui ont joué un rôle plus ou moins important vers 1806, et place fort à propos certains faits historiques sur la vie privée de l'empereur Napoléon.

Tout cela est raconté dans un style léger, vif, brillant, et m'a vivement intéressé.

*
* *

Avec M. Jules Gros, on a toujours à apprendre; voyageur infatigable, intrépide, savant, il vous fait faire le tour du monde, sans crier gare; et j'ai déjà visité avec lui... dans mon fauteuil, les pays les plus éloignés, les plus impénétrables, les moins connus.

Instruire en amusant, tel est le système qu'il emploie pour faire lire ses livres de voyage. Le dernier volume que j'ai lu de lui était un voyage au pôle nord; aujourd'hui, l'écrivain nous transporte dans des régions moins glacées, dans l'Océan Indien. Il donne pour titre à son nouveau récit : LES 773 MILLIONS DE JEAN-FRANÇOIS JOLLIVET.

J. F. Jollivet a hérité de la jolie somme qui vient d'être mentionnée dans le titre de cet ouvrage, capital qui lui constitue une rente annuelle de 46,380,000 francs, soit par jour 127,068 fr. 50.

Jollivet se demande ce qu'il pourrait bien faire pour dépenser chaque jour une pareille sonmme.

Il réunit ses amis dans un festin pantagruélique et les consulte : il est

évident que l'emploi intelligent d'une fortune aussi colossale que la sienne demande réflexion. Il ne voudrait pas faire d'économies. Il tient à ce que chaque année ses quarante millions de revenus soient jetés au vent de la prodigalité. Un riche qui thésaurise dérobe à la société ce qu'il lui doit : mais encore il s'agit de dépenser logiquement et efficacement.

Après discussion, avec ses vingt amis, qui, chacun, donnent un avis différent, il se décide à suivre le sien et, premièrement, il déclare à ses invités qu'il les prend tous à son service et qu'à partir de ce jour ils auraient à recevoir chacun un appointement de 50,000 francs par an.

Jollivet veut aller à la recherche de son oncle Paul-Louis Dominique Truchon, qui, tout en le rendant l'homme le plus riche du monde, n'a pas jugé à propos de lui faire connaître le coin du globe où il se cache et où il se dérobe à sa reconnaissance.

Ceux d'entre ses amis qui se sentiront, comme lui, désireux de voir du pays seront autorisés à l'accompagner; les autres, plus amoureux du repos et qui préféreront rester en place représenteront ici ses intérêts pendant son absence. Un voyage comme celui que se proposait le richissime Jollivet n'était pas une petite affaire. Certes! il ne lui était pas venu à l'idée de s'embarquer comme un vulgaire bourgeois sur un paquebot anglais ou français et de se faire conduire aux Indes, au Japon, en Amérique ou en Afrique, en mangeant à la table commune. Il avait rêvé et voulait organiser une sorte de caravane autour du monde qui laisserait d'éternels souvenirs, non seulement dans le cœur de ceux qui y auraient participé, mais encore dans l'esprit de ses contemporains et qui resterait comme le type le plus complet d'une exploration géographique.

Aussi fit-il construire exprès pour lui et son expédition un navire admirablement aménagé, auquel il donna le nom de *l'Espérance*. Une question avait été discutée avec une certaine acrimonie : devait-on emmener des femmes?

— Des femmes à bord! s'écriait le capitaine indigné; autant vaudrait emporter la peste! Des femmes! c'est la discorde, la guerre, le naufrage, le désespoir, la mort assurée de toute l'expédition!

Malgré ce terrible pronostic, ceux qui étaient mariés purent s'embarquer avec leurs femmes et leurs filles.

Un renseignement parvient à Jollivet : il y a, parait-il, à un mois de marche à l'ouest du lac Albert, après avoir traversé les pays des Momboutous, une contrée plus riche qu'aucune de celles qu'on connaisse dans le monde. L'or et les pierres précieuses y abondent tellement, qu'ils n'ont

pour les habitants que la valeur qu'y attachent leurs voisins moins fortunés. Or, un Arabe, marchand d'esclaves, rencontré sur les bords du Victoria Nyanza, a assuré que le roi de ce peuple fortuné est un Français. Les conditions d'âge et de nationalité semblaient concorder assez avec celles qui concernaient l'oncle qu'il recherchait, et le millionnaire décide que c'est vers le sud de l'Afrique que commenceront les premières recherches, et voilà pourquoi on trouve toute l'expédition dans le palais du sultan Medjid, souverain de Zanzibar, des îles Pemba et de Monfieyeh et d'un vaste territoire du continent africain sur la côte de Zanguebar.

Le but du récit de M. Jules Gros est de faire connaître les aventures qui ont signalé ce voyage, et l'auteur n'a pas menti à sa devise : *Instruire en amusant!*

*
* *

Il semblerait que tout a été dit sur l'Espagne, que chaque monument a été décrit, chaque rocher a eu son peintre, chaque ravin son explorateur. Ses habitants, nous en connaissons les types, les coutumes, les costumes, mieux que de nos paysans du Berry et des Landes. Et pourtant, chaque voyageur qui franchit les Pyrénées éprouve le besoin d'écrire ses impressions de voyage en Espagne. Certes, après Théophile Gautier, la tâche est rude, quelles couleurs seront plus éclatantes que celles de sa palette ? Mais il y a toujours à dire sur ce pays, où tout est soleil, tout est splendeur, tout est exagération.

Je suis allé, et j'ai vécu en Espagne ; j'ai écrit mes impressions de voyage ; et quiconque verra Séville, Cordoue, Grenade et Cadix, sera heureux de fixer, à son tour, sur le papier la vie espagnole, qui ne ressemble à aucune autre.

M. A. Eschenauer, un savant, a passé par l'Espagne pour se rendre au congrès anthropologique de Lisbonne ; comme un simple touriste, il a recueilli des notes ; ses impressions, ses souvenirs, il les a condensés en un volume qu'il intitule : l'Espagne.

Moi, qui ai parcouru cette contrée, chaque fois qu'il paraît un ouvrage sur l'Espagne, je me fais un plaisir de le lire ; j'y retrouve parfois mes propres impressions, d'autres fois l'écrivain a vu d'une façon différente à la mienne ; je repasse avec lui — c'est un nouveau compagnon de voyage — les sentiers parcourus seuls ou avec un autre, je revois les mêmes hommes chamarrés d'argent, les mêmes femmes vous regardant de leurs yeux fendus à la serpe, noirs comme le jais, profonds comme l'inconnu. . . .

Avec M. Eschenauer, j'ai revu Madrid et l'Escorial, Tolède et ses remparts, Valladolid et la *Plaza Campo Grande*, Burgos et sa cathédrale.

Pour ceux qui n'ont pas encore visité l'Espagne, je leur dirai : Lisez tous les ouvrages écrits sur ce pays avant de partir, et, lorsque vous serez de retour, si vous y allez, vous aurez encore plus de plaisir à les lire.

*
* *

A L'ATELIER, par A. Gobin. Ce titre pourrait faire croire à un volume d'histoires plus ou moins gaies, plus ou moins grivoises. C'est tout le contraire que j'ai rencontré dans les récits, à la couleur un peu sombre, mais profondément pensés qui forment ce volume.

Le premier, *la Dame de Genevray*, est l'histoire d'une femme jeune et belle, qui, mariée à un homme qu'elle n'aime pas, a commis une faute en l'absence de celui-ci. Le mari semble ne rien savoir, ou plutôt ne vouloir faire aucun reproche, mais un soir, il entre dans la chambre de sa femme, lui mutile le visage en lui faisant subir le supplice atroce en usage dans les Indes, puis il se brûle la cervelle.

Jeanne la Renaude est une étude très profonde, et, je crois, le meilleur de ses agréables récits. C'est un peu, quoique dans une manière différente, l'histoire racontée par Gustave Toudouze, dans la *Séductrice*. C'est au moins la même thèse : l'artiste, le poète, qui se livre aux caresses de certaines femmes, perd sa carrière et tue son intelligence. J'aime beaucoup ce petit roman.

Sous la falaise est un drame du cœur.

Une jeune fille s'est mariée à un homme qui, pour elle, n'a jamais été qu'un père. Elle rencontre un cœur jeune, et, dans un moment d'égarement, elle déshonore le nom de son mari. Revenue au sentiment du devoir, le soir même elle se jette dans la mer et y périt.

Une seule historiette, *la Photographie de mon oncle*, peut faire sourire, et encore, est-ce une histoire d'enterrement.

Pour faire voir comment les journaux rendent compte d'un ouvrage, voici le compte rendu que j'ai lu de cet ouvrage.

« A L'ATELIER, par A. Gobin. — Paul Ollendorff, éditeur. — En empruntant à sa palette les teintes les plus variées, presque toujours gaies et riantes comme un rayon de soleil, M. Gobin a retracé des scènes épisodiques racontées dans des ateliers, avec ce brio et cette coloration qui est le propre des artistes. C'est un livre plein d'humour, ayant le don de faire oublier les heures, et que chacun voudra lire ».

Celui qui a écrit cela n'a jamais lu une ligne de l'ouvrage de M. Gobin, et c'est tant pis pour lui. Il n'y a rien de gai, rien de riant, pas de rayon de soleil, rien de raconté dans les ateliers, ni brio, ni coloration d'artiste, et ce n'est pas un livre plein d'humour.

Ce sont des nouvelles, très étudiées, dans la note sombre, bien écrites, et qui sont l'œuvre d'un homme de grands sentiments.

*
* *

Les poètes ne désarment pas, et ils ont raison, surtout lorsqu'ils tournent le vers comme M. L. Brethous-Lafarque.

Des vers ! des vers ! Quelle folie !

Lisez *l'Embuscade*, et alors vous comprendrez que mieux que la prose, le vers peut rendre ce grand sentiment que l'on appelle le « devoir ».

Un paysan, un Basque, est aux avants-postes, il doit, en tirant un coup de fusil, prévenir si l'ennemi se montre. Il rêve à son pays, et

— Tout à coup il crut voir
Aux pieds de la forêt des ombres se mouvoir.

Il saisit son fusil.

Il visait ; — doucement il pressa la détente :
— Le coup ne partit pas. — Il arma de nouveau
Et tira : — de nouveau l'arme resta muette.

On sait qu'au début de la guerre, s'il ne manquait aucun « bouton de guêtre », notre armement était fort défectueux.

Que faire? Et quel signal ira donc leur apprendre
Qu'on a quitté le bois, qu'ils vont bientôt venir?
Qui leur dira, là-bas, qu'on vient pour les surprendre,
Et que leur compagnon n'a pu les avertir ?
Saurait-il détourner le coup qui les menace?
S'il s'enfuit, l'ennemi volera sur sa trace :
Et même, pour s'enfuir il est trop tard déjà !
Ainsi tout est perdu ! Les ennemis sont là !
Ils avancent toujours ; leur flot s'élève et monte !
Pour les siens quel malheur, et pour lui quelle honte ! . . . .

Il a trouvé ! Son arme ne peut lui servir pour donner le signal, mais l'ennemi peut le donner lui-même :

Se dressant aussitôt et grandissant sa taille,
Comme s'il voulait seul provoquer la bataille,
Pour qu'on le pût mieux voir, il sautait, bondissait,
Il agitait son arme et puis la brandissait,
L'épaulait tour à tour ; enfin, vivante cible,
Parlant à l'ennemi qui déjà s'effrayait,
Il criait en patois et d'une voix terrible :
« Holà ! Mais tirez donc, par pitié ! »
Tout à coup
L'ennemi s'arrêta. — De l'un à l'autre bout,
Sous l'immense repos qui pesait sur la terre,
La forêt éclata comme un coup de tonnerre.

Tout tressaillit autour du montagnard debout.

Ferme comme un sapin battu par les rafales,
Il se tint sans faiblir sous l'averse des balles,
Et sans en être atteint.

. . . . . .

Le soir, il oublia de conter son histoire :
Ce ne fut qu'au matin lorsqu'il vint et pria
Qu'on lui changeât son arme, — alors il la conta
Et la fit simplement tomber de sa mémoire
Avec son fier langage, ennemi des grands mots.

D'ailleurs, cet acte-là, lui ne l'estimait guère ;
Aussi, quand on parlait de cette noble affaire,
Il disait froidement : « C'était un tour de guerre ; »
Et jamais il ne sut qu'il était un héros.

A. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La librairie Paul Ollendorff vient de mettre en vente les MÉMOIRES DE SAMSON, de la Comédie-Française. Cet ouvrage intéressera vivement le public parisien, qui sait admirer ses grands artistes. Samson, particulièrement, est un des plus regrettés. La conscience qu'il apportait dans l'étude de ses rôles, la modestie avec laquelle il se jugeait, la simplicité qu'il mettait à accepter les tâches les plus lourdes ou les plus ingrates, pour rendre service à un auteur, et surtout l'amour ardent qu'il avait pour son art, sont restés dans le souvenir de tous ceux qui l'ont approché. Comme professeur, on peut l'égaler, mais non le surpasser. Les élèves qu'il a laissés, en tête desquels Rachel, Mme Arnould Plessy, Mlle Favart et les deux Brohan sont inscrites, témoignent de la valeur de son enseignement.

— LE SUPPLICIÉ VIVANT, par E. Durandal (librairie Oudin), prend place immédiatement à côté des chefs-d'œuvre de Cooper, Ferry et Aymard. C'est l'histoire émouvante des Français au Canada. Peu de romans sont aussi entraînants, aussi patriotiques. *Le Supplicié vivant* est un de ces livres excellents qui peuvent être mis dans toutes les mains.

— MM. P. Zaccone et Ch. Valois viennent de publier, chez l'éditeur Auguste Clavel, un roman très dramatique, dont les péripéties se passent dans la Caroline du Sud, portant comme titre : LE NÈGRE DES MARAIS MAUDITS. Le nom seul des auteurs dit assez combien l'action est mouvementée.

L'ouvrage est illustré de vingt-six gravures sur bois, tirées hors texte, sur papier teinté.

— A la même librairie paraît un ouvrage signé L. de Beaumont : LES CURIOSITÉS DE LA SCIENCE. Camille Flammarion en a écrit la préface.

Sous une forme vivante et charmante, l'auteur de tant d'articles scientifiques qui ont obtenu un juste succès, présente des études variées sur les connaissances humaines :

La Justice criminelle chez les oiseaux, — les Derniers jours de la Terre, — la Peste d'Astrakan, — l'Austerlitz des fourmis, — la Géologie en deux cents lignes, — les Funérailles d'un oiseau, — un Recolleur de tête, —

les Bâtisseurs de mondes, — la Houille, — Oui, la Lune est habitée, etc., forment autant de récits sous forme d'historiettes, où le lecteur apprend ce qu'il ne savait pas, tout en se distrayant.

— Chez Dentu paraît le premier volume de la POLITIQUE CONTEMPORAINE DEVANT L'HISTOIRE, par François de Bus, ancien magistrat.

Cette première partie est consacrée entièrement aux origines de la candidature Hohenzollern, aux discussions auxquelles elle a donné lieu et aux derniers jours de l'empire.

— Signalons la traduction des CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES D'ADAM MICKIEWICZ, traduits par lui-même et par ses fils.

Où pourrait-on mieux lire le sort de la Pologne et des Slaves, que dans les pages de celui qui est universellement reconnu le premier poète de la nation polonaise et de la race slave? Or, il n'importe pas moins à la France de savoir où tendent quatre-vingt millons de Slaves, que de savoir où tendent soixante-dix millions de Germains. Voilà pourquoi l'éditeur G. Charpentier n'a pas hésité à se charger de répandre cette traduction, dans sa clientèle nombreuse, et choisie parmi les lettrés.

— M. Ernest Renan publie, chez Calmann-Lévy, la conférence qu'il a faite en Sorbonne, le 11 mars de cette année. Le sujet traité par l'illustre membre de l'Institut était celui-ci : QU'EST-CE QU'UNE NATION?

On confond souvent la race avec la nation, et l'on attribue à des groupes ethnographiques ou plutôt linguistiques, une souveraineté analogue à celle des peuples réellement existants. Le savant professenr précise ces questions difficiles, où la moindre confusion sur le sens des mots, à l'origine du raisonnement, pourrait produire à la fin les plus funestes erreurs.

HENRI LITOU.

THÉATRE

—

M. Jules Verne est l'un des créateurs du *roman scientifique ;* M. Louis Figuier veut créer le *théâtre scientifique*. Il voudrait ajouter le théâtre à tous les autres moyens d'instruction. Il prétend, avec un drame ou une comédie, enseigner quelque vérité utile, expliquer quelque fait important de

la science et présenter au public des connaissances nouvelles, sous le dehors et sous le prétexte d'une représentation théâtrale.

M. Louis Figuier développe cette thèse dans une brochure ayant pour titre : LE THÉATRE SCIENTIFIQUE.

Il paraîtrait que M. Louis Figuier a pu décider un directeur à faire représenter certains drames scientifiques et historiques, pendant la saison d'été, et que le théâtre des Folies-Dramatiques remplacerait sur son affiche *Boccace* par des drames ayant pour titre : *Denis Papin, ou l'Invention de la vapeur*, — *Keppler, ou l'Astronomie et l'Astrologie*, — *Gutenberg, ou l'Invention de l'imprimerie.*

L'intention de M. Louis Figuier est excellente, mais je crains bien pour lui, et surtout pour le directeur de la salle, un insuccès, immérité sans doute, mais enfin, une grosse perte d'argent.

Les Folies-Dramatiques n'est certes pas le théâtre qui convient à ce genre de représentation. Il faudrait une grande salle et de splendides décors pour attirer le public, surtout en été, et je ne pense pas que l'essai qui a été déjà fait par M. Louis Figuier au théâtre Cluny ait été fructueux.

— Faut-il féliciter M. Ernest Guiraud d'avoir composé la musique de *Galante Aventure* avec de la mélodie, d'avoir écrit de la musique d'opéra-comique pour l'Opéra-Comique, et d'avoir laissé ce que l'on appelle la « grande musique » pour une scène plus vaste ?

Pourquoi pas ?

Et le public a pu rentrer au logis en fredonnant quelques-uns des airs, si faciles à retenir, chantés par les artistes, et ce, sans avoir la moindre migraine. Les mélomanes enragés prétendent que cette musique suave, douce, légère, n'est plus de notre siècle, tant pis ! car, dans ce siècle-là, on pouvait dire avec juste raison : « La musique adoucit les mœurs », tandis que ce qu'on entend par « grande musique » rend le malheureux auditeur absolument fou.

Sur les bords fleuris de la Seine, là où existait ce fameux Pré-aux-Clercs, chanté par F. Hérold (encore un musicien de la bonne vieille école), les Parisiens vont cueillir les fleurs des champs, et s'étendre sur le gazon. Tout à coup passe la compagnie du capitaine Bois-Baudry, qui revient d'Italie, après s'être couvert de gloire à Marignan. La foule se précipite pour voir les soldats, et s'écoule en les suivant. Armande de Narsay (Mme Bilbaut-Vauchelet) raconte, dans une romance qui n'offre rien de bien extraordinaire, que, mariée à un homme qu'elle a épousé par raison

(elle est veuve aujourd'hui), elle ne serait pas fâchée de convoler à nouveau avec certain compagnon de son enfance, qui s'appelle, s'il existe encore, Bois-Baudry. Ceci exposé, elle s'éloigne.

Bois-Baudry, suivi de sa compagnie, chante un morceau très vigoureux, plein de chaleur.

Un certain marquis de Chandor, argentier du roi, s'est épris d'Armande de Narsay, et se prépare à l'enlever. Un bohême, Vigile, chantera une sérénade pendant que des gens gagés opéreront l'enlèvement (cela vaut beaucoup mieux que l'orgue de Barbarie destiné à cacher les cris de Fualdès), et, en effet, Vigile (Taskin), chante une sérénade accompagnée de chœur dansé, qui est adorable. Elle a été et sera bissée chaque soir.

L'argentier du roi, pour être amoureux d'Armande, n'en est pas moins marié et qui plus est, possède une servante bavarde qui raconte à sa maîtresse les projets perfides de son volage époux. Isabeau de Chandor se substitue à Armande afin de savoir ce dont son mari pourrait bien être capable en galante aventure; mais, effrayée par la vue des brigands chargés de l'opération, elle s'enfuit laissant en gage la bavarde Gilberte, la servante, qui eût fait tous les frais de la galante aventure, si le capitaine Bois-Baudry ne fût arrivé à temps pour la sauver.

Armande retrouve Bois-Baudry, ils chantent : *Amour, abrite sous ton aile notre immortel enchantement*, et tout allait marcher comme sur des roulettes, lorsqu'arrive ce satané Vigile qui raconte à Bois-Baudry que celle qui lui procure de si « immortels enchantements » est la maîtresse de l'argentier. Bois-Baudry est furieux contre sa belle, mais tout se découvre et l'on reprend : *Amour, abrite*, etc.

La pièce n'offre pas de situations bien extraordinaires, mais la musique mérite tous les éloges des amateurs de musique non bruyante.

La cavatine de Bois-Baudry : *Mortelles souffrances*; la sérénade dont j'ai déjà parlé, la phrase de Vigile : « Lui que j'aimais, lui qui sait mon courage », qui se détache si agréablement sur le chœur, seront bientôt sur tous les pupitres des pianos.

Talazac, Taskin et Mme Bilbaut-Vauchelet ont soulevé les justes applaudissements d'un public qui n'avait pas à se casser la tête pour comprendre la musique de M. Guiraud.

— Le théâtre du Vaudeville a donné une comédie en un acte, en vers, de M. J. Normand. C'est une bluette des plus spirituelles ayant pour titre : L'AURÉOLE.

Un gentilhomme se laisse éblouir par les yeux d'une étoile d'opérette. Un signal doit le prévenir que la belle l'attendra. Par un hasard, la diva fait le signe convenu, elle se gratte le nez, et voilà le gentilhomme aux pieds d'Anita. Mais lorsque celui-ci la voit, dépourvue de l'*auréole* qui entoure l'actrice au théâtre, il s'empresse de lui dire adieu, et de retourner au pays du Poitou, épouser une jeune fille moins pourvue d'*auréole*.

— Le Volcan, pièce en trois actes, de MM. Gondinet, Oswald et Pierre Giffard pourrait bien ressembler au tonnerre de Calchas dans la *Belle-Hélène* et faire *fiasco*. Était-il besoin de se mettre trois pour écrire une pareille pièce? *Le Volcan*, c'est un journal, il « fait four », ce n'est pas le seul et la pièce fera comme *le Volcan*.

— Les Rantzau, pièce en quatre actes, de MM. Erckmann et Chatrian, ont obtenu un véritable succès à la Comédie-Française. L'intrigue est bien simple, et l'on se demande si le succès est bien dû aux auteurs ou aux artistes qui ont interprété l'ouvrage.

Deux frères, à propos d'une question d'héritage, se sont voués une haine implacable. L'un des deux frères a une fille, l'autre a un fils. Les deux cousins s'aiment, et comme ils mourraient si le mariage ne les unissait, cette situation amène la réconciliation des deux frères ennemis. Tout cela est vieux comme le monde, mais les scènes sont bien menées, les décors très soignés, et surtout les acteurs sont des artistes de haut mérite.

Cette pièce contient deux scènes qui suffisent à assurer son succès : la première, c'est la scène où Louise refuse l'époux que son père lui a choisi. La colère du père et sa fuite de peur de tuer sa fille sont admirablement rendus par M. Got. La seconde est celle où Jean Rantzau va trouver son frère. « Que veux-tu? s'écrie le frère avec colère. — Te prier de permettre à ton fils d'épouser Louise : les enfants s'aiment. — Jamais ! va-t-en ! — Tu laisserais donc mourir ton fils, toi ? — Entre. » Le rideau tombe.

Cette scène d'une simplicité antique est superbe.

Mais, retirez les acteurs du Théâtre-Français, et faites jouer cette pièce par des artistes médiocres et il n'y a plus rien.

Le rôle rempli par Coquelin, rôle qui n'a rien à voir avec la haine des deux frères, remplissage heureux parce que Coquelin en tient l'emploi, serait sifflé en province, joué par un acteur ordinaire. Pour remplir ce rôle, il faut une supériorité : MM. Erckmann et Chatrian sont heureux de l'avoir trouvée.

— Les Folies-Dramatiques ont donné Boccace, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Chivot et Duru, musique de M. Franz de Luppé.

Les auteurs des paroles n'ont cherché dans *Boccace* que les situations pouvant donner lieu à des scènes gaillardes ; et c'est lui-même que MM. Chivot et Duru ont pris comme héros de trois de ses contes : *le Cuvier*, *le Poirier magique* et *les Oies du père Philippe*.

Pour la musique de cet opéra-comique, c'était bien à M. de Luppé qu'il fallait s'adresser, car tout y marche en joyeuses cascades et le compositeur, un Viennois, comme l'on sait, est fort habile à écrire des mouvements de valse.

Je citerai, comme morceau réussi, la chanson du tonnelier et particulièment les couplets de Mme Montbason : « J'tiens ça d'papa ; j'tiens ça d'maman ».

J'ai retrouvé, aux Folies-Dramatiques, une chanteuse d'opéra, Mlle Berthe Thibault. Le Grand-Opéra de Paris est peut-être trop vaste pour être rempli par la voix de l'artiste, mais aux Folies-Dramatiques le cadre n'est pas assez grand. Mlle Thibault serait une bonne chanteuse d'opéra pour la province.

Gaston d'Hailly.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

2e ANNÉE

Le Numéro ..... 50 c.
Franco..... 60 c.

N° 36

25 avril 1882

3e VOLUME

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 fr.

REVUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

BI-MENSUELLE

LIBRARY

CONTENANT L'ANALYSE DE TOUS LES OUVRAGES IMPORTANTS PARUS DANS LA QUINZAINE ET SUIVIE D'UNE NOMENCLATURE DES NOUVEAUTÉS VENANT DE PARAITRE ET DES OUVRAGES SOUS PRESSE, AVEC LA DÉSIGNATION DES NOMS DES ÉDITEURS ET DU PRIX DES VOLUMES.

SCIENCE. — INDUSTRIE. — COMMERCE. — FINANCE
BEAUX-ARTS. — THÉATRE.

DIRECTEUR : H. LE SOUDIER

RÉDACTEURS :

A. LE CLÈRE GASTON D'HAILLY

PARIS
ADMINISTRATION & BUREAUX D'ABONNEMENT
174 et 176, boulevard Saint-Germain.

1882

SOMMAIRE

Pages

CHRONIQUE, par Gaston d'Hailly 321
Le Psaume de la vie 322
Excelsior 323

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Pot-Bouille . . . . . ÉMILE ZOLA . . . . . G. CHARPENTIER. 32[illegible]
Sabine . . . . . MARC DE MONTIFAUT. . . . . CHEZ L'AUTEUR. 33[illegible]
Mme Heurteloup . . . . . ANDRÉ THEURIET. . . . . G. CHARPENTIER. 33[illegible]
Côte à Côte . . . . . EDOUARD ROD . . . . . PAUL OLLENDORFF. 34[illegible]
Le Roman d'un Prêtre . . . . . M. L. GAGNEUR . . . . . E. DENTU. 34[illegible]
L'Enfant de l'Amant . . . . . A. MATTHEY . . . . . *Idem.* 34[illegible]
Le Drame de la Croix-Rouge : Jean Sans-Nom . . . . . A. MATTHEY . . . . . CHARPENTIER. 34[illegible]
Mémoires de M. Claude (t. VI). . . . . JULES ROUFF. 34[illegible]
Le Carnet d'une Parisienne. . . MARIE COLOMBIER . . . . . MARPON. 34[illegible]
En Tunisie. . . . . DICK DE LONLAY. . . . . E. DENTU. 34[illegible]

Par Alexandre Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

La Science du vrai . . . . . HENRI DELAAGE . . . . . E. DENTU. 34[illegible]
La Question agraire. . . . . PAUL FOURNIER . . . . . E. PLON ET Ce. 34[illegible]
La Philosophie des Grecs (t. II). EDOUARD ZELLER. . . . . HACHETTE ET Ce. 34[illegible]

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Les Explorations françaises . . PAUL GAFFAREL . . . . . A. DEGORCE-CADOT. 34[illegible]
Les Grandes Découvertes maritimes. . . . . EDOUARD CAT . . . . . *Idem.* 34[illegible]

Par Henri Litou.

THÉATRE

Mme le Diable, opérette-féerie en quatre actes et douze tableaux, de MM. Meilhac et Mortier, musique de M. Serpette. — Théâtre de la Renaissance . . . . . 35[illegible]
Les Foulards rouges, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. J. Dernay. — Théâtre des Nations. 352

Par Gaston d'Hailly.

Le numéro prochain (37e) contiendra la table du troisième volume.

LIBRARY NEW YORK

CHRONIQUE

Paris, 25 avril 1882.

Henri Wadsworth Longfellow, le grand poète américain, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. Né à Portland (État du Maine), il fit ses études au collège de Bowdoin où il prit ses grades académiques. Plus tard il fut chargé de la chaire de langues modernes à son ancien collège. Quelques années après, il était nommé professeur de la célèbre université de Harvard.

Ses œuvres poétiques, peu connues en France, où beaucoup de lettrés ne connaissent pas la langue anglaise, sont aussi populaires en Angleterre qu'en Amérique, et eurent un nombre d'éditions considérables.

Un de nos lecteurs, M. C. de Closeburn, a bien voulu me communiquer gracieusement quelques uns des morceaux poétiques qu'il s'est efforcé, *le plus possible*, de traduire presque littéralement afin de ne rien enlever à la grandeur et à la beauté des pensées si élevées du poète.

Nos lecteurs et nous-mêmes remercieront M. C. de Closeburn de son obligeante communication, et nous espérons bien qu'il fera bientôt paraître la traduction de l'œuvre complète du poète, dont la perte est si vivement sentie par ses nombreux admirateurs.

Je donnerai, après cette chronique, deux des poésies de Longfellow : *le Psaume de la vie* et *Excelsior!* traduites et mises en vers par notre trop aimable correspondant.

— Le nouveau roman de M. Zola vient d'être mis en vente, je l'ai lu avec toute l'attention que mérite les productions de l'ennemi de M. Duverdy. Dans le volume, le nom de Duverdy a été changé en celui de Duveyrier. Après lecture, il faut avouer qu'il faudrait être drôlement fabriqué pour être confondu, même en portant le même nom et remplissant le même emploi, avec le personnage qui porte aujourd'hui le nom de Duveyrier.

Pot-Bouille contient un grand nombre de tableaux cyniques, mais je n'y ai pas reconnu la « patte » du maître.

Je doute fort qu'avec des livres comme *Pot-Bouille*, de M. Zola, et *Sabine*, de Mme Marc de Montifaud, on arrive à autre chose qu'à détruire le peu de sens moral qui reste encore à la génération présente.

Du scandale! du scandale! encore du scandale! voilà ce que l'on demande; et l'on est servi à souhait. Les femmes s'en mêlent; et les historiettes de Mlle Marie Colombier venant brocher sur le tout, forment pour cette quinzaine un ensemble littéraire où le piment est servi à profusion.

GASTON D'HAILLY.

LE PSAUME DE LA VIE

(Ce que le jeune homme dit au Psalmiste.)

Oh! ne me dites pas dans de tristes sentences,
Que la vie est un rêve, un rêve de néant,
Car l'âme qui sommeille est morte assurément,
Et tout est vanité, trompeuses apparences!

La vie? elle est réelle, et la tombe et la mort
N'en seront pas la fin et chacun dans sa sphère,
A des devoirs sacrés, dignes d'un noble effort.
A l'âme on n'a point dit : « Retourne à la poussière. »

Le but choisi, pour nous, du voyage ici-bas
N'est point le bonheur seul, ni même la souffrance;
Mais d'agir, oui, d'agir avec tant de constance
Qu'à chaque jour nouveau nous ayons fait un pas.

Toute œuvre humaine est longue et le temps pour la faire
Est pour chacun de nous promptement écoulé,
Nos cœurs quoique vaillants, jusqu'au lieu funéraire
Battent leurs chants de deuil, comme un tambour voilé.

Sur le grand bivouac, le vaste champ de guerre,
Comme un bétail muet inconscient et las,
Ne soyons pas toujours à traîner en arrière,
Avançons en héros qui marchent aux combats.

L'avenir le plus beau contemplons sans ivresse,
Laissons un passé mort ensevelir ses morts,
Vivons dans le présent en agissant sans cesse,
Des cœurs vibrant en nous, Dieu voyant leurs efforts.

Tous ceux qui dans la vie ont atteint quelque cîme
Et se sont montrés grands, ne nous disent-ils pas
Que nous pouvons aussi nous la rendre sublime,
Sur les sables du temps laisser au moins des pas.

Des pas qu'un jour, peut-être, un de nos pauvres frères
Naufragé, délaissé sur l'océan humain
Verra; prendra courage et puis sur son chemin
Voudra laisser aussi quelques traces légères.

Ainsi soyons debout, debout, toujours debout,
N'importe à quel destin apprenons à nous rendre,
Poursuivons sans relâche et sachons jusqu'au bout
« Travailler et attendre! »

EXCELSIOR!

Les ombres de la nuit croissaient rapidement;
Par un village alpestre, un jeune homme, portant
Une bannière, allait à travers neige et glace,
Cette devise étrange était à sa surface :
Excelsior!

Sous son beau front rêveur et triste son regard
Flamboyait; ainsi dans sa gaîne fait un dard.
Comme un clairon d'argent sa voix fendait la nue
Répétant ces accents d'une langue inconnue :
Excelsior!

Partout, sur son chemin, sont d'heureuses chaumières,
Des foyers rayonnants, des enfants et des mères;
Devant lui, les glaciers, spectres dans leur linceul
Tendent leurs bras raidis. Doit-il affronter seul

Les pics de ces géants à la blanche cuirasse?
Il frémit un instant, puis de ses lèvres passe :
Excelsior!

« Ne franchis point le Pas. » Un vieillard crie : « Arrête,
« Vois, le noir horizon annonce la tempête;
« Du torrent mugissant l'abîme est si profond,
« Que le flot déchaîné t'entraînerait au fond! ».
Mais le clairon d'argent, comme un vrai cri d'archange,
Fait résonner encor cette devise étrange :
Excelsior!

« Tu parais si lassé, » lui dit la jeune fille,
« Reposes-toi sur moi ». Son noble regard brille
D'un éclat tout nouveau, mêlé d'un tendre feu,
Une larme apparaît au bord de son œil bleu,
Mais regardant les lieux et serrant sa bannière
Il soupire et répond d'une voix ferme et claire :
Excelsior!

« Du pin aux rameaux morts crains la branche fatale,
« Redoute l'avalanche et la sombre rafale, »
Lui dit le paysan. Ce fut l'adieu du soir.
Lorsque la nuit parut, toute drapée en noir,
Envahisant la terre, engloutissant l'espace,
Une voix répond du haut d'un pic de glace :
Excelsior!

Le tintement si doux de la cloche argentine
Ayant salué l'aube avait chanté Matine;
Les humbles religieux, guides du Saint-Bernard,
Élevaient vers les cieux leur cœur et leur regard,
Lorsqu'un grand cri, soudain, suspendit leur prière
Et l'écho tout tremblant vint redire à la terre :
Excelsior!

A la pâle clarté de l'aube froide et grise
Il dort d'un long sommeil; sa blonde tête est mise
A demi sous la neige et contre le rocher.
Le chien du monastère ainsi l'ira trouver.

Il serre sa bannière et sous sa main glacée,
Son étrange devise est encore tracée :
Excelsior!

Qu'il est beau, reposant sur sa couche de glace!
Aux feux d'un jour nouveau tout nuage s'efface,
Comme tombe l'étoile en un ciel tout serein
Il semble qu'à la terre arrive un mot divin :
Excelsior!

(Traduit de l'anglais de LONGFELLOW par C. DE CLOSEBURN.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Au théâtre de la Renaissance, on joue en ce moment une opérette : *Mme le Diable*. On y voit que Satan, cherchant à pervertir les humains, a créé un ministère des corruptions extérieures. Le titulaire de ce ministère a fait établir un système de compteurs, donnant sur un tableau facile à consulter, la statistique exacte du nombre d'infidélités conjugales commises sur chacun des points du globe. Le compteur de Paris ne cesse un instant de marquer les « coups de canif » incessants qui lacèrent les contrats conjugaux.

En lisant le nouveau volume de M. Zola : POT-BOUILLE, il est aisé de se rendre compte du travail qu'aurait à faire l'aiguille du compteur révélateur, dans le cas où elle devrait marquer les frasques commises dans chacune des maisons de la capitale, car pour une seule maison que l'auteur perce à jour, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième, aucune femme, appartenant à la bourgeoisie, ne résiste au désir de conjuguer le verbe aimer avec d'autres que son mari. Il est vrai de dire que les maris eux-mêmes ne se gênent guère pour leur rendre la pareille.

M. Zola, pourtant, fait une exception dans la maison de la rue de Choiseul qu'il a voulu peindre, et c'est en faveur du ménage d'un publiciste : Voilà au moins qui est aimable pour les confrères.

Les œuvres de M. Zola ont été beaucoup discutées, mais on ne discute que ce qui a une valeur, et celles-ci en ont une réelle. Les tableaux de mœurs qu'il a été chercher dans les bas-fonds de la société peuvent être répugnants, mais ils sont peints avec un tel talent, une telle vérité, qu'ils ont frappé l'esprit public, peu habitué à cette crudité de style, à ces peintures appelées « naturalistes ».

Pot-Bouille, au point de vue naturaliste, n'est pas le meilleur ouvrage de M. Zola ; toutes ces histoires à la Paul de Kock, de femmes qui trompent leurs maris, qui courent en chemise dans les escaliers, de messieurs qui chiffonnent la vertu des bonnes de la maison, de maris qui ont plusieurs ménages, de belles-mères à la chasse de gendres pour leurs filles, enfin, ce chassé-croisé perpétuel, de la loge de la concierge aux chambres des bonnes, tout cela ne me paraît guère digne du talent de l'auteur des *Soirées de Médan*.

A mon avis, il n'y a qu'une page qui ait une certaine valeur dans ce roman, c'est le commencement du chapitre XVIII, au moment où la bonne, Adèle, seule, en plein hiver, dans sa chambre du sixième, accouche, sans lumière et presque sans savoir ce qui lui arrive. C'est ignoble, cela soulève le cœur, mais c'est du naturalisme.

Le chapitre II est une bonne peinture de mœurs bourgeoises, ce n'est pas très neuf, mais enfin c'est quelque chose, il y a de la couleur, et je cite tout le chapitre, quoiqu'il soit un peu long.

« Lorsque Mme Josserand, précédée de ses demoiselles, quitta la soirée de Mme Dambreville, qui habitait un quatrième, rue de Rivoli, au coin de la rue de l'Oratoire, elle referma rudement la porte de la rue, dans l'éclat brusque d'une colère qu'elle contenait depuis deux heures. Berthe, sa fille cadette, venait encore de manquer un mariage.

— Eh bien! que faites-vous là? dit-elle avec emportement aux jeunes filles, arrêtées sous les arcades et regardant passer des fiacres. Marchez donc!... Si vous croyez que nous allons prendre une voiture! Pour dépenser encore 2 francs, n'est-ce pas?

Et comme Hortense, l'aînée, murmurait :

— Ça va être gentil, avec cette boue. Mes souliers n'en sortiront pas.

— Marchez! reprit la mère, tout à fait furieuse. Quand vous n'aurez

plus de souliers, vous resterez couchées, voilà tout. Ça avance à grand' chose, qu'on vous sorte!

Berthe et Hortense, baissant la tête, tournèrent dans la rue de l'Oratoire. Elles relevaient le plus haut possible leurs longues jupes sur leurs crinolines, les épaules serrées et grelottantes sous de minces sorties de bal. Mme Josserand venait derrière, drapée dans une vieille fourrure, des ventres de petit-gris râpés comme des peaux de chat. Toutes trois, sans chapeau, avaient les cheveux enveloppés d'une dentelle, coiffure qui faisait retourner les derniers passants, surpris de les voir filer le long des maisons, une par une, le dos arrondi, les yeux sur les flaques. Et l'exaspération de la mère montait encore, au souvenir de tant de retours semblables, depuis trois hivers, dans l'empêtrement des toilettes, dans la crotte noire des rues et les ricanements des polissons attardés. Non, décidément, elle en avait assez de trimballer ses demoiselles aux quatre bouts de Paris, sans oser se permettre le luxe d'un fiacre, de peur d'avoir le lendemain à retrancher un plat du dîner..... Les jeunes filles traversaient la place du Palais-Royal, lorsqu'une averse tomba. Ce fut une déroute. Elles s'arrêtèrent, glissant, pataugeant, regardant de nouveau les voitures qui roulaient à vide.

— Marchez! cria la mère, impitoyable. C'est trop près maintenant, çà ne vaut pas quarante sous.....

— Allons, bon! dit Berthe, voilà mon talon qui part... Je ne peux plus aller, moi!

Mme Josserand devint terrible.

— Voulez-vous bien marcher!... Est-ce que je me plains? Est-ce que c'est ma place, d'être dans la rue à cette heure, par un temps pareil?... Encore si vous aviez un père comme les autres! Mais non, monsieur reste chez lui à se goberger. C'est toujours mon tour de vous conduire dans le monde, jamais il n'accepterait la corvée. Eh bien! je vous déclare que j'en ai pardessus la tête. Votre père vous sortira, s'il veut; moi, du diable si je vous promène désormais dans des maisons où l'on me vexe!... Un homme qui m'a trompée sur ses capacités et dont je suis encore à tirer un agrément! Ah! Seigneur Dieu! en voilà un que je n'épouserais pas, si c'était à refaire!....

Leur porte refermée, elles s'étaient jetées à travers l'appartement obscur, se cognant aux meubles, se précipitant dans la salle à manger, où M. Josserand écrivait à la lueur pauvre d'une petite lampe.

— Manqué! cria Mme Josserand, en se laissant aller sur une chaise.

Et, d'un geste brutal, elle arracha la dentelle qui lui enveloppait la tête, elle rejeta sur le dossier sa fourrure, et apparut en robe feu garnie de satin noir, énorme, décolletée très bas, avec des épaules encore belles, pareilles à des cuisses luisantes de cavale. La face carrée, aux joues tombantes, au nez trop fort, exprimait une fureur tragique de reine qui se contient pour ne pas tomber à des mots de poissarde.

— Ah! dit simplement M. Josserand, ahuri par cette entrée violente.

Il battait des paupières, pris d'inquiétude. Sa femme l'anéantissait, quand elle étalait cette gorge de géante, dont il croyait sentir l'écroulement sur sa nuque. Vêtu d'une vieille redingote usée qu'il achevait chez lui, le visage comme trempé et effacé dans trente-cinq années de bureau, il la regarda un instant de ses gros yeux bleus, aux regards éteints. Puis, après avoir rejeté derrière ses oreilles les boucles de ses cheveux grisonnants, très gêné, ne trouvant pas un mot, il essaya de se remettre au travail.

— Mais vous ne comprenez donc pas! reprit Mme Josserand d'une voix aigüe, je vous dis que voilà encore un mariage à la rivière, et c'est le quatrième!

— Oui, oui, je sais, le quatrième, murmura-t-il. C'est ennuyeux, bien ennuyeux...

Et, pour échapper à la nudité terrifiante de sa femme, il se tourna vers ses filles, avec un bon sourire. Elles se débarrassaient également de leurs dentelles et de leurs sorties de bal, l'aînée en bleu, la cadette en rose; et leurs toilettes, de coupe trop libre, de garnitures trop riches, étaient comme une provocation. Hortense, le teint jaune, le visage gâté par le nez de sa mère, qui lui donnait un air d'obstination dédaigneuse, venait d'avoir vingt-trois ans et en paraissait vingt-huit; tandis que Berthe, de deux ans plus jeune, gardait toute une grâce d'enfance, ayant bien les mêmes traits, mais plus fins, éclatants de blancheur, et menacée seulement du masque épais de la famille vers la cinquantaine.

— Quand vous me regarderez tous trois! cria Mme Josserand. Et pour l'amour de Dieu! lâchez vos écritures qui me portent sur les nerfs!

— Mais, ma bonne, dit-il paisiblement, je fais des bandes.

— Ah! oui, vos bandes à 3 francs le mille!... Si c'est avec ces 3 francs là que vous espérez marier vos filles!

— 3 francs, c'est 3 francs, répondit-il de sa voix lente et fatiguée. Ces 3 francs-là vous permettent d'ajouter des rubans à vos robes et d'offrir des gâteaux à vos gens du mardi.

Il regretta tout de suite sa phrase, car il sentit qu'elle frappait Mme Josserand en plein cœur, dans la plaie sensible de son orgueil. Un flot de sang empourpra ses épaules, elle parut sur le point d'éclater en paroles vengeresses; puis, par un effort de dignité, elle bégaya seulement :

— Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!

Et elle regarda ses filles, elle écrasa magistralement son mari sous un haussement de ses terribles épaules, comme pour dire : « Hein? vous l'entendez? quel crétin! » Les filles hochèrent la tête. Alors, se voyant battu, laissant à regret sa plume, le père ouvrit le journal *le Temps*, qu'il apportait chaque soir de son bureau.

.....Mme Josserand chercha une autre querelle à son mari : elle le priait de remporter son journal chaque matin, de ne pas le laisser traîner tout un jour dans l'appartement, comme la veille par exemple : justement un numéro où il y avait un procès abominable, que ses filles auraient pu lire. Elle reconnaissait bien là son peu de moralité.

— Alors on va se coucher? demanda Hortense. Moi, j'ai faim.

— Oh! et moi donc! dit Berthe. Je crève.

— Comment! vous avez faim! cria Mme Josserand, outrée. Vous n'avez donc pas mangé de la brioche, là-bas? En voilà des dindes! Mais on mange!... Moi, j'ai mangé.

Ces demoiselles résistèrent; elles en étaient malades. Et la mère finit par les accompagner à la cuisine, pour voir s'il ne restait pas quelque chose. Aussitôt, furtivement, le père se remit à ses bandes. Il savait bien que sans ses bandes, le luxe du ménage aurait disparu; et c'était pourquoi, malgré les dédains et les querelles injustes, il s'entêtait jusqu'au jour dans ce travail secret, heureux comme un brave homme lorsqu'il s'imaginait qu'un bout de dentelle en plus déciderait d'un riche mariage. Puisqu'on rognait déjà sur la nourriture, sans pouvoir suffire aux toilettes et aux réceptions du mardi, il se résignait à sa besogne de martyr, vêtu de loques, pendant que la mère et les filles battaient les salons, avec des fleurs dans les cheveux.

— Mais c'est une infection, ici! cria Mme Josserand en entrant dans la cuisine. Dire que je ne puis pas obtenir de ce torchon d'Adèle qu'elle laisse la fenêtre entr'ouverte. Elle prétend que, le matin, la pièce est gelée.

Elle était allée ouvrir la fenêtre, et de l'étroite cour de service montait une humidité glaciale, une odeur fade de cave moisie. La bougie que Berthe avait allumée, faisait danser sur le mur d'en face des ombres colossales d'épaules nues.

— Et comme c'est tenu! continuait Mme Josserand, flairant partout, mettant son nez dans les endroits malpropres. Elle n'a pas lavé sa table depuis quinze jours... Voilà des assiettes d'avant-hier. Ma parole, c'est dégoûtant!... Et son évier, tenez! sentez-moi un peu son évier!

Sa colère se fouettait. Elle bousculait la vaisselle de ses bras blanchis de poudre de riz et chargés de cercles d'or; elle traînait sa robe feu au milieu des taches, accrochant des ustensiles jetés sous les tables, compromettant parmi les épluchures son luxe laborieux. Enfin la vue d'un couteau ébréché la fit éclater.

— Je la flanque demain à la porte!

— Tu seras bien avancée, dit tranquillement Hortense. Nous n'en gardons pas une. C'est la première qui soit restée trois mois... Dès qu'elles sont un peu propres et qu'elles savent faire une sauce blanche, elles filent.

Mme Josserand pinça les lèvres. En effet, Adèle seule, débarquée à peine de sa Bretagne, bête et pouilleuse, pouvait tenir dans cette misère vaniteuse de bourgeois, qui abusaient de son ignorance et de sa saleté pour la mal nourrir. Vingt fois déjà, à propos d'un peigne trouvé sur le pain ou d'un fricot abominable qui leur donnait des coliques, ils avaient parlé de la renvoyer; puis, ils se résignaient, devant l'embarras de la remplacer, car les voleuses elles-mêmes refusaient d'entrer chez eux, dans cette « boîte », où les morceaux de sucre étaient comptés.

— C'est que je ne vois rien du tout! murmura Berthe, qui fouillait les armoires.

Les planches avaient le vide mélancolique et le faux luxe des familles où l'on achète de la basse viande, afin de pouvoir mettre des fleurs sur la table. Il ne traînait là que des assiettes de porcelaine à filets dorés, absolument nettes, une brosse à pain dont le manche se désargentait, des burettes où l'huile et le vinaigre avaient séché; et pas une croûte oubliée, pas une miette de desserte, ni un fruit, ni une sucrerie, ni un restant de fromage. On sentait que la faim d'Adèle, jamais contentée, torchait, jusqu'à dédorer les plats, les rares fonds de sauce laissés par les maitres.

— Mais elle a donc mangé tout le lapin! cria Mme Josserand.

— C'est vrai, dit Hortense, il restait le morceau de la queue... Ah! non, le voici. Aussi ça m'étonnait qu'elle eût osé... Vous savez, je le prends. Il est froid, mais tant pis!...

Berthe furetait de son côté, inutilement. Enfin, elle mit la main sur une bouteille, dans laquelle sa mère avait délayé un vieux pot de confiture de

façon à fabriquer du sirop de groseille pour ses soirées. Elle s'en versa un demi verre en disant :

— Tiens, une idée ! je vais tremper du pain là-dedans, moi !... Puisqu'il n'y a que ça !

Mais Mme Josserand, inquiète, la regardait avec sévérité.

— Ne te gêne pas, emplis ton verre pendant que tu y es !... Demain, n'est-ce pas, j'offrirai de l'eau à ces dames et à ces messieurs ?

Heureusement, un nouveau méfait d'Adèle interrompit sa réprimande.

* * *

Sabine, par Mme Marc de Montifaud. Un titre fort joli, le serpent sous les fleurs. Suites de tableaux plus ou moins érotiques, dont l'analyse est impossible, mais rendus dans un style charmant. Sera un grand succès..

* * *

Avec M. André Theuriet, nous rentrons dans le roman de bonne compagnie. Mme Heurteloup (*la Bête noire*) est une de ses meilleures productions, une étude large et approfondie d'un cœur de femme qui eût été bon s'il eût été compris, et qui est devenu dur et sec parce que celui auquel il s'était donné en était indigne.

« Le Mirguet a fait halte à l'angle déjà obscur où le chemin plonge sous bois ses ornières humides, et derrière lui se sont arrêtés aussi ses chevaux, qui secouent les oreilles et ont l'air de se demander pourquoi on les amène dans les ronciers de la Vignée, au lieu de les diriger vers leur écurie. Les yeux inquiets de Désiré Mirguet fouillent attentivement les masses déjà vaporeuses du taillis; en même temps, il siffle un air de danse, comme s'il voulait donner la réplique aux merles qui s'ébattent aux alentours de la source; puis il s'interrompt et prête l'oreille, car il a entendu un bruit de branches froissées. Il recommence à siffler avec plus de vivacité et un « houp ! » lancé par un clair gosier féminin répond tout à coup à son sifflet.

— Est-ce vous, Alzine ? demanda-t-il d'une voix prudemment assourdie.

— Oui, c'est moi, Désiré.

En même temps, les cépées s'écartent, et une fille de dix-neuf à vingt ans paraît sur le bord du fossé, maintenant sur sa tête nue une volumineuse charge de feuille sèches, enveloppées dans un tablier bleu.

C'est un joli brin de fille, petite, leste, blonde, rondelette, avec des yeux bleus légèrement renfoncés et frangés de longs cils, ce qui leur donne une

expression à la fois fûtée et caressante ; le nez retroussé, les pommettes des joues saillantes, la bouche rieuse, le menton un peu massif, formant un ensemble mêlé d'enjouement, de ténacité et de câlinerie, qui ne manque pas de charme et qu'on rencontre assez fréquemment chez les filles du pays meusien.

— Oïe ! dit-elle en jetant son fardeau sur le talus du fossé, je suis *hodée*.

— Je vous croyais déjà sortie du bois, Alzine, et je commençais à être en souci.

— C'est vous qui êtes en avance ; est-ce que le *Cugnat* est déjà labouré, que vous finissez votre journée à si bonne heure ?

— Je l'ai mené bon train, le Cugnat ! Mes chevaux ont si bien travaillé qu'ils en étaient tout en écume... On aurait cru censément qu'ils se doutaient que j'avais grande hâte de vous voir à la Vignée... Tout de même, Alzine, c'est le seul moment où nous ayons chance de causer à notre aise. Une fois chez Mme Heurteloup, il n'y a plus à y songer ; elle ne nous perd pas des yeux, et on dirait qu'elle en a jusque dans le dos... Depuis que son mari est *défunté*, elle n'est plus occupée qu'à faire *endêver* le monde.

— C'est surtout à moi qu'elle en veut, reprend Alzine ; elle est toujours sur ma *fressure*.

— Elle se doute que vous êtes ma bonne amie, Alzine, et de penser qu'il y a des gens amoureux, ça la met en rage.

La jeune fille jette à son compagnon un oblique regard malicieux.

— Il faut croire que, dans son jeune temps, l'amour ne lui a point réussi !

— Bah ! c'est dans sa nature de voir du mal partout. Ceux qui l'ont surnommée la *Bête noire* l'ont bien baptisée... On dirait qu'elle a avalé un boisseau de suie, et que ça déteint sur tout ce qu'elle regarde... C'est pourtant bon de bien s'aimer, dites Alzine ? »

Et les amoureux continuent leur conversation, mélangée de demandes de baisers de la part de Désiré, et de gentils refus d'Alzine.

— Non, dit-elle, pas de ça !... Quand nous serons mariés, vous m'embrasserez tout à votre aise.

— Oui, Alzine, mais quand ça viendra-t-il ?... En attendant, je me languis d'impatience... J'aurais bonne envie de vous demander à votre père, seulement, j'ai peur qu'il m'envoie promener.

— S'il n'y avait que papa, je serais tranquille... Il m'aime bien, et finira par en passer par ma volonté. Mais il y a Mme Heurteloup, il la consulte sur tout.

— Si nous attendons le bon plaisir de la *Bête noire*, nous avons le temps de sécher sur pied... Quand elle saura notre projet, elle criera comme si on la volait, et le père Fanfan répondra *amen* à tout ce qu'elle dira... C'est un bon homme, votre père, mais il n'est pas crâne quand Mme Heurteloup monte sur ses grands chevaux.

— Laissez faire, j'ai ma tête, moi aussi, et nous verrons qui aura le dernier.

— Ça, c'est une bonne parole, Alzine, et je veux vous embrasser pour la peine.

— Nenni, grand flagorneur, tenez-vous tranquille !

— Rien qu'un petit baiser d'amitié !

Et moitié de gré, moitié de force, il l'attire à lui et l'enlace de nouveau, les deux visages sont tout près l'un de l'autre, mais à peine les fines moustaches de Désiré ont-elles effleuré la peau d'Alzine, que deux chiens de berger bondissent autour du couple en aboyant. En même temps, une voix impérieuse, sortant du fourré, crie : — Ici, Coquin ! Paix, Misère ! Et une grande femme sèche, toute de noir habillée, apparaît au tournant du sentier.

— La Bête noire ! murmura Alzine effarée, en se dégageant de l'étreinte de Désiré, et en se penchant précipitamment vers sa charge de feuilles, tandis que le jeune paysan, détortillant son fouet, en applique, à tout hasard, un coup sur le dos de ses bêtes... Il est trop tard, et toutes ces précautions sournoises sont inutiles, car la nouvelle venue a vu de loin la pantomime expressive des deux amoureux.

— Je vous y prends ! s'exclama-t-elle en marchant vers eux, aussi rapidement que le lui permettent deux gros souliers ferrés glissant dans l'humidité du sentier. Vous n'êtes pas honteux de gourgandiner ainsi en plein soleil !... Toi, mauvais sujet, continua-t-elle, en poussant rudement de la main Alzine, qui rougit et recharge son paquet, file ton nœud, et ne remets plus les pieds chez moi !... Je ne me soucie pas que ma nièce se gâte en compagnie d'une dévergondée de ton espèce.

— C'est bon, grommelle Alzine furieuse, si vous ne vous souciez pas de me voir chez vous, j'y tiens encore moins, et il fera chaud quand j'y retournerai !

— Tais ta langue, effrontée !... Patience, on te rabattra le caquet !... Et toi, poursuit la veuve, en se retournant vers le Mirguet, au lieu de débaucher les filles, tu ferais mieux de t'occuper de tes chevaux, qui n'ont pas mangé de la journée.

— Je m'en vas, répondit Désiré, mais quant à ce qui est d'Alzine, il ne faut pas voir le mal où il n'est pas, madame Heurteloup... Si je lui parle, c'est pour le bon motif.

— Quel motif, imbécile ?... En as-tu un autre que de satisfaire tes appétits charnels, et de mettre au monde des petits gueux qui seront aussi misérables et aussi pervertis que toi ?... Si tu appelles cela le bon motif, je me demande quel est le mauvais ! Assez de sottises, file à ton écurie !... Quant à vos courailleries à travers champs, je te réponds qu'elles ne recommenceront plus, j'y mettrai bon ordre !

Cette exposition, et toute cette petite scène prise sur le vif, a été écrite, pour cette dernière phrase, prononcée par Mme Heurteloup, et aussi, la jolie figure d'Alzine doit faire contraste au portrait de la *Bête noire*, qui vient après :

« Les rayons obliques du couchant éclairent encore sa longue figure bise, encadrée dans des bandeaux plats, jadis bruns, et maintenant semés de fils d'argent. Avec son chapeau rond, de grosse paille noire, sa pélerine de même couleur flottant sur ses épaules carrées, sa robe de deuil tombant droit, comme une soutane, sur la taille longue, et les hanches peu saillantes, sa jupe retroussée, ses gros souliers, son parapluie de coton passé sous un bras anguleux, Mme Heurteloup ressemble, vue de dos, à un curé de campagne qui s'en revient d'une conférence. Mais si, par derrière, sa toilette rustique lui donne une apparence de bonhomie, de face, la veuve a une physionomie singulièrement revêche et morose. La pourpre du soleil déclinant y ajoute même je ne sais quelle lueur tragique. Son corps sans grâce, taillé à la serpe, n'a presque rien de féminin. Dans les bosses de ce front bombé, dans ces yeux bruns et tristes, aux paupières allongées, où d'épais sourcils, couleur de charbon, projetant une ombre soupçonneuse, on lit une violence et une obstination passionnée. Le teint brouillé, les deux rides verticales qui se creusent de chaque côté du nez sec et droit, la rigidité des lèvres, aux coins tombants, donnent au bas de la figure une expression de désenchantement amer, et de dureté voulue. Cette quinquagénaire robuste et osseuse vous laisse l'impression désagréable d'un arbre encore jeune, que le tonnerre a frappé en pleine croissance, et qui dresse seul son grand fût décharné et défeuillé au milieu de la forêt verdoyante. »

Mme Heurteloup était la fille d'un ancien conventionnel, il avait été élu député en 1792 par le district de Verdun, il siégeait à la Convention à côté de Danton, et se trouva mêlé à tous les orages qui marquèrent le début de cette terrible législature. Claude Humblot fut obligé de quitter la France

après le retour des Bourbons, alla s'établir à Bâle, épousa la fille d'un professeur, et eut une fille, Gertrude Humblot, la propriétaire actuelle de Chèvrechêne. A la révolution de 1830, il ne voulut pas rentrer en France, il se plaisait dans ce pays où il s'était marié, sa compagne était morte, et il se consacrait à l'éducation de Gertrude. Il possédait les terres de Chèvrechêne, exploitées alors par son filleul, Fanfan Pierron, le père de cette Alzine, que l'auteur nous a montrée causant, de bien près, avec Désiré Mirguet, et vigoureusement *rabrouée* par Mme Heurteloup.

Le vieux conventionnel, frappé d'une attaque d'apoplexie, s'était éteint laissant sa fille, âgée de vingt-cinq ans, seule au monde, et maîtresse de sa personne. Mlle Humblot revint en France, prit la direction de sa ferme de Chèvrechêne, et fut fort bien accueillie au Chanois, nom de la commune sur le territoire de laquelle étaient établies ses propriétés.

Elle se lia avec les gros manufacturiers de Tilly, et surtout avec les Saint-André, de Grimonbois, un village qu'une lieue de forêt sépare à peine du Chanois. Ces Saint-André appartenaient à une vieille famille du Verdunois, et, grâce à l'influence de Claude Humblot en 1792, leurs biens avaient été sauvés d'une confiscation imminente. Une grande intimité s'établit bientôt entre eux et la propriétaire de Chèvrechêne. Même, les gens des environs prétendirent qu'il était question d'un mariage entre le fils aîné, Jean de Saint-André, et Gertrude Humblot.

Le mariage ne se fit pas ; au contraire, une brouille soudaine et mystérieuse éclata entre les Saint-André et la fille du conventionnel. Un soir, Gertrude Humblot revint au château, le rouge au front, la rage au cœur, et jura qu'elle n'y remettrait plus les pieds.

A dater de cette époque, sa manière de vivre se modifia complètement, son humeur s'altéra, elle devint maussade, atrabilaire et peu sociable. Elle ferma sa porte aux visiteurs. Dans son isolement volontaire, elle broyait du noir tout le jour, elle s'imprégnait d'un profond mépris pour l'humanité, elle songeait que la vie n'est qu'un leurre, l'existence n'est que le résultat d'une faute et d'un désir coupable; Schopenhauer a raison, pensait-elle, l'humanité se partage en tourmentés et en tourmenteurs.

Néanmoins, en dépit de son mépris de l'espèce humaine, elle sentait que la gestion de ses terres, et la surveillance d'un train de culture exigeaient la forte main d'un homme. Elle était, d'un autre côté, devenue défiante, et avait peur d'être volée. Dans cet embarras, elle s'avisa d'une résolution qui, satisfaisant à la fois ses intérêts et ses rancunes, assurait sa sécurité intérieure, et lui permettait de témoigner hautement son dédain pour ces

gentillâtres campagnards qui l'avaient blessée au vif. Un beau matin, on apprit dans le canton que Mlle Gertrude Humblot épousait son domestique, Justin Heurteloup, un rude gars, taillé en hercule, qui, après avoir fait de mauvaises affaires comme fermier chez les Saint-André, était entré à Chèvrechêne en qualité de journalier-cultivateur.

Il n'y eut qu'un cri dans tout le canton pour anathématiser une pareille mésalliance. On la traita en déclassée, et on la laissa dans son coin. Mme Heurteloup paraissait s'en soucier médiocrement. Elle ne se préoccupait plus que d'une chose : l'amélioration de sa fortune.

Le rôle de Justin Heurteloup, dans le ménage, était assez effacé. De domestique il était passé maître, mais sa femme ne lui laissait aucune initiative, et c'était elle qui tenait les cordons de la bourse. Leur mariage n'avait été qu'une sorte d'association très prosaïque, où la femme avait apporté les écus, et où le mari mettait en communauté son expérience agricole, et sa force musculaire. On sentait que, dans leurs relations conjugales, il n'y avait qu'une très médiocre intimité, et qu'elle le traitait moins comme un mari que comme une sorte de régisseur, destiné à exécuter les grosses besognes, et à lui servir de porte-respect au milieu des journaliers et des marchands de bestiaux avec lesquels elle était continuellement en affaires. Néanmoins, elle avait pour lui certains égards, et veillait à ce qu'il ne manquât de rien. « M. Heurteloup », comme on l'appelait depuis son mariage, avait toujours le gousset convenablement garni; lorsqu'il allait aux foires et aux marchés, il pouvait déjeûner copieusement, boire du meilleur et se payer son café avec le petit verre.

A ce régime, il était devenu gros et gras, mais sa santé s'était graduellement altérée, et, dix ans après son entrée en ménage, il était mort d'une maladie de cœur. Mme Heurteloup, veuve sans enfants, s'était retrouvée seule à Chèvrechêne; mais, cette fois, elle n'avait pu s'habituer de nouveau à l'isolement, et elle avait pris avec elle une nièce du défunt, Héloïse Heurteloup, à l'éducation de laquelle elle s'était déjà intéressée. Elle avait fini par l'adopter, moins encore par déférence pour la mémoire de son mari que pour s'attacher une fille sûre, qui ne la quitterait plus et sur le dévouement de laquelle elle pût compter, car, en prenant de l'âge, elle devenait de plus en plus méfiante et craignait de plus en plus d'être volée.

Elle rêvait de former cette jeune fille à son image. Elle collectionnait les sottises et les méfaits de son entourage, et disait à Loïse, comme on l'appelait par abréviation : « Voilà les hommes, voilà la vie! » comme quel-

qu'un qui aurait composé un bouquet de plantes vénéneuses, et qui le montrerait ensuite, en disant : « Voilà les fleurs, voilà ce qu'on appelle un charme et un parfum ! » Mme Heurteloup ne voyait partout que des laideurs. Pour elle, toute affection tendre était bêtise ou hypocrisie ; toute passion vive était de la folie. Elle partageait l'humanité en malades et en malfaiteurs. Son humeur atrabilaire devenait insupportable ; aussi les gens du Chanois, qu'elle ne cessait de rabrouer et vilipender, l'avaient-ils surnommée la *Bête noire*, et en effet, elle était devenue peu à peu la bête noire de tout le village.

Un seul homme avait trouvé grâce à ses yeux, c'était ce filleul de Claude Humblot, Fanfan Pierron, qui avait régi Chèvrechêne pendant l'exil du conventionnel, et auquel, après la mort de Justin Heurteloup, Gertrude avait de nouveau confié la mise en valeur de ses terres. Fanfan Pierron était fort attaché à Mme Heurteloup, et cela contrecarrait ses théories : sur celui-là, elle ne trouvait pas à mordre. Aussi conservait-il avec elle son franc parler, tout en la craignant comme le feu. L'amitié désintéressée de Fanfan l'étonnait toujours et résistait à l'analyse dissolvante de son pessimisme.

Mme Heurteloup, en rentrant à la ferme, dit à Fanfan d'avoir à éloigner Alzine. Celui-ci répond qu'il serait plus simple de renvoyer le Mirguet.

« — Ah çà, tu plaisantes ! Le Mirguet est un bon ouvrier, et je ne puis me passer de lui... Tandis que ta fille n'est indispensable ni à moi ni aux autres... Je te le répète, elle ne rentrera plus ici. Si elle fait des sottises, tant pis pour toi ! »

Le lendemain, elle lui dit :

— Où as-tu placé Alzine ?

— Chez Mlle Charmette... de Saint-André.

Les épais sourcils de la veuve se froncèrent d'une façon menaçante.

— Je ne te fais pas compliment de ton choix ! grommela-t-elle ; c'est tirer ta fille de la gueule du renard pour la jeter dans celle du loup... Enfin, c'est ton affaire... Tant pis pour les gens qui ne voient pas plus loin que leur nez.

Fanfan ébaucha un sourire, et, de son air bonhomme, il se borna à répliquer :

— Mieux vaut avoir la vue courte que le cœur dur, madame Heurteloup !

J'ai essayé de suivre M. André Theuriet dans l'exposé qu'il fait du caractère de Mme Heurteloup ; de sa vie et de son entourage à la ferme de Chèvrechêne. Avant d'entrer dans l'action de ce roman, un des meil-

leurs que j'ai lu depuis longtemps, il me faut conduire mes lecteurs au château de Grimonbois, habité par son propriétaire, M. Jean de Saint-André. Celui-ci, grand coureur de filles, dépense plus que ses revenus; il vit avec une servante dont la seule ambition serait de s'appeler Mme de Saint-André. Il fait des dettes et ses terres sont fortement hypothéquées. Il a un neveu et une nièce, avec lesquels il est en mauvais rapports. Ceux-ci ne demeurent pas au château, ils occupent une maison voisine, mais ne fréquentent jamais leur oncle. Vital de Saint-André, le neveu, jeune et beau garçon, est la coqueluche des jolies filles, et c'est pourquoi son oncle lui en veut. Le jeune homme dépense aussi un peu trop facilement le revenu que lui fait son oncle, et ses billets commencent à courir le canton. Il vit avec sa sœur, Charmette, douce et affectueuse créature, qui ne cesse de donner de bons conseils à son écervelé de frère; la pauvre fille est aveugle.

Loïse a eu l'occasion de se rencontrer avec Vital; celui-ci lui a rendu un grand service en l'arrachant aux mains de Jean de Saint-André qui, tout vieux qu'il était, se permettait de vouloir l'embrasser publiquement. Quelque temps après, se promenant dans une fête foraine des environs avec sa tante Heurteloup, ils rencontrent Vital qui les salue. Loïse raconte à sa tante comment elle a connu le jeune homme.

« — Loïse, reprit la veuve, tu es sotte comme on l'est à ton âge, je n'ai qu'un mot à te dire : méfie-toi!... De toutes les folies, l'amour est la plus ridicule et celle pour laquelle le monde a le moins de compassion... Tu n'es pas la première fille pour qui un godelureau quelconque a joué cette ignoble comédie... Il y en a eu des mille, et des mille avant toi; leur troupeau ne tiendrait pas dans les champs qui sont devant nous, et si tu les voyais défiler, ce serait une procession bien autrement répugnante que celle des écloppés qui viennent pèleriner à Benoîte-Vaux, auprès de la chapelle miraculeuse!... L'amour est toujours une triste maladie; mais l'amour pour un Saint-André, ce serait une maladie honteuse, quelque chose de pis que la lèpre ou la gale... Ces gens-là, de père en fils, ont fait de leur corps une auberge et un mauvais lieu. Le neveu doit ressembler à l'oncle, et Jean de Saint-André est un des plus remarquables échantillons de la canaillerie humaine... Une personne que j'ai connu intimement en a fait jadis l'expérience à ses dépens.

Elle s'arrêta et parut hésiter un moment, comme si les choses qu'elle avait à dire lui eussent paru d'une exposition difficile. Elle s'était adossée à un hêtre, avait piquée en terre son parapluie, dont ses mains tortillaient nerveusement la poignée, tandis que ses regards demeuraient fixés sur le

visage de sa nièce. Celle-ci, ouvrant de grands yeux étonnés, semblait attendre avec inquiétude la suite de ce discours étrange.

— Tu n'es plus une enfant, continua Mme Heurteloup, tu es d'âge à ce qu'on te parle de certaines choses qu'une fille ne doit pas ignorer, à moins qu'elle ne soit une niaise. Je n'ai jamais été prude et je ne tiens pas à ce que tu le deviennes, par conséquent je puis causer avec toi sans ambages et en appelant un chat un chat... A une certaine époque, la personne en question voyait intimement les Saint-André. Elle était un peu moins jeune que toi, mais fort novice, grâce à l'éducation qu'elle avait reçue et à la solitude où elle avait vécu jusqu'à vingt-cinq ans. Étant en relations de voisinage avec le château, elle y voyait le sieur Jean de Saint-André, qui se montrait fort assidu auprès d'elle. Mon amie était d'âge à se marier, assez riche et, sans être jolie, elle s'imaginait qu'elle pouvait plaire à un homme de l'étoffe de ce monsieur, et en faire son mari. Lui, montrait du goût pour sa voisine, recherchant les occasions de tête à tête, l'accompagnant dans ses promenades, l'embobelinant avec des compliments... Il manœuvrait si bien que cette personne, le croyant sincère, avait fini par s'en amouracher sérieusement!... La pauvre sotte ne réfléchissait pas à une chose, c'est que dans ce château, où les visiteuses étaient rares, Jean de Saint-André faisait flèche de tout bois, et qu'elle n'était pour ce désœuvré qu'un amusement ou un pis aller! »

Et Mme Heurteloup raconte à sa nièce comment, en passant dans un bois avec Jean de Saint-André, celui-ci voulut abuser de son amie, et qu'il eût la cruauté, celle-ci lui refusant ce qu'il lui demandait, de rire de son amour, qu'elle dut se défendre contre les entreprises et que ce ne fût que grâce à sa force musculaire qu'elle put s'échapper de ses bras.

« ..... Je pleurais de rage, moins encore sur mes illusions perdues que sur l'affront que j'avais reçu!

— Bon Dieu! c'était vous? murmura Loïse.

— Oui, c'était moi! s'écria-t-elle avec emportement; j'étais cette sotte créature qui crut bêtement à l'amour et à la loyauté d'un soi-disant gentilhomme!... Je me souviendrai toujours de la nuit que je passai après cette honteuse aventure. Toutes les écailles me tombaient des yeux à la fois; jamais je ne touchai si bien du doigt l'ordure et la vilenie humaines. Il y a bientôt trente ans de cela... L'homme qui m'a fait cette avanie est toujours le même, bien portant, sans scrupules, sans remords, se roulant dans son vice comme un pourceau dans sa mare; il s'imagine que je lui ressemble et que je n'ai rien oublié. Il se trompe! jusqu'à ma mort j'aurai son outrage

sur le cœur et ma rancune devant les yeux. De toutes les lubies de ma jeunesse je n'ai gardé qu'un désir : me venger !... Ce sentiment-là est resté debout comme un arbre de cimetière; il se nourrit de mes illusions mortes comme d'un fumier, et il monte, il monte, il grandit toujours..... Je ne serai soulagée que quand j'aurai réduit le dernier des Saint-André à aller mendier son pain aux portes... Ah! ils sont bien portants, fringants et gaillards, tant mieux? Je serais désolée que l'oncle et le neveu vinssent à mourir avant que le plat que je leur mitonne soit cuit à point! Je veux les frapper en pleine santé, en pleine jeunesse... Oh! oui, j'aurai du plaisir à me venger, à me venger à mon heure et à mon aise!... »

Et alors un fait étrange arriva, les imprécations de la Bête noire avaient eu un résultat tout contraire à celui sur lequel elle comptait, la jeune fille avait été tout à coup envahie par une tendre compassion. Le germe d'amour que Mme Heurteloup avait voulu détruire dans sa graine, et que la beauté ni la jeunesse de Vital n'auraient peut-être pu enraciner solidement, un mouvement de pitié attendrie le faisait doucement éclore dans l'âme vierge de la jeune fille.

La Bête noire a déjà commencé la guerre contre les Saint-André, elle rembourse et garde par devers elle les billets non payés par Vital. Loïse avertit le jeune homme, ils se rencontrent souvent, Vital lui déclare son amour, et veut même enlever la jeune fille.

Fanfan Pierron, qui n'est pas fâché de prouver à Mme Heurteloup qu'il n'y a pas que sa fille Alzine qui se laisse courtiser, avertit celle-ci du rendez-vous que se donnent Vital et Loïse; Mme Heurteloup, furieuse, accable sa nièce de reproches. Elle veut, à tout prix, éloigner Vital. Comment faire? Sur ces entrefaites, Jean de Saint-André veut faire un emprunt avec hypothèque, sur son château; il ne trouve pas les fonds nécessaires, lorsqu'un jour son notaire lui annonce qu'une personne fera chez lui le dépôt des 20,000 francs qu'il demande. Il court tout joyeux, et il n'est pas peu étonné de se trouver en présence de Gertrude.

« Il y eut un moment de silence, pendant lequel les deux adversaires s'examinaient à la dérobée. Ils ne s'étaient pas vus depuis tantôt vingt-trois ans, et Jean de Saint-André, en lorgnant la figure revêche de Gertrude Humblot, constatait qu'elle n'avait pas embelli avec les années. Il avait connu une brune ardente, aux cheveux abondants, à l'œil plein de feu, aux lèvres rouges, ayant une brusquerie et une gaucherie assez piquantes. Il revoyait une femme anguleuse, sèche et basanée. — Sacrebleu ! songeait-il à part lui, elle est en pierre, cette femme-là, et j'ai

eu un rude nez de ne pas l'épouser ! Lui, au contraire, s'était assez bien conservé, et Gertrude lui retrouvait cette prestance et cet aplomb qui l'avaient séduite autrefois. »

Jean de Saint-André, qui s'attendait à ce qu'on allait lui demander de gros intérêts, est tout étonné d'entendre la veuve exiger 5°/₀ seulement, mais elle ne prêtera la somme que si l'oncle parvient à éloigner son neveu Vital. Jean arrive à obtenir une place fort avantageuse pour le jeune homme, et comme celui-ci n'a plus de crédit, il est obligé d'accepter cette proposition; il s'éloigne, la mort dans l'âme, de quitter celle qu'il aime.

Jean meurt, tout est vendu, et la vengeance de Gertrude est complète. Vital et sa sœur Charmette vont être chassés de leurs propriétés, Mme veuve Heurteloup deviendra la propriétaire du château de Grimonbois.

Mais, elle a surpris un rendez-vous entre Vital et sa nièce, elle a entendu les adorations du jeune homme.

« Ma parole d'honneur, il l'adore comme une sainte ! songeait Mme Heurteloup, dont les vieilles fibres étaient remuées par une sensation étrange, il en devient fou !

A travers les interstices du feuillage immobile, elle entrevoyait ces caresses doucement enveloppantes, ces délicates chatteries de l'amour qui commence, ces enfantines et mignotes démonstrations de la passion encore réservée et chaste... Métamorphose singulière ! Tous les bouillonnements de sa colère s'étaient apaisés, un trouble indéfinissable avait succédé à son indignation, un mélange confus de curiosité émue, de dépit et de regrets amers. C'était donc là cet amour dont elle croyait que l'on ne trouvait d'échantillons que dans les romans ! Il existait donc dans la réalité, ce n'était pas un mensonge ! On pouvait goûter dans la vie ces pures extases, ces effusions, où les brutalités et les emportements de la chair ne se montraient pas dans leur révoltante grossièreté !... Et elle avait passé sa jeunesse, le plus beau de son existence, sans se douter que de pareilles chimères fussent réalisables ; elle n'avait connu que les violences de Jean de Saint-André, et les rustaudes caresses de Justin Heurteloup !... Il lui semblait maintenant que ses yeux se dessillaient, et qu'elle voyait pour la première fois les beaux aspects de la vie, mais de loin, comme Ève devait voir, dans son exil, les horizons vaporeux du paradis perdu. »

Mme Heurteloup se rend auprès de Vital et de Charmette ; ils pensent qu'elle vient prendre possession des biens qui ne leur appartiennent plus, il va falloir quitter cette demeure que les Saint-André avaient toujours

habitée. Mais Mme Heurteloup est venue dans des intentions plus douces; elle demande si Loïse pourra s'appeler Mme de Saint-André.

Et le roman se termine sur cette conversation entre Fanfan et la veuve :

« — Vous me direz tout ce que vous voudrez, répondait le bonhomme en hochant la tête; oui, c'est vrai, dans la vie de ce monde on a du fil à retordre, et il y a tout plein de choses qui vont de travers... Personne ne le sait mieux que moi et que Norine ma femme; depuis que nous sommes mariés, nous avons travaillé comme des chevaux, et nous avons eu bien de la tablature... Que soit! j'ai trouvé tout de même qu'il y avait encore des quarts d'heure où on est heureux de vivre.

— Lesquels donc?

— C'est difficile a expliquer, madame Heurteloup, surtout pour moi, qui ne suis qu'une bête, — et Fanfan souriait et hochait la tête de son air narquois, — je vais essayer, pourtant... Voyez-vous, dans ce monde où il y a tant de misères, tant de choses qui vont à *hue* quand elles devraient aller à *dia*, et tant de chrétiens qui en souffrent, je me pense qu'il faut que tout un chacun mette un peu du sien et tâche de pousser à la roue pour aider le voisin... Quand on a contenté les autres, on est plus content de soi, on ne voit plus tant le mauvais côté des choses...

Mme Heurteloup restait pensive. Elle contemplait toujours la friche nue. A cent pas en arrière, le soleil, perçant tout à coup la nuée, faisait courir sur la plaine, juste à la place où se trouvaient les deux amoureux, un petit îlot de lumière qui se mouvait lentement, de sorte que Loïse et Vital, au milieu de la friche grisâtre, semblaient cheminer dans un nimbe doré. Ce spectacle détendait sans doute les fibres nerveuses de Mme Heurteloup, car elle soupirait profondément. A la fin, elle murmura :

— Oui, la misère et la méchanceté humaines se font équilibre, c'est pourquoi il faut avoir pitié.

— Il faut avoir bon cœur, riposta Fanfan, ça raccommode tout. »

Quoique je me sois plu à m'étendre un peu longuement sur ce roman, je n'ai pu encore donner qu'une faible idée du charme répandu dans cette étude profonde d'un caractère aigri par un fait brutal qui lui a ôté toutes ses illusions, pour n'y laisser que l'idée que le mal est partout et que la vengeance est une chose juste.

La figure de Mme Heurteloup est taillée dans le vif, celle de Fanfan Pierron est très étudiée, la physionomie de Loïs est d'une douceur angélique. Mais si les caractères de chacun des personnages qui entrent dans

l'action sont peints avec talent, les tableaux du pays sont présentés sous une forme très colorée.

En somme, en ce temps de romans écrits pour flatter les passions mauvaises, c'est une bonne fortune que de pouvoir présenter un ouvrage bien écrit, très attachant, et que tout le monde peut lire.

* * *

M. Édouard Rod entreprend une série d'études, sous le titre générique : *les Protestants*. Le premier ouvrage : Côte a Côte, qui vient de paraître, promet une série de documents intéressants puisés dans le monde appartenant à la religion réformée.

Mme Maillange était fille d'un pasteur protestant; elle épousa un homme pieux, associé dans une maison de banque, qui mourut laissant à sa veuve une honnête aisance. Mme Maillange pleura son mari et se consacra tout entière à l'éducation de son fils, Georges. Sa jeunesse avait été terne, et, le cœur à la fois exalté et desséché par la piété pratique du protestantisme, ayant élevé l'idée du *Devoir* au-dessus de tout sentiment, fanatique du sacrifice accompli, même sans raison, pour se vaincre soi-même, dédaigneuse des démonstrations amicales, elle se mit à aimer son fils d'une façon particulière. Loin de songer à lui faire une enfance douce, elle cherchait déjà, alors qu'il marchait à peine, à le former pour la vie telle qu'elle la comprenait, à faire de lui un *honnête homme*. Or, son idéal d'honnêteté se trouvait naturellement étriqué, compressif : elle ne demandait point cette haute intelligence des choses qui rend le dévouement facile, cette générosité primesautière qui résulte du développement libre de toutes les facultés, cette loyauté presque naturelle qu'acquiert un tempérament dont les besoins ne sont pas gênés. Ce qu'il lui fallait, c'était une soumission passive à des lois toutes faites, une accoutumance à plier sans murmurer devant certaines exigences contre lesquelles l'être se révolte volontiers, le culte du « il faut », une sorte de résignation cherchée qu'elle appelait « l'habitude du sacrifice » : le décalogue de fer, compliqué des recommandations ascétiques et maladives du christianisme. L'horreur du mensonge, le mépris des plaisirs, la charité sans élan, mais calculée avec soin, l'indifférence aux honneurs : tels étaient les principaux articles de son code de morale. A ces principes, elle ajoutait le respect des convenances sociales, de tout ce qui est établi; et ce qui pouvait rester d'un peu large dans ce point de vue, elle l'étranglait dans une médiocrité de parti pris.

Dirigée dans ce sens, l'éducation de Georges ne fut qu'une longue compression, et lorsqu'il se maria, un peu contre la volonté de sa mère, avec une jeune fille catholique, très sentimentale, il n'avait pas connu la vie, il ignorait presque l'amour sensuel.

Ce que fut la lune de miel de Georges se comprend par la vie presque chaste qu'il avait mené jusque-là, et lorsque le médecin de sa femme l'avertit qu'elle avait besoin d'être ménagée, ses sens, longtemps retenus, étaient dans toute leur fougue. Ayant besoin de caresses, il prit la femme de chambre de madame pour maîtresse; il en eut un enfant, et la pauvre fille mourut en couches. Par bonté d'âme, sa femme recueillit la petite fille de sa servante, ignorant que son mari en fut le père. Georges se jette tout à fait dans la débauche et abandonne sa femme, le jour et souvent la nuit, pour courir dans les bras de femmes plus... aimantes.

Mme Maillange avait espéré que son fils convertirait sa femme au protestantisme; mais elle voit, avec peine, que ce ne sont pas les mauvais exemples de Georges qui pourront amener celle-ci à changer de religion. Lorsque Georges et Juliette, sa femme, furent définitivement séparés, Mme Maillange parvient à faire changer celle-ci de religion, grâce au concours d'un ministre protestant qui, plus tard, devient l'amant de Juliette.

Enfin, Georges et Juliette ayant chacun à se pardonner une faute, reprennent la vie conjugale et s'endorment ensemble, dans la monotonie assoupissante de la vie; ils élèvent la petite Marthe avec sollicitude et Juliette, quoiqu'elle ne songe pas à rentrer dans le giron de l'Église catholique, revient aux superstitions de sa jeunesse.

Ce roman ne manque pas de certaines qualités analytiques, cependant il a un défaut, qui tient peut-être à ce qu'il est le premier d'une série : il ne conclut pas. Je ne vois pas non plus très bien qu'elle nécessité il y avait à faire changer Juliette de religion et à la jeter dans les bras d'un ministre du culte protestant. Georges ayant mené une vie trop chaste dans sa jeunesse, se lance une fois marié dans la débauche; cela se voit parfois, d'autant plus qu'il ne peut voir sa femme sous peine de la rendre plus malade; alors pourquoi celle-ci prend-elle un amant? Était-ce donc le besoin de nous montrer un ministre protestant oubliant ses devoirs, qui a conduit M. Édouard Rod à présenter cette situation anormale; et n'avons-nous pas assez des écrivains peignant à plaisir les vices des prêtres catholiques, sans frapper sur les ministres du culte réformé?

* * *

Voici justement M. L. Gagneur qui vient d'écrire le ROMAN D'UN PRÊTRE, roman ayant pour but de présenter le clergé catholique comme manquant à tous les devoirs de la chasteté. Ce serait plutôt le *Roman de trois prêtres*, que l'auteur eût du prendre comme titre, car l'abbé Lejuste, défroqué plus tard, est l'amant de Balbine d'Avezac et a une enfant, une fille, avec cette jeune personne. Balbine d'Avezac, devenue Mme de Sermangue, prend pour amant Daniel, un séminariste, et bientôt ce sera un autre abbé, l'abbé Maufrac, peut-être. Mais cela je ne puis le dire, car quoique le *Roman d'un prêtre* paraisse complet en un volume, on trouve à la dernière page une petite note ainsi conçue :

« La suite et la fin du *Roman d'un prêtre* a pour titre : le *Crime de l'abbé Maufrac.* »

J'attendrai donc la suite de ce roman déjà long (424 pages), pour dire combien ces malheureux prêtres, qui n'en peuvent mais, ont eu d'enfants.

* * *

J'aurais voulu donner l'analyse de deux romans de M. A. Matthey (Arthur Arnould), parus en même temps, chez deux éditeurs différents, mais que puis-je dire de ces romans qui paraissent incomplets?

L'ENFANT DE L'AMANT, comme le *Roman d'un Prêtre*, est suivi d'une petite note placée à la dernière page, ainsi conçue : « L'épisode qui suit et termine *l'Enfant de l'Amant* a pour titre : *la Fille-mère.* »

Comme le précédent, le DRAME DE LA CROIX ROUGE (Jean Sans-Nom) se termine par la petite note suivante : « La fin de *Jean Sans-Nom* aura pour titre : LA FEMME DE JUDAS. »

Ce système de publication est horripilant !

* * *

Le tome VI des MÉMOIRES DE M. CLAUDE est en vente. Ce volume est consacré aux faits, se rattachant à la police de sûreté, qui se sont passés depuis la chute de l'Empire jusqu'à la fin de la Commune, et contient sur cette période historique des documents précieux et racontés avec un véritable talent. Dès l'apparition du premier volume j'avais prédit le succès de cette importante publication.

* * *

Mlle Marie Colombier publie un nouveau volume sous ce titre : LE CARNET D'UNE PARISIENNE. Ce carnet est la réunion en un volume d'une

certaine quantité de racontars écrit par Mlle Marie Colombier dans un journal, *le Henri IV*, je crois. Ces récits sont fort « gaillards », et quoique sortis de la plume gracieuse d'une femme, ils ne sont guère lisibles que pour les hommes, et encore faut-il qu'ils soient des habitués des cabinets du Helder ou du cabaret du Lion-d'Or.

* * *

Je terminerai cette revue de quinzaine par un livre fort agréablement écrit et illustré d'une façon charmante, par M. Dick de Lonlay : En Tunisie. Écrivain plein d'humour, artiste habile, caractère froid, que le danger ne peut émouvoir, l'homme le plus simple et le plus avenant que l'on puisse rencontrer, tel est le portait, non flatté, de l'auteur de tant de récits de campagnes faites à titre de *reporter* du journal *le Moniteur*, *le Monde illustré*, etc.

M. Dick de Lonlay a suivi les généraux Ritter et Caillot dans les marches hardies qu'ils ont faites pendant sept mois en Tunisie, pays alors presque inconnu, où il ne faisait pas bon s'éloigner de la colonne.

Dans un journal, ces lettres de Tunisie étaient intéressantes certainement, mais ne présentaient pas un tout complet, un historique comme dans le volume, où l'on peut se reporter d'un chapitre à un autre pour comparer telle partie du pays à telle autre.

Je prends au hasard un des récits de M. Dick de Lonlay, afin de donner à nos lecteurs une idée du style de notre confrère. Malheureusement, je ne puis y joindre ses jolis croquis.

« Au même moment, les turcos du 1er régiment rendaient les derniers devoirs à leurs trois camarades tombés hier sous les balles ennemies. Rien de plus touchant que cette cérémonie ainsi que ses préparatifs. Le lieu de la sépulture avait été choisi en avant du front de bandière du 3e bataillon. Par une naïve coutume, ce sont les hommes de la compagnie qui creusent les trois fosses. Tous, officiers indigènes, sous-officiers et soldats tiennent à honneur de donner un coup de pioche ou de pelle : car dit le Koran, on doit rendre aux siens les derniers devoirs, pour qu'un jour ils vous soient rendus à vous-même.

Les trois fosses sont creusées dans le terrain sablonneux, suivant la coutume arabe : chaque sépulture se compose de deux excavations, atteignant une profondeur totale de 1m 60. Au centre de la première fosse, on en pratique une seconde plus petite, mesurant la longueur et la largeur de chaque cadavre. Ces sépultures sont orientées de façon à ce que la tête

des victimes soit tournée du côté de la Mecque, c'est-à-dire du Levant. Au fond de chaque fosse on étend une épaisse litière de feuilles de myrtes, et on pratique un petit oreiller en terre pour exhausser la tête du mort.

Les préparatifs terminés, les turcos de cette compagnie, en grande tenue de campagne, ainsi que leurs officiers, se rendent à l'ambulance, et forment le carré autour des tentes-abri où leurs camarades ont été déposés depuis la veille. Des soldats d'ambulance apportent trois litières et abattent la tente. Les cadavres de nos pauvres tirailleurs apparaissent, le visage bleui et tuméfié par cette température torride. Toutes les têtes se découvrent : un silence solennel règne sur cette foule d'indigènes habituellement si gais et si loquaces. Sur un signe de leur chef, quatre turcos enlèvent chaque litière, qui est recouverte d'une toile de tente, et le triste cortège se rend au lieu de la sépulture. Chaque cadavre, portant ses vêtements ensanglantés, est déposé dans la première excavation que les tirailleurs recouvrent soigneusement, faute de dalles, de planches de caisse à biscuit, pour empêcher la terre de souiller le corps de leurs camarades. Un vieux tirailleur, un marabout sans doute, se penche sur chaque fosse, pendant l'ensevelissement, et marmotte entre ses dents quelques prières. La première fosse recouverte, et les interstices bouchées avec de la terre délayée dans l'eau, les soldats comblent la seconde fosse, chacun vient lancer sa pelletée de terre ; le capitaine Bigot, commandant la première compagnie engagée hier, s'avance alors, et, en quelques paroles émues, rappelle les noms des trois vaillants turcos qui sont tombés, dit-il, pour la patrie, notre mère commune à tous, pour la France. Plusieurs officiers mâchonnent fiévreusement leur moustache ; sur la plupart des visages bronzés des indigènes coulent de grosses larmes, tous montrent le poing aux montagnes qui nous font face, et où sont postés les Khroumirs.

Quand tous les assistants se sont retirés, un tirailleur, resté seul, se penche mystérieusement sur chaque fosse, et rappelle au défunt son nom, ainsi que celui de sa mère. Ce dernier rythme accompli, les soldats allument de grands feux pour en répandre ensuite les cendres sur les sépultures, afin que, quand nous aurons levé le camp, les fosses ne soient pas découvertes par les Khroumirs, qui ne se feraient pas faute de les violer, et de mutiler les cadavres.

Au moment précis où finit la cérémonie funèbre, une détonation sonore et vibrante se fait entendre en avant du camp. C'est notre batterie de 80 qui fouille, à coups d'obus à balles, les profondeurs du ravin de l'Oued-Zane, où sont embusqués de nombreux Khroumirs. A cette surprise désa-

gréable, ceux-ci, comme une véritable volée d'oiseaux sauvages, remontent à toutes jambes les pentes des collines et se réfugient dans les taillis des crêtes. Avec la longue-vue de l'artillerie, nous apercevons dans ces bois de nombreux burnous filer d'arbre en arbre, sans oser franchir la lisière, asile d'où nos projectiles les chassent bientôt. »

La forme simple et touchante de ce récit de l'enterrement des trois héros obscurs est émouvante; on y sent l'homme qui honore la religion et la supestition des autres, comme il voudrait que les siennes fussent respectées.

Tous nos compliments au voyageur, à l'écrivain, et à l'habile dessinateur.

A. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Henri Delaage fait paraître chez Dentu : la Science du vrai, ou *les Mystères de la vie, de l'amour, de l'éternité* et *de la religion dévoilés.*

Au moment où le scepticisme, cette recherche ardente du vrai par le doute, règne en souverain et produit une tolérance générale qui se traduirait volontiers par ces mots : « La vérité n'importe par quelles lèvres, le bien n'importe par quelles mains. » M. Henri Delaage essaye d'opérer la réconciliation du positivisme matérialiste avec le spiritualisme religieux, sur le terrain où la science finit et où Dieu commence.

La vérité, suivant Vico, est cachée sous l'écorce des mots; cette écorce est le boisseau dont parle l'Évangile. Si à l'aide de la science étymologique on enlevait cette écorce, on trouverait la vérité; car étymologie signifie science du vrai : titre même de l'ouvrage si intéressant, dans son abstraction même, que vient d'écrire l'auteur des *Ressuscités au Ciel et dans l'Enfer* et du *Perfectionnement physique de la Race humaine.*

— Les éditeurs E. Plon et Cie mettent en vente : la Question agraire en Irlande, par M. Paul Fournier, professeur agrégé à la Faculté de droit de Grenoble, archiviste paléographe.

L'auteur de cet ouvrage, envoyé en Irlande par une décision de M. le ministre de l'instruction publique, sur la proposition de la Faculté de droit

de Paris pour y étudier le régime agraire et les réformes dont il a été l'objet, a étudié la question depuis son origine jusqu'à nos jours. La lecture de cette étude permettra au lecteur de réduire à quelques idées simples la réforme que le Parlement anglais a accomplie en Irlande.

Avant les actes de 1870 et de 1881, le fermier n'avait sur sa ferme d'autres droits que ceux qu'il tenait du propriétaire. Ces droits lui étaient conférés pour la durée de sa tenure.

Les actes de 1870 et de 1881 ont fait du fermier un copropriétaire associé.

L'auteur montre comment l'Irlande, nation presque entièrement agricole, était assujettie à un régime agraire fondé sur la confiscation et maintenu par la loi anglaise imposée aux vaincus; régime auquel l'opinion générale des Irlandais impute le retour périodique de la misère et de la famine.

— Le tome II de l'ouvrage de M. Édouard Zeller, professeur de philosophie à l'Université de Berlin : LA PHILOSOPHIE DES GRECS CONSIDÉRÉE DANS SON DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE, traduit par M. Émile Boutroux, maître de conférences à l'École normale supérieure, vient d'être mis en vente chez les éditeurs Hachette et Cie.

Cette traduction est, comme pour le premier volume, littérale et complète. La seule modification que le traducteur y ait apporté consiste dans l'addition de sous-titres.

Ce volume contient : Les Éléates, — Héraclite, Empédocle, les Atomistes, — Anaxagore, — les Sophistes.

— La « BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION » (Degorce-Cadot, éditeur), met en vente deux nouveaux volumes, qui viennent enrichir cette bibliothèque de création nouvelle et sortant des voies tracées par la vieille routine qui consistait à faire des œuvres de profonde érudition.

Dans LES GRANDES DÉCOUVERTES MARITIMES DU XIIIe AU XVIe SIÈCLE, M. Édouard Cat, professeur agrégé d'histoire, maître de conférences de géographie à l'École supérieure des lettres d'Alger, n'a pas voulu écrire un livre aux prétentions scientifiques; il n'a point voulu non plus en faire une étude superficielle et légère. Il a cherché à réunir tous les faits curieux qui concernent l'histoire des découvertes géographiques, à ne dire que des choses vraies et hors de constestation, à être toujours exact et précis, sans obscurcir son travail de cet amas de notes, de digressions et de citations, auxquelles se complaisent les savants d'outre-Rhin.

— Dans son ouvrage sur les EXPLORATIONS FRANÇAISES DE 1870 A 1881,

M. Paul Gaffarel, doyen de la Faculté des lettres de Dijon, a suivi le même système que son confrère, M. Édouard Cat.

L'auteur est du trop petit nombre de Français qui croient encore au génie colonisateur de la France, et qui estiment que le principal et peut-être l'unique moyen de régénérer notre pays est de semer dans le monde entier comme autant de Frances nouvelles, qui resteront unies à la métropole par la communauté du langage, des mœurs, des traditions et des intérêts.

Tous ceux qui, soit pour étendre leurs relations commerciales, soit pour augmenter le domaine de la science, soit pour répandre le christianisme, n'hésitent pas à se lancer dans l'inconnu et à braver la fatigue, la maladie, les privations, ces négociants intrépides, ces brillants officiers, ces savants et ces missionnaires, dont plusieurs ont déjà succombé, ce sont de vrais Français qui méritent nos sympathies et notre reconnaissance! C'est pour inspirer à la jeunesse le désir de marcher sur leurs traces, c'est pour les faire connaître aux indifférents et surtout pour les remercier au nom de ceux qui ont suivi avec un intérêt passionné leurs courses aventureuses, que M. Paul Gaffarel a écrit le récit de leurs explorations.

Ces deux nouveaux volumes ne sont pas seulement la narration géographique et descriptive des découvertes, des explorations et des faits accomplis; M. Édouard Cat, comme M. Paul Gaffarel, ont traité avec autant de compétence que de talent tout ce qui se rattache à l'ethnographie, aux mœurs, aux besoins, aux institutions, à l'avenir des pays parcourus, et assuré par là le succès certain et durable de leur œuvre.

HENRI LITOU.

THÉATRE

La Renaissance a donné Mme LE DIABLE, opérette-féerie en quatre actes et douze tableaux, de MM. Meilhac et Mortier, musique de M. Serpette. L'intrigue de cette pièce est fort simple, mais en même temps fort ingénieuse : un ministre du « sombre empire », Son Excellence Nick, comme certaines excellences que nous connaissons bien, a un fort attachement pour son « maroquin », rien ne peut le détacher du précieux portefeuille, et il faut avouer qu'il doit rencontrer quelques distractions dans

les pièces qui y sont insérées. Le portefeuille des « corruptions extérieures » ne doit pas, en effet, manquer de jeter quelque gaité dans l'esprit de celui qui en est le titulaire.

Cependant le *grrrand* ministre est sombre, un « point noir » se lève à l'horizon, et son titre d' « Excellence » est compromis. Le ministre a fait disposer un système de compteurs, aménagés de telle sorte, qu'ils donnent exactement le nombre des infidélités conjugales commises sur chaque point du globe. Il faut voir l'occupation que donne, à l'employé chargé d'en faire le relevé, le compteur qui correspond avec Paris ; il est vrai de dire que les compteurs de bien d'autres villes ne le cèdent que de peu à la capitale de la France, j'allais dire à la capitale des plaisirs du monde entier. Le point noir qui afflige cet excellent Nick, le croiriez-vous, vient d'un petit bourg allemand, Pruth, sur le Pruth : compteur absolument immobile, pureté absolue, immaculée des mœurs conjugales de ses habitants ! voilà ce qui pourrait bien renverser le ministre, et le séparer du précieux maroquin rouge. Que faire ? Ce ministre, qui ne manque pas d'une certaine fatuité veut, lui-même, opérer sur les cœurs pruthiens et tenter la vertu des Pruthoises

Fort bien ! mon cher Nick, mais vous oubliez que vous avez convolé vous-même, et que Mme Nick ne manque pas d'une petite pointe de jalousie.

Aussi, que fait madame? elle suit son mari, et chaque fois que celui-ci croit avoir obtenu un rendez-vous qui va faire marcher le compteur à tour de bras, ledit compteur reste inactif, Mme Nick s'est substituée à la belle Pruthoise qui aurait pu faillir.

Cependant, le compteur qui correspond avec Pruth, où le ministre des Corruptions extérieures opère lui-même, se fait entendre; Nick a triomphé! s'écrie en chœur la phalange infernale. Hélas ! il ne pourra même plus passer sous un arc de triomphe, car c'est Mme Nick qui a fauté, et le pauvre diable de ministre peut rentrer chez lui, confus et doublement cornu, mais... il gardera son portefeuille.

Cette donnée, très spirituelle, a été fort bien traitée par les auteurs. Sans doute, la mère se gardera bien de conduire sa fille pour entendre ces effusions matrimoniales sans cesse renouvelées de M. et Mme Nick, ces situations comportent certains détails qui n'entrent point dans un programme d'éducation à l'usage des jeunes personnes ; cependant, c'est si gentiment dit, que l'on pardonne, même aux auteurs, de répéter sans cesse la même situation pendant une soirée entière.

La musique gaie, facile et si pleine de couleur de M. Serpette, est bien en rapport avec le sujet traité. Le motif de valse qui se détache de la marche qui termine le troisième acte est ravissant, et la chanson de la laitière a enlevé tous les applaudissements.

Le rôle à changements de Flamma, Mme Nick, est tenu avec talent par Mlle Granier, qui change de costume un nombre incalculable de fois dans la soirée. M. Jally est un fort bon diable de ministre, et s'il a été puni de sa fatuité, Flamma saura bien lui faire oublier ses mésaventures.

— Le théâtre des Nations a renouvelé son affiche avec LES FOULARDS ROUGES, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Jules Dernay.

Les Foulards rouges, on le devine, est le nom d'une bande de vauriens parmi lesquels on rencontre : Tête-de-Clou, Matagane, Pied-de-Céleri, Claquedent, etc. ; ces jolis messieurs sont employés à commettre les actions les plus noires. On y voit la jeune fille à héritage (*digne cliché d'un autre âge*), la mère adoptive, la mère véritable, une chiffonnière, un usurier qui veut endormir Violette, l'héroïne de la pièce, et qui s'endort lui-même. Son peu d'habileté dans l'art d'endormir ses victimes lui vaut la perte de sa fortune, qui lui est volée pendant son sommeil, et en plus un coup de poignard, qui eût conduit de vie à trépas un individu moins dur qu'un usurier. Celui-ci conduit le commissaire de police dans un café où se réunissent les Foulards rouges, ceux-ci sont mis en lieu sûr ; tandis que Violette, qui possédait déjà deux mères, se trouve avoir aussi deux pères : elle s'y perd ! mais enfin, elle finit par y gagner trois millions, et à être reconnue par un vicomte : sa mère est décidément la chiffonnière. Étonnant ! et voilà avec quoi on fait l'éducation théâtrale du peuple !

— Je suis obligé de dire aux dramaturges de notre époque qu'ils sont loin d'avoir le talent de leurs devanciers. Qu'ils écoutent, à la Gaîté, LA CLOSERIE DES GENÊTS, de Frédéric Soulié, et ils seront pétris d'une fameuse dose d'orgueil s'ils ne trouvent pas que les Foulards rouges et autres machines de cette sorte sont bien faibles à côté de ce drame, avec lequel le théâtre de la Gaîté fera de l'argent, ce qui ne lui arrive pas souvent.

GASTON D'HAILLY.

Le Directeur-Gérant : H. LE SOUDIER.

Paris. — Typographie Paul SCHMIDT, 5, rue Perronet.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

REVUE DES LETTRES, SCIENCES & ARTS

Rédacteur en chef-gérant : ALFRED BLOT

Un an, 18 fr. — Six mois, 10 fr. — Trois mois, 5 fr. 50.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : **42, rue du Cherche-Midi, à Paris.**

LA SAISON

JOURNAL ILLUSTRÉ DES DAMES

Grav. noires. Paris, 6 fr. par an. Dépt. 8 fr.
Grav. color. — 12 fr. — — 14 fr.

LES

MODES PARISIENNES

JOURNAL ILLUSTRÉ DES DAMES

Grav. noires. Paris, 6 fr. par an. Dépt. 8 fr.
Grav. color. — 12 fr. — — 15 fr.

LES

MODES DE LA SAISON

JOURNAL ILLUSTRÉ DE LA FAMILLE

Grav. noires. Paris, 12 fr. par an. Dépt. 14 fr.
Grav. color. — 24 fr. — — 25 fr.

LA

MODE UNIVERSELLE

JOURNAL ILLUSTRÉ DES DAMES

Grav. noires. Paris, 6 fr. par an. Dépt. 14 fr.
Grav. color. — 15 fr. — — 25 fr.

ADMINISTRATION ET BUREAUX D'ABONNEMENT :
25, rue de Lille, à Paris.

2e ANNÉE. — 1882. — **Bureau : 4, rue Lord-Byron.**

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

Journal illustré hebdomadaire, dédié *aux mères de famille et aux jeunes filles*

DIRIGÉ PAR Mme LOUISE D'ALQ.

Abonnements d'étrennes : 12 fr. (paraît le 1er Janvier).

Les abonnées avec gravures coloriées (16 fr. par an) ont droit à des **Patrons découpés** à *50 centimes* chacun.

Cette publication s'adresse particulièrement à la famille, dans laquelle elle introduit des goûts de simplicité et de travail. On n'y trouve pas des centaines de toilettes de plus ou moins bon goût, mais seulement ce qui est nécessaire afin de laisser plus de place à la littérature.

LES

SOIRÉES LITTÉRAIRES

JOURNAL DE LA FAMILLE

Publication illustrée paraissant tous les dimanches, *avec nombreuses primes.*

Un an : France, 5 fr. — Union, 7 fr. 50. — Bureaux : **32, rue Paradis, à Paris.**

VEAUTÉS DE LA DERNIERE QUINZAINE

e Parisienne. . MARIE COLOMBIER. 1 vol. In-18. 3 fr. 50 MARPON.
. . . . . EDOUARD ROD . . 1 vol. In-18. 3 fr. 50 OLLENDORF.
la Croix-Rouge :
Nom. . . . . . A. MATTHEY . . . 1 vol. In-18. 3 fr. 50 CHARPENTIER.
de l'Amant. . . . . A. MATTHEY . . . 1 vol. In-18. 3 fr. DENTU.
. . . . . DUC DE LOUSLAY. 1 vol. In-18. 3 fr. DENTU.
ons (les) françaises. . PAUL GAFFAREL . . 1 vol. In-18. 2 fr. DEGORCE-CADOT.
es) documents natu-
. . . . . EDOUARD CAT. . . 1 vol. In-18. 2 fr. DEGORCE-CADOT.
rteloup. . . . . . THEURIET . . . . . 1 vol. In-18. 3 fr. 50 CHARPENTIER.
es (les) de M. Claude (t. VI . . . . . 1 vol. In-18. 3 fr. 50 ROUFF.
ophie (la) des Grecs (t. II) EDOUARD ZELLER. 1 vol. In-18. 3 fr. 50 HACHETTE.
ruille. . . . . . ÉMILE ZOLA. . . . 1 vol. In-18. 3 fr. 50 CHARPENTIER.
on (la) agraire. . . . . . PAUL FOURNIER. . 1 vol. In-18. 3 fr. 50 PLON ET Cie.
en (le) d'un prêtre. . . . . L. GAGNEUR. . . . 1 vol. In-18. 3 fr. 50 DENTU.
me . . . . . MARC DE MONTIFAUD. 1 vol. In-18. 3 fr. 50 Chez l'auteur.
ner (la) du vrai . . . . . HENRI DELAAGE. . 1 vol. In-18. 3 fr. DENTU.

3

SEP 1 - 1938